

# LA CROSSE MÉROVINGIENNE DE SAINT GERMAIN, PREMIER ABBÉ DE MOUTIER-GRANDVAL

Sarah Stékoffer





**LA CROSSE MÉROVINGIENNE DE SAINT GERMAIN**

**PREMIER ABBÉ DE MOUTIER-GRANDVAL**

R209478860

BPU Neuchâtel



1031001495



Cahier d'archéologie jurassienne 6

Collection dirigée par François Schifferdecker

**LA CROSSE MÉROVINGIENNE DE SAINT GERMAIN**  
**PREMIER ABBÉ DE MOUTIER-GRANDVAL**  
**(SUISSE)**

Sarah Stékoffer

OFFICE DU PATRIMOINE HISTORIQUE  
SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION  
PORRENTUUY 1996



La Collection des **CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE JURASSIENNE** est publiée sous les auspices du **CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES (CER)** qui réunit les principales associations et institutions du Jura, en particulier l'Office du patrimoine historique et la Société jurassienne d'Emulation.

La Collection est née de la collaboration de la Section d'archéologie de l'Office du patrimoine historique et du Cercle d'archéologie de la Société jurassienne d'Emulation.

La direction scientifique de la Collection est assumée par François Schifferdecker, archéologue cantonal.

**Recherches et rédaction :**

Office du patrimoine historique  
Section d'archéologie  
Case postale 64  
CH - 2900 Porrentruy 2  
(tél. 066/66.57.85)

**Edition et diffusion :**

Cercle d'archéologie de la  
Société jurassienne d'Emulation  
Rue de l'Eglise 36  
CH - 2900 Porrentruy  
(tél. 066/66.68.96)

© 1996 by Société jurassienne d'Emulation et Office du patrimoine historique, CH - 2900 Porrentruy.

ISBN 2-88436-005-0

**Publié par le Cercle d'archéologie de la Société jurassienne d'Emulation avec le soutien de :**

- **Fondation Anne et Robert Bloch, Delémont**
- **Ville de Moutier**



**Code de citation préconisé**

Stékoffer Sarah. La crosse mérovingienne de saint Germain, premier abbé de Moutier-Grandval (Suisse). Office du patrimoine historique et Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy, 1996, 184 p., 149 fig. (Cahier d'archéologie jurassienne, 6).

**Illustrations de la couverture :**

La crosse de saint Germain. Détail (H. 18,5cm). Seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. Photo. Bernard Migy.

Au dos de l'ouvrage : La crosse de saint Germain. Filigranes et cloisonné du crosseron. Demi-S en forme de tête d'oiseau de proie; œil du rapace; serpent en filigrane; bec du rapace. Photos. Bernard Migy, Martine Degli Agosti et François Schweizer.



Saint Germain, dans l'imaginaire populaire, symbolise les premiers signes du christianisme civilisateur, libérateur d'un monde retourné aux forces de la nature ; dans cette optique, on lui prête souvent l'aspect très simple d'un défricheur des forêts séculaires jurassiennes. Pour l'archéologue, cette image suggère plutôt les premiers agriculteurs du V<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. à la conquête des forêts mésolithiques que le Haut Moyen Age.

Ces Néolithiques, comme saint Germain et ses pairs, commencèrent par bâtir leur demeure en se mesurant aux forêts. Mais ils n'avaient guère que la nature à combattre, si l'on excepte les derniers groupes de chasseurs-cueilleurs qui se frottaient au contact de ce que l'on nomme aujourd'hui la civilisation. Les moines fondateurs de Moutier-Grandval, par contre, durent s'adapter et s'accommoder d'une population locale bien présente et revendicatrice de ses terres. Ils ne pouvaient ériger leur monastère dans les champs cultivés de leurs futurs voisins et ouailles et durent occuper des sols encore disponibles, couverts de forêts. Mais le site choisi l'était aussi pour asseoir la présence de l'Eglise et, d'une certaine manière, pour s'assurer la maîtrise d'un passage de la chaîne jurassienne. Il y avait donc, derrière l'acte de fondation de l'abbaye, une volonté politique et économique alliée à l'évangélisation. Le monastère fut édifié et se développa donc à un moment où de multiples forces nouvelles cherchaient à se mettre en place et à s'épanouir. Cela ne pouvait qu'attirer certaines convoitises.

Les événements qui jalonnent le VII<sup>e</sup> s. du Jura se retrouvent aujourd'hui au sein d'un objet dont la pleine valeur apparaît dans les pages qui suivent, la crosse de saint Germain. Cette étude, en effet, mérite que l'on s'y attarde, autant pour le sujet que pour le texte si plaisamment offert. Mais, ce qui attire la réflexion avant tout, c'est l'alliance des diverses approches, des modes de pensées disparates propres à des sciences parallèles ayant chacune leurs richesses particulières. Cette première synthèse sur la crosse de saint Germain rassemble en effet des démarches et cheminement intellectuels caractéristiques de l'histoire de l'art, de l'archéologie et de l'histoire. La conjonction de ces disciplines donne vie à un monde nouveau et arrive fort à propos.

Les recherches archéologiques en cours, provoquées par la construction de l'autoroute dite Transjurane, conduisent à une interprétation renouvelée de tout le passé jurassien, de la Préhistoire au Moyen Age. Dans la vallée de Delémont, les mises en évidence de l'exploitation du minerai de fer local par le biais des bas fourneaux de Boécourt, de l'atelier de potier de Montsevelier et des habitats d'agriculteurs-forgerons des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. de Develier et de Courtételle remettaient déjà en question l'image traditionnelle des saints du Jura. L'aura de la crosse de saint Germain ne donne que plus d'éclat à cette vision corrigée et l'enrichit en lui ouvrant la porte de l'art et en lui insufflant une dimension internationale complémentaire.



Cette approche incite, d'une part à regarder cet objet sous un angle nouveau (et à se rendre compte de sa qualité artisanale et artistique) et, d'autre part, à renouveler la symbolique dont il est porteur. Cela efface peut-être le côté fabuleux, l'aspect héroïque et merveilleux, de l'époque des saints du Jura. Par contre, cette nouvelle étude rend à n'en pas douter, le premier abbé de Moutier-Grandval plus humain, beaucoup plus proche de la vie réelle, même de celle de la fin du XX<sup>e</sup> s. Saint Germain ne fut-il pas, en quelque sorte, le premier défenseur d'un Jura cherchant à rester libre de toute tutelle extérieure ?

Mais la crosse transcende le symbole local : elle représente un pan entier de l'art européen du Haut Moyen Age ; elle rappelle, par ses caractéristiques stylistiques et iconographiques comme par la place qu'elle occupe dans l'orfèvrerie mérovingienne, que la région jurassienne est au cœur de l'Europe occidentale, à la frontière des peuples germaniques et latins, au point de contact de religions, de mœurs et de coutumes d'origines très diverses.

Il était donc grand temps qu'une étude approfondie lui soit consacrée.

Sa publication, au sein des Cahiers d'archéologie jurassienne, permet aussi de montrer que l'ambition de cette collection et de l'archéologie locale ne s'arrête pas aux seules découvertes récentes relatives à la construction d'une autoroute, au seul ruban d'un axe routier. Le patrimoine archéologique du Jura recèle d'autres richesses encore trop méconnues (autant dans la région que sur un plan international) qui, espérons-le, trouveront un jour leur place dans cette série de monographies. L'effort archéologique engagé actuellement sur le terrain devra être poursuivi au-delà de l'ouverture de La Transjurane par des mises en valeur telle que celle qui est présentée ici.

Il est aussi heureux que, grâce aux soutiens du Cercle d'archéologie de la Société jurassienne d'Emulation, de la Fondation Anne et Robert Bloch et de la Ville de Moutier, la pièce la plus prestigieuse du Jura soit présentée comme elle le méritait depuis longtemps. Merci à chacun et aussi à l'auteur, Sarah Stékoffer. Que son ouverture d'esprit et sa persévérance trouvent dans cette publication une récompense digne de l'effort investi.

Porrentruy, mai 1996

F. Schifferdecker  
Archéologue cantonal



# Table des matières

Préface	5	<b>5</b>	<b>Description</b>	53
Table des matières	7			
Remerciements	9	5.1	Le bois	53
Abréviations	10	5.2	Ornementation du bâton	53
		5.3	Ornementation du crosseron	58
		5.3.1	Partie incrustée	58
		5.3.2	Partie émaillée	61
<b>1 Introduction</b>	11	5.4	Etat de conservation	63
<b>2 La crosse à travers les âges : origines et développement</b>	15	5.5	Moyens de conservation	66
		5.6	Conclusion	66
2.1 Terminologie	15			
2.2 Antiquité : formes et fonctions	16	<b>6</b>	<b>Analyses</b>	67
2.3 Moyen Age	17	6.1	Objectifs	67
2.3.1 Formes	17	6.2	Choix des méthodes d'analyse, observations et résultats	67
2.3.2 Fonctions	24	6.2.1	Le bois	67
2.3.2.1 La crosse comme objet utilitaire	24	6.2.1.1	Essence	67
2.3.2.2 La crosse comme marque d'autorité	25	6.2.1.2	Datation par carbone 14 (C-14)	67
<b>3 Contexte historique</b>	29	6.2.2	La partie ornementale : détermination des matériaux et des caractéristiques techniques	68
3.1 La Suisse à l'Epoque mérovingienne	29	6.2.2.1	Détermination des matériaux par spectrométrie de fluorescence X (FRX)	68
3.1.1 Situation géopolitique	29	6.2.2.2	Radiographies	70
3.1.2 Expansion du christianisme	31	6.2.2.3	Observations micro- et macroscopiques	70
3.1.2.1 Les évêchés	33	6.3	Chronologie relative des différentes parties	70
3.1.2.2 Les missions d'Outre-Manche	33	6.3.1	Apports de la datation C-14	70
3.1.2.3 Saint Colomban	36	6.3.2	Apports des données techniques	70
3.2 Le Jura dans le monde mérovingien	36	6.4	Conclusion	71
3.2.1 Situation géopolitique	36			
3.2.2 Expansion du christianisme	39			
3.2.2.1 Moutier-Grandval, une fondation colombarienne	40			
3.2.2.2 Saint Germain, premier abbé de Moutier-Grandval	41	<b>7</b>	<b>Comparaisons stylistiques</b>	73
<b>4 Destinée de la crosse de saint Germain</b>	45	7.1	Comparaisons formelles	73
4.1 Le trésor de l'Abbaye de Moutier-Grandval	45	7.1.1	Les crosses irlandaises	73
4.2 Historique de la crosse de saint Germain	47	7.1.2	Les crosses continentales pré-romanes	75
4.3 La crosse en tant que relique	50	7.2	Comparaisons ornementales	76
4.4 La crosse en tant que reliquaire	51	7.2.1	Les motifs géométriques	78
4.5 Une crosse pour emblème	51	7.2.1.1	Les motifs en S	78
		7.2.1.2	L'entrelacs	79



7.2.2	Les motifs animaliers	80	10.3.1.4	Historique	117
7.2.2.1	Origine	80	10.3.1.5	Les émaux celtiques	118
7.2.2.2	Développement	83	10.3.1.6	Les émaux byzantins	119
7.2.2.3	Signification	84	10.3.1.7	Les émaux carolingiens	119
7.2.2.4	Christianisation	85	10.4	Localisation	121
7.3	Conclusion : datation à partir des comparaisons stylistiques	88			
<b>8</b>	<b>Comparaisons techniques</b>	91	<b>11</b>	<b>La crosse de saint Germain sous un angle à part : petit essai de lecture symbolique</b>	123
8.1	Le travail des métaux	91	11.1	Le bâton : un don de Dieu miraculeux	123
8.1.1	Les feuilles de métal	92	11.2	Le serpent	123
8.1.2	Le repoussé	92	11.3	La forme de la crosse	125
8.1.3	Les filigranes	92	11.4	Le motif en S et l'aigle	126
8.1.4	Les rangs de perles	92	11.5	L'insecte	127
8.2	La verroterie cloisonnée	95	11.6	Les matériaux	127
8.3	Le coffret de Teudéric	97			
8.4	Conclusion : datation à partir des comparaisons techniques	99	<b>12</b>	<b>Conclusion</b>	129
<b>9</b>	<b>Provenance : tentative de localisation</b>	101		<b>Notes</b>	133
9.1	Les matières premières	101		<b>Annexes</b>	
9.1.1	L'or	101	1	Sites du Haut Moyen Age documentés ou fouillés dans les limites du Jura historique	139
9.1.2	L'argent	101	2	Possessions de Moutier-Grandval durant le Haut Moyen Age	145
9.1.3	La refonte	102	3	Dates proposées pour le martyre des saints Germain et Randoald	147
9.1.4	Le verre	102	4	Monuments et oeuvres d'art consacrés à saint Germain	149
9.1.5	Le grenat	103	5	Examen de la crosse (F. Schweizer et M. Degli Agosti)	151
9.1.6	Détermination d'une provenance	103			
9.2	Localisation des ateliers d'orfèvrerie	104			
9.2.1	Les orfèvres	104			
9.2.2	Les ateliers d'orfèvrerie	106			
9.3	Provenance de la crosse de saint Germain	108			
9.4	Conclusion	112			
<b>10</b>	<b>Un cas de remploi : les émaux en chevrons de la crosse de saint Germain</b>	113		<b>Résumé</b>	157
10.1	Cause du dommage	113		<b>Zusammenfassung</b>	159
10.2	Choix du motif	113		<b>Abstract</b>	161
10.3	Datation	113		<b>Riassunto</b>	163
10.3.1	L'émail	114		<b>Bibliographie</b>	165
10.3.1.1	La matière	114		<b>Table des illustrations</b>	177
10.3.1.2	Le procédé	114		<b>Index des noms propres</b>	179
10.3.1.3	Les techniques	115			



Ma gratitude va aux institutions, trop nombreuses pour toutes les citer ici, qui m'ont aimablement ouvert leur porte et leurs réserves. Elle va également à toutes les personnes dont l'intérêt a été éveillé par cette recherche et qui l'ont manifesté en lui consacrant du temps et en m'accordant leur aide, que ce soit sous forme de soutien financier, d'encouragement, de don ou de prêt de documents et de photographies, de discussions et de remises en question salutaires, d'assistance technique, ou sous d'autres formes encore.

En particulier :

Merci à la Fondation Anne et Robert Bloch, au Cercle d'archéologie de la Société jurassienne d'Emulation et à la Ville de Moutier pour leur généreux financement.

Pour avoir donné le feu vert aux examens et avoir facilité l'accès aux pièces d'étude, ainsi qu'à leur documentation, merci à la Paroisse catholique de Delémont, propriétaire de la crosse de saint Germain, et au Conseil de fondation du Musée jurassien d'art et d'histoire, dépositaire de l'objet, particulièrement à Jean-Louis Rais, ancien conservateur du Musée, et à Eva Racine, sa collaboratrice.

Pour les innombrables échanges d'idées, les orientations bibliographiques et l'aide documentaire, merci à Carlo Bertelli, ancien professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Lausanne, à Marcel Berthold, conservateur des monuments historiques de l'Office du patrimoine historique du Canton du Jura, à Pierre Philippe, président du Conseil de fondation du Musée jurassien d'art et d'histoire, à Jean-Claude

Rebetez, conservateur des Archives de l'ancien Evêché de Bâle, et à Philippe Froidevaux, conservateur-adjoint, à Géraldine Rérat-Ouvray, de la Bibliothèque cantonale jurassienne, et à Daniel Thurre, docteur en histoire de l'art et spécialiste de l'orfèvrerie du Haut Moyen Age.

Un grand merci à François Schweizer, directeur du laboratoire de recherche du Musée d'art et d'histoire de Genève et à Martine Degli Agosti, son assistante de recherche, pour leur très fructueuse collaboration scientifique.

A ma famille, aux amis, ainsi qu'au «petit et grand personnel de l'archéo», pour les discussions, les énièmes relectures, l'aide pratique (coups de mains et coups de crayons), le soutien moral et la patience : merci de tout coeur, particulièrement à Cesse, Couki, Françoise, Isaline, Jean-Daniel, Katiouche, Line, Loly, Noldi, Pierre, Pierre-Alain, Roland, Simone, Vincent et Zaza. Merci à Nanard pour les photos, à Eric pour les dessins et les cartes, à Loulou, Robert et Nicky pour les traductions et à Renata... pour tout le travail de l'ombre...

Je tiens par-dessus tout à exprimer ma reconnaissance à François Schifferdecker, directeur de cette collection et responsable de la Section d'archéologie de l'Office du patrimoine historique, pour sa disponibilité, ses suggestions, ses encouragements, ses conseils et son aide irremplaçable.

Merci enfin à Pierre-Olivier Walzer qui, par sa verve à faire revivre les saints du Jura, m'a donné le goût de cette aventure.



# Abréviations

## Généralités

AAEB	Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy
ADIJ	Association pour la défense des intérêts du Jura, Moutier
Co.	Comté
OPH	Office du patrimoine historique
OPH-SAR	Office du patrimoine historique, Section d'archéologie
SJE	Société jurassienne d'Emulation
SSPA	Société suisse de préhistoire et d'archéologie

## Musées

BHM	Bernisches historisches Museum, Berne
HM	Historisches Museum, Bâle
MJAH	Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont
MNS	Musée national suisse, Zurich (= Schweizerisches Landesmuseum, SLM)

## Bibliographie

et al.	et alii = et autres
s.d.	sans date
ACJ	Almanach catholique du Jura, Porrentruy

AKB	Archäologische Korrespondenzblatt, Mayence
AS	Archéologie suisse, SSPA
ASJE	Actes de la SJE
CAJ	Cahiers d'archéologie jurassienne
DA	Les Dossiers d'Archéologie, Quétigny
Germania	Anzeiger der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts, Mayence
HA	Helvetia Archaeologica, Zurich
IAS	Indicateur d'antiquités suisses, Zurich
Intervalles	Intervalles. Revue culturelle du Jura bernois et de Bienne, Bienne
JbBHM	Jahrbuch des bernischen historischen Museums, Berne
MAGZ	Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft Zürich
MGH	Monumenta Germaniae Historica, Berlin
MGHSM	Monumenta Germaniae Historica Scriptores rerum Merovingicarum, Bruno Krusch (éd.), Hannoverae et Lipsiae
RHES	Revue d'histoire ecclésiastique suisse, Mariastein
RSAA	Revue suisse d'art et d'archéologie, Bâle; Zurich (= Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte, ZAK)
UFAS	Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz, SSPA



Peu de pièces maîtresses de l'orfèvrerie du Haut Moyen Âge sont parvenues intactes au XX<sup>e</sup> s. Cette rareté justifie à elle seule l'intérêt que leur ont porté les spécialistes d'hier et d'aujourd'hui. Heureux hasard de circonstances historiques sans doute, la Suisse en conserve un nombre relativement élevé, compte tenu de la petitesse de son territoire. Exception faite des trésors exhumés de riches sépultures, ces objets sont essentiellement de nature religieuse; la majeure partie d'entre eux appartient d'ailleurs à des institutions ecclésiastiques. Les cathédrales de Coire et de Sion, la collégiale de Beromünster, l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, mais également le Musée national suisse à Zurich et le Musée rhétique à Coire, se partagent les plus remarquables productions de l'orfèvrerie protomédiévale<sup>1</sup> de Suisse.

La paroisse catholique de Delémont, héritière du trésor de l'Abbaye de Moutier-Grandval, conserve également un de ces précieux objets. Il s'agit d'une crosse actuellement déposée au Musée jurassien d'art et d'histoire de la même ville. Les sources historiques l'attachent au saint martyr Germain de Trèves (610 environ - 675), premier abbé de Moutier-Grandval, abbaye fille de Luxeuil, fondée vers 640 lorsque fleurit le monachisme de tradition irlandaise, porté sur le continent par Colomban.

La crosse dite de saint Germain<sup>2</sup> se présente comme une canne de marche de 119,5 cm de haut, sa partie supérieure se recourbant en arc de cercle (fig. 1). Elle se compose d'une âme de bois recouverte, dans sa partie inférieure, d'une gaine en argent rythmée par des anneaux ornés d'entrelacs et, dans sa partie supérieure, de deux types de plaques d'or dont l'une est décorée de filigranes dessinant des serpents stylisés, et de grenats, ainsi que d'éclats de verre coloré formant des têtes de rapace, alors que l'autre plaque est ornée d'émaux cloisonnés rouges et verts disposés en chevrons.

On s'apercevra au fil de la lecture que les pièces d'orfèvrerie protomédiévale conservées en Suisse ont été étudiées avec attention. La crosse de saint Germain n'échappe pas à la règle. Exception faite des derniers travaux qui lui ont été consacrés<sup>3</sup>, elle a cependant été l'objet de discussions ne reposant que sur des

probabilités, souvent présentées comme des faits avérés. Cette distorsion, consciente ou inconsciente d'une «réalité» – pour autant que l'on puisse prétendre définir ce qu'est la réalité dans un tel cas – est le résultat de deux facteurs distincts.

Premièrement, les recherches qui ont englobé une étude de la crosse portaient sur l'histoire régionale. Elles se sont donc attachées à l'intégrer dans leur domaine, négligeant le plus souvent les aspects stylistiques et techniques, ce qui conduisit aussi bien à des imprécisions chronologiques que typologiques. Deuxièmement, la conscience des Jurassiens de former un peuple, exacerbée par les événements politiques, a non seulement suscité un vif intérêt pour toutes les traces du passé, mais a, dans certains cas, incité à considérer les objets du patrimoine de façon subjective, leur attribuant parfois des rôles historiques qu'ils n'ont de toute évidence jamais joués.

C'est pour elle-même que la crosse de saint Germain mérite d'abord d'être étudiée. On le sait maintenant de façon certaine, elle est en effet le pastoral le plus ancien qui soit conservé en Suisse dans son intégralité, celui de Coire (fig. 2) ne pouvant que partiellement et hypothétiquement être rattaché au Haut Moyen Âge. Il semble que la crosse de saint Germain soit en outre le plus ancien spécimen connu orné d'orfèvrerie. De ses vénérables ancêtres, on ne conserve en effet que des fragments plus ou moins authentiques, mêlés à des parties postérieures. Quant aux crosses parvenues entières jusqu'à ce siècle, elles sont toutes plus récentes.

Bien que la perspective historique ait été excessivement privilégiée dans les études consacrées au sujet, il vaut la peine de considérer une nouvelle fois le cadre global de la crosse de saint Germain. Liée à l'un des «Jurassiens» les plus marquants de son temps et, partant, à l'Abbaye de Moutier-Grandval, elle est de loin le vestige le plus captivant que le christianisme primitif ait laissé dans le Jura<sup>4</sup>. L'intérêt de la crosse déborde même largement les frontières de la région, puisque les objets antérieurs ou contemporains qui témoignent des débuts de la chrétienté en Suisse sont très clairsemés. Alors que pour nombre d'objets le caractère religieux ne peut être que supposé, celui



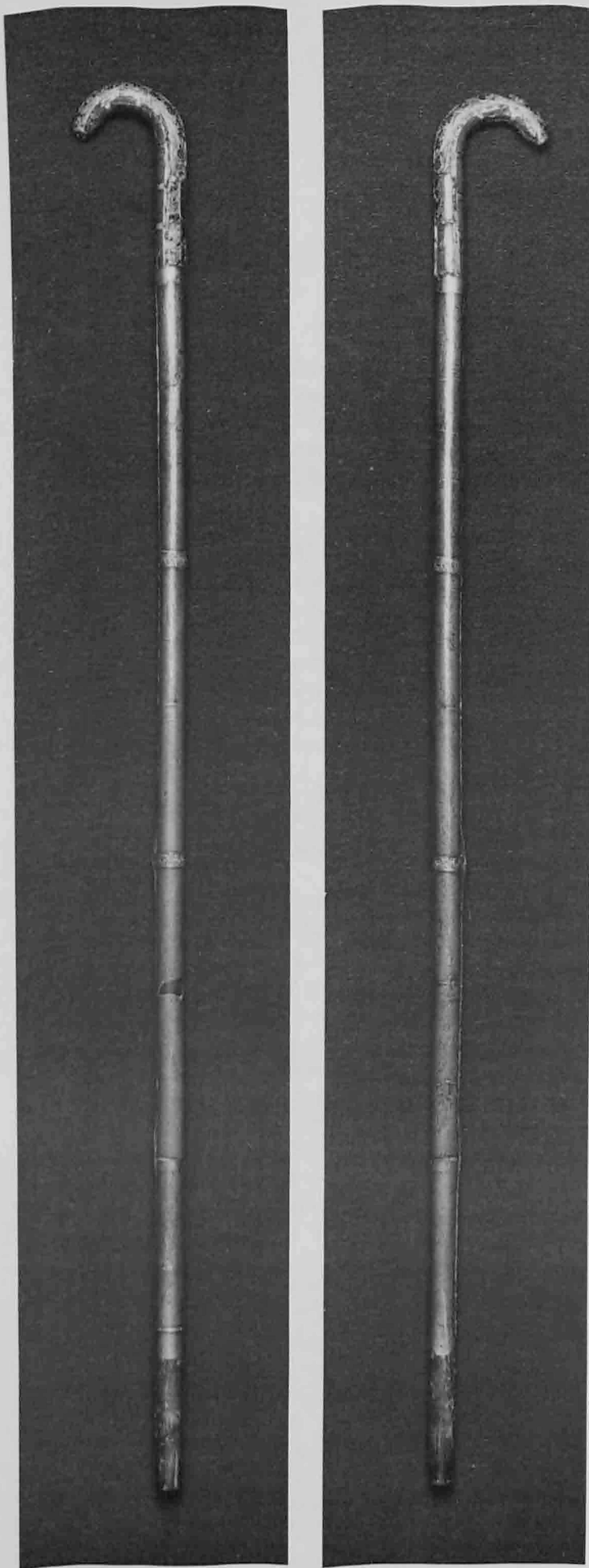


Fig. 1. La crosse de saint Germain sous ses deux profils. H. 119,5cm. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

de la crosse ne fait pas de doute. Elle offre donc une base sûre, même si sa contribution reste modeste, pour évaluer le développement du christianisme sur l'actuel territoire helvétique. Les interrogations que la crosse suscite quant à sa provenance et sa destination éclairent en outre quelques aspects des rapports de la région avec les «pays» voisins.

La littérature consacrée à l'histoire du Jura au Haut Moyen Age, et immanquablement à celle des débuts du christianisme dans la région (puisque la première n'a été envisagée qu'à travers la seconde), mérite d'être remise à jour, au même titre que la bibliographie plus spécifiquement consacrée à la crosse.

Les progrès réalisés dans le domaine des sciences exactes, notamment au service des méthodes d'analyse, et des sciences humaines, que ce soit en matière de technique archéologique ou de perspective historique, exigent effectivement que les conclusions antérieures soient reconsidérées. L'accumulation des données autorise également à proposer quelques solutions pour des problèmes qui n'ont pas encore été débattus.

L'archéologie, par exemple, ouvre de nouveaux horizons en matière de typologie, autant du point de vue technique, qu'iconographique. Les objets mis au jour sur des sites d'habitat et d'artisanat permettent en effet d'affiner les connaissances acquises auparavant par le seul mobilier de sépulture. Les fouilles conduites depuis 1993 par la Section d'archéologie de l'Office du patrimoine historique du Canton du Jura sur le tracé de la N16-Transjurane forcent ainsi à revoir les données du peuplement et de la vie quotidienne des habitants de la région au Haut Moyen Age. Grâce aux recherches archéologiques entreprises, notamment sur les sites de Develier, La Pran, et Courtételle, Tivila, le Jura est en passe de devenir une des régions de Suisse les mieux documentées en la matière.

Les informations fournies par ce type de recherches sont très précieuses, car le Haut Moyen Age reste globalement mal connu. Ce vide de connaissance s'est d'ailleurs longtemps traduit par une terminologie péjorative et obscurantiste dont la période s'affranchit à peine. Afin d'orienter le lecteur, il n'est pas inutile de rappeler quelques faits qui expliqueront pourquoi certains termes, forts répandus dans les manuels, ne figurent qu'à titre exceptionnel, et entre guillemets, dans le texte.

L'Epoque mérovingienne appartient, du moins partiellement, à une frange de l'histoire cataloguée sous le nom redoutable et révélateur «d'Age des ténèbres». Les limites attribuées à l'époque, également baptisée Bas Empire dès le XVIII<sup>e</sup> s., sont variables. Elles restent généralement comprises entre la mort de Marc Aurèle (180), ou l'avènement de Dioclétien (284), et le sac de Rome (476), ou la mort de Justinien





Fig. 2. Crosse à pommeau surmonté d'une croix en argent doré (terminaison originelle : volute en bois?), traditionnellement attribuée à Asinio, premier évêque de Coire (vers 451). Ivoire, cuivre et fer. H. 162cm. Détail. Château épiscopal, Coire.

(565), voire celle de Bède le Vénérable (735). Le terme d'Antiquité tardive qu'a inauguré l'archéologue et historien d'art autrichien A. Riegl (éd. 1964), dans le but de distinguer la phase la mieux documentée de «l'Age des ténèbres» a contribué à réduire celui-ci à la période comprise entre 550 et 750. Des études capitales, comme celles de H.-I. Marrou (1977), ont ensuite brillamment contribué à éclairer ces deux siècles et à remettre en question, à bon escient, le qualificatif «barbare» qui les

accompagne d'ordinaire. Le terme d'invasions attaché à la même période connaît aujourd'hui un sort similaire. Plutôt que de les considérer comme une intrusion brutale et massive, la tendance est à envisager les «invasions» (qu'il devient par conséquent impropre de qualifier ainsi) comme une migration plutôt lente et pacifique engendrant, à long terme, un mélange des cultures, sans exclure de véritables raids durant les premiers siècles. Aussi bien les clivages Antiquité / Haut Moyen Age que paganisme / christianisme sont en somme remis en question au profit d'une vision plus nuancée stipulant, soit une continuité des formes dans les arts et les lettres, soit un réel changement, mais libéré de toute charge négative. Les noms de la période et de ses différentes phases ont donc été affectés par l'appréciation des hommes qui les ont étudiées. Leur perception a également contribué à transformer des notions qui sont liées à la même époque, comme celle de «décadence», ou celle «d'art chrétien» qui varie en fonction de la connaissance acquise sur le degré de diffusion du christianisme à ses débuts. En conclusion de ces considérations chronologiques, il convient de préciser que l'Epoque mérovingienne sera comprise ici dans les limites proposées par M. Martin (1986, p. 99-118), soit entre 450/480 et 720, alors que le terme plus général de Haut Moyen Age s'appliquera à la période comprise entre 476 (chute de l'Empire romain d'Occident) et l'An Mil.

Dans le but de saisir au mieux tous les aspects du sujet, la mise en situation de la crosse de saint Germain sera la plus complète possible. C'est pourquoi, avant d'examiner l'objet en détail, celui-ci sera d'abord envisagé dans le cadre plus général de l'ensemble des crosses médiévales, à travers les formes et les fonctions qu'elles ont adoptées dans l'Histoire puis il sera intégré dans la problématique historique qui le concerne plus particulièrement. Une telle démarche n'a nullement pour but de porter atteinte à la valeur considérable de la crosse de saint Germain en tant qu'objet d'art. Il est néanmoins capital de garder à l'esprit qu'elle ne prend tout son sens qu'en tant que témoin d'une époque, de son histoire, de son esthétique, de sa symbolique, et que ceci ne saurait être appréhendé sans que l'on tienne compte de la nature particulière d'un tel objet.



L'histoire des crosses médiévales est étudiée depuis fort longtemps, elle est donc assez bien connue. Des sources diverses attestent en effet l'existence de très nombreuses crosses, aussi bien abbatiales qu'épiscopales. L'abondance de la documentation de première main n'empêche pas - bien au contraire, elle la nourrit - une polémique encore actuelle quant à certains aspects du sujet, comme la chronotypologie des formes ou le rôle qu'il convient d'attribuer aux crosses.

La brève étude de synthèse qui suit ne prétend pas alimenter ce débat. Elle vise essentiellement à intégrer la crosse de saint Germain dans le contexte des crosses en général. On mesurera plus loin la valeur qui s'attache à un tel objet (chap. 11) et ce qu'il a pu signifier pour ses contemporains (chap. 4).

### 2.1 Terminologie

Avant de retracer l'histoire de l'objet multiforme qu'est une crosse, il est intéressant de s'arrêter sur la terminologie qui s'y rapporte. Les sources témoignent de l'usage de plusieurs mots servant à la désigner selon sa fonction ou sa forme.

#### Baculus

*Le baculus*<sup>5</sup> (que l'on rencontre en Irlande sous le vocable *bachall* et qui a donné en français baguette, ainsi que nombre de correspondants dans les autres langues latines) est un bâton ou une canne au sens plutôt large du terme : bâton abbatial, pastoral, épiscopal, royal, bâton de pèlerin ou de chantre. Dans la «Gaule» mérovingienne, *baculus* semble pourtant essentiellement associé au bâton d'ecclésiastique comme le montrent les sources. La *Vie de saint Gall* évoque par exemple en ces termes le bâton du défunt saint Colomban, envoyé à Gall du monastère de Bobbio, comme signe de la levée d'une sanction disciplinaire (interdiction de célébrer la messe) : *Baculum ipsius, quam vulgo cambuttam vocant, per manum diaconis transmiserunt dicentes sanctum abbatem ante transitum suum iussisse, ut per hoc notissimum pignus Gallus absolveretur* (Strabo éd. 1902, p. 295)<sup>6</sup>.

Ansegis, abbé de Fontenelle (actuelle Abbaye Saint-Wandrille en Normandie, fondée vers 650) de 807 à 833, énumère ainsi les dons faits à l'Abbaye de Luxeuil : [...] *habentem baculum argento cooper-tum, quem secum solitus erat in itinere baiulare*, [...] (*Gesta abbatum Fontanellensium*. In : Schlosser 1974, p. 227)<sup>7</sup>.

#### Cambutta

*Cambutta*, terme également utilisé dans la *Vie de saint Gall*, a un sens plus restrictif. Il désigne un bâton à l'extrémité recourbée. L'origine du mot n'est pas très claire. Selon F. Cabrol et H. Leclercq (1914, col. 3148)<sup>8</sup>, *cambutta* dériverait du celtique *camba* : la courbure. *Cambutta* signifierait donc petite courbure. C.D.F. du Cange (éd. 1937-1938, p. 515) propose plutôt une étymologie bretonne. On pourrait songer également à la racine latine *camur* (*ura, urum*) qui désigne quelque chose de (re)courbé, de voûté.

Ce terme est utilisé, semble-t-il dès l'Epoque mérovingienne, pour qualifier la crosse épiscopale ou abbatiale.

#### Crosse

Le vocable le plus courant dans les sources est aussi celui qui l'est resté en français contemporain : *crosse* (orthographié indifféremment *croce, grosse, croche* ou encore *croice, crozzia, crocia, crocea*). Selon G. Bezzaz (1988), *crosse* dériverait du gallo-romain *croccia*. Elle penche donc pour une origine latine du mot (*crux* : la croix et, par analogie, longue pièce de bois). C'est de la ressemblance entre les crosses en forme de tau et la croix que serait né le terme. Les étymologistes rejettent cette origine latine. En fait, le mot *crosse* apparaît pour la première fois dans la *Chanson de Roland* (1080) : *En l'arcevesque est bien la croce salve* (v. 1670). On pense qu'il résulte plutôt d'une confusion entre *croc* et le francique *krukja* (ancien saxon *krukka*, moyen néerlandais *crucke* et allemand *Krü-cke* : crosse d'évêque) qui signifie soit béquille, soit bâton à extrémité recourbée. On peut se demander si ces vocables de langues toutes germaniques ne trouvent pas leur source dans le *kerukeion* grec. Souvent associée à la mitre dans la littérature médiévale, la



crosse désigne en général le bâton d'évêque ou d'abbé. Dans un sens plus large, elle peut aussi qualifier un sceptre, un bâton de berger ou une canne de marche. Dérivé de *crosse*, le *crosseron* désigne la partie supérieure recourbée d'une crosse.

### Férule

Férule, du latin *ferula*, la verge, désigne à l'origine la verge des thaumaturges, puis également une cravache ou une canne de marche. Elle garde le sens plus restreint de bâton pastoral en forme de béquille, c'est-à-dire de tau. Selon C. Rohault de Fleury (1889), *ferula* est plutôt employé pour signifier un sceptre.

### Lituus

Le *lituus* était à l'origine le bâton recourbé de l'augure romain. Le terme n'est propre qu'à caractériser une crosse de même forme.

### Pedum

*Pedum* vient de *pedo* : celui qui va à pied, le piéton. Au départ, c'est une sorte de houlette de berger ressemblant à une béquille. Le *pedum* qualifie d'ordinaire une crosse de même forme.

### Quirich

*Quirich* est notamment associé au bâton de saint Fillan (Cabrol et Leclercq 1914, col. 3155). Le mot est donc certainement d'origine gaélique. Il ne s'emploie de fait qu'en Irlande.

Le petit lexique qui précède ne prétend pas à l'exhaustivité. L'éventail des vocables propres à désigner une crosse présenté ici témoigne néanmoins, même si les termes sont le plus souvent interchangeables, de la volonté de pouvoir distinguer les crosses de forme ou d'usage différents.

## 2.2 Antiquité : formes et fonctions

### Préhistoire

En plus de ses fonctions d'arme ou d'appui, il semble que le simple bâton taillé ait été dès la Préhistoire un insigne de pouvoir.<sup>9</sup> Parmi les peintures rupestres de Lascaux, par exemple, figure un bâton surmonté d'un oiseau, dressé à côté d'une forme humaine. De telles représentations donnent à penser qu'il remplissait une fonction rituelle semblable à celle du bâton de chamman ou de mage.

### Egypte ancienne

Dans l'Égypte pharaonique, le bâton, poli et décoré, était une marque de pouvoir précise, puisqu'il jouait

un rôle important comme insigne de commandement royal. On pense que sa fonction débordait les limites du règne terrestre du pharaon, car les bâtons constituent une part non négligeable du mobilier funéraire. Parmi les huit principales espèces de bâtons connues, il en est trois, l'*aouit*, l'*hekat* et l'*ouas* (fig. 3 et 4), dont les formes sont étonnamment proches des futures crosses abbatiales ou épiscopales.



Fig. 3. Le roi Se'nWosret I<sup>er</sup> tenant la *hekat*, symbole de la royauté. Statue en bois de cèdre peint. Provenance : Lisht, tombe d'Imhotep. H. 58cm. 12<sup>e</sup> dynastie (1991-1783 av. J.-C.). Fonds Rogers, contribution Edward S. Harkness, Metropolitan Museum of Art, New York.

### Mésopotamie et Perse

Chez les Mèdes, le bâton était aussi un insigne royal. Les exemplaires conservés sont souvent ornés de griffons, de félins et de serpents, figures animales qui proliféreront plus tard dans l'orfèvrerie occidentale.

### Grecs, Etrusques et Romains

La houlette des augures étrusques ressemble à la crosse à poignée recourbée. Comme le *kerukeion* grec,



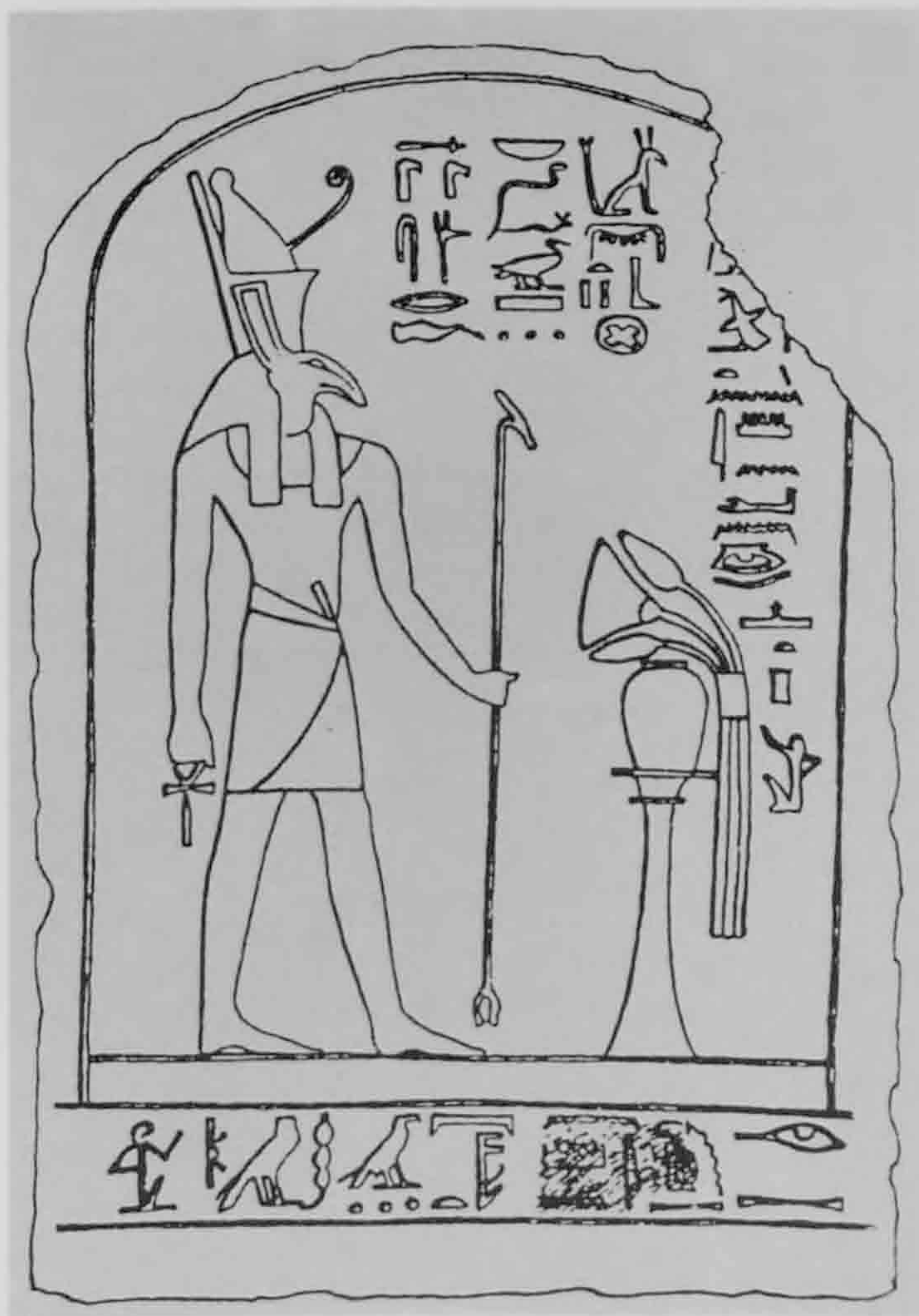


Fig. 4. Le dieu Seth tenant un *ouas* dont la partie supérieure serait elle-même une représentation du dieu. Stèle d'Ahhotept. 17<sup>e</sup> dynastie (1575-1554 av. J.-C.).

elle assurait le lien entre l'homme et les dieux et était chargée de fonctions magiques et chthoniennes. Elle est l'équivalent formel du *lituus* romain. Le bâton fonctionnait aussi comme symbole d'autorité. Il existe en effet des sceptres en ivoire datant de l'Epoque romaine. A côté de cet emploi rituel, le bâton avait un usage plus prosaïque. Les bergers et les chasseurs romains utilisaient le *pedum*, en forme de béquille. Au théâtre, on se servait en outre d'une espèce de crosse à volute qui était l'attribut des vieillards et des paysans.

## 2.3 Moyen Age

### 2.3.1 Formes

Bien que les sources historiques et iconographiques tendent à démontrer que le tau et la crosse à poignée courbe ont coexisté dès les débuts du christianisme, les historiens de la fin du siècle passé et du début du XX<sup>e</sup> s. ont polémique sur l'antériorité de l'un ou de l'autre. Il semble qu'à l'heure actuelle, cette question conflictuelle ne soit pas encore résolue.

## Le tau

Le tau est une crosse en forme de béquille, de potence ou de T (fig. 5-7), dont on ne sait pas exactement s'il est issu du *pedum* romain ou s'il convient plutôt de rechercher son origine auprès des patriarches juifs, voire de l'Eglise grecque. Les exemplaires de tau les plus nombreux sont sculptés dans du buis, de l'os ou de l'ivoire (fig. 7), bien que la majorité des crosses en ivoire se terminent en volute. Il existe encore aujourd'hui un nombre important de ces crosses. Elles datent pour la plupart du XI<sup>e</sup> s. C'est peut-être en raison de leur simplicité qu'elles ont été conservées en si grand nombre. Ne servant d'ordinaire pas de reliquaires et n'étant pas serties de pierres précieuses, elles ont peut-être été moins convoitées et, de ce fait, moins sujettes aux déprédations. Elles sont en outre sculptées dans un matériau qui se conserve bien, au contraire de la fine gaine de métal souvent très fragile qui enrobe les autres crosses.



Fig. 5. Les deux témoins de l'Apocalypse, Elie et Enoch, tenant l'un un tau, l'autre une crosse à poignée recourbée. Page enluminée d'une copie des *Commentaires de l'Apocalypse*, ouvrage sans illustrations rédigé par le moine Beatus vers 786 à Liebana (E), qui est perdu. 40 x 26cm. X<sup>e</sup> s. MS fac-similé 3 f° 164. Bibliothèque Nationale, Madrid (original : cathédrale de Gérone).





Fig. 6. Crosse en forme de tau, argent et émail. Détail (H. 12,5cm). Provenance : Co. Kilkenny. XI<sup>e</sup> s. National Museum of Ireland, Dublin.



Fig. 7. Extrémité en tau de la crosse de Morard, abbé de Saint-Germain-des-Prés (990-1014), ivoire. Musée National du Moyen Age, Paris.

### La crosse à poignée recourbée

La crosse à poignée recourbée est une probable adaptation chrétienne du *lituus* romain.

Les exemplaires conservés, tous préromans – on a envie de dire « alpenstockiens » –, sont très peu nombreux. La crosse de saint Germain, ainsi que les crosses d'Adelaïde (fig. 8) et d'Austreberthe (fig. 9) en font partie (chap. 7.1.2). La crosse de saint Remi de Reims (437-530), dont subsiste un dessin, se présentait également sous cette forme. Les crosses de ce type ont toutes une âme de bois recouverte de métal.

### La crosse irlandaise

Les crosses irlandaises (majoritairement du XI<sup>e</sup> ou du début du XII<sup>e</sup> s.), très caractéristiques avec leur extrémité cassée (fig. 10-13), sont une sorte d'intermédiaire formel entre le tau et la crosse à poignée courbe (chap. 7.1.1). Du fait de cette caractéristique, C. Rohault de Fleury (1889) voit en elles la transition

chronologique entre le tau et la crosse à poignée recourbée. Il part donc de l'hypothèse, que l'on s'est efforcé de démentir depuis, que le tau a historiquement précédé la crosse à poignée courbe.

### La crosse à volute

Dès le XII<sup>e</sup> s., en Irlande comme ailleurs, les crosses primitives sont supplantées par une forme dérivée de la crosse à poignée recourbée, la crosse à volute,

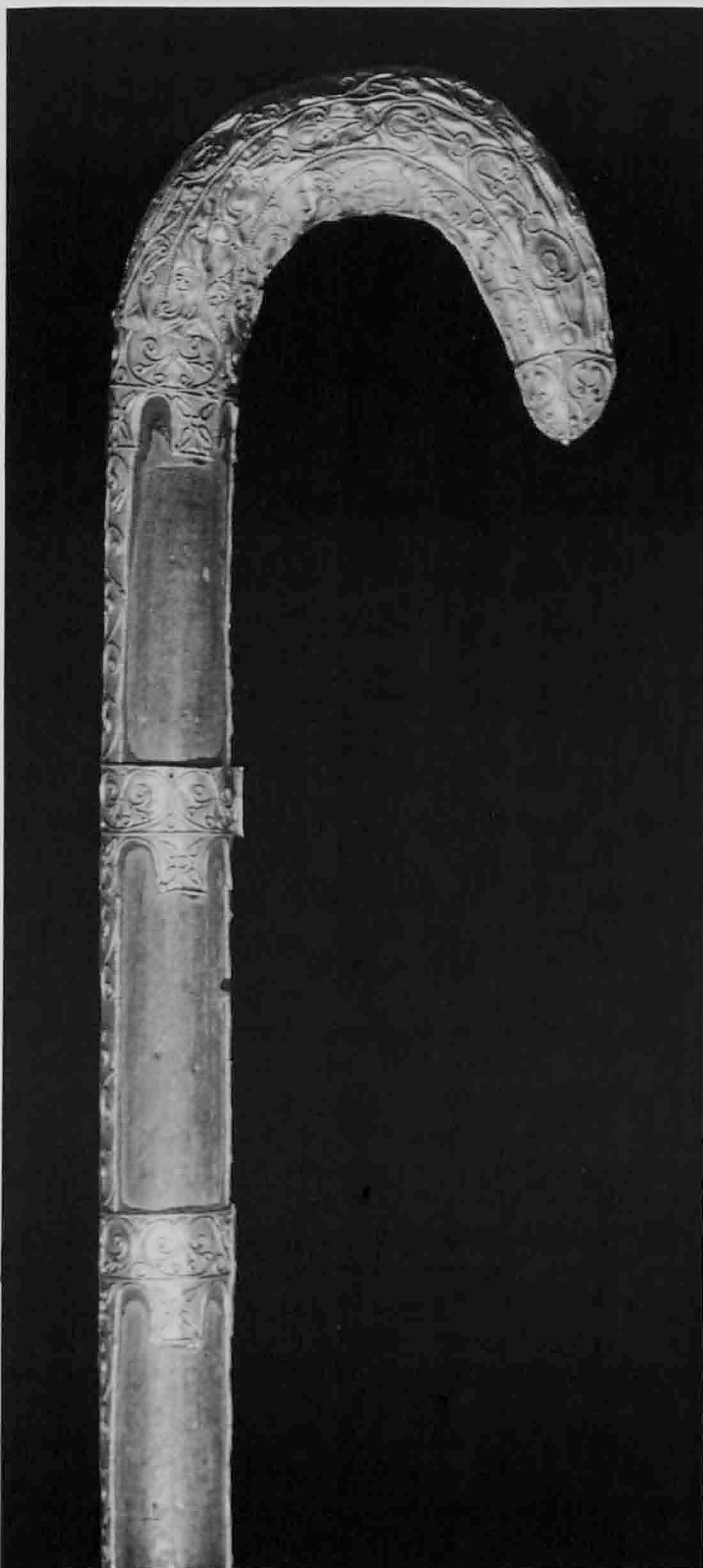


Fig. 8. Crosse de l'abbesse Adélaïde I<sup>re</sup>, or filigrané. Don du frère de l'abbesse, Otton III, en 999. H. 131,5cm. Détail. Trésor de l'Abbaye de Quedlinburg am Harz (Saxe).





Fig. 9. Crosse dite de sainte Austreberte, abbesse de Montreuil au VII<sup>e</sup> s., argent et cuivre dorés sur chêne, cabochons et filigranes. H. 122cm. Détail. XI<sup>e</sup> s. Eglise Saint-Saulve, Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

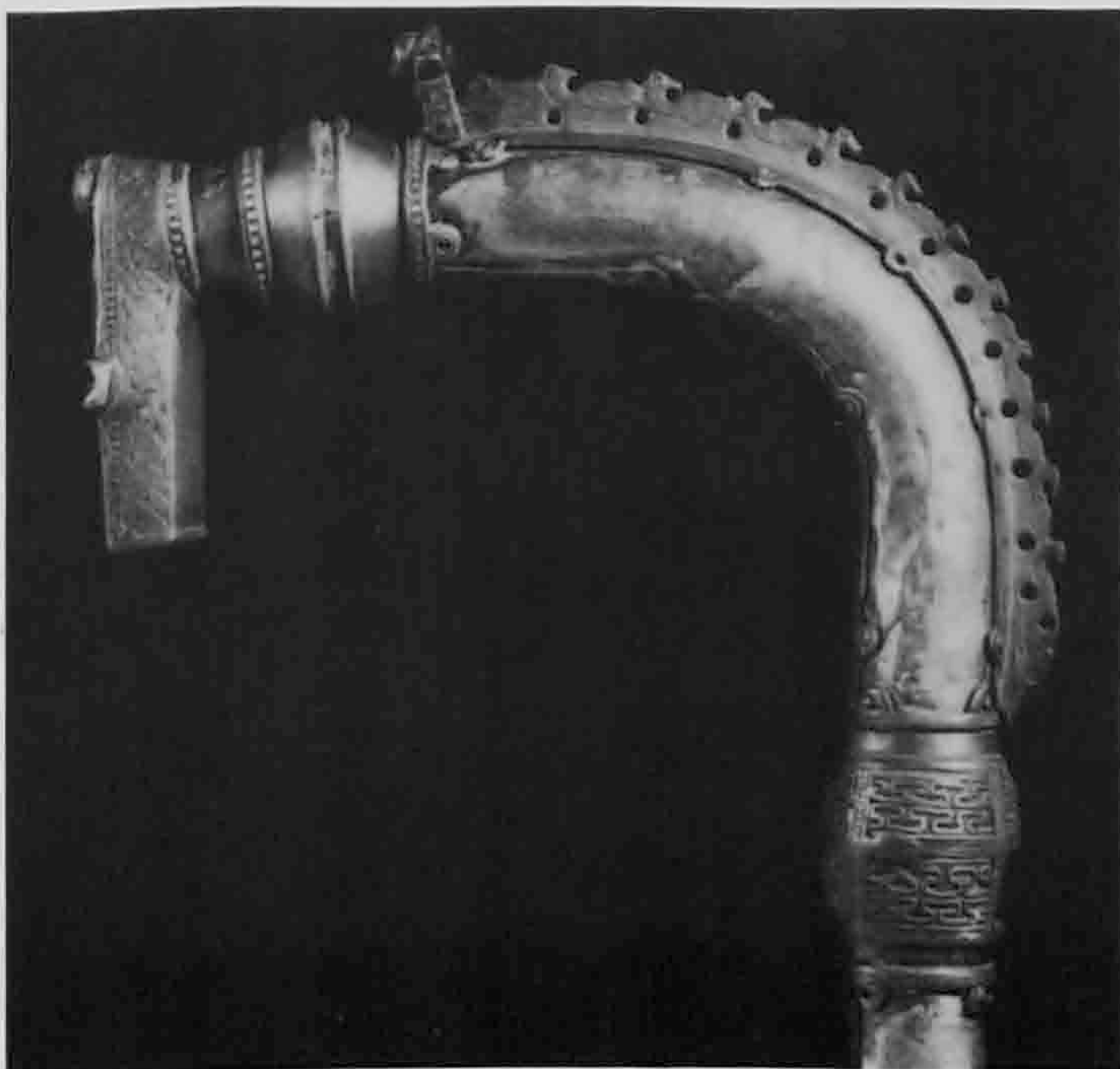


Fig. 10. Crosse trouvée près de Prosperous (Co. Kildare), bronze incrusté d'argent et anciennement émaillé. H. 117cm. Détail. Peu avant 1000 (réfections postérieures). Collège de Clongowes Wood (Co. Kildare), Irlande.

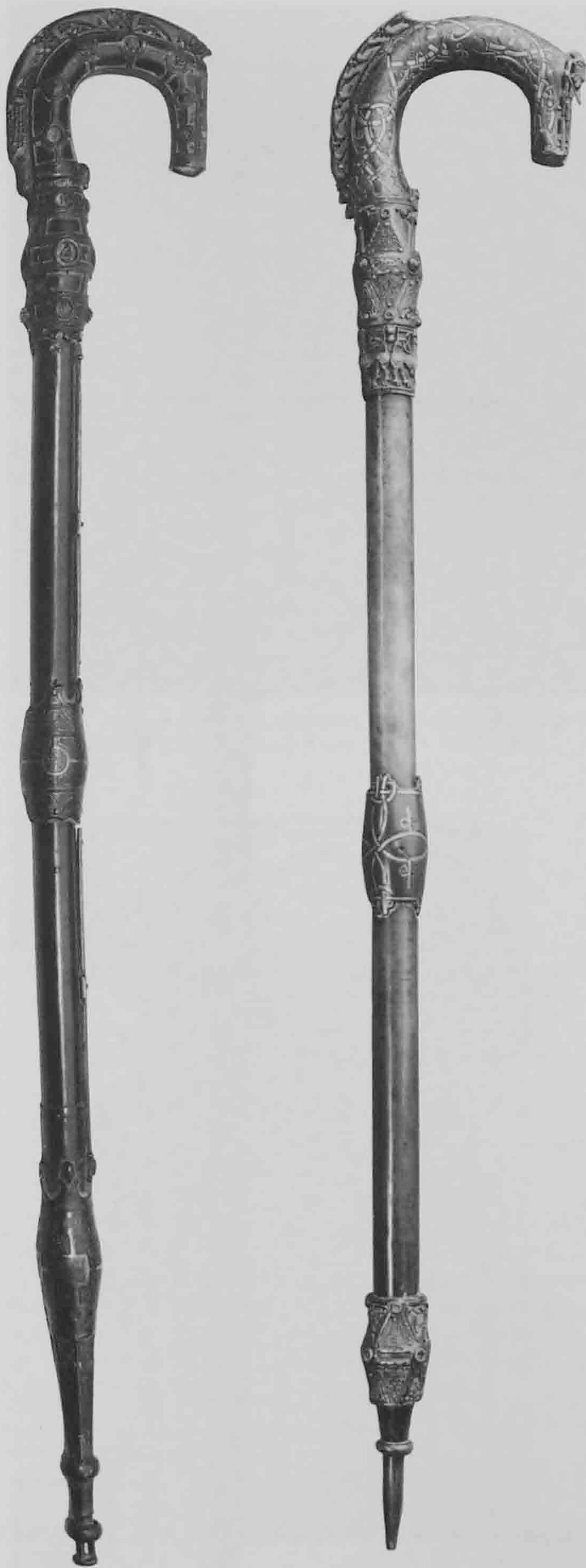


Fig. 11-12. 11 : Crosse de Lismore (Co. Waterford), bronze doré sur chêne, filigranes et verre coloré. H. 117cm. Vers 1090-1113. 12 : Crosse de l'abbé de Clonmacnoise, bronze. H. 105cm. Début du XI<sup>e</sup> s. National Museum of Ireland, Dublin.





Fig. 13. Crosse de Cuduilig et Maelfinenn, dite crosse de Kells (Co. Meath). H. env. 90cm. Après 1108. British Museum, Londres.

caractérisée par une extrémité supérieure enroulée en spirale. Dans le cycle de fresques qui raconte la vie de saint Clément dans l'église qui lui est consacrée à Rome, ses compagnons portent par exemple des croses de ce type (fig. 14). Le caractère stéréotypé de la crosse à volute est bien perceptible sur ces images : taille plutôt élevée et noeud à la naissance de la volute. En général, bien qu'on ne puisse le voir sur les fresques, le fût se termine par une pointe. La volute est la seule partie de la crosse qui évoluera de façon spectaculaire. Parmi quantité d'autres sceaux, quelques exemplaires du chapitre de Moutier-Grandval



Fig. 14. Sisinnius interrompt une messe célébrée par saint Clément. Plusieurs personnages sont représentés avec une longue et fine crosse à volute. Copie de 1861 d'après la fresque originale, vers 1080. Eglise inférieure de Saint-Clément, Rome.



Fig. 15. Sceaux du chapitre de Moutier-Grandval. 1. En usage du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> s. 2. du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. 3. de 1779. 4. Bas-relief d'une cloche de la collégiale de Moutier-Grandval. 5. Armoiries de St-Ursanne. Dessins Auguste Quiquerez.





Fig. 16. Crosse dite de saint Servais († 384), évêque de Tongres, volute et nœud en ivoire. H. 114cm. Détail. XI-XIII<sup>e</sup> s. Trésor de la cathédrale, Maastricht.

(ceux de l'abbaye sont inconnus) montrent toute une série de personnages tenant des crosses à volute dont le développement est variable (fig. 15).

La volute prend très souvent l'apparence d'un feuillage. Celui-ci peut être plus ou moins découpé, comme l'illustrent la crosse de saint Servais de Tongres (fig. 16), un amusant chapiteau du cloître de Notre-Dame du Puy-en-Velay sur lequel deux moines se disputent une crosse (fig. 17), une enluminure représentant saint Colomban tenant sa crosse (fig. 18) ou encore la crosse limousine conservée dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice (fig. 19), exemples tous à peu près contemporains les uns des autres.

La volute est parfois décorée de figures isolées (fig. 20 et 21) ou intégrées dans des compositions plus complexes. Cette évolution aboutira aux crosserons historiés des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. (fig. 22). Ils illustrent



Fig. 17. Deux moines se disputant une crosse. XI-XII<sup>e</sup> s. Chapiteau du cloître de Notre-Dame, Le Puy-en-Velay.



Fig. 18. Lettrine représentant saint Colomban. *Vies et passions de saints*. MS 838 f<sup>o</sup> 92. XIII<sup>e</sup> s. Bibliothèque municipale, Douai.



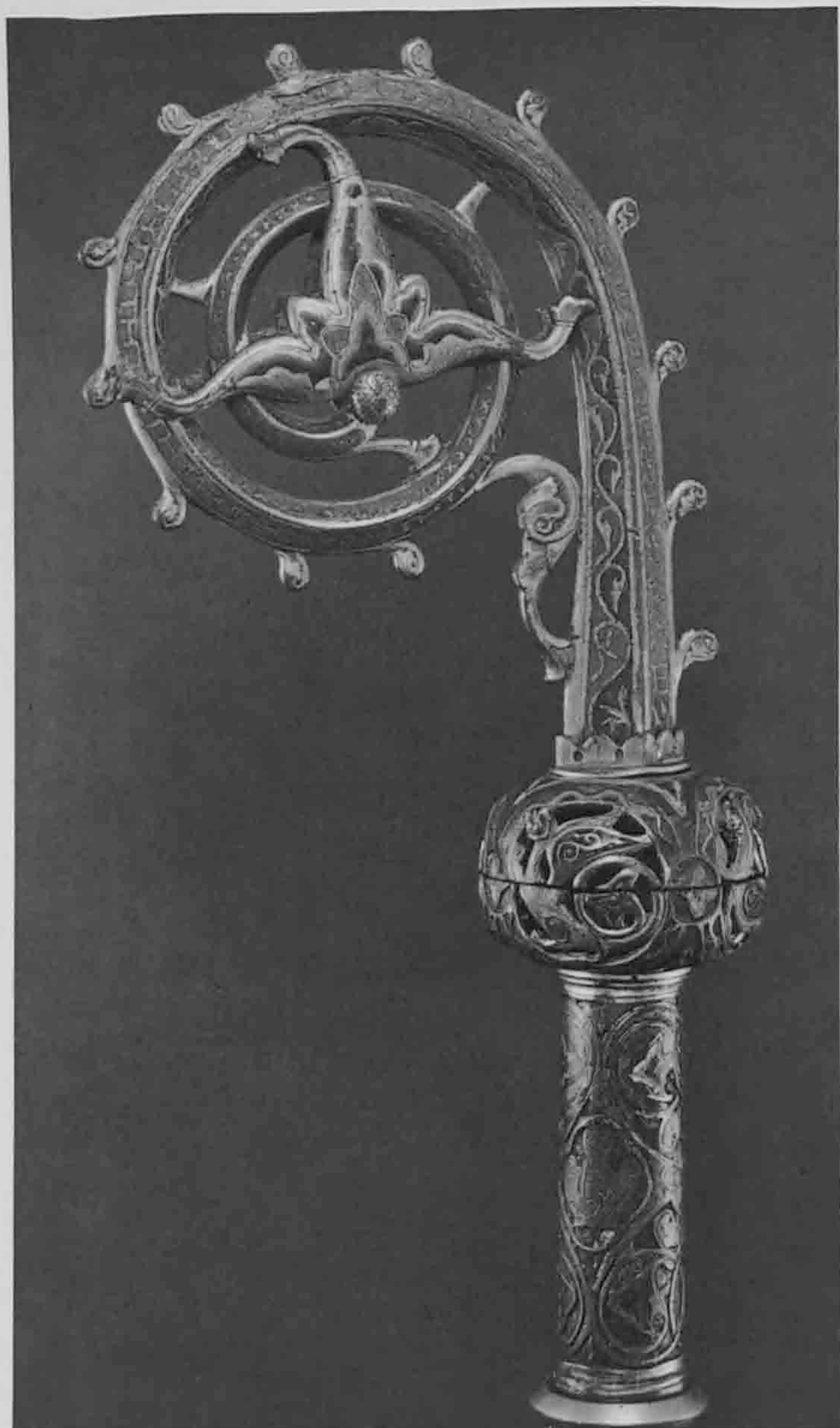


Fig. 19. Volute d'une crosse limousine, cuivre et émail champlé. H. 27,8cm. Fin du XII<sup>e</sup> - début du XIII<sup>e</sup> s. Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune.

de préférence des sujets comme la lutte de l'archange saint Michel avec le démon, la Crucifixion ou des scènes de la Vie de la Vierge. Les nombreuses croses en émail champlé de Limoges (fig. 19, 23 et 24) sont typiques de cette époque.

Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s., la volute prend de plus en plus d'ampleur. Cambrée comme une faucille et surmontée d'une crête, la crosse porte alors fréquemment le sudarium (mouchoir et, par extension, linge, suaire), accroché à la hampe ou au noeud (voir par exemple deux vitraux représentant un évêque, saint Germain d'Auxerre ou saint Germain de Besançon (?), vers 1510-1520, et saint Nicolas, vers 1450, oeuvres de verriers bâlois destinées à l'église Saint-Germain de Porrentruy et conservées au Musée de l'Hôtel-Dieu de la même ville). Le sudarium, dont l'usage se répand surtout au XIV<sup>e</sup> s., devait avoir une signification précise. On ne lui a malheureusement pas encore

trouvé d'explication satisfaisante. C. Rohault de Fleury (1889, p. 75-110) pense qu'il s'agit d'une marque de respect envers l'autorité épiscopale. Il cite en exemple la patène que l'on saisit les mains voilées (geste symbolique typiquement oriental). Il ajoute que la crosse fait elle-même parfois office de tabernacle (un



Fig. 20. Crosse de saint Anno, archevêque de Cologne et fondateur de l'Abbaye de Siegburg. Provenance : selon la tradition, sarcophage découvert en 1183. Bâton en bois rouge (poirier ou cèdre) se terminant par une pointe en fer. Volute en ivoire avec bandes à inscriptions en argent doré (H. 20cm). Travail local. XI<sup>e</sup> s. Eglise paroissiale Sankt Servatius, Siegburg.



vitrail de l'église de Tournai montre une crosse-tabernacle). L'auteur de l'article *Crosse* dans le dictionnaire *Larousse* (éd. 1982) cite également le cas de crosses voilées. D'après lui, on aurait ainsi voulu souligner leur caractère abbatial (un vitrail de Saint-Denis du XII<sup>e</sup> s. représente l'abbé Suger tenant une telle crosse).

L'esthétique gothique, avec son goût prononcé pour les décors architecturaux, transformera plus tard peu à peu les crosses en édicules (l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune en possède un bel exemplaire du XV<sup>e</sup> s.). Bref, avec le temps, les crosses se caractériseront par une décoration et parfois une taille (jusqu'à plus de 2m) extravagantes dont l'apogée se situe logiquement à l'époque rococo.

En admettant que les crosses aient eu initialement une fonction utilitaire, elles se limiteront assez vite à un rôle purement symbolique. Il est effectivement impensable de s'appuyer sur des crosses de plus de 130cm, pointe comprise.



Fig. 21. Volute de crosse, bronze. Provenance inconnue. H. 14cm. XI-XII<sup>e</sup> s. Musée historique, Bâle.



Fig. 22. Volute de la crosse d'Erkanbald, abbé de Fulda de 997 à 1011 (inscription), argent fondu, ciselé et à l'origine doré. H. 11,3cm. Trésor de la cathédrale, Hildesheim.

#### La crosse à pommeau

Les crosses pommées constituent une catégorie un peu particulière. Leur origine semble être aussi ancienne que celle des crosses en tau et à poignée recourbée. Peut-être résultent-elles surtout de remplois de sceptres antiques, comme on le suppose pour la crosse de saint Pierre conservée à Cologne (fig. 25). Cette dernière a motivé toute une tradition de crosses pommées auprès des évêques de Trèves. Saint Pierre aurait en effet transmis son bâton à saint Euchaïre, premier évêque de la ville. Cologne et Limburg an der Lahn (fig. 26) se partagent aujourd'hui cette relique. Selon Innocent III, c'est en raison de ce don de saint Pierre que la crosse ne figure pas parmi les attributs papaux. La valeur antique d'autorité liée à ces sceptres pommés ne s'est pas uniquement perpétuée dans la hiérarchie cléricale. On sait que les rois mérovingiens et carolingiens portaient eux aussi des sceptres à pommeau. En 849, Charles le Chauve et Louis le Germanique échangent les leurs en signe de paix. L'usage de la crosse à pommeau n'est pas réservé aux souverains, les *Leges Barbarorum* (Cod. 731, Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall, seconde moitié du VIII<sup>e</sup> s.) montrent par exemple le scribe





Fig. 23. Volute de crosse limousine, cuivre doré décoré d'émail champlévé. Provenance : tombe de Jean de Venningen, évêque de Bâle (1458-1478). H. 17cm. Début du XII<sup>e</sup> s. Musée historique, Bâle.

Vandalgarius muni d'une crosse à pommeau. Peu de spécimens existent encore à ce jour. Les «crosses de saint Pierre» de Cologne et de Limburg an der Lahn, ainsi que la crosse de Coire (fig. 2) figurent parmi eux.

### 2.3.2 Fonctions

Si la crosse a vraisemblablement accompagné le christianisme dès ses origines, on doute qu'elle ait été attribuée initialement presque exclusivement aux évêques, comme ce sera le cas plus tard. On a évoqué la polémique autour de l'antériorité formelle du tau ou de la crosse à poignée recourbée. La fonction initiale de la crosse a également été un épineux sujet de discussion. Fut-elle d'abord un simple compagnon de pèlerinage ? Auquel cas les apôtres et leurs disciples missionnaires furent les premiers à s'en servir. Fut-elle plutôt, dès le départ, la marque de l'autorité ecclésiastique ? Les abbés et les évêques en seraient alors les dépositaires originels. Le cas échéant pose de plus le problème de savoir quelle Eglise, de la grecque, de l'irlandaise ou de la latine, en fit d'abord usage.

#### 2.3.2.1 La crosse comme objet utilitaire

La crosse a pu être à l'origine un simple appui sous forme de bâton de marche ou de béquille. C. Rohault de Fleury (1889), se référant à des théologiens qu'il ne cite pas précisément, relève que les chrétiens âgés assistaient à l'office soutenus par des béquilles. Ce serait donc là qu'il conviendrait de rechercher la première fonction de la crosse. Cette explication ne paraissant valable que pour le tau, elle n'est guère convaincante. On sait que le bâton constituait, avec la bourse, ainsi que la cloche pour les Irlandais, l'attribut des moines et des abbés lorsqu'ils voyageaient. Ansegis en donne une preuve dans ce qu'il dit du *baculus*. Celui-ci était alors non seulement un appui, mais aussi un compagnon. Dans l'Eglise d'Irlande, il était même souvent individualisé par un nom propre. On baptisa par exemple la crosse de saint Patrick du nom de *bachall Iosa* (*bâton de Jésus*) (*Trésors d'Irlande*, 1982, p. 57-58). La petite taille des premières crosses (irlandaises et continentales



Fig. 24. Crosse du roi Cormac Mac Carthaigh, bronze décoré d'émail champlévé. Détail (H. 29,2cm). Travail limousin. Vers 1275. Victoria and Albert Museum, Londres.



préromanes), leur poignée courbe, ainsi que leur aspect initialement modeste donnent une certaine vraisemblance à cette origine. C. Rohault de Fleury et G. Haseloff (1955, p. 213) penchent pour cette hypothèse. Selon ce dernier, les crosses à courbure simple trouveraient leur origine auprès des abbés missionnaires irlandais, alors qu'il voit une origine européenne occidentale (auprès des pèlerins de France et d'Allemagne occidentale) pour les crosses d'autre forme. C'est discutable, puisqu'il n'existe aucun lien apparent entre les crosses d'Adelaïde et d'Austreberthe, qui sont pourtant des crosses à courbure simple, et l'Eglise d'Irlande.

On a vu que la *Vie de saint Gall* accordait une certaine importance au bâton de Colomban. Fidèle compagnon du saint homme, il a été conservé par ses disciples et transmis à Gall comme symbole de succession (il possède même le pouvoir d'absoudre). Le bâton est donc aussi le signe évident d'une passation de pouvoir. Cette fonction légitimatrice d'un pouvoir, semblable à celle du sceptre, pourrait expliquer pourquoi les évêques ont adopté le bâton (pour autant que l'association existant entre l'évêque et la crosse soit bien postérieure à celle unissant l'abbé et la crosse).



Fig. 25. Crosse dite de saint Pierre, bois (Antiquité tardive ?) et argent partiellement doré. X<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s. Trésor de la cathédrale, Cologne.



Fig. 26. Pommeau de la crosse-reliquaire du bâton de saint Pierre, or, émaux cloisonnés, pierres précieuses et perles. Ø 10,5cm. Production probable de l'atelier de l'évêque Egbert de Trèves (tradition byzantine). Vers 980. Trésor de la cathédrale, Limburg an der Lahn.

#### 2.3.2.2 La crosse comme marque d'autorité

R. Mossbrugger-Leu (s.d.<sup>10</sup>) imagine une filiation distincte pour la crosse d'évêque. N'excluant pas que celle de l'abbé puisse provenir du bâton missionnaire, il opte pour une provenance décidément orientale de la crosse épiscopale. Par mimétisme, il lie en effet l'intronisation d'un évêque, avec tous les attributs qu'elle comporte, à celle d'un empereur byzantin. Etant donné l'étroitesse des relations entre l'Eglise et l'Etat dans l'Empire byzantin, cette hypothèse est très séduisante.

Si ce n'est depuis la naissance de l'Eglise, la crosse a de toute façon fonctionné très tôt comme symbole d'autorité. De nombreux documents l'attestent. Une bulle de Clément III (1187-1191) attribue par exemple cette parole au Christ remettant la crosse à saint Pierre : *Corrige, parce, feri, Petre, pande, memento mederi*<sup>11</sup>. Briser la crosse d'un dignitaire ecclésiastique revenait à anéantir son autorité. En 964 par exemple, l'antipape Benoît V renonça à la tiare





Fig. 27. Avers et revers d'un triens. Revers : personnage tenant une crosse dans la main droite. Ø 1,3cm. Provenance : Brioude (Haute-Loire). VI<sup>e</sup> s. Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des médailles, Paris.

en faveur de Léon VIII. Il lui remet donc son bâton pastoral que ce dernier brisa et montra au peuple (Cabrol et Leclercq 1914, col. 3144-3145). L'usage, répandu sur les monnaies et les sceaux, de représenter l'abbé ou l'évêque muni de sa crosse paraît également significatif de la grande autorité attachée à cet attribut. Il en existe un exemple très ancien, puisque mérovingien, sur une pièce de monnaie conservée à Brioude (fig. 27). Les sceaux et bractéates des évêques de Bâle (fig. 28) et des chanoines de Moutier-Grandval (fig. 15) en constituent d'autres exemples.

La question d'une fonction initiale utilitaire ou autoritaire de la crosse est donc impossible à trancher. Les preuves de son emploi dans l'une et l'autre perspective sont pareillement anciennes. Comme on a déjà pu le constater, il est cependant certain que la crosse sanctionne très tôt le pouvoir hiérarchique de l'homme d'Eglise - d'où l'importance de la crosse de saint Pierre, justement « pierre » angulaire de la hiérarchie ecclésiastique - en même temps qu'elle le présente symboliquement comme le berger de la communauté chrétienne<sup>12</sup>.

Des historiens, parfois mus par un sentiment d'orgueil national, se sont aussi disputés sur l'ancienneté, dans telle ou telle Eglise, de l'usage de la crosse.



Fig. 28. Bractéates à l'effigie de différents évêques de Bâle. 1. Henri II de Thoune (1215-1238). 2. Berthold II de Ferrette (1249-1262) ou Henri IV d'Isny (1275-1286). 3. Berthold II de Ferrette. 4. Pierre I<sup>er</sup> Reich de Reichenstein (1286-1296) ? 1 : 1, Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

## L'Eglise grecque

C. Rohault de Fleury (1889) prétend qu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s., dans les Eglises copte et grecque, les patriarches portaient des bâtons entourés de deux serpents entrelacés. Il existe aussi, selon lui, des bâtons de dignité dans les Eglises arménienne, maronite et nestorienne. Contrairement aux autres Eglises dont il va être question, on ne connaît pas de références très anciennes attestant l'usage de la crosse dans l'Eglise orthodoxe.

## L'Eglise d'Irlande

Certains auteurs font remonter l'origine du bâton ecclésiastique aux abbés irlandais (Raftery 1976, p. 57; Moosbrugger-Leu 1956, p. 54). On sait que, dès 500 environ, ceux-ci supplantent l'autorité épiscopale dans l'île. Comme ils règnent généralement sur une chaîne de monastères et se déplacent fréquemment de l'un à l'autre, sur des chemins dont l'entretien n'était pas toujours assuré, on suppose qu'ils auraient eu besoin d'un bâton. On connaît l'autorité rigide qui s'attache à l'abbé dans l'Eglise irlandaise. Or il semble de plus que le sacre d'un abbé y ait inclus, de bonne heure déjà, un bâton entre autres insignes.

Le cumul des charges abbatiale et épiscopale s'est symboliquement illustré dans de rares cas par des crosses à double volute, par exemple sur la stèle de Ballyvourney (Cork). Il s'agit, en l'occurrence, d'une crosse à double poignée recourbée.

L'usage de la crosse dans l'Eglise d'Irlande est très ancien. Les crosses insulaires figurent en effet parmi les plus vieux spécimens conservés, ce dont témoignent nombre de sources écrites et iconographiques (Cabrol et Leclercq 1914).

Le livre d'Armagh (écrit vers 807 par Ferdomnach sur la demande de Torbach, abbé d'Armagh) dépeint saint Patrick (389-461) sacrant à l'aide de son bâton saint Fiacc, premier évêque de Leinster. Dans une enluminure de l'évangélaire de Macdurnan, saint Luc tient une crosse (fig. 29) à poignée fortement recourbée. Une figurine en bronze moulé émaillé, datée de 700 environ et conservée au National Museum of Ireland de Dublin, arrachée à un reliquaire et découverte à Aghaboe (Leix), tient une petite crosse hybride entre celle à poignée recourbée et celle à poignée cassée. Enfin, la croix nord d'Aheny (Tipperary, première moitié du VIII<sup>e</sup> s.) montre également, sur le côté ouest de son socle, une procession de personnages portant une crosse de forme très semblable à celle qui deviendra typique des crosses irlandaises : la crosse à poignée cassée.





Fig. 29. Saint Luc. Miniature de l'évangélaire de Macdurnan. Vers 850. MS 1370 f° 115v. Bibliothèque de l'archevêché, Canterbury.

F. Henry (1963, p. 112) exploite les références iconographiques mentionnées ci-dessus, ainsi que d'autres, similaires. La croix (côté est) et la stèle de Carndonagh (Donegal, VII<sup>e</sup> s.) présentent chacune une figure humaine portant une crosse à poignée recourbée, de même que les croix de Kilrea et d'Old Kilcullen (Kildare). Sur le pilier de Banagher (Offaly, vers 800, conservé au National Museum of Ireland de Dublin) figure un cavalier muni d'une crosse hybride semblable à celle évoquée plus haut et la stèle de Drumhallagh (Donegal) est illustrée de deux personnages portant respectivement une crosse à poignée recourbée et un tau. F. Henry établit un parallèle entre ces sources et la seule crosse de même forme conservée sur le continent, c'est-à-dire la crosse de saint Germain. Elle ne se prononce pas quant à l'antériorité des unes ou de l'autre.

### L'Eglise latine

L'usage des crosses sur le continent est au moins aussi ancien qu'en Irlande. Des sources écrites, comme iconographiques, l'attestent.

Certains textes datent d'avant le VII<sup>e</sup> s. : la légende de saint Melon (mort en 311) parle de son bâton pastoral ; dans une lettre qu'il adresse aux évêques de Narbonne, le pape Célestin (423-432) désigne le bâton comme emblème pastoral ; le testament de saint Remi (mort vers 530) cite son *argentea cambutta* ; le sacramentaire de Grégoire le Grand (540-604) nomme la crosse *insigne episcoporum* et Isidore de Séville (560-636) dit du *pedum* qu'il est donné à l'évêque pour diriger, corriger et redresser les défaillances des faibles (*De offic. eccles.*, chap. V). Enfin le quatrième synode du concile de Tolède (633) cite la crosse comme emblème épiscopal.

Les illustrations montrant des personnages tenant des crosses se multiplient surtout à partir du VII<sup>e</sup> s. Le triens de Brioude déjà cité, ainsi qu'un denier de Pépin le Bref (752-768) (Depeyrot 1993, p. 266) en sont des exemples particulièrement précoces. Des images semblables figurent également entre autres dans la copie des *Conférences* de Jean Cassien (fig. 30), les sacramentaires de Gellone (fig. 31), de Drogon (fig. 32) et d'Autun, enfin, dans la copie des *Commentaires de l'Apocalypse* de Beatus (fig. 5). C. Rohault de Fleury (1889) présente treize planches de dessins de crosses et d'enluminures ou de sculptures dont l'iconographie comprend des pastoraux.

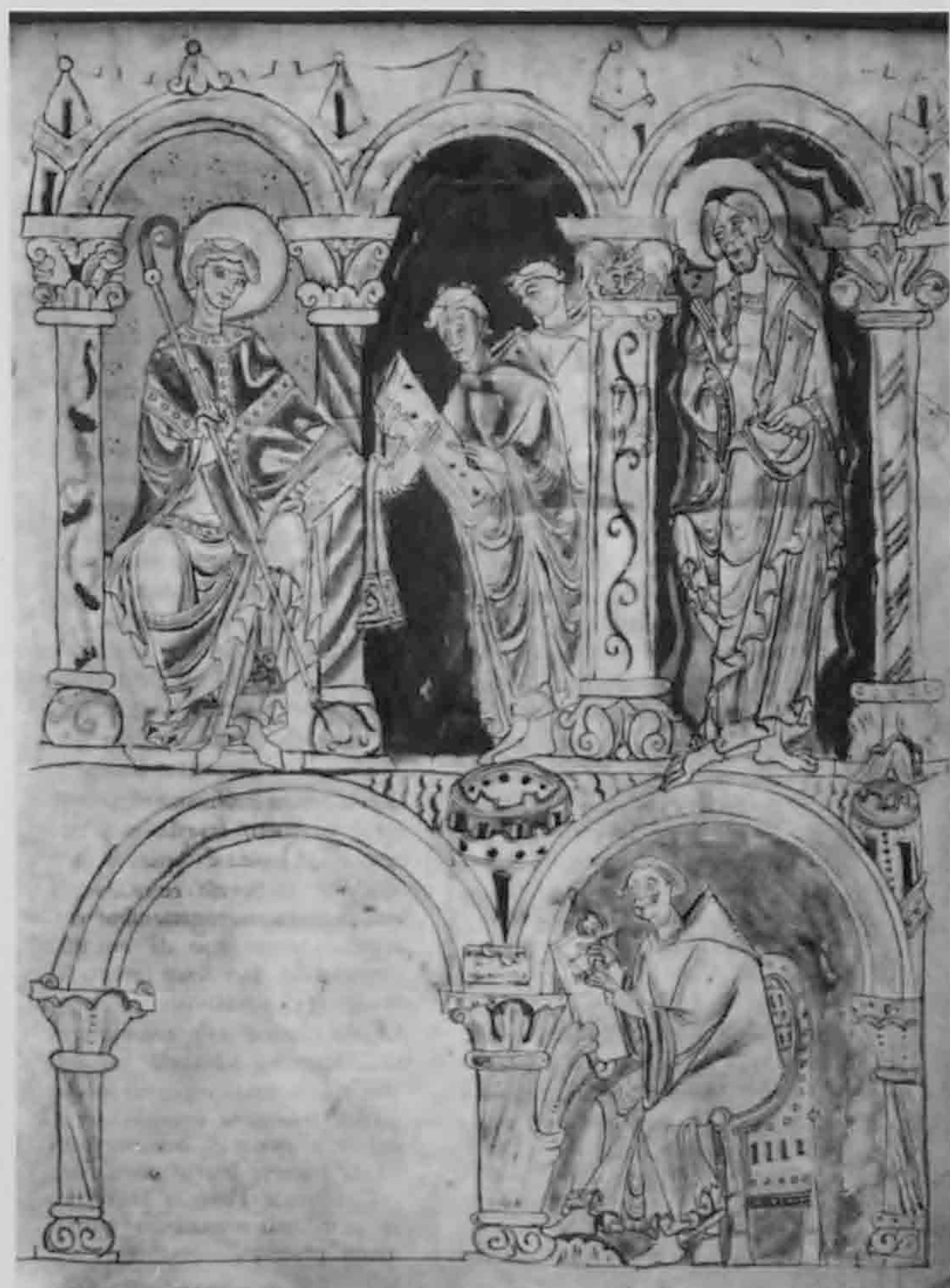


Fig. 30. Des moines copistes de l'Abbaye de Saint-Amand offrent leur manuscrit au saint fondateur. Enluminure d'une copie des *Conférences* de Jean Cassien, rédigées vers 420. MS 169 f° 2. Bibliothèque municipale, Valenciennes. Photo. G. P. Simon.





Fig. 31. Saint Matthieu. Miniature du sacramentaire de Gellone. Vers 750. MS LAT. 12048 f° 42. Bibliothèque Nationale de France, Paris.

L'auteur dresse un catalogue d'une moisson de données puisées dans toute l'Europe occidentale, du V<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. Parmi les documents les plus anciens, il cite notamment des fresques de catacombes où le Christ figure en berger muni du *pedum*. Ces peintures indiquent peut-être l'origine de la signification du bâton pastoral chez les représentants de l'Eglise, mais l'on ne peut certainement pas encore parler d'attribut de la charge ecclésiastique.



Fig. 32. Miniature du sacramentaire de Drogon. Milieu du IX<sup>e</sup> s. MS LAT. 9428 f° 54. Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Enfin, l'Eglise latine attribue traditionnellement (donc sans base archéologique) à certains de ses saints des croses tout à fait en mesure de rivaliser d'ancienneté avec celle de saint Patrick. On songe à la crosse de saint Pierre (Cologne / Limburg), à celle de saint Denis (III<sup>e</sup> s., anciennement à Saint-Denis et aujourd'hui perdue), de saint Clément (IV<sup>e</sup> s., anciennement à Metz, perdue), de saint Servais (IV<sup>e</sup> s., Maastricht / Quedlinburg), de saint Maclou (VI<sup>e</sup> s., Bruges) et à celle de saint Remi (anciennement à Reims, perdue). Celle-ci fut, selon la tradition, envoyée par le pape pour le sacre des rois. C'est, rappelons-le, à Remi que revint l'honneur de baptiser Clovis, premier roi franc converti au christianisme.

Comme on a pu le constater, des incertitudes subsistent encore quant au développement historique de la crosse et quant à son origine. Les nombreux exemples cités ici tendent cependant à appuyer l'hypothèse de R. Moosbrugger-Leu évoquée précédemment. Il paraît effectivement possible d'attribuer une origine différente à la crosse de l'évêque et à celle de l'abbé. A la filiation orientale de la crosse épiscopale s'opposerait donc, pour la crosse abbatiale, une filiation occidentale, conduisant du pèlerin-missionnaire à l'abbé.

Il n'est cependant pas certain que cette distinction se justifie. Quoiqu'il en soit, deux faits importants restent indiscutables. Premièrement, la crosse existe depuis l'implantation décisive de la religion chrétienne. Deuxièmement, elle est quasiment dès l'origine l'image de l'ascendant spirituel qu'a celui qui la porte sur ses semblables. Cette fonction emblématique de la crosse n'est pourtant pas née dans l'Eglise. Par la charge symbolique du bâton qui est sa forme primitive, la crosse plonge en effet ses racines bien plus loin, dans un imaginaire collectif sans âge.<sup>13</sup>



## 3.1 La Suisse à l'Epoque mérovingienne

### 3.1.1 Situation géopolitique

#### Les sources

On ne connaît que trop la rareté des sources écrites existant pour le Haut Moyen Age en Suisse comme dans le reste de l'Europe. En ce qui concerne le VII<sup>e</sup> s., la chronologie est particulièrement vague. Il n'existe en effet que deux textes de portée générale : la *Chronique du pseudo-Frédegair et de ses continuateurs* (*Fredegarii chronicarum liber quartus cum continuationibus*) et le *Liber Historiae Francorum* (*Livre de l'histoire des Francs*). Le premier a vraisemblablement été composé, dès 660, en *Burgundia* franque («Bourgogne») par plusieurs auteurs anonymes. Le second a probablement été rédigé à Soissons en 727. Ces chroniques, qui couvrent la période comprise entre la fin du VI<sup>e</sup> et la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> s., constituent pour l'historien le relais entre la légendaire *Histoire des Francs* (*Decem Libri Historiarum*) de Grégoire de Tours, achevée en 592 et les *Annales Mettenses Priores* (*Premières Annales de Metz*) qui ont certainement été écrites vers 806 à Saint-Denis.

Les lacunes et la subjectivité des récits historiques, ainsi que la rareté des données archéologiques d'autre nature, ont longtemps fait des sépultures la principale source de connaissances pour le Haut Moyen Age.

En deux cents ans, on a ainsi fouillé en Suisse plusieurs milliers de tombes dans les nécropoles à rangées. H.-R. Sennhauser (1974, p. 33) comptabilise 500 cimetières. H. Steuer (1982, p. 182) estime qu'environ 100000 tombes du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> s. ont été fouillées dans toute l'Europe, ce qu'il évalue, sans préciser par quel moyen, au 1/1000 des découvertes potentielles.

En plus des considérations d'ordre paléodémographique, les fouilles de sépultures ont permis de rassembler quantité de mobilier, donnant à l'archéologue une multitude d'informations chronologiques, ethniques, politiques et sociales. A part quelques objets

sacrés et de rares fondations d'églises, le plus souvent en bois et ne laissant donc que des traces ténues et fragiles, le mobilier sépulcral fut en effet, jusque dans un passé récent, presque le seul à parvenir intact au XX<sup>e</sup> s. Il comprend bon nombre de pièces d'orfèvrerie.

#### Le peuplement

De la fin du siècle passé au début de celui-ci, les nécropoles protomédiévales ont été fouillées avec l'idée de différencier le mode de vie des Germains de celui des Gallo-romains et de déterminer ainsi leur situation territoriale respective.

Ce mode de réflexion est typique de l'époque de la montée des nationalismes. L'archéologie mérovingienne naît en effet dans le contexte politique de la recherche des origines de la nation. Les travaux d'E. Salin (1912-1970) sont représentatifs de cette vision des choses. Celui-ci différencie les cimetières germaniques, dits à rangées, des nécropoles de tradition gallo-romaine. Les premières comptent des tombes généralement en pleine terre, quelquefois également dans des caissons de bois. Elles contiennent un mobilier important, dans certains cas même très précieux. Les secondes ne présentent quant à elles pas de rangées. Les sépultures, habituellement des sarcophages, y comportent peu de mobilier.

Bien que les buts poursuivis ne soient plus les mêmes, les fouilles actuelles de sépultures alimentent parfois encore des discussions qui se situent dans le prolongement de cette vision des choses, le but n'étant plus uniquement de parvenir à distinguer les Germains des Gallo-romains, mais encore de différencier les peuples d'origine germanique : Alamans, Burgondes et Francs.

La majeure partie des études sont relatives à des nécropoles, particulièrement bien connues, situées dans les régions bâloise et zurichoise. Une récente synthèse concernant le nord-est de la Suisse montre, par exemple, une forte imbrication culturelle romaine, franque et alamane (dès le VII<sup>e</sup> s., la région est comprise dans le duché d'Alémanie) des deux côtés du Rhin et du lac de Constance (Windler 1994, p. 173).



Un véritable travail d'ensemble manque encore. Il est vrai qu'il paraît à l'heure actuelle presque irréalisable. Ses perspectives sont d'ailleurs limitées par des obstacles difficilement surmontables, comme l'absence, en règle générale, des offrandes de sépulture avant le VI<sup>e</sup> s. et leur abandon vers 700. (En raison d'une forte romanisation et d'une christianisation précoce, la mode des dépôts funéraires ne réapparaît même pas du tout, après le Bas Empire, dans la vallée du Rhône, comme dans le sud de la Gaule).

Les données glânées au fil des ans permettent donc de se faire une opinion toujours plus précise de la pousse des différents peuples germaniques en territoire romanisé.

Parmi elles, les plaques-boucles de ceinture constituent une source d'information des plus fertiles (Manfredi et al. 1992, p. 98-99; Mossbrugger-Leu 1967 et 1971; Martin 1986).



Fig. 33. La Gaule et les pays avoisinants à l'époque de Dagobert I<sup>er</sup> (629-639).



En simplifiant à l'extrême, on peut dire que les boucles de ceinture, de dimensions parfois impressionnantes, qu'arboraient majoritairement les femmes, que ce soit celles à plaque rectangulaire ou celles à plaque trapézoïdale plus tardives, attestent une présence aussi bien burgonde et franque que gallo-romaine. Les ceintures à petite boucle, auxquelles on accrochait amulettes, rouelles et autres pendeloques, ainsi que les fibules zoomorphes, sont à l'inverse déterminées comme étant caractéristiques de la culture alamane.

Les ères géographiques dessinées par ce mobilier funéraire se présentent donc de la façon suivante. Les Gallo-romains, d'abord répartis sur l'ensemble de la Suisse, se retranchent par la suite dans sa portion occidentale, de même que dans les castra (plus d'une trentaine répertoriés à ce jour, Tanner 1978). Les Burgondes s'installent durablement dans le sud de la Suisse occidentale dès 443. Les Francs qui, grâce à de petites communautés, administrent les autres peuples dès le début du VI<sup>e</sup> s., s'établissent dans l'ensemble du pays.

Une chronologie précise de ces occupations du sol, comme leurs contours exacts, est encore difficile à établir. Le cas des Alamans reste particulièrement problématique. Dès 260, ils franchissent le Rhin pour de brèves incursions. L'ensevelissement des trésors monétaires de Boécourt et d'Undervelier (peut-être également de Porrentruy et du Mont Terri), par exemple, semblent indiquer l'impact de celle de 352/353. Malgré ces raids et les infiltrations survenues dans l'armée et l'administration romaines, il semble qu'une installation alamane effective ne se soit pas produite au sud du Rhin avant le V<sup>e</sup> s. au plus tôt. La progression des Alamans vers le sud est lente. On a en effet constaté depuis longtemps qu'ils n'investissent les campagnes bernoises qu'au milieu du VII<sup>e</sup> s. Au vu des récentes recherches qui se basent sur la continuité de la culture gallo-romaine, sur l'absence de trouvailles archéologiques se rapportant aux Alamans et sur la toponymie, il semble même que l'on puisse reporter la colonisation alamane de la Suisse orientale au VII<sup>e</sup> s. (Marti<sup>14</sup>; Windler 1994). Il est probable qu'à la même époque, quelques peuplements épars d'Alamans soient drainés dans le nord de la Suisse occidentale par les Francs.

Bien que les recherches se soient multipliées depuis les années septante sur le problème polémique du peuplement, une évaluation de la densité de la population reste cependant toujours sujette à caution.

### Les Francs

Comme le démontrent les sources, notamment le recueil des coutumes franques, connu sous le nom de loi salique et dont la plus ancienne version remonte à la fin du V<sup>e</sup> s., la société franque est très structurée et fortement hiérarchisée.

Le royaume, épisodiquement divisé en au moins deux parties principales qui sont l'Autrasie et la Neustrie (l'Aquitaine et la Bourgogne regagnent parfois elles aussi leur indépendance), est dirigé par la dynastie mérovingienne (fig. 33). Le territoire est subdivisé en duchés ou en comtés, eux-mêmes constitués de petites circonscriptions (*gau*) comportant un chef-lieu. La classe chargée de gérer ces entités territoriales comprend, entre autres notables, tous fonctionnaires royaux, les comtes. Le reste de la population se partage en hommes libres et en esclaves. Si la structure de la société franque n'est pas totalement rigide, les droits sont, comme on peut s'en douter, fortement réduits à mesure que l'on se rapproche de la base de l'échelle sociale.

Issue du légendaire Mérovée, la dynastie qui règne sur la «nation» franque domine de façon plus ou moins ferme l'Europe occidentale dès le début du VI<sup>e</sup> s. Les Alamans sont en effet soumis en 506, puis les Burgondes en 523-536. Dès le début du VII<sup>e</sup> s., la souveraineté franque s'affaiblit durablement et ce sont les maires du palais, administrateurs de la cour, qui tiennent véritablement les rênes du royaume. Vient alors le temps de ce que l'on désigne communément, dès la mort de Dagobert I<sup>er</sup> (639), comme le règne des rois fainéants. Il est évident qu'il ne faut pas prendre cette appellation au pied de la lettre, puisqu'elle émane de la littérature officielle des Carolingiens (*Annales Mettenses Priores*), sans doute à dessein de rehausser la valeur politique de la lignée en regard de la dynastie précédente (Wood 1994, p. 257-259). Il n'en reste pas moins que le pouvoir des derniers souverains mérovingiens est faible. Les incessantes modifications territoriales, usurpations de pouvoir, successions qui s'opèrent à un rythme tout à fait effrayant pour l'historien impuissant à maîtriser un tel imbroglio, attestent bien la précarité du trône. Lorsqu'en 614, Clotaire II s'engage à choisir les comtes parmi les propriétaires terriens des comtés et qu'il leur concède le monopole des charges administratives, la décentralisation du pouvoir s'amplifie. Sous la conduite des notables locaux qui ont donc obtenu le droit d'imposition sur leurs terres, les régions prennent de plus en plus d'autonomie.

### 3.1.2 Expansion du christianisme

Les premières communautés chrétiennes se sont développées dans les capitales des provinces romaines bien avant la mise en place des nouvelles forces politiques dont il vient d'être question. Des évêques siègent dès le milieu du III<sup>e</sup> s. à Reims, Cologne et Trèves par exemple (fig. 34). Ces villes sont d'importants foyers d'évangélisation. Certains évêques, tels saint Hilaire de Poitiers († vers 367) ou saint Martin de Tours († en 397), fondent des communautés monastiques. Le mouvement s'amplifie à partir de l'extrême sud de la Gaule (fondation du monastère de Lérins par saint Honorat, † en 430, de celui de Marseille par Jean



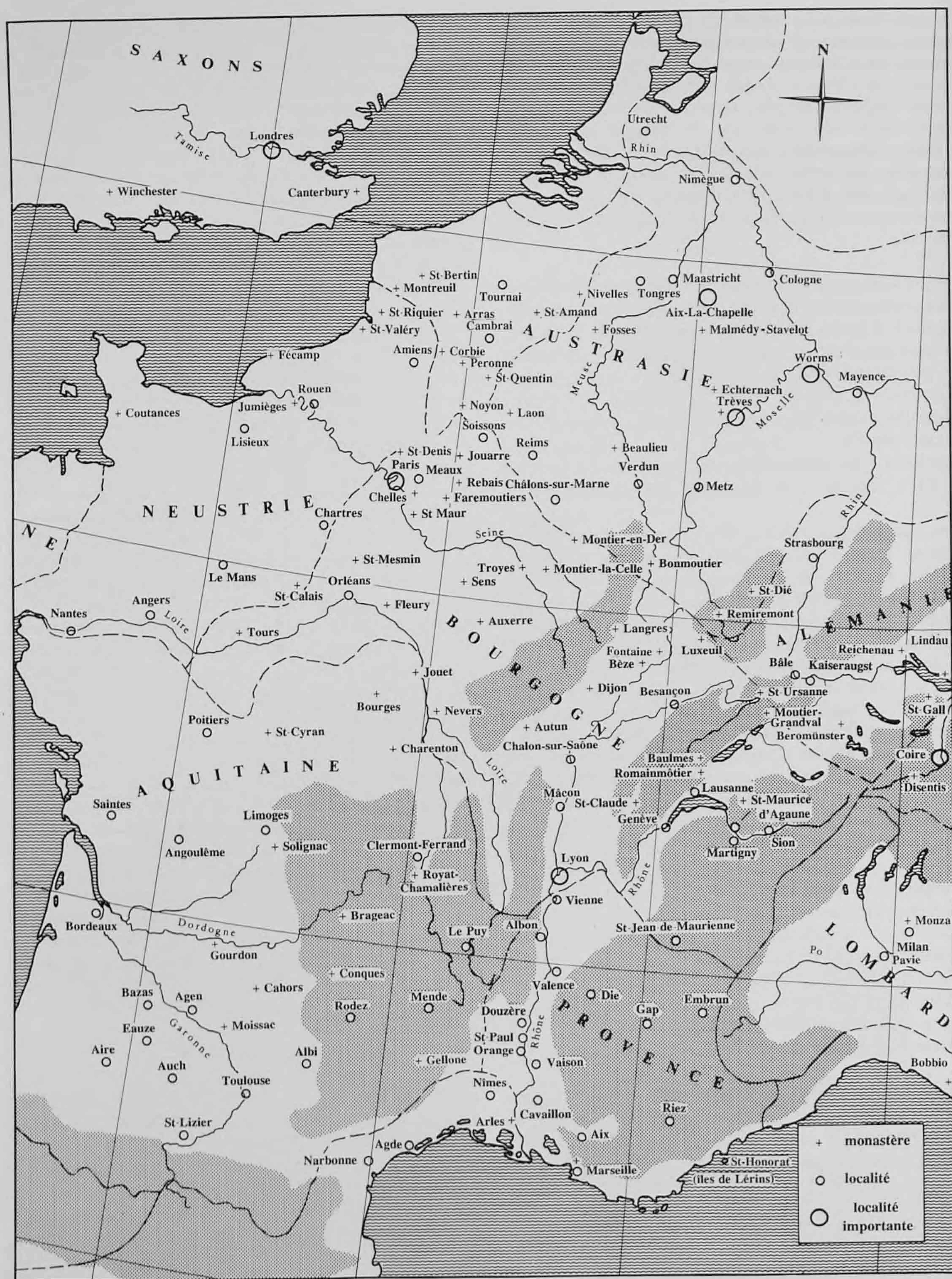


Fig. 34. Les fondations religieuses de la Gaule au Haut Moyen Age.



Cassien, † entre 430 et 435, et de celui d'Arles par saint Césaire, † en 543) et remonte la vallée du Rhône avec ceux que l'on appelle les pères du Jura (au sens français de région) : saints Romain, Lupicin et Oyens. On assiste donc dans ces premiers siècles du christianisme à une forte progression du monachisme vers la Suisse. Le monastère de Romainmôtier est fondé vers 450, celui de Saint-Maurice d'Agaune en 515.

Les survivances chrétiennes de l'Antiquité tardive en Suisse se concentrent dans le sud du pays, y compris les Grisons. On a cependant aussi trouvé d'importants objets à Kaiseraugst où ont été dégagés, en plus d'une basilique, des pierres tombales, ainsi que quelques objets liturgiques et ustensiles à usage profane gravés de symboles chrétiens.<sup>15</sup>

Les «invasions», que le grand historien de l'art Henri Focillon qualifia d'*irruption préhistorique dans l'histoire*, bouleversent les structures initiales. L'essentiel de la religion naissante, de ses savants, moines et artisans se réfugient dans les castra ou se retirent dans les endroits les moins vulnérables.

Pour les tribus germaniques, le christianisme est une institution romaine et comme tel, il est à combattre. Plus tard, abandonnant peu à peu le paganisme, nombre de Germains se rallieront à l'hérésie d'Arius (318-381). Ils ne se conformeront à «l'orthodoxie latine» qu'à partir du VI<sup>e</sup> s., sous la pression des rois mérovingiens, puis carolingiens. Les Francs, qui sont chrétiens depuis la conversion de Clovis en 496, contraignent leurs sujets burgondes et alamans à les imiter. Les foyers de résistance païenne subsisteront pourtant au moins jusqu'en 782, date à laquelle Charlemagne massacre, si l'on en croit la tradition, 4500 Saxons qui refusent le baptême.

Les témoignages chrétiens vont donc se multiplier durant le VII<sup>e</sup> s. (Il serait peut-être plus exact de les considérer comme des indices de christianisation. La majorité d'entre eux sont des objets profanes ornés de symboles supposés chrétiens. Distinguer, par exemple, une croix, qui peut être un motif purement décoratif, de la croix du Christ n'est en fait pas aisé.) En Suisse, sans compter les quelque 120 églises dont l'existence est attestée entre l'Antiquité tardive et 750, on a recensé plus de 1800 objets dont le catalogue reste à dresser (Müller 1986). Il s'agit de croix en feuille d'or que l'on cousait sur la poitrine ou déposait sur la bouche des défunts, de pendentifs, de fibules, de bagues, de plaques-boucles de ceinture montrant Daniel dans la fosse aux lions, de pierres tombales, de quelques reliquaires, d'une crosse et d'une gourde de pèlerin en bois. L'Abbaye de Saint-Maurice, les cathédrales de Sion et de Coire, ainsi que la paroisse de Delémont, se partagent les plus remarquables de ces objets.

### 3.1.2.1 Les évêchés

Hormis l'institution précoce de quelques-uns d'entre eux, les évêchés ne vont véritablement se multiplier qu'après l'attitude bienveillante qu'adopte Constantin envers le christianisme (Edit de Milan, 313). Au VII<sup>e</sup> s., il existe cinq diocèses en Suisse (Bâle, Coire, Genève, Lausanne et Sion), ainsi qu'une dizaine d'abbayes (Sennhauser 1974).

L'Evêché de Bâle a été précédé de l'Evêché d'Augst, créé avant 346. Justinien, premier évêque connu du lieu, siège en effet au concile de Cologne à cette date. Cet évêché a résisté aux raids parce que, comme d'autres, il occupe un castrum, le Castrum Rauracense (Kaiseraugst), construit vers 300 à côté d'Augusta Raurica. Suite au déclin de la ville, on le transfère néanmoins à Bâle au VII<sup>e</sup> <sup>16</sup> ou au début du VIII<sup>e</sup> s., époque à laquelle il connaît une existence sporadique jusqu'en 740.

Là comme ailleurs, l'évêché deviendra vite une petite puissance territoriale. Au début du VII<sup>e</sup> s. (concile de Paris, 614), les évêques obtiennent la juridiction exclusive sur leurs diocèses et sur les clercs. Il est vrai que les évêques, issus de la noblesse sénatoriale, sont, en ces temps de morcellement du pouvoir et d'insécurité, les seigneurs temporels parfois seuls capables de garantir aux populations civiles une paix relative.

### 3.1.2.2 Les missions d'Outre-Manche

L'œuvre d'évangélisation entreprise par les évêques n'aurait pas connu le retentissement que l'on sait auprès du peuple sans la bonne parole des moines. Le nouveau courant monachiste qui souffle à cette époque sur le continent est en effet l'agent essentiel de l'évangélisation des populations européennes. C'est, d'une part, le pape Grégoire le Grand (590-604), d'autre part, les moines irlandais<sup>17</sup> qui en prennent l'initiative. Tout en introduisant des éléments structuraux dans l'Eglise, comme l'unité hiérarchique, la liturgie commune ou la règle monastique, le pape contacte les rois francs, goths et lombards, adapte l'interprétation religieuse à la mentalité «barbare» et organise, dès 597, les missions qui christianiseront les Anglo-Saxons des îles Britanniques. Le mouvement connaîtra un tel succès qu'il sera, au VIII<sup>e</sup> s., le foyer de départ de l'évangélisation des pays germaniques situés au-delà du Rhin. Les moines irlandais précéderont ces missions. C'est à eux que l'on doit la christianisation - peut-être faudrait-il plutôt parler de *rechristianisation* - du nord-est de la Gaule.

L'Eglise d'Irlande a été fondée par saint Patrick, premier évêque de l'île Verte (389-461), dépêché en 431 par le pape Célestin I<sup>er</sup> pour l'évangéliser. Originellement, l'Eglise y était administrée comme celle du continent par les évêques, mais elle est rapidement passée aux mains des abbés, reléguant les premiers au



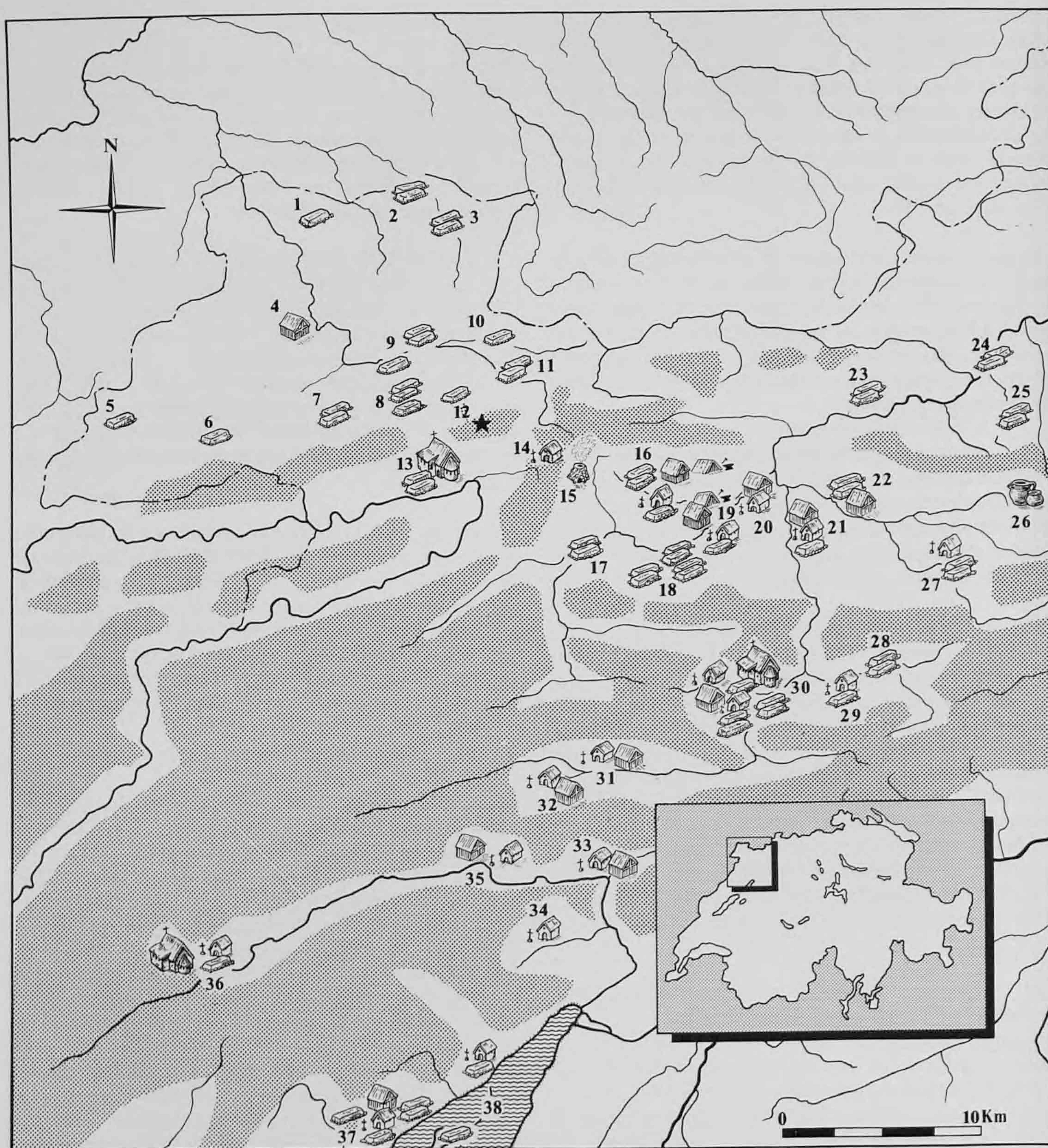


Fig. 35. Sites du Haut Moyen Age documentés ou fouillés dans les limites du Jura des sept districts.



- |   |  |
|---|--|
| <p>*1. Montignez</p> <p>2. Beurnevésin, Douane</p> <p>3. Bonfol, Cras Chalet</p> <p>4. Courtemaîche</p> <p>5. Grandfontaine</p> <p>*6. Chevenez, tombes dans l'église</p> <p>7. Fontenais (Villars-sur-Fontenais)</p> <p>8. Courgenay, nécropole des Condemennes<br/>*tombes dans l'église</p> <p>9. Alle, nécropole des Côtes des Voies<br/>tombes de la voie romaine de Noir Bois</p> <p>*10. Miserez</p> <p>*11. Fregiécourt</p> <p>12. Cornol, Mont Terri, mobilier<br/>*tombe dans la chapelle Saint-Gilles</p> <p>13. Saint-Ursanne, abbaye : église Saint-Pierre et<br/>nécropole</p> <p>14. Asuel, chapelle Saint-Martin du Mont Repais<br/>(Caquerelle)</p> <p>15. Boécourt, Les Boulies</p> <p>16. Develier, village de La Pran<br/>nécropole des Maichières<br/>*église et tombes</p> <p>17. Bassecourt, Saint-Hubert</p> <p>18. Courfaivre, nécropole de la Rue des Sabotiers<br/>nécropole de Cras-Chagé<br/>*nécropole de l'ancienne église</p> <p>19. Courtételle, village de Tivila<br/>basilique Saint-Maurice</p> <p>20. Delémont, cella Saint-Ursanne de La<br/>Communance<br/>domaine agricole de Salevulp ?</p> <p>21. Courrendlin, chapelle Saint-Barthélemy<br/>domaine agricole</p> <p>22. Vicques, nécropole<br/>village</p> <p>23. Liesberg</p> | <p>24. Laufon</p> <p>25. Wahlen, nécropole de l'église</p> <p>26. Montsevelier, La Chèvre</p> <p>27. Vermes, cella Saint-Paul<br/>nécropole de l'église</p> <p>28. Crémines, Les Vaivres</p> <p>29. Grandval</p> <p>30. Moutier, nécropole du Badry<br/>domaine agricole, village ?<br/>Abbaye de Moutier-Grandval :<br/>- église Saint-Pierre et nécropole<br/>- abbatale Sainte-Marie et Saint-<br/>Germain et tombes<br/>- *chapelle Saint-Pierre de Chalières</p> <p>31. Reconvilier, chapelle Saint-Léonard<br/>domaine agricole</p> <p>32. Tavannes, église Saint-Stéphane<br/>village</p> <p>33. Péry, chapelle<br/>domaine agricole</p> <p>34. Orvin, église Saint-Pierre</p> <p>35. Sombeval, chapelle<br/>domaine agricole</p> <p>36. Saint-Imier, abbaye<br/>église Saint-Martin et tombes</p> <p>37. La Neuveville, nécropole située près du<br/>château<br/><br/>Blanche-Eglise, chapelle<br/>Saint-Ursanne de Nugerol<br/>et tombes<br/><br/>domaine agricole de Nugerol<br/><br/>*Les Rochettes, tombe</p> <p>38. Douanne, église et tombes<br/>*tombes de l'île Saint-Pierre</p> |
|---|--|

\* = probablement du Haut Moyen Age



rang d'auxiliaires sacerdotaux. Les abbés, le plus souvent des chefs de clans, se succèdent souvent de père en fils à la direction des monastères qu'ils associent ainsi étroitement à la vie séculière, l'ensemble du peuple qu'ils gouvernent se convertissant en somme au monachisme.

En bref, on peut affirmer que le fonctionnement de l'Eglise irlandaise est calqué sur celui de la famille, du clan. Une des particularités des membres de ces communautés est de combiner la *peregrinatio pro Christo*, qui a valeur de pénitence, avec les idéaux ascétiques hérités des cénobites orientaux et de ceux du Midi de la France qui les imitèrent. Indépendamment de Rome, les moines irlandais viennent ainsi fonder un grand nombre de communautés sur le continent. Le succès considérable de leurs missions est certainement en partie imputable au fait qu'ils prennent la peine de prêcher l'Evangile en langue «barbare».

### 3.1.2.3 Saint Colomban

Un des premiers Irlandais à avoir porté son effort au-delà de la Manche est saint Colomban (543-615)<sup>18</sup>. Parti entre 570 et 590 du monastère de Bangor (fondé en 559 par saint Comgall) avec quelques compagnons (dont saint Gall, † en 650), il fonde successivement les monastères d'Annegray (Haute-Saône) dans le château que lui cède Gontran, roi de Bourgogne, de Luxeuil (Haute-Saône, entre 590 et 595), dont plus de cent monastères se réclameront, de Fontaine (toujours en Haute-Saône), de Bregenz (lac de Constance) et bien sûr de Bobbio (Apennins) en 613, où il meurt deux ans plus tard. A la suite de Colomban, d'autres insulaires, tels Fiacre (Meaux), Fridolin, Fursa (Péronne), Killian (Wurtzbourg), ou encore Pirmin (évangéliste de l'Alémanie, de l'Alsace et de la Sarre; fondateur de Reichenau en 724 et de Murbach vers 728), Winfrid (alias saint Boniface; Hesse, Thuringe et Bavière dès 722) et Willibrord (Frise dès 690) porteront la bonne nouvelle sur le continent.

Les sources écrites relatives à cette évangélisation restent peu nombreuses, mais les reliques et autres objets à caractère chrétien cités précédemment, ainsi que le choix des prénoms et la toponymie attestent sa progression.

## 3.2 Le Jura dans le monde mérovingien

### 3.2.1 Situation géopolitique

#### Sources écrites

Les documents originaux relatifs au Jura sont évidemment encore plus rares que ceux existant pour l'ensemble de la Suisse. Ils appartiennent, comme c'est

souvent le cas, essentiellement à l'hagiographie. La source d'information qui paraît la plus authentique, donc la plus fiable, est la *Vie de saint Germain, abbé de Moutier-Grandval*, écrite par un moine du nom de Bobolène. Bien que le manuscrit original, vraisemblablement rédigé peu après la mort du saint (vers 675) soit perdu, plusieurs copies ont été conservées dont la plus ancienne, qui date de 900 environ, se trouve dans un recueil de vies de saints à la Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall (Codex Sangallensis 551).

#### Sites et mobilier

Les informations fournies par les textes sont parfois heureusement complétées par d'autres traces du Haut Moyen Age - essentiellement des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. - telles que les églises, les nécropoles ou les tombes isolées, les zones d'habitat, d'artisanat et les pièces de mobilier divers.

Par les textes et, dans certains cas, les fouilles, on sait qu'une vingtaine d'établissements religieux ont vu le jour dans le Jura avant l'An Mil. On ignore dans la plupart des cas les dates de fondation exactes. L'existence de huit lieux de culte est toutefois probable dès le VII<sup>e</sup> s.

Bien que leur appartenance au Haut Moyen Age ne soit pas toujours établie, plus d'une vingtaine de nécropoles, ainsi que des tombes isolées, souvent en relation avec les établissements cultuels, ont été partiellement fouillées dans la région.

Ces dernières années, les archéologues ont mis au jour des sites d'un type nouveau, capital pour appréhender la vie quotidienne des populations vivant dans le Jura au Haut Moyen Age. Il s'agit de zones de culture et d'artisanat, notamment liées au travail du fer (bas fourneaux destinés à la réduction du minerai et bas foyers servant au raffinage des éponges de fer et au forgeage), à la poterie, ainsi qu'au tissage, et d'habitats qui leur sont parfois adjoints (fig. 35; annexe 1). La découverte d'habitats est particulièrement précieuse, puisque très rare, les localités modernes étant d'ordinaire construites sur les anciennes «agglomérations». Il existe heureusement des sites de comparaison, tel celui, exemplaire, de Lauchheim, Ostalbkreis, dans le Bade-Wurtemberg. Les fouilles qui y sont menées depuis dix ans ont mis au jour l'habitat protomédiéval le plus vaste d'Allemagne avec son cimetière (Stork 1993<sup>19</sup>). Ce fait unique devrait permettre un progrès substantiel de nos connaissances pour la période et offrir des parallèles intéressants, notamment avec le Jura.

La majeure partie de ces divers types de sites livrent du mobilier. Comme les objets conservés dans les trésors d'église, celui-ci constitue un domaine de recherche exploité depuis longtemps et qui reste évidemment de première importance. Les sarcophages,



souvent monolithiques, en calcaire ou en tuf, le mobilier de tombes (accessoires de vêtements, armes et bijoux), les outils de travail et les monnaies constituent en effet une source de renseignements sans cesse enrichie. La céramique, actuellement peut-être la mine d'informations la plus largement exploitée, promet des résultats intéressants (Châtelet 1993; Haldimann 1994; Fellner et al. 1995; Schenardi et al. 1995).

## Le peuplement

Sur la base des différentes sources de renseignements évoquées, il est possible d'esquisser un historique du Jura à l'époque mérovingienne. Y contribuent également des documents, sites et pièces de mobilier comparables existant dans le reste de la Suisse occidentale, en France voisine et dans le sud-ouest de l'Allemagne. Des événements impliquant plus généralement l'ensemble de l'Europe occidentale peuvent aussi être pris en compte.

Le Jura constitue, dès la fin de l'époque romaine, une zone de contact entre différentes peuplades germaniques et la population gallo-romaine préexistante.

On admet généralement qu'au VII<sup>e</sup> s., la frontière des peuplements forme, depuis Bâle, la limite entre le futur diocèse de Bâle (région attachée au VII<sup>e</sup> s. au diocèse de Strasbourg) et celui de Lausanne (dépendant de celui de Besançon). Ces spéculations territoriales sont basées sur des textes romains, sur la *Chronique du pseudo-Frédégaire* qui mentionne une bataille opposant Burgondes et Alamans vers 609-610, sur un acte de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse bien plus tardif (1155)<sup>20</sup> qui fixe les limites du diocèse de Constance en s'appuyant, entre autres, sur le découpage territorial à l'époque de Dagobert I<sup>er</sup> (623-639), et sur le mobilier des tombes. On peut douter de la validité d'un découpage aussi précis. Les découvertes faites récemment par les archéologues le remettent en effet en cause, sans proposer, dans l'état actuel de la recherche, une solution définitive. A défaut, on se contentera de préciser ce qui ne fait aucun doute : le Jura appartient bien, au Haut Moyen Age déjà, à une région frontière dont les protagonistes sont les suivants.

Éliminons d'emblée et une fois pour toutes les Burgondes de la scène. Occupants du sud-ouest de la Suisse dès le milieu du V<sup>e</sup> s. (royaume burgonde ou, *Premier royaume de Bourgogne*, de 443 à 534), ils n'appartiennent pas à l'histoire du Jura au VII<sup>e</sup> s., qu'ils s'y soient réellement implantés précédemment ou non. À l'époque, la population du Jura est donc majoritairement composée de la souche celte romanisée et de Francs, en poste commandé de l'administration centrale, soit des « fonctionnaires ». Il n'est pas

exclu que le Jura ait également été touché par le processus de colonisation alamane contrôlé par les Francs.

Dans un futur proche, les recherches sur des sites d'habitat et d'artisanat qui se sont développées récemment dans le canton de Bâle-Campagne (Lausen-Bettenach, Munzach et Röserthal)<sup>21</sup>, ainsi que sur les sites jurassiens de Courtételle, Tivila, et de Develier, La Pran, permettront sans doute de mieux saisir le mouvement de ces différentes populations, leur implantation et leur mode de vie. Les procédés de construction des bâtiments et les traditions de la fabrication de la céramique sont, à cet égard, particulièrement éclairants (Châtelet 1993).

Dans l'ensemble, la situation de la population du Jura a dû correspondre à celle d'autres régions, à l'époque également sous contrôle franc. La diversité des origines ethniques ne devait alors pas forcément constituer un obstacle à un sentiment d'appartenance à une seule et même société.

Les nombreux noms de villages en -court- (*curtis*) et en -vilier / -velier (un peu plus tardifs), ainsi que les appellations en *gau* des entités territoriales, témoignent en tout cas clairement d'une structuration politique franque du Jura. La nécropole de Bassecourt, Saint-Hubert, comprenant un des plus riches mobiliers funéraires de la chaîne du Jura (plusieurs centaines de tombes à l'origine), donne même à penser que le lieu était un centre administratif d'une certaine importance. Ses habitants devaient par ailleurs jouir d'une relative aisance, si l'on en juge par le nombre d'armes inhumées. La région est, on l'a dit, riche en minerai de fer. L'extraction et le travail du métal y sont bien documentés. On peut donc raisonnablement y voir la raison de l'installation franque sur le site de Bassecourt, bien situé par rapport aux sources d'extraction (forêts environnantes) et au reste de la vallée de la Sorne, où le produit est raffiné et travaillé à une échelle suffisamment large pour permettre l'exportation (Eschenlohr et al. 1991).

Ce sont donc l'Elsgau (ou Alsegau), circonscription comprenant l'Ajoie, et le Sornegau, incluant la vallée de Delémont et vraisemblablement même le cours de la Sorne dans son ensemble, ainsi que la haute vallée de la Birse, qui subdivisent le Jura mérovingien. Pour être complet, il convient de noter l'absence totale de données concernant les Franches-Montagnes à l'heure actuelle (Moyse 1984, p. 10).

## Historique

Dès 534, le Jura est compris dans la partie orientale du royaume franc. Malgré sa situation frontière entre la Bourgogne (partage du royaume à la mort de Clotaire I<sup>er</sup>), tantôt absorbée par l'Austrasie, tantôt alliée à la Neustrie, et le duché d'Alémanie, extérieur



au royaume, le Jura appartient à la partie austrasienne du royaume. C'est le duché d'Alsace, incorporé à l'Austrasie vers 610, qui gère le domaine pour le compte des souverains mérovingiens.

Ainsi les véritables seigneurs du Jura sont, dès le milieu du VII<sup>e</sup> s., les ducs d'Alsace, dont la juridiction s'étend alors peut-être jusqu'à Pierre-Pertuis.

Entre la fin du VI<sup>e</sup> et la première moitié du VII<sup>e</sup> s., on ne sait rien du déroulement de l'Histoire dans le Jura. Il a dû correspondre à celui des autres terres périphériques et limitrophes des divisions territoriales franques, relativement peu touchées par les passations de pouvoir sanglantes et autres coups d'état qui caractérisent l'époque. Les événements postérieurs laissent même supposer que les habitants du Jura étaient habitués à une certaine autonomie, peut-être due à l'éloignement géographique des ducs d'Alsace. Cet éloignement a en effet certainement contribué à un relâchement de l'autorité.

Grâce aux faits relatés dans la *Vie de saint Germain*, il est possible de cerner l'histoire du Jura dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. Ceux-ci concordent en effet avec ce que le *Liber Historiae Francorum* rapporte des bouleversements intervenus en politique européenne dans les années 670. Ces événements, qui vont ruiner la tranquillité des habitants du Sornegau, sont directement liés à la destinée de la dynastie régnante. En 673, la mort de Clotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne, inaugure une des pages les plus noires de l'histoire franque. Deux ans plus tard, le règne que Childéric II, initialement seigneur de la seule Austrasie, qui avait acquis de haute lutte le pouvoir sur l'ensemble du royaume franc au détriment de Thierry III, roi de Neustrie, s'achève par l'assassinat du roi et de son épouse Bilichild. L'auteur anonyme du *Liber Historiae Francorum* attribue le meurtre au mauvais gouvernement de Childéric, seule issue pour les «grands» de secouer le joug de la tyrannie. En vérité, il semble que cet attentat soit l'aboutissement d'une lutte pour le pouvoir menée par la maison de Neustrie contre celle d'Austrasie - le *Liber* a été rédigé en Neustrie, ce qui explique son ton partisan. Au détriment de celle-ci, l'aristocratie austrasienne avait en effet su conserver la faveur de Childéric qui était son seigneur avant 673 déjà. Ebroïn, passé maître en matière d'intrigues, comme il l'avait prouvé à de nombreuses reprises depuis sa nomination vers 658 à la place de maire du palais de Neustrie, a semble-t-il joué un rôle dominant dans cette affaire. Evincé par Childéric lors de son accession au trône, Ebroïn parvient, en faisant couronner Thierry III pour la seconde fois (675), à rétablir la monarchie à son profit, aux dépens des rois - faibles, faut-il le rappeler - et plus particulièrement de la lignée austrasienne. Ce tour de force n'est évidemment pas l'oeuvre d'un seul homme. Par d'alléchantes promesses, Ebroïn a su rallier à sa cause nombre de

notables, même austrasiens, parmi lesquels figure Adalric, duc d'Alsace depuis peu, semble-t-il<sup>22</sup>. Parti chercher noise à l'évêque de Lyon, allié à la cause austrasienne, pour le compte de Thierry, il échoue dans son entreprise. Ne pouvant plus prétendre dès lors au titre de patricius de Provence qu'il convoitait, Adalric se range du côté de l'adversaire, notamment de celui du «bourguignon» saint Léger, évêque d'Autun, ennemi irréductible d'Ebroïn et défenseur des intérêts de Dagobert II, qui est le successeur de Childéric II en Austrasie de 676 à 679, et, par conséquent, le seigneur légitime d'Adalric. Cette volte-face ne pouvait bien sûr pas rester impunie. Thierry s'empresse donc de confisquer les terres qu'Adalric possédait dans la région de Langres (Lebecq 1990, p. 169-178; Wood 1994, p. 230-231). On suppose que c'est pour cette raison que ce dernier tourne soudainement ses ambitions vers le paisible Sornegau qui, vraisemblablement, appartient à sa juridiction<sup>23</sup> et dont a été exposée plus haut l'attractivité économique liée à la métallurgie du fer.

Bien que les sources traduisent une influence de l'Abbaye de Moutier-Grandval sur la vie dans la vallée, il est difficile d'affirmer que le monastère soit déjà, à cette époque, légalement entré en possession de terrains dans le Sornegau à la faveur de quelque cadeau royal. On sait que les souverains mérovingiens, ainsi que leurs vassaux concédaient fréquemment de telles donations, avec jouissance des pleins droits et exemptions d'impôts. Les actes de donations à l'abbaye, conservés aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle, n'en font pourtant aucune mention à cette époque (annexe 2).

Intrusion légitime d'Adalric ou non, les habitants du Sornegau semblent avoir été trop habitués à une quasi-autogestion pour supporter une tutelle alsacienne brusquement si ferme. En ce tournant du dernier quart du VII<sup>e</sup> s., une discorde les oppose au duc. Ce conflit qui conduira à la mort de l'abbé de Moutier-Grandval, semble avoir tourné à l'avantage du seigneur.

Le pays resta en effet fermement attaché à la dynastie d'Adalric et au duché d'Alsace jusqu'à sa dissolution en 740, date à laquelle intervient une nouvelle délimitation des diocèses dont les frontières paraissent floues et fluctuantes jusque-là. Les terres «delémontaines» et «prévôtoises» seront dès lors comprises avec certitude dans le diocèse de Bâle, l'Ajoie dans celui de Besançon, l'Erguël et La Neuveville dans celui de Lausanne<sup>24</sup>. Ceci ne signifie pas pour autant le début de l'emprise de l'évêque de Bâle sur le Jura. La date officielle de sa domination temporelle est plus tardive (donation de Rodolphe III de Bourgogne à l'évêque de Bâle Adalbert en 999)<sup>25</sup>. Le Jura restera attaché aux comtes d'Alsace, en tout cas en ce qui concerne le Sornegau - l'Ajoie paraît davantage tournée vers Besançon<sup>26</sup> -, moyennant des possessions



et des privilèges (droits de justice et immunités ecclésiastiques) accordés à Moutier-Grandval par les souverains eux-mêmes (confirmation de Carloman en 769 et plusieurs actes au cours du IX<sup>e</sup> s.; annexe 2). Les découpages diocésains seront confirmés lors du partage de l'empire de Charlemagne (traité de Verdun, 843) qui débouchera sur la création de la Germanie, de la Francie et de la Lotharingie (correspondant en quelque sorte à la Haute-Bourgogne) dont le Jura fera partie. Lothaire I<sup>er</sup> prendra l'Abbaye de Moutier-Grandval et son territoire sous sa protection (acte de 849), la dispensant ainsi d'impôts. Dès 870, le Jura sera rattaché au territoire de Louis le Germanique puis, dès 888, au «second» royaume de Bourgogne, inclus, à partir de 1032, dans le Saint Empire romain germanique.

### 3.2.2 Expansion du christianisme

*Les saints du Jura, ce sont les premiers Jurassiens qui aient un nom, les premiers Jurassiens qui aient une personnalité, les premiers Jurassiens qui agissent, les premiers Jurassiens qui parlent.* Cette formule de



Fig. 37. Bague portant l'inscription *Vivat monac Mario*. Provenance : Bassecourt, nécropole de Saint-Hubert. Ø interne du doigt : 2,1 - 2,3cm ; Ø de la plaque : 1,3 - 2cm. VI-VII<sup>e</sup> s. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

P.-O. Walzer (1979, p. 13) exprime bien l'importance de ce qui fut longtemps l'unique source dont disposait la recherche historique régionale. Bien que l'on puisse à présent partiellement rendre aux contemporains anonymes de ces saints la place qui est la leur, les rares récits retraçant les gestes de ces Imier<sup>27</sup>, Ursanne<sup>28</sup>, Germain et Randoald sanctifiés de bonne heure restent néanmoins des documents dignes d'intérêt, même s'ils sont postérieurs à l'époque de leur vie (VI-VII<sup>e</sup> s.). Ces textes sont en effet les indispensables compléments d'autres sources peut-être plus objectives. Le document principal est, on l'a déjà dit, une version de la *Vie de saint Germain* conservée à Saint-Gall.

La christianisation du Jura ne peut être attribuée exclusivement à l'oeuvre de ces saints immigrés. La *Vie de saint Imier* († vers 620) rapporte que ce dernier naquit dans une famille chrétienne de Lugnez. Ceci laisse supposer la préexistence d'une population chrétienne, pour autant que l'on admette l'authenticité discutée du récit. Certains objets comme la boucle de ceinture de Bonfol, Cras Chalet (fig. 36), la bague de Bassecourt, Saint-Hubert (fig. 37), les sarcophages, parfois ornés d'une croix (Quiquerez éd. 1991, p. 134), la plaque dorsale d'une ceinture de Alle, Côtes des Voies, ornée d'une croix grecque patée (Quiquerez 1864, p. 411), ainsi que le bracelet (?) en tôle de bronze, découvert à Develier, La Pran, lors de la campagne de fouilles de 1994 et comportant une petite croix semblable gravée sur la partie la plus large du «ruban» (Schenardi et al. 1995, p. 97), démontrent en tout cas que des chrétiens vivaient dans la région au moment de la fondation de l'Abbaye de Moutier-Grandval qui remonte probablement aux années 630/640. On peut néanmoins admettre que le monastère a dû contribuer à diffuser la religion chrétienne. Les objets qui viennent d'être cités, en plus des établissements religieux, de la crosse de saint Germain, d'un évangélaire provenant de Saint-Ursanne et de la Bible de Moutier-Grandval, tous



Fig. 36. Plaque-boucle de type B, fer damasquiné. Motif : personnage encadré par deux animaux (Daniel dans la fosse aux lions ?). Provenance : Bonfol, nécropole de Cras Chalet. 14,5 x 8cm (plaque : 10 x 7cm; boucle : 4,5 x 8cm). Milieu du VII<sup>e</sup> s. Office du patrimoine historique, Porrentruy.



deux du IX<sup>e</sup> s., sont les seules marques connues que le christianisme ait laissées dans le Jura avant l'ingérence des évêques de Bâle.

3.2.2.1 Moutier-Grandval, une fondation colombanienne

A la suite de Colomban, ses disciples continuent à semer la terre «gauloise» d'institutions vivant selon sa règle : Coutances, Saint-Wandrille (anciennement Fontenelle), Solignac (fondé par saint Eloi en 632),

Corbie, Remiremont, Hautvilliers (Haute-Saône) et, parmi d'autres encore, Moutier-Grandval.

La fondation de Moutier-Grandval est une des premières manifestations chrétiennes «officielles» en terre jurassienne. Bien que probablement située dans le diocèse de Strasbourg pendant la vacance de l'Evêché de Bâle, puis précisément dans ce dernier dès 740 environ, l'abbaye semble s'être gérée indépendamment de l'évêque au moins jusqu'en 999.

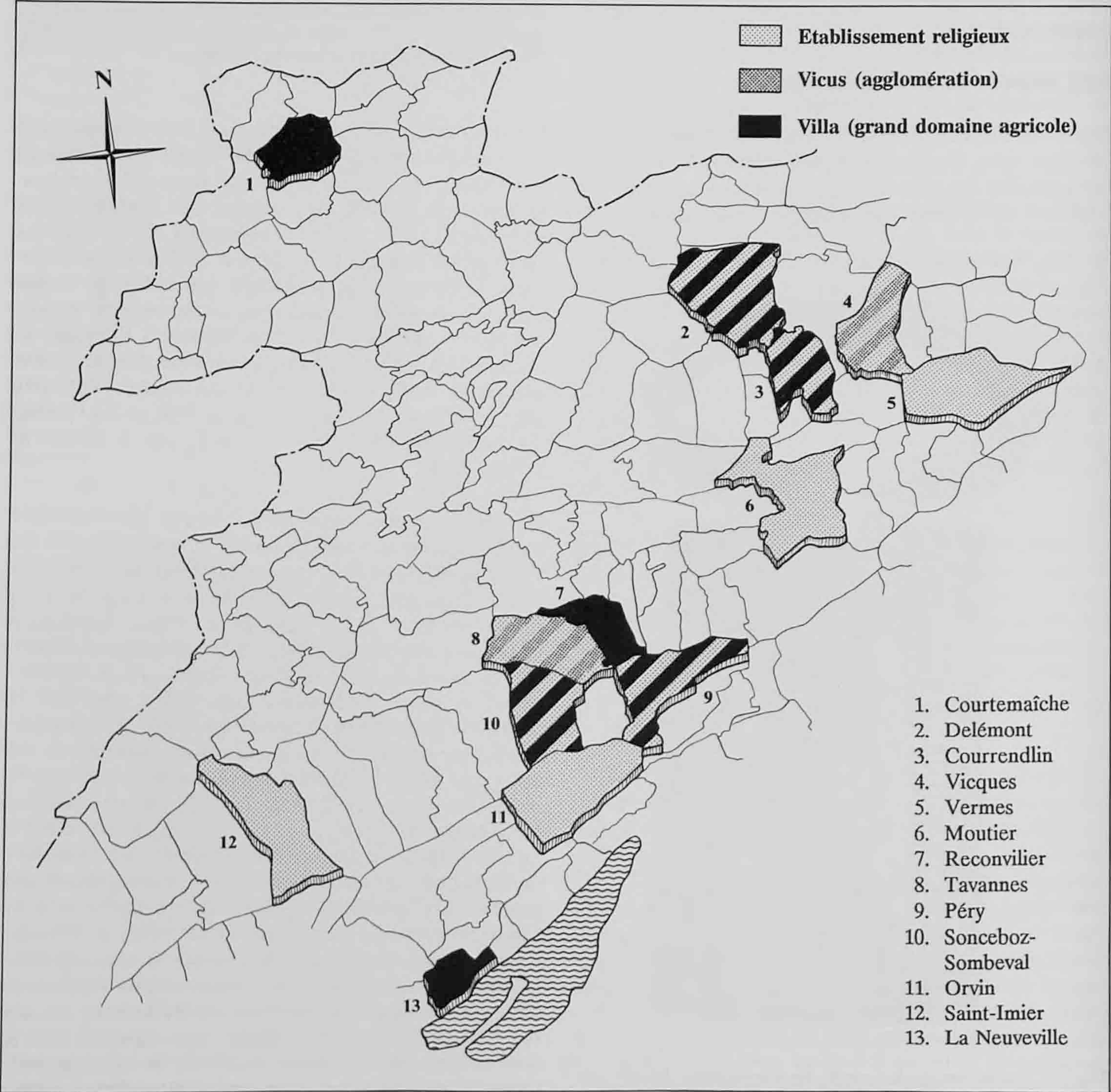


Fig. 38. Possessions de l'Abbaye de Moutier-Grandval aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s. Les limites actuelles des communes ne traduisent évidemment pas la situation durant le Haut Moyen Age et figurent ici comme indication des différents lieux d'implantation de l'abbaye.



L'histoire du monastère est en fait assez obscure. On ne connaît d'ailleurs pas l'emplacement exact de ses bâtisses. Quelques dates éparses jalonnent toutefois son existence pluriséculaire. Il semble par exemple que, le complexe étant devenu trop exigü, on ait reconstruit l'abbaye en 769 en la dotant d'une plus grande église que saint Pierre, l'édifice primitif. Elle fut en un premier temps dédiée à la Vierge, plus tard également consacrée à saint Germain. En 1049 le monastère est en effet désigné sous le nom d'*abbatia sancte Marie sanctique Germani Grandisvallisensis* (Trouillat 1852, n° 86 et 119).

Cette collégiale se trouvait à l'emplacement de l'actuel temple Saint-Germain qui a conservé le plan du bâtiment primitif démoli en 1859<sup>29</sup>. L'ancienne abbatale Saint-Pierre fait donc apparemment dès 769 office d'église paroissiale.

Le monastère gagne une importance croissante dans les siècles qui suivent sa fondation. L'extension progressive de ses possessions territoriales entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> s. en témoignent. Ses domaines se sont en effet largement étendus dans ce que l'on nomme aujourd'hui l'ancien Evêché de Bâle et même au-delà (fig. 38; annexe 2). L'abbaye a donc joué un rôle de premier plan dans la formation politico-territoriale de la région. Elle connaît également un rayonnement culturel considérable en ces heures de gloire de la « Renaissance » carolingienne, puisque des savants comme Iso de Saint-Gall († vers 871, Moutier-Grandval) ou Hilpéric d'Auxerre († vers 877) y enseignent. Certains de ses abbés seront des membres de la haute noblesse, tel Hugo, comte de Tours, descendant des ducs d'Alsace, comte du Sundgau (sud de l'Alsace), ou son fils Luitfried. Irmingard, la fille (ou la sœur, selon les sources) d'Hugo, épousera en effet Lothaire I<sup>er</sup>, empereur d'Occident (840-855).

Les protections dont bénéficie l'abbaye ne lui épargneront pourtant nullement les incendies, pillages et autres destructions, au contraire. En 932, on reconstruit l'abbaye dévastée par les Hongrois vers 917, puis à nouveau en 927. En 1368, les Bernois et les Soleurois sont en guerre contre l'évêque de Bâle Jean de Vienne. Ils incendient la collégiale et la pillent. En déplacement de Soleure à Bâle, les troupes autrichiennes s'étaient attaquées une première fois à l'abbaye en 1269. Lors de cette expédition, menée par le comte Rodolphe de Habsbourg contre Henri de Neuchâtel, évêque de Bâle, elles incendient l'église et peut-être l'ensemble du monastère. Elles récidiveront en 1376 et 1499. Enfin, les années 1531 et 1534 voient le vénérable bâtiment assailli par les habitants de la vallée gagnés à la Réforme (Quiquerez éd. 1983, p. 15-16 et 50; Rais 1964, p. 164-165).

L'organisation institutionnelle de l'abbaye a aussi été passablement perturbée par les événements historiques. La dure règle colombanienne qui avait présidé

à la création du monastère a vite été tempérée par la règle bénédictine<sup>30</sup>, diffusée dans toute l'Europe dès 630. Moutier-Grandval reste un monastère jusque vers 1120 (dernière mention de l'abbaye : 1049 ; première mention du chapitre : 1120 (Trouillat 1852, n° 163). Durant la querelle des Investitures, alors que l'évêque de Bâle Bourquard de Fénis (1072-1107) prend parti pour l'Empereur germanique Henri IV, les moines de Moutier-Grandval soutiennent le pape Grégoire VII. On a supposé que suite à cet événement, l'évêque a chassé les bénédictins de ses Etats et que, dès ce moment, Moutier-Grandval a abrité un chapitre. A la Réforme, celui-ci s'établit à Delémont où il siégea jusqu'à sa dissolution sous l'occupation française.

### 3.2.2.2 Saint Germain, premier abbé de Moutier-Grandval

En ce qui concerne Germain, premier abbé de Moutier-Grandval, toutes les informations émanent de la *Vita sancti Germani abbatis Grandisvallisensis*, écrite par Bobolène.

Celui-ci affirme se mettre à rédiger à la demande des moines de Moutier-Grandval, ce qui n'implique aucunement que l'auteur ait été moine de Moutier-Grandval. Il appartenait peut-être à la communauté de Luxeuil. La dédicace qui accompagne le texte s'adresse à trois abbés (Bobolène suit en cela Jonas, biographe de saint Colomban) : Déicole, abbé de Moutier-Grandval, Leudmond, abbé de Saint-Ursanne et Ingofrid, abbé de Luxeuil et successeur de Walbert qui, comme on le verra, fut le supérieur de Germain<sup>31</sup>. C'est souvent à la demande de moines ou chanoines désireux de promouvoir le culte d'un saint que les hagiographes se mettent au travail. Bobolène ne faillit pas à cette règle.

Il dit avoir appris le récit de la vie du saint par la bouche de Chadoald et Aridius, survivants du temps du martyre. La mention de ces deux témoins, ainsi que la dédicace du texte, en partie adressée, comme on vient de le voir, à Ingofrid, abbé de Luxeuil, certainement un contemporain de Germain, situent la rédaction entre la fin du VII<sup>e</sup> et la première moitié du VIII<sup>e</sup> s.<sup>32</sup>

Le jour du martyre est identifié sans doute possible : *la veille de la chaire de saint Pierre*, soit le 21 février (à cette date, on fête aujourd'hui encore saint Germain dans le diocèse de Bâle). L'année par contre ne figure pas dans le manuscrit. Elle a été sujette à controverses. Les travaux les plus anciens la fixent à 666, s'appuyant vaguement sur la dernière apparition dans les sources de Boniface, duc d'Alsace prédécesseur d'Adalric (dont le nom apparaît également sous la forme Chatic, Chatalric ou encore Eticho), « bourreau » de saint Germain. Les auteurs les plus récents situent la date de sa mort entre 670 et 677. C'est en effet vers cette époque que le nom d'Adalric apparaît



pour la première fois à l'occasion des événements dont il a déjà été question. R. Moosbrugger-Leu (1975, p. 216 et note 1) soutient la date précise de 675 en s'appuyant sur l'autorité de H. Büttner. Compte tenu des événements politiques, la date de 675 paraît effectivement la plus plausible, puisqu'Ebroïn revient au pouvoir cette année-là et que Dagobert II remonte sur le trône en 676, procurant un climat relatif de paix au royaume jusqu'en 679, année de son assassinat. (Une liste des dates proposées par les divers auteurs consultés pour le martyre de saint Germain figure en annexe 3.)

Comme il a été précisé plus haut, le manuscrit original qui retrace la vie de Germain, modeste acteur de cette complexe saga, a disparu. Il en existe cinq copies dont la plus ancienne est celle de 900, conservée dans la bibliothèque du couvent de Saint-Gall (Bobolenus 900, p. 106-125)<sup>33</sup>. La date relativement imprécise du manuscrit importe peu. Les formulations archaïsantes de la langue que conserve par endroits le texte confirment l'existence d'une source antérieure. Les autres copies, beaucoup plus tardives, constituent une famille de textes différente du manuscrit de Saint-Gall (autre source commune?). Parmi ces versions, la plus ancienne est conservée aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle à Porrentruy (*Vita sancti Germani*, XVII<sup>e</sup> s.)<sup>34</sup>. Une seconde, conservée dans les mêmes archives, date de 1703. Les Bollandistes en ont produit une autre version en 1658. Enfin une dernière, inédite, signée de la main d'un notaire delémontain, Georgius Faber (XVIII<sup>e</sup> s.?), est conservée au Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont.

Le décor est planté à Trèves qui, après avoir été le siège d'un des deux gouvernements de Gaule, premier Evêché de Germanie et enfin ville impériale sous Constantin, est encore une localité importante au VII<sup>e</sup> s.

La *Vie de saint Germain* campe un héros qui se distingue dès la naissance, puisqu'il voit le jour dans une des familles sénatoriales les plus aisées et les plus nobles de Trèves. L'un des deux frères de Germain, Optomard, semble avoir été instruit à la cour de Dagobert I<sup>er</sup> et avoir occupé une position enviable à la cour de Sigebert II (634-656). Le cadet, Numérien, deviendra, si l'on en croit S. Lebecq (1990, p. 153-154), évêque de Trèves vers le milieu du siècle. I. Wood (1994, p. 187) fait en outre de ce dernier le fondateur du monastère de Saint-Dié. L'éducation de Germain sera donc, conformément aux usages qu'exige un tel rang, confiée à un homme de qualité : Modoald, évêque de la ville.

Selon la légende, Germain aurait déjà montré à cette époque des aptitudes pour la vie monastique. Il se dirige donc dans cette voie et prend conseil auprès d'Arnulf, évêque de Metz et personnage de premier

plan dans l'histoire du Haut Moyen Age. Celui-ci est en effet lié aux origines de la dynastie carolingienne, puisque sa soeur Itta est l'épouse de Pépin I<sup>er</sup> de Landen, maire du palais d'Austrasie, mort en 640 (*Chronique du pseudo-Frédégaire*, chap. 58; Lebecq 1990, p. 126-129). Arnulf fut lui-même conseiller de Dagobert I<sup>er</sup> jusqu'en 628, année durant laquelle il se retira en ermitage dans le Horemberg (Vosges). C'est là que Germain le rencontre.

Après avoir reçu la tonsure de la sainte main d'Arnulf, Germain s'en va frapper non loin de là à la porte du couvent de Remiremont<sup>35</sup>. Bobolène estime qu'il est alors âgé de 17 ans. C'est le seul indice chronologique que livre le texte. D'après cette information et la date de la retraite d'Arnulf, on situe la naissance de Germain au plus tôt vers 610/612.

Vers 630, il cède à la mode et rejoint la communauté la plus célèbre de l'époque : celle de Luxeuil. A Colomban et à ses premiers compagnons (saints Eustase, Gall, Ursanne comme Wandrille sont issus de Luxeuil) ont succédé des personnages non moins fameux, tels Ragnachaire, premier évêque de Bâle mentionné par les sources († entre 621 et 639)<sup>36</sup> et Walbert, successeur d'Eustase à la tête du couvent de 629 à 670, par exemple. C'est ce dernier qui parachèvera la formation cléricale de Germain.

Germain n'est de loin pas le seul à se sentir appelé par Luxeuil. Peinant à satisfaire tant de vocations, Walbert se voit octroyer par Gondoin, premier duc d'Alsace qui soit nommément connu († 660), un terrain situé au cœur du Jura. En plus de garder le duc des flammes de l'enfer (l'approche de l'Apocalypse semble générer une peur panique dans les premiers siècles du christianisme), ce don sert des impératifs plus prosaïques. Le terrain est en effet choisi avec stratégie. Non seulement un monastère allié renforcera l'influence alsacienne dans cette région de l'extrême sud du duché dangereusement limitrophe de la Bourgogne. Il en entretiendra et en contrôlera également les routes, plus particulièrement celle qui passe par Pierre-Pertuis, col important, puisqu'il représente le lien le plus direct entre l'Alsace et la région lémanique, les passages orientaux étant aux mains des Alamans. Les moines développeront en outre les cultures, assurant ainsi la prospérité des terres duciales, déjà assez densément peuplées et artisanalement bien vivantes.

Bref, quelles qu'aient été les intentions de Gondoin, Walbert baptise cette terre *Grandisvallis* (la Grande Vallée)<sup>37</sup> et s'empresse de se mettre au travail. Après une première reconnaissance de l'endroit, il charge Fridoald, vétéran de l'épopée colombanienne, de procéder au défrichage et d'élever les premiers «établissements». Lorsqu'il devient envisageable d'installer une petite communauté dans la vallée, Walbert place sans hésiter Germain à sa tête. Ce



choix, prétend-on, s'était opéré tout naturellement, tant la noble extraction de Germain, sa culture et ses moeurs éprouvées avaient fait merveille durant les treize ans qu'il avait passés à Luxeuil.

C'est donc vers 640 que Germain prodigue ses premières leçons de catéchisme aux habitants de la région<sup>38</sup>. Conformément aux principes de l'Eglise irlandaise, sa vocation ne s'arrête en effet pas aux murs du couvent. Germain se révèle visiblement plus fin psychologue que certains de ses collègues (tel Colomban dont l'hagiographie rapporte les actions d'éclat en terre païenne), puisqu'on ne le chasse pas. Il est vrai que sa tâche est moins ardue. Il part en effet à la rencontre d'une population déjà au moins partiellement christianisée.

Germain poursuit son oeuvre missionnaire au-delà des gorges, dans le Sornegau. La tradition lui attribue d'ailleurs le passage par les cluses de Moutier au nord (vers la vallée de Delémont) et de Court au sud (vers la vallée de Tavannes)<sup>39</sup>, aménagement auquel sont attachés des épisodes légendaires. Une pierre, sur laquelle Germain avait l'habitude de s'asseoir pour surveiller les travaux, aurait gardé l'empreinte de son corps. Cette pierre (un bloc calcaire d'un mètre carré environ pour 50 cm de haut) se trouve devant la chapelle Saint-Barthélemy de Courrendlin dont les fondations remontent au VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup> s. Au siècle passé encore, cette pierre passait pour guérir des rhumatismes ou des maux de reins. A. Quiquerez et F.-E. Koby (1947) rangent cette pierre parmi les monolithes préhistoriques, de même que les deux autres pierres plates où se seraient par miracle imprimés les genoux du saint en prières. Placées jadis l'une le long de la Birse, l'autre devant l'église de Grandval (ou Saint-Pierre de Moutier), elles ont disparu.



Fig. 39. Chapiteau de pilastre encastré ou fragment d'entablement (?) décoré de feuilles d'acanthé, calcaire. Provenance : Delémont, La Communance, emplacement présumé de la cella Saint-Ursanne. 48 x 21,5cm. Epoque romaine tardive (IV<sup>e</sup> s. ?). Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

Bobolène rapporte que Germain construisit dans le Sornegau une église dédiée à saint Maurice (sans doute à l'emplacement de l'ancienne église paroissiale de Courtételle) et une autre consacrée à saint Ursanne, située à La Communance, actuelle zone industrielle de Delémont<sup>40</sup>. Les fondations et le chapiteau romain (fig. 39) découverts par A. Quiquerez en 1838, ainsi que les deux fragments de colonnes exhumés par A. Rais en 1948 (Rais 1955), paraissent confirmer l'emplacement du second de ces établissements, déterminé à partir du récit du martyre. On se souviendra en effet que les édifices romains ont été un matériau de remploi systématique durant le Haut Moyen Age.

Au moment où Adalric se décide à abréger l'autonomie du Sornegau, il semble que celui-ci soit une terre prospère. La *Vita* rapporte que le duc lança son attaque sur les habitants de la vallée en prétextant leur manque d'obéissance et leur refus de verser le tribut dû à son prédécesseur Boniface. Il les accuse de surcroît de faire allégeance à un nouveau maître : l'Abbaye de Moutier-Grandval.

Les historiens ont cherché à étoffer l'explication. A. Quiquerez (1863, p. 18) attribue l'attitude du duc à sa convoitise pour les biens de l'abbaye (il ne fait donc pas de doute pour A. Quiquerez que le Sornegau dépend de Moutier-Grandval). Dans son commentaire du récit, B. Krusch (In : *Passiones vitaeque... MGHSM* 1910) met l'épisode en relation avec les circonstances historiques décrites plus haut. I. Wood (1994, p. 233) constatant que le duc d'Alsace s'est toujours opposé aux Pippinides et donc à Arnulf de Metz, dont saint Germain fut proche, estime que l'élimination de Germain était le but même de l'action armée d'Adalric. Ce raisonnement implique deux choses. Premièrement, le pouvoir de saint Germain dans la région était assez fort pour faire de l'ombre à Adalric. Deuxièmement, l'action du duc est intervenue avant qu'il ne se rallie à la cause austrasienne à laquelle adhèrent les Pippinides.

Les hypothèses tout à fait compatibles de B. Krusch et de I. Wood donnent un cadre parfaitement dans le ton de l'histoire mérovingienne à cet épisode et paraissent convaincantes. Elles le sont d'autant plus, si l'on tient compte du très probable attrait économique de la région.

Quoiqu'il en soit, les faits sont là. A l'exil des centeniers (administrateurs chargés de collecter les impôts), taxés d'incompétence, succède la persécution des habitants. La brutalité de l'intervention décide un Germain indigné, accompagné du prieur Randoald, fidèle compagnon de la première heure, à prendre la route en grande pompe, afin de gratifier le duc de quelque remontrance. Bien que le texte explique le geste de Germain par le mauvais traitement infligé à la population, il paraît évident que les intérêts de





Fig. 40. Ostensoir de la paroisse catholique de Courrendlin, argent. H. 79cm. Détail : saint Germain (H. 4cm). Vers 1550. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

Moutier-Grandval, déjà légitimement assis dans la vallée ou non, ont également dû motiver sa démarche. L'entrevue, qui se déroule dans la basilique Saint-Maurice, quartier général du duc en la circonstance, se clôt par une vive altercation. Germain s'est fait accompagner d'un seul homme et a refusé la main que lui tendait le duc, il s'est donc comporté en seigneur sûr de son bon droit, inflexibilité qui sera cher

payée. Sur le chemin du retour, Germain et Randoald sont assassinés par les mercenaires alamans d'Adalric, certainement trop frustes pour réaliser qu'ils venaient de donner à Luxeuil, ainsi qu'au Jura, leurs premiers martyrs (mais non les derniers). Alarmés par une absence à l'évidence trop longue, les frères du couvent se mettent à la recherche de leurs supérieurs. Ils trouvent leur corps totalement dépouillés et les emportent, après une veillée en la proche église de Saint-Ursanne<sup>41</sup>, à Saint-Pierre de Moutier pour les ensevelir.

Le récit se clôt sur l'évocation, par un Bobolène fatigué d'avance à la seule idée de l'énumérer, de la longue liste des miracles opérés par saint Germain (ou plutôt par ses reliques)<sup>42</sup>.

Un de ces miracles, et non des moindres, se serait produit dans la plaine de La Communance. Dans la nuit du Noël qui suivit le meurtre, un éclair miraculeux aurait désigné l'endroit du martyre. Une croix, dressée en 1869, marque son emplacement présumé. (Ce dernier se confond avec celui de la basilique Saint-Maurice; les inscriptions de la croix les commémorent l'un et l'autre.) On raconte également que l'un des frères qui recueillirent les dépouilles fut assez heureux pour retrouver la ceinture du saint abbé, cause de bien des miracles par la suite.

Germain fut vénéré à Moutier en tant que saint patron depuis 849 au moins (acte de Lothaire I<sup>er</sup>) et jusqu'à la Réforme (Stückelberg 1903, p. 55-56). Il est aussi le protecteur de Courrendlin et de plus de douze paroisses du diocèse de Besançon, où son culte se confond souvent avec celui de saint Germain de Besançon, évêque martyr du III<sup>e</sup> s., et celui de saint Germain d'Auxerre.<sup>43</sup>

Les attributs de Germain sont la palme de martyr et bien évidemment la crosse. Si l'on excepte le haut-relief du sculpteur Joseph Kaiser le représentant en buste, toute l'iconographie du saint le montre cependant muni d'une crosse à volute qui n'a rien de commun avec celle dont il est question ici (fig. 40 par exemple)<sup>44</sup>.



### 4.1 Le trésor de l'Abbaye de Moutier-Grandval

Un nombre relativement important d'objets sont attachés au saint dont la vie vient d'être retracée. Faisant partie du trésor de l'Abbaye de Moutier-Grandval (Quiquerez 1866 et éd. 1983, p. 52-64, *Jura - Treize siècles de civilisation chrétienne*, 1981), ils appartiennent à la paroisse de Delémont et sont actuellement déposés au Musée jurassien d'art et d'histoire de la même ville. Le trésor ne s'est pas conservé intégralement. On sait qu'au XVI<sup>e</sup> s. il se composait d'une douzaine de pièces. Les corps à peu près complets de Germain et Randoald en faisaient partie. De nombreux éléments de ces deux reliques ont été offerts, à tel point que le tiers des os de saint Germain ont été remplacés par des imitations en bois. Les originaux allèrent notamment à Langnau (BE) en 1507, à l'évêque de Bâle en 1629, à Beinwil-Mariastein (SO) en 1647, à Himmelspforte près de Wyhlen (Baden, AG) en 1656, à Lucelle (JU) en 1660, à Saint-Gall en 1663, à Moutier en 1871 et 1938, à Courrendlin (un doigt de saint Germain) également en 1938, enfin à Widensolen (Haute-Alsace) en 1959. Les corps sont à présent exposés de chaque côté du maître-autel de l'église Saint-Marcel à Delémont. Le calice et la patène de saint Germain (fig. 41), sa crosse et ses chaussures (fig. 42) sont également



Fig. 41. Calice et patène dits de saint Germain, argent doré. Calice : H. 14,5cm, Ø 13cm ; patène : Ø 15cm. Fin du XIII<sup>e</sup> s. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.



Fig. 42. Sandales liturgiques de saint Germain, cuir brodé de soie. H. 10cm, long. 27,5cm, larg. 8,5cm. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. La datation est controversée. Selon B. Schmedding, c'est le plus ancien type connu de chaussures médiévales, dont aucune n'est datable avant le XI<sup>e</sup> s. B. Schmedding date celles de saint Germain du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> s. Ces chaussures ressemblent beaucoup aux *campagi* portés au VI<sup>e</sup> s., aussi bien par les dignitaires sénatoriaux que par les clercs. (Des sandales semblables sont attribuées à d'autres saints du Haut Moyen Âge. Certaines figurent sur des mosaïques, par exemple celles de l'abside de Santa Prassede à Rome, IX<sup>e</sup> s., plus particulièrement les figures de l'un des saints et de Pascal I<sup>er</sup>). Les sandales de saint Germain sont très différentes des chaussures des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. (comme celles découvertes à Londres ou à Bâle). On peut donc douter d'une datation tardive. Le sujet mériterait d'être reconsidéré sur la base des conclusions déjà anciennes, mais néanmoins claires, des historiens du XIX<sup>e</sup> s. (notamment A. E. Stückelberg et C. Rohault de Fleury). Références bibliographiques : Barrière-Flavy 1901, p. 228 ; Gansser-Burckhardt 1940, p. 10-29 ; Grew et Neegaard 1988 ; Laporte 1988 ; Rohault de Fleury 1889 et Schmedding 1978.

compris dans le trésor, ainsi que ses bas (fig. 43), de provenance indéterminée (on en a trouvé de similaires en Italie, en Scandinavie et dans les régions alpines). Ils habillaient, selon les archives de la cure de Delémont, les reliques du saint et auraient été découverts à la fin du XV<sup>e</sup> s. ou au début du XVI<sup>e</sup> s., lors d'une ouverture de tombeau. On dénombre encore dans le trésor de Moutier-Grandval une partie de la ceinture de saint Germain, environ 10cm d'une simple corde tressée d'une cinquantaine de brins sur une largeur de 1,3cm, ainsi que son gant liturgique. E. A. Stückelberg (1892) prétend que le gant mentionné





Fig. 43. Bas dits de saint Germain, lin, travail à l'aiguille. H. 43cm, long. du pied 32cm. XII<sup>e</sup> s. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

dans les inventaires et la manche de tunique, dont un fragment est encore conservé dans le trésor et qui passe également pour avoir appartenu à saint Germain (fig. 44), ne sont qu'une seule et même chose. L'appellation *gant* serait une interprétation erronée de ce reste de tissu. La liste exhaustive des pièces originellement conservées dans le trésor comprend également une poignée de terre imbibée de sang



Fig. 44. Manche de tunique, 23 x 9cm, et ceinture en corde, 29 x 1cm, dits de saint Germain. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.

prélevée sur le lieu du martyre, un bras de saint Maurice (seule reste à présent une petite partie du reliquaire), ainsi qu'un évangélaire, sans doute la belle Bible enluminée conservée actuellement à la British Library de Londres, copiée vers 835 dans le scriptorium de Saint-Martin de Tours (*Jura - Treize siècles de civilisation chrétienne*, 1981, numéros bibliographiques 49 à 61). Un *ongle de griffon* apparaît également dans la liste des reliques de Moutier-Grandval. En fait d'ongle de griffon, il s'agit vraisemblablement d'une corne servant de reliquaire que saint Imier aurait pu rapporter de Jérusalem, comme cela se faisait fréquemment. Unique saint du Jura à s'être rendu en Terre sainte, Imier y aurait vaincu un griffon, d'où la nature particulière du reliquaire. Il devait en fait se présenter sous une apparence similaire à celui que l'on conserve dans le trésor de la cathédrale de Coire (fig. 47; Volbach 1963/64, p. 75, 80-81). Un des bas de saint Dizier taché de sang (fig. 45), accompagné d'une de ses chaussures (fig. 46), complètent l'inventaire du trésor. Saint Dizier est né à Rodez (ou Rennes, les avis divergent), ville dont il



Fig. 45. Bas dit de saint Dizier, tissu de soie. H. 53cm, long. du pied 25cm. Vers 1100. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.



Fig. 46. Sandale liturgique de saint Dizier, cuir brodé de fil d'or et de soie. H. 7,2cm, long. 27,5cm, larg. 10,5cm. XII<sup>e</sup> s. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont.





Fig. 47. Pyxide en bois de cerf exhumée d'une cassette en pierre en forme de sarcophage. Provenance : Paspels (GR), maître-autel de Sankt Lorenz. Ni la forme du reliquaire, ni la gravure mal préservée (Deisis, Crucifixion symbolique ?) n'autorisent une datation précise (VII-VIII<sup>e</sup> s. ?). H. 10cm, Ø à la base 7,5cm, Ø supérieur 5,5cm. Travail local (?). Trésor du dôme, Coire.

fut évêque. Sa légende, peut-être composée vers 750, rapporte qu'en 672, alors qu'il s'en revenait d'un pèlerinage à Rome, des voleurs lui tendirent un guet-apens dans les environs de Belfort et l'assassinèrent pour s'approprier ses ornements liturgiques. On présume que ses reliques sont parvenues dans le trésor de Moutier-Grandval, par les contacts que l'abbaye entretenait avec sa puissante collègue de Murbach. Ce monastère, dépositaire du sanctuaire de saint Dizier, était en effet voisin de certaines possessions de Moutier-Grandval.

Comme on peut le constater, le trésor de Moutier-Grandval est constitué en grande partie des reliques, plus ou moins authentiques, de saint Germain. Le trésor a partagé l'histoire mouvementée de l'abbaye. En conséquence des bouleversements que celle-ci a connus, les chanoines ont dressé plusieurs inventaires de leurs biens. Les Archives de l'ancien Evêché de Bâle en conservent quelques-uns. Ils témoignent notamment des nombreux déplacements involontaires des chanoines.

En 1533, fuyant la Réforme et ses débordements populaires, les chanoines, accompagnés de leur trésor, se réfugient à Soleure (en combourgeoisie avec la Prévôté de Moutier-Grandval depuis 1404). Il se peut même que les reliques de saint Germain aient voyagé avant cette date déjà. Une légende alsacienne raconte en effet qu'au VIII<sup>e</sup> s., par suite d'une incursion barbare, elles trouvèrent refuge à Widensolen. (La légende est basée sur le testament de Fulrad, abbé de Saint-Denis, mort en 777.) Une chapelle y fut rapidement érigée et le culte du saint se développa jusqu'à ce qu'il tombe en désuétude à la fin du XVII<sup>e</sup> s. (Walzer 1990, p. 169; Cuenin 1950, p. 239; Barth 1947-1948, p. 133). Le trésor déménage à Delémont en 1534 et y reste jusqu'à la Révolution (1794). Un mandat étant lancé contre eux, les religieux emportent le trésor (on transporte alors les corps des saints Germain et Randoald sur un chariot) dans le dernier bastion réfractaire local: Courrendlin. Dans la confusion, la Bible reste à Delémont. En 1797, le trésor trouve une nouvelle fois refuge dans la sacristie de la cathédrale de Soleure, avant d'achever son périple à Delémont, le 15 février 1805. La paroisse delémontaine, devenue dépositaire du trésor, s'efforce alors de rassembler les objets que ces déplacements répétés avaient fini par disperser.

## 4.2 Historique de la crosse de saint Germain

L'objet le plus remarquable qui soit resté dans ce trésor est bien entendu la crosse de saint Germain, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi mal documentée que les autres reliques. Compte tenu de l'authenticité suspecte de ces dernières, on est en droit de douter de celle de la crosse également. Quel soulagement on éprouverait donc à voir, d'une manière ou d'une autre, la tradition se confirmer. Ce n'est malheureusement pas le cas. Il n'existe aucune trace matérielle qui puisse orienter le chercheur quant au parcours historique de la crosse avant le XVI<sup>e</sup> s.

Bobolène peint Germain se munissant des reliques sacrées lorsqu'il part à la rencontre d'Adalric. Il ajoute que le saint revêt son *costume d'apparat*. Cela implique-t-il qu'il se munit de la crosse pour l'occasion ? La *Vita sancti Germani* n'y fait pas la moindre allusion.

Parmi les inventaires déposés aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle, tous compris dans une liasse contenant des documents datés de 1308 à 1786, deux au moins mentionnaient la crosse<sup>45</sup>. Le plus ancien, daté de 1530 environ est malheureusement perdu depuis dix ans en tout cas, puisque P.-O. Walzer a déjà dû recourir à la documentation de seconde main lors de ses recherches. On le juge contemporain de l'acte du 26 mars 1530, dressé par les chanoines Corneille de Lichtenfels (archidiacre), Germain Guerne (custode), Jean-Henri Halblutzel et Caspar







Le corps de saint Germain a certainement été transféré très tôt de Saint-Pierre à la collégiale, car la double dédicace de cette dernière à la Vierge et à saint Germain est attestée dès 866. Sous réserve que tout ait été laissé en place au moment de l'*Apertio tumuli*, on aurait donc pu exhumer la crosse de ce tombeau en même temps que le corps, lorsqu'on le plaça dans une châsse bien en évidence dans le chœur de l'église. Ce transfert de reliques eut lieu le 17 juillet 1504 (*Translatio sanctorum Germani & Randoaldi*), suite à un incendie survenu dans l'église collégiale. La taille réduite de la châsse ne permettant pas d'y conserver d'autres reliques que le corps, la crosse dut être gardée ailleurs, au moins temporairement. L'inhumation pourrait ainsi partiellement expliquer comment, contrairement à d'autres richesses disparues, la crosse et certaines pièces du trésor ont traversé l'histoire tumultueuse de l'abbaye. Il semble que la principale cause de ces disparitions soit la Révolution (Daucourt 1908, p. 129). Selon J. Hanhart (1979), on lui doit également le transfert à Paris des archives du chapitre. Des événements antérieurs semblent aussi avoir leur part de responsabilité. E. A. Stückelberg (1903, p. 56) affirme par exemple qu'en 1499, des soldats autrichiens ouvrirent le tombeau renfermant le corps de saint Germain et détruisirent le sarcophage.

Devant le destin pitoyable de saint Germain, compressé pêle-mêle dans sa petite boîte, on décide, en 1706, d'ouvrir la châsse et de « remonter » le squelette. Le saint ayant retrouvé sa taille normale (160cm environ), il faut envisager le transfert du corps dans une châsse plus grande. A. Quiquerez (1866, p. 4-5), constate à l'époque que la crosse repose encore à côté du corps dans cette même châsse, placée au-dessus des stalles du choeur de l'église Saint-Marcel à Delémont. Elle est protégée par une vitre, ce qui explique peut-être le dessin très infidèle qu'A. Quiquerez fit de la crosse. Sa minutie habituelle en la matière s'accommode effectivement mal des motifs plutôt fantaisistes qu'il y a représentés (fig. 49). Les dessins de C. Rohault de Fleury et celui d'A. Daucourt sont beaucoup plus précis.

A detailed black and white line drawing of a large, ornate archway. The arch is supported by a thick, fluted column on the left. The arch itself is decorated with intricate carvings, including circular motifs and floral patterns. The column has several horizontal bands or rings around it.

49



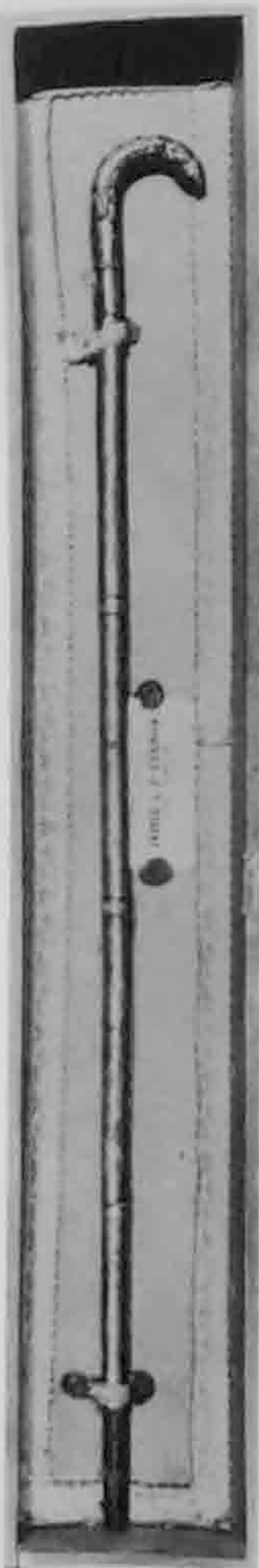


Fig. 50. La crosse de saint Germain dans son coffret. Présentation du début du siècle, sacristie de l'église Saint-Marcel, Delémont.

gothiques qui visait sans doute à marquer le caractère ancien de l'objet. La préoccupation fut, semble-t-il, en la rangeant dans cette caisse, de soustraire la crosse à la convoitise d'éventuels voleurs. Le boîtier reposait sous clé dans l'armoire de la sacristie, ce qui ne devait pas faciliter la visite du vénérable objet (Amweg 1941, p. 77). Ce simulacre de sécurité ne tranquillisant pas vraiment ceux qui en avaient la responsabilité, la crosse fut enfermée en 1977 dans le coffre-fort d'une banque à Moutier, avant de devenir, en 1979, le joyau principal de la chambre-forte du Musée jurassien d'art et d'histoire, lieu à l'évidence mieux adapté à un tel objet.

### 4.3 La crosse en tant que relique

Si l'on s'est appliqué à garder précieusement la crosse à travers les siècles, c'est d'abord parce qu'elle est, comme le montre la datation des objets, très probablement une des très rares reliques authentiques de saint Germain.

Le nombre de crosses vénérées en tant que reliques de saints est relativement élevé. La dévotion qu'on leur porte plonge ses racines dans les premiers siècles

du christianisme, comme c'est le cas pour presque toutes les reliques. Saint Ambroise de Milan (340-397) estime par exemple que la présence d'une relique est indispensable lors de la célébration de la messe, pour que la grâce divine soit transmise aux fidèles.

La vénération des crosses de saints abbés fut surtout de règle en Irlande. C'est du moins là que l'on garde un maximum de traces de la ferveur dont elles sont l'objet. C'est également dans l'île Verte que l'on conserve le nombre le plus important de crosses abbatiales. Souvent peu après la mort du saint, elles étaient précieusement ornées, puis confiées à de pieuses et dignes familles dont les membres se les transmettaient de génération en génération. L'importance que revêtait la garde d'un tel objet est attestée. Dans la famille gardienne du bâton de saint Moloc par exemple, se perpétuait le titre de «baron du bachall (bâton)». L'honneur conféré par une telle charge explique que les crosses insulaires existent en très grand nombre, alors que les crosses continentales anciennes, conservées dans les monastères ou les églises, ont souvent disparu comme autant de butin de pillage.

Nombre de sources attestent la vénération qu'ont connue les crosses des saints irlandais. On sait par exemple que celle de saint Patrick a été brûlée en 1538 comme objet de superstition, ce qui en dit long sur la dévotion dont on devait l'honorer. On prêtait serment sur les crosses des saints, non seulement en Irlande, mais aussi en Ecosse et dans le Pays de Galles.

On ignore si des vertus spéciales étaient attribuées à la crosse de saint Germain. Bien qu'elle ait certainement dû jouer un rôle religieux actif dans le passé, seul un document très tardif le prouve. Le 10 septembre 1871, elle préside à la procession, conduite par Monseigneur Eugène Lachat, évêque de Bâle, qui consacre la nouvelle église catholique de Moutier (démolie et remplacée par Notre-Dame de la Prévôté en 1965). A cette occasion on apporte de Delémont d'autres reliques de saint Germain dont certaines resteront dans la nouvelle église (*La Gazette jurassienne*, 03.09.1871).

La vénération des reliques n'est pas un acte gratuit. On attend d'elles au moins une protection, mais on espère toujours quelque miracle. Malgré l'exemple des crosses irlandaises «multimiraculeuses» et le *si grand nombre de miracles* opérés par Germain et ses reliques qu'annonce Bobolène, aucune «merveille» digne de ce nom n'est attribuée à la crosse du saint dans le Jura. C'est le cas par contre à Widensolen (Haute-Alsace) où une légende rapporte que la chapelle dédiée à saint Germain avait été construite autour d'une source, dite source des ermites, que le saint aurait fait jaillir en frappant le sol de sa *cambutta* (Walzer 1979, p. 281, note; 1990, p. 169). L'eau de



la source passait pour redonner force aux enfants chétifs. La *Vie de saint Germain* ne fait pas état de ce passage du saint à Widensolen où son culte est par ailleurs bien attesté, puisqu'une autre tradition rapporte que sa dépouille y trouva refuge au VIII<sup>e</sup> s. (chap. 4.1).

#### 4.4 La crosse en tant que reliquaire

Si la crosse utilisée initialement par saint Germain était un simple bâton, le manteau de matériaux précieux qui la recouvre est un reliquaire. Si la crosse a été décorée dès son origine, c'est-à-dire du vivant du saint, toute la crosse, y compris la gaine métallique, est une relique.

On s'abstiendra de trancher ici pour l'une ou l'autre hypothèse, puisque les preuves font défaut. On notera toutefois que les ornements des crosses irlandaises par exemple, sont à considérer comme des reliquaires de bâtons primitifs. Les crosses de saints, en bois, sont en effet très souvent plus anciennes que leurs revêtements métalliques. Sur le continent, on connaît par exemple le très précieux reliquaire, exécuté vers 980 et conservé à Limburg an der Lahn (fig. 26), qui renferme un morceau du bâton de saint Pierre.

Les crosses irlandaises contiennent aussi couramment, dès la fin du IX<sup>e</sup> s., d'autres types de reliques, le plus souvent en tissu. On les logeait soit dans la partie supérieure, soit à la base de celle-ci, dans le nœud, toujours somptueusement décoré, soit encore à l'extrémité de la courbure.

La crosse de saint Germain étant dépourvue des attributs qui caractérisent ce type de reliquaire, muni d'un nœud et d'un fourreau métallique qui n'épousent pas de trop près la forme du bâton, elle n'a pas été conçue dans ce but. Il semble d'ailleurs que la pratique irlandaise n'ait été reprise sur le continent qu'à partir du IX<sup>e</sup> s., soit bien après l'époque de saint Germain. On sait notamment que les moines cisterciens fabriquaient des bourdons de pèlerins prévus pour renfermer les reliques que l'on ramenait de Terre sainte ou d'ailleurs.

#### 4.5 Une crosse pour emblème

Au vu des événements historiques, saint Germain a probablement joué un rôle politique important. En connaissant la valeur symbolique d'un objet tel que la crosse (chap. 11) et en se souvenant du destin d'objets nés dans un contexte tout à fait similaire, on doit donc se demander dans quelle mesure la crosse de saint Germain aurait pu fonctionner comme signe de ralliement d'un peuple, ce qui est assez rare, ou comme emblème d'un territoire, ce qui est plus courant.

La première partie de la question est motivée par l'exemple des îles Britanniques. En Irlande comme en Ecosse, les crosses ont en effet joué un rôle ostensible, notamment lors de batailles. Ainsi, le bâton donné par saint Columba à saint Kentigern, qui était connu sous le nom de « bataille victoire », a accompagné les Ecossais lors d'un important affrontement en 918. Le bâton de saint Fillan a également été promené sur bon nombre de champs de bataille par les mêmes Ecossais (Cabrol et Leclercq 1914, col. 3150).

Dans une région comme le Jura, on peut imaginer que la crosse de saint Germain aurait pu prendre une valeur emblématique similaire à ses homologues insulaires. Ballottée depuis plusieurs siècles entre des entités territoriales et culturelles différentes, la région témoigne depuis longtemps d'une sensibilisation particulière à la recherche de ses racines et des traces de son passé.

Le destin de la crosse de saint Germain a été tout autre. On s'autorise même à soupçonner qu'une bonne frange de la population jurassienne ait ignoré jusqu'à son existence. On constate cependant qu'elle est connue depuis longtemps par les férus d'histoire régionale et les passionnés d'objets d'art ancien. Il est vrai que comme telle elle a fait couler beaucoup d'encre.

D'aucuns ont déjà cherché à savoir si la crosse de saint Germain avait fonctionné comme emblème territorial. En raison de la diffusion, essentiellement localisée dans des ouvrages généraux (Müller 1953, p. 40; Volbach et al. 1968; Schlaepfer et Speich 1979; Spycher et Zaugg 1988, p. 142), d'une thèse discutable, il est opportun de revenir sur le sujet.

En tant que témoin historique, la crosse de saint Germain a bien sûr été prise en considération par les historiens jurassiens. Aucun d'entre eux ne lui a pourtant attribué de rôle historique dépassant les limites régionales. Le Bâlois H. G. Wackernagel (1957, p. 58) estime quant à lui que la crosse de saint Germain est à l'origine de celle qui figure sur les armoiries des deux demi-cantons de Bâle et du Jura et, par conséquent, également sur celles des villes de Delémont et de Laufen. L'argumentation de sa thèse, dont la première publication remonte à 1942 (Reinhardt 1942, p. 28 et 32), tient en une seule phrase. La crosse abbatiale de saint Germain, la relique la plus insigne de Moutier-Grandval, serait devenue, en vertu de la prééminence que le monastère eut jadis, le signe héraldique aussi bien de l'évêché que de la ville. Pour appuyer cette thèse, A. Heitz (1964, p. 79 et sv.) a attiré l'attention sur l'écu de l'Evêché d'Eichstätt (D), seule autre armoirie qui ait une crosse pour unique meuble. A. Heitz juge important de noter que le fondateur de cet évêché est aussi un saint. Il s'agit de Boniface (974-1009) dont la crosse aurait été conservée. L'auteur concède toutefois que la crosse



attribuée à Boniface (actuellement dans le trésor de la cathédrale de Fulda) date à l'évidence plutôt du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> s. En fait, la comparaison est assez mauvaise, puisque Boniface ne fut pas simple abbé d'un monastère, mais archevêque et rien moins que chapelain d'Otton III.

L'hypothèse de H. G. Wackernagel ne résiste pas à un examen poussé, comme l'a démontré A. Staehelin, historien bâlois lui aussi (1975, p. 151-152). Le plus ancien sceau de l'évêché qui nous soit parvenu (1256) représente la cathédrale de Bâle et n'a donc rien à voir, ni avec saint Germain, ni avec sa crosse. D'autres saints figurent à la même époque comme emblèmes de villes (Lucerne et Zurich par exemple), rien n'aurait donc empêché l'Evêché de Bâle de choisir de semblables armoiries, si telle avait été sa volonté. Son attention aurait d'ailleurs probablement plutôt été attirée par saint Pantale, mythique premier évêque de Bâle qui aurait vécu au V<sup>e</sup> s. Les sceaux sur lesquels apparaît la crosse de Bâle sont plus tardifs. Son aspect y est conforme à celui de nombreuses représentations médiévales de crosses à volute (fig. 14 et 18 par exemple), avant qu'au milieu du XIII<sup>e</sup> s., la crosse de Bâle n'adopte la forme qu'on lui connaît

encore aujourd'hui. Ces sceaux ne peuvent donc d'aucune manière se référer à la crosse de saint Germain.

Plus grave que ces choix iconographiques qui la démentent, la thèse de H. G. Wackernagel part sur de fausses bases. Premièrement, elle s'appuie sur la crosse pour établir un lien entre Bâle et saint Germain. Il serait tout de même judicieux de se souvenir que l'attribution de la crosse à saint Germain n'est pas certaine, même si elle est très possible. Echafauder une relation entre celui-ci et Bâle à travers la crosse reste donc tendancieux. Deuxièmement, l'abbé Germain ne fut jamais évêque de Bâle (on se souviendra que l'abbaye n'est liée à l'évêché que depuis 999). Troisièmement, on connaît l'inimitié, perceptible dans les documents, qui existait entre l'Evêché de Bâle et Moutier-Grandval. Il serait donc étonnant que l'évêque mette le chapitre à l'honneur au point de se faire représenter par un de ses symboles. Comme on l'a déjà souligné, il est impossible de certifier que la crosse de saint Germain ait seulement bénéficié d'un culte local. Sa survie laisse supposer qu'elle fut l'objet d'une certaine vénération, mais aucun document d'époque ne le confirme.



La crosse de saint Germain ressemble à une simple canne à l'extrémité recourbée (fig. 1, 53-54). Elle est assez courte : 119,5cm. On ne peut pourtant affirmer que c'est là sa taille initiale. Si, comme le laisse supposer l'état de la base du bâton, un socle la terminait, elle devait être un peu plus haute. Une taille aussi petite peut sembler surprenante en comparaison de la majorité des crosses abbatiales ou épiscopales connues qui atteignent plutôt en moyenne 140cm. Les plus anciens exemplaires, antérieurs au XII<sup>e</sup> s. (siècle durant lequel la forme des crosses semble se standardiser), comme les crosses irlandaises (fig. 10-12),

ainsi que les représentations que l'on trouve sur les reliefs sculptés (fig. 51) ou dans l'enluminure (fig. 5, 29), incitent pourtant à penser que la taille des crosses fut à l'origine plus réduite.

### 5.1 Le bois

La crosse est composée d'une branche de noisetier, de 2,4cm de diamètre à son sommet et d'un peu plus de 2cm à sa base, presque totalement enrobée de métal. La courbure, qui ne forme pas tout à fait un demi-cercle, a peut-être été façonnée alors que le bois était encore vert, à l'aide d'un procédé qui reste indéterminé. On a également pu plier progressivement le bois en le plongeant dans l'eau pour l'assouplir.

### 5.2 Ornementation du bâton

Au contraire de ses homologues irlandaises, la crosse de saint Germain n'a pas de nœuds. Deux bagues en argent repoussé, de 1,2cm de large pour 7,8cm de circonférence, décorées d'entrelacs, interrompent et sécurisent les minces sections d'argent martelé qui recouvrent la hampe. La disparition d'un troisième anneau, qui laisse apparaître le bois sur 2mm, est attestée par un changement de couleur de l'argent (fig. 52).



Fig. 51. Reliure (dos) de l'*Evangelium longum* (Codex 53). Cadre en bois recouvert d'or et de pierres précieuses, ivoire. Détail (32 x 15,4cm). Partie d'un dyptique ayant servi d'écritoire à Charlemagne. La ciselure de la tablette a été exécutée par Tuotilo (Saint-Gall, fin du IX<sup>e</sup> s.), sur l'ordre de Salomon, abbé de Saint-Gall et évêque de Constance. Le relief illustre un épisode de la *Vie de saint Gall* : le saint se retire dans la forêt à l'endroit où se dressera plus tard le monastère; il a planté une croix à laquelle pend sa bourse-reliquaire; tandis que son compagnon Hiltibod s'est assoupi après avoir fait du feu et que Gall se met à la prière, un ours s'approche, attiré par les restes du repas; le saint lui commande de mettre une bûche dans le feu et lui offre un pain en récompense (*S[anctus] Gall[us] pane[m] porrigit urso*), en lui ordonnant de quitter définitivement le lieu. L'iconographie s'inspire peut-être des fresques disparues du chœur de l'abbatiale de Gozbert, dédiée à la Vierge et à saint Gall, exécutées entre 854 et 872 sous l'abbatit de Hartmut. Bibliothèque abbatiale, Saint-Gall.



Fig. 52. Emplacement de la troisième bague de la hampe (disparue). Le bois apparaît à la jointure des feuilles d'argent n° 3 et 4.



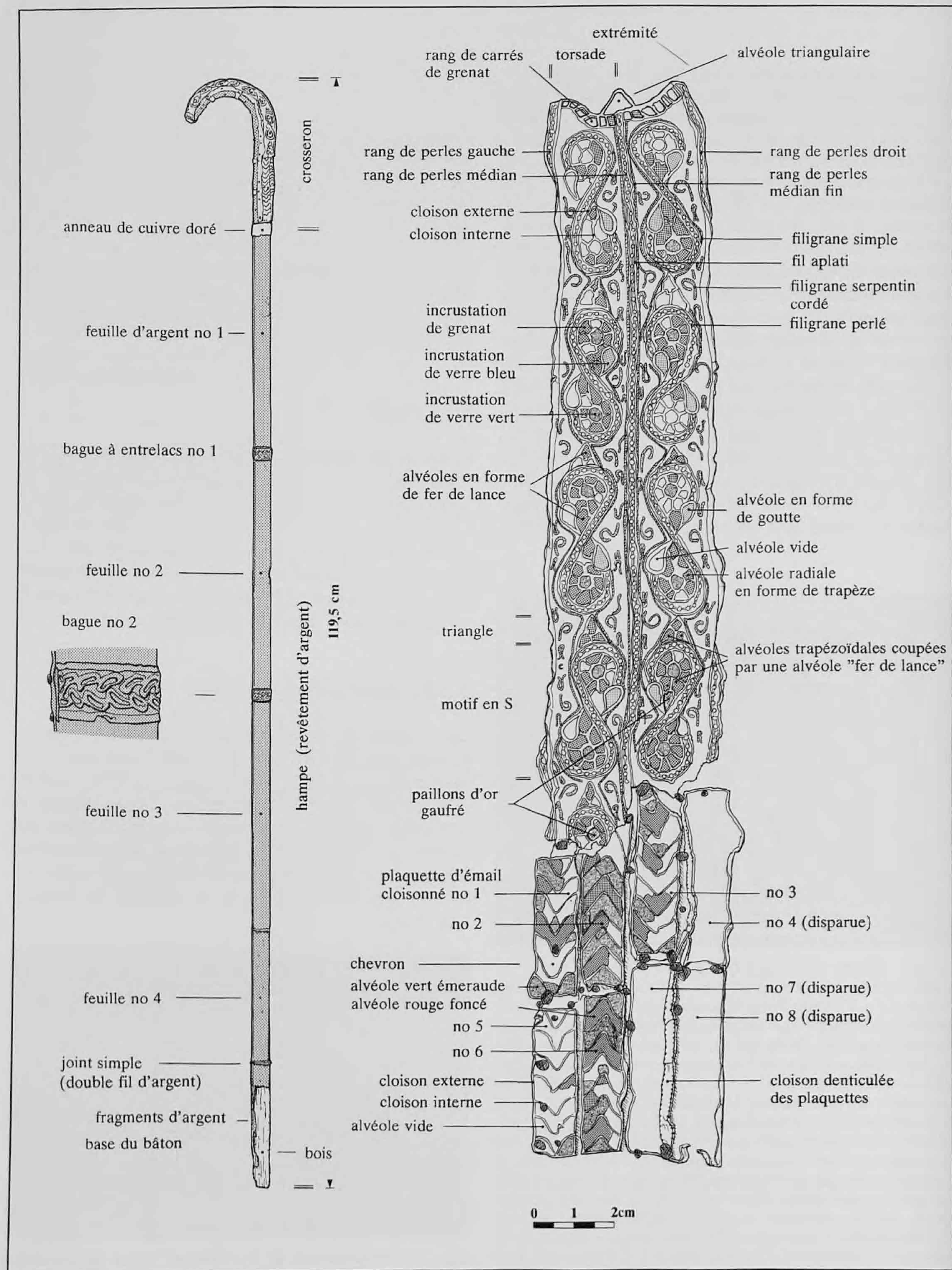


Fig. 53. La crosse de saint Germain. Schéma général (profil gauche) et développé des motifs.



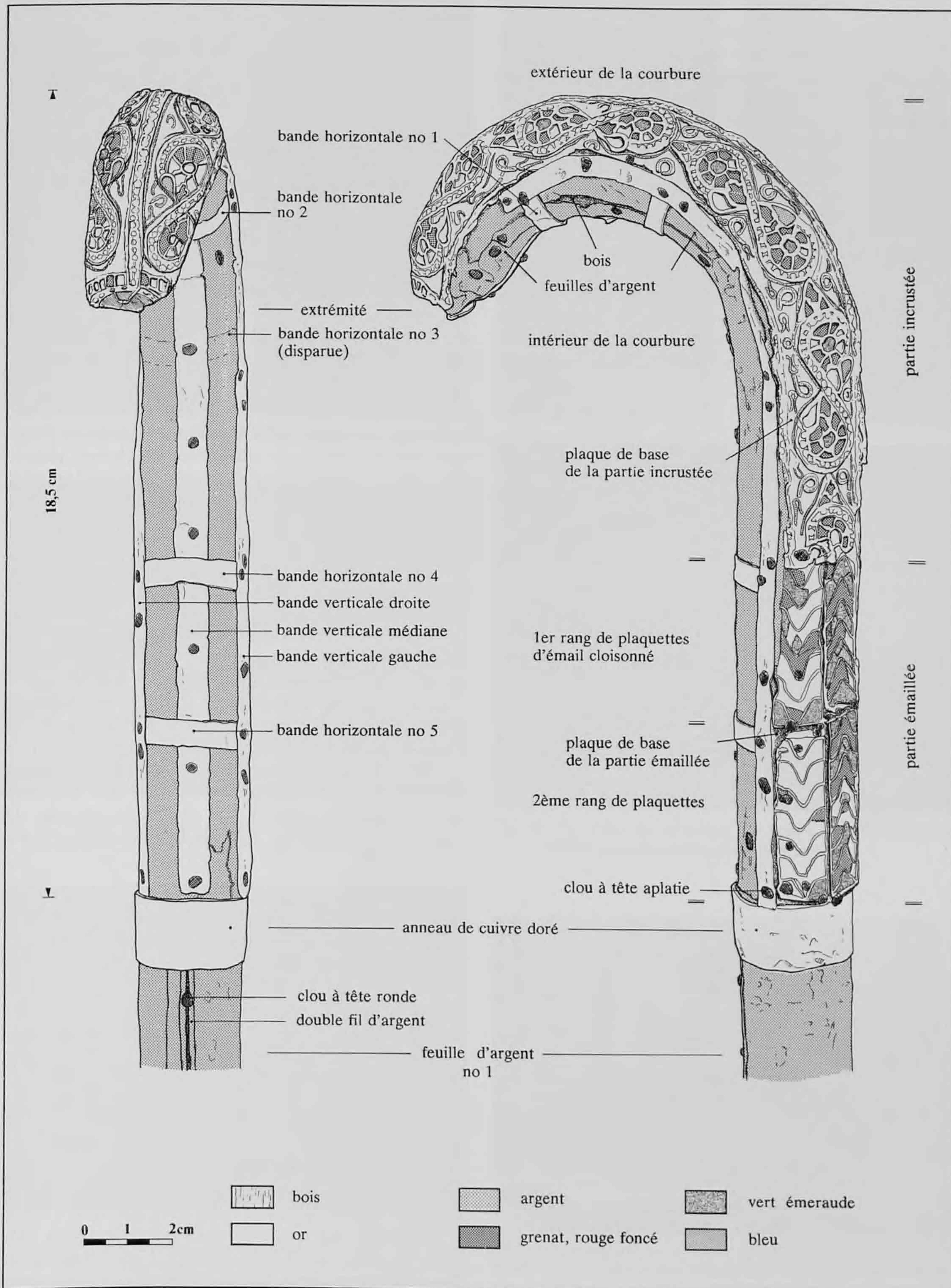


Fig. 54. Le crosseron, vue «de face» et profil gauche.



A 13cm de la base du bâton (peu avant le bord de la dernière feuille d'argent) subsiste un fragment d'un simple joint, formé de deux fils d'argent, pareil à celui qui fixe les plaques verticalement (fig. 55). Il semble d'origine et ne remplace donc pas de bague. Initialement, les anneaux étaient dorés; c'est encore perceptible dans les parties creuses de la décoration. Celles-ci paraissent de surcroît plus claires en raison de la pellicule blanchâtre qui les encrasse (possibles résidus d'un produit de nettoyage) (fig. 56). Les entrelacs imitent un tressage à trois brins. Il s'agit, en y regardant de plus près, de petites figures réniformes s'emboîtant les unes dans les autres (fig. 57).

Les bagues maintiennent quatre feuilles d'argent (respectivement, depuis le haut, de 26, 24, 24 et 17cm) (fig. 58-61). La dernière feuille se termine à 10,5cm de la base du bâton. Un double fil d'argent (de 2mm



Fig. 55. La dernière feuille d'argent (n° 4), à la base de la hampe, s'interrompt brusquement. Un double fil horizontal subsiste partiellement.



Fig. 56. Détail de l'un des deux anneaux en argent doré (n° 1). Des restes de dorure, ainsi que des traces d'une substance blanchâtre (produit de nettoyage ?) apparaissent dans les parties creuses du repoussé. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 57. Anneau n° 2 décoré d'un entrelacs à trois brins. Le double fil camouflant la jointure des feuilles est légèrement soulevé, laissant percevoir la rangée inférieure de clous à tête carrée.

de large), à l'origine doré, cache une jointure verticale, raccord des deux extrémités de chaque plaque (fig. 62). Ce fil est divisé en quatre sections (premier raccord depuis le haut : à 1cm sous la bague n° 1, deuxième : à 3,5cm sous la bague n° 2 (fig. 60), troisième : au milieu de la feuille d'argent inférieure (n° 4) et quatrième : exactement sous le double fil d'argent horizontal partiellement conservé). Il s'interrompt à très petite distance du bord de la feuille n° 4. Dans son prolongement apparaissent les traces d'une bande partiellement conservée plus bas, sur le bois nu, et se poursuivant en direction de la base du bâton (fig. 61). D'un argent plus sombre, cette bande semble à l'origine avoir été clouée par-dessous le fil d'argent. Celui-ci est fixé par des clous, également en argent, dont nombre sont encore en place. Ils sont disposés sur deux rangées superposées. La première est constituée de clous à tête carrée, la seconde, de clous à tête ronde (fig. 62). Ils fixent la plaque tous les 1 à 2,5cm.

Une rangée de clous court tout autour de la hampe à 4,5cm de la base, et croise une courte rangée verticale, parallèle à la jointure de la plaque (fig. 63). Leur présence semble indiquer que la base du bâton formait un socle (quelques clous subsistent d'ailleurs dans le « talon » même du bâton (fig. 63-64), peut-être pour porter une pointe. La crosse présente à l'évidence en cet endroit une situation extrêmement complexe. A plusieurs couches d'argent de qualité d'alliage diverse, ne subsistant que partiellement et se juxtaposant parfois, se mêle en effet un système de fixation dont la lisibilité laisse à désirer (fig. 61, 65-66; chap. 6.3.2. : propositions à ce sujet). Au milieu des trois feuilles d'argent complètes (est donc exclue la dernière), des trous en quinconce dessinent une croix de 3cm sur 3 (fig. 67-69). Cette disposition donne à penser que la hampe présentait à l'origine un décor plus riche, aujourd'hui disparu.



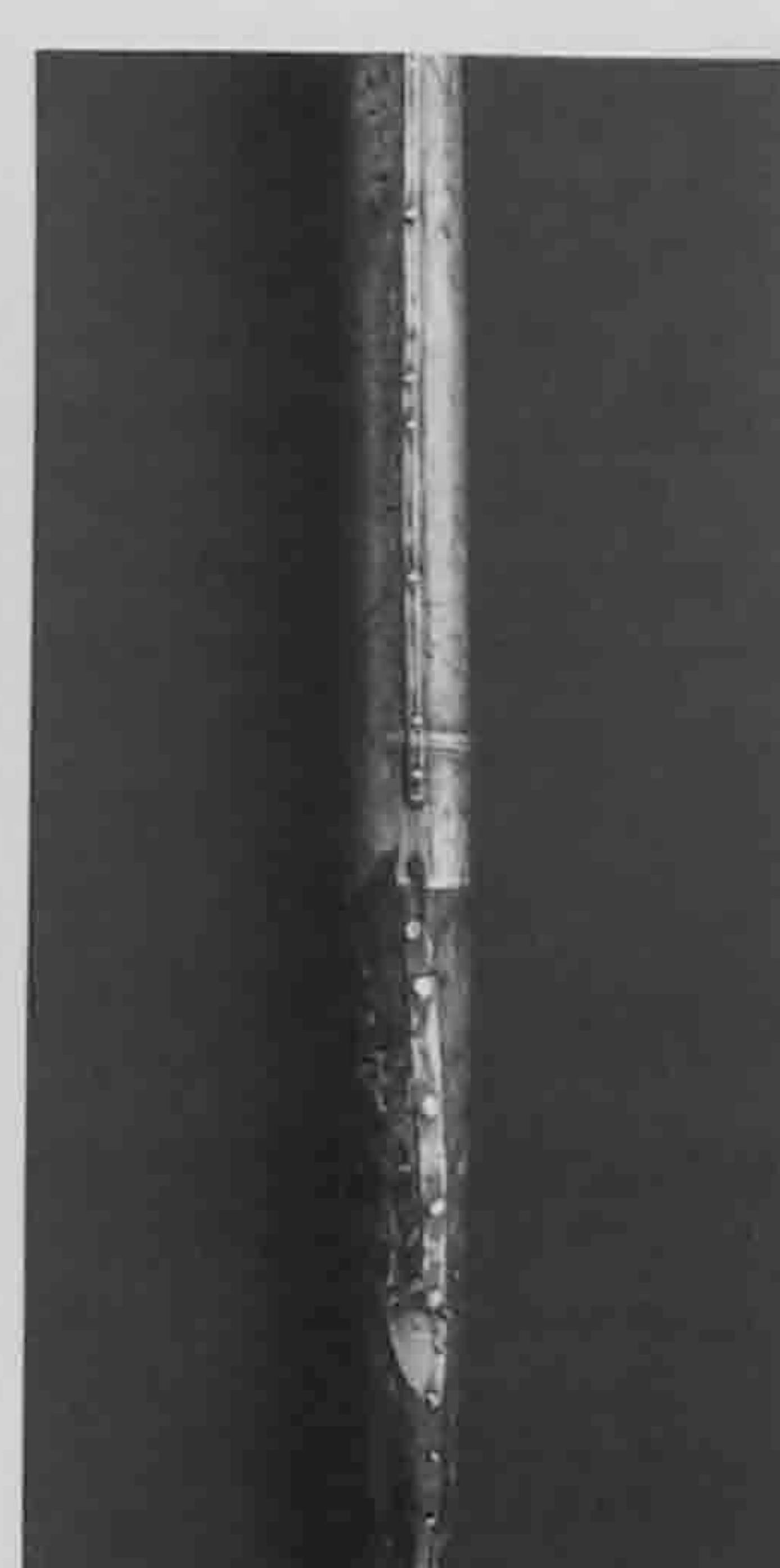
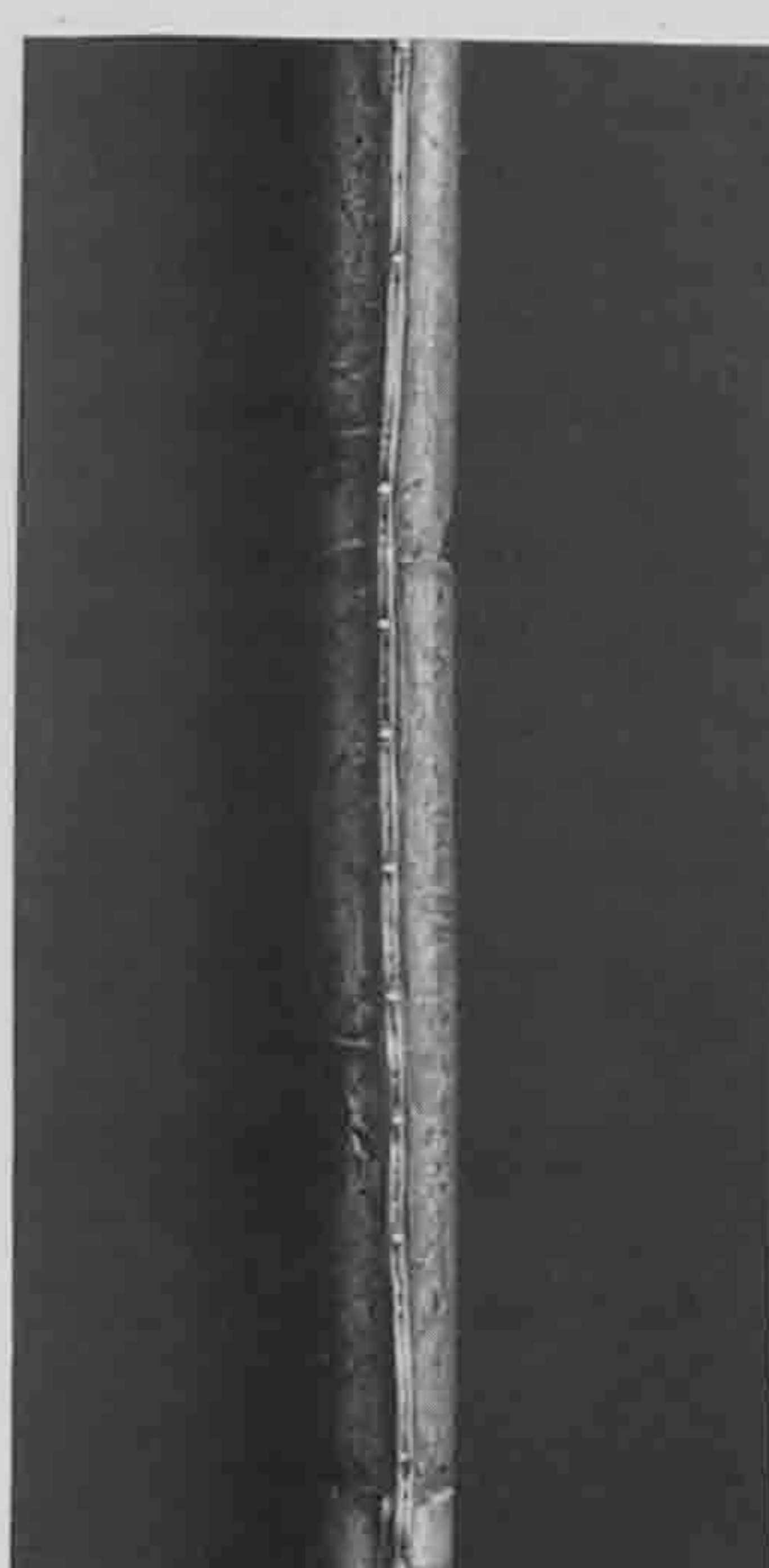
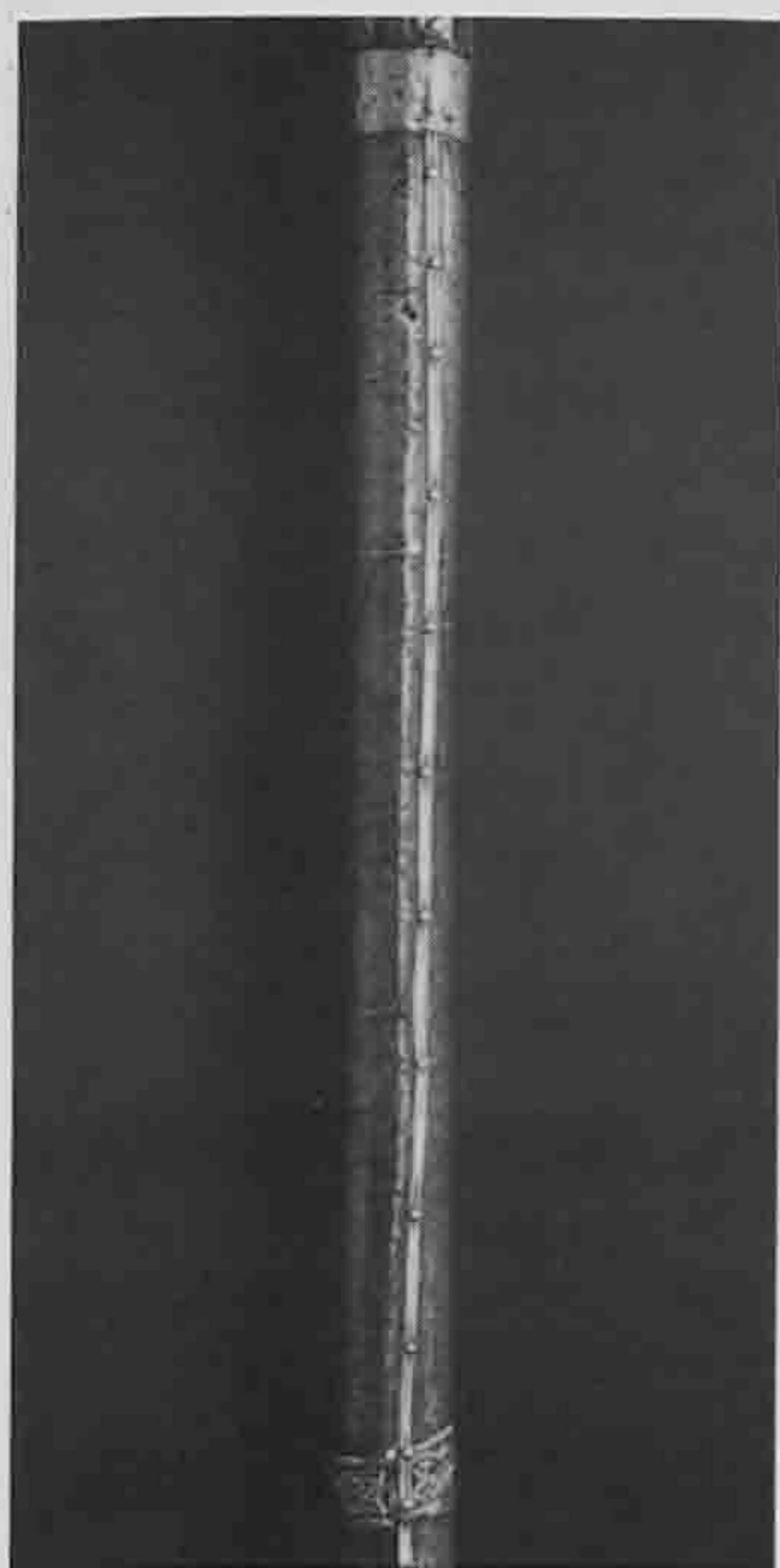


Fig. 58-61. Sections de la hampe, de sa partie supérieure (feuille n° 1) à sa base (feuille n° 4).

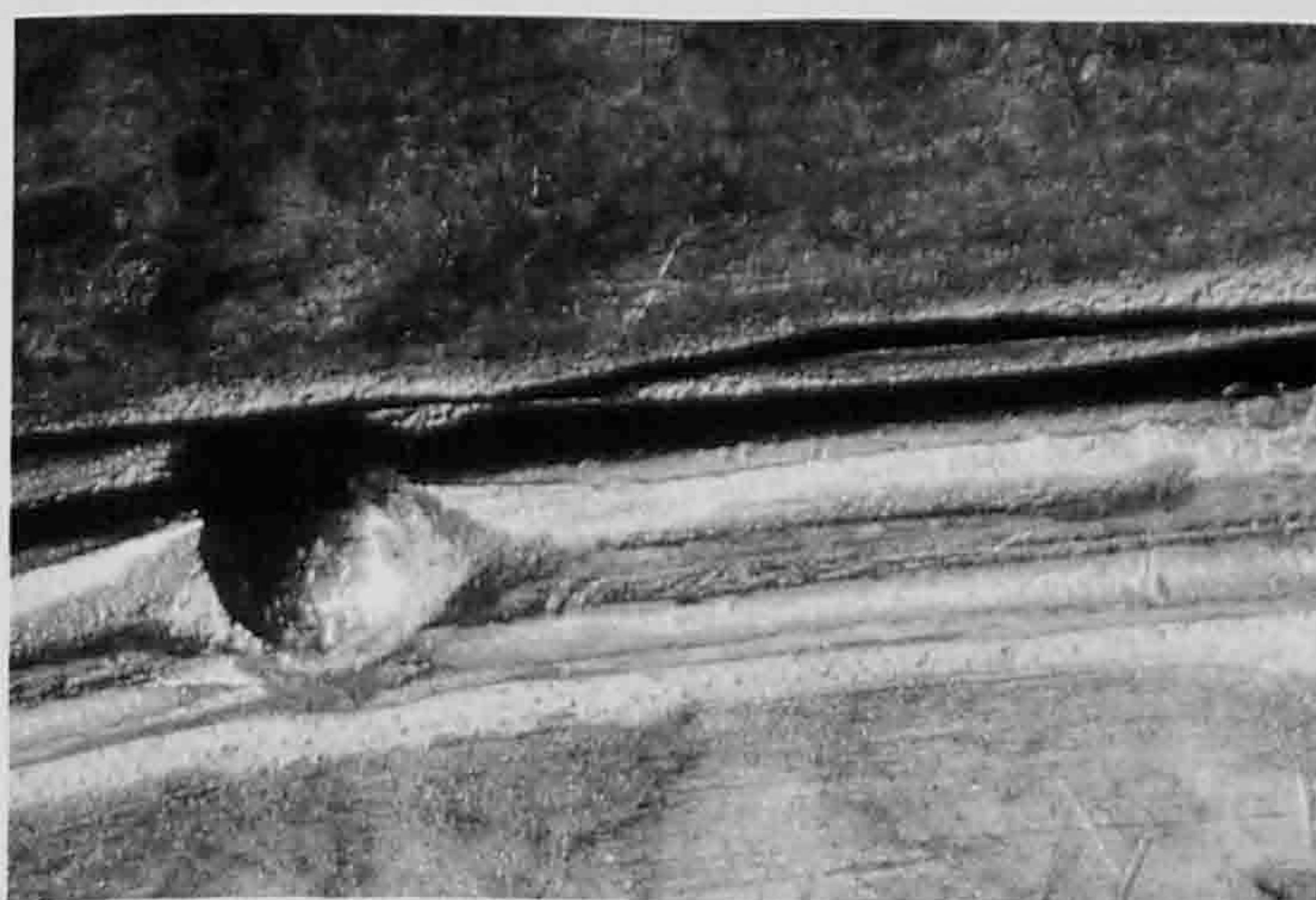


Fig. 62. Double fil d'argent encore partiellement doré. Il couvre la jointure des feuilles de la hampe et est fixé par des clous à tête ronde. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 64. Extrémité de la hampe. La base est émoussée et des clous ont été enfoncés tout au bord du bois.



Fig. 63. Base de la hampe. A mi-distance de l'extrémité et du bord de la feuille d'argent, une rangée de clous sans tête court sur le bois nu. Elle croise une rangée de clous disposés verticalement. D'autres clous du même type sont visibles à l'extrême bord du bois.



Fig. 65. Des fragments d'argent en très mauvais état subsistent à la base de la hampe.





Fig. 66. Base de la hampe. Système de fixation maintenant en place des fragments de qualités d'argent différentes.

On peut aussi envisager une autre explication. Il est possible que la crosse de saint Germain ait porté un sudarium. La présence de marques en quinconce sur trois des feuilles d'argent permet tout de même d'en douter. Il est dommage qu'on ne puisse vérifier cette hypothèse, car elle permettrait d'ajouter une page à l'histoire de la crosse. Il serait alors certain que la crosse a continué à remplir son office, bien après la mort de saint Germain, soit que ses successeurs se la soient transmise régulièrement (comme c'était l'usage à Canterbury, par exemple), soit que la crosse ait réintégré sa fonction après l'ouverture du tombeau de saint Germain en 1477 ou 1504, si l'on admet qu'elle a été initialement ensevelie avec le corps.

### 5.3 Ornementation du crosseron

La crosse de saint Germain est plus ouvragée dans sa partie supérieure, soit le crosseron (fig. 54, 70). Il

mesure 18,5cm à partir de l'anneau en cuivre doré qui le sépare de la hampe. L'intérieur du crosseron est recouvert d'au moins trois feuilles d'argent, de longueur irrégulière, qui sont fragmentées en plusieurs parties (six ?), dont l'aspect cassant et sombre, d'une teinte brunâtre, est très différent de celui des feuilles recouvrant la hampe (fig. 71-72). Ces feuilles sont non seulement maintenues par les habituels clous, mais encore fixées par des bandes (cinq horizontales, dont une a disparu, et trois verticales), également en cuivre doré. Ces dernières sont aussi parcourues, tous les 2cm, de clous en argent (fig. 54, 71, 73).

#### 5.3.1 Partie incrustée (fig. 53)

L'extérieur de la courbure est habillé d'une feuille d'or très pur. Sur cette platine, si fine et malléable qu'elle bombe par endroits, sont montés des filigranes simples aplatis ou cordés. Ils imitent des enfilades de perles, dessinent de petits serpents et entourent deux torsades de motifs en S (ou en 8), d'une longueur de 4cm chacun (fig. 74). C'est un filigrane en rang de perles, encadré de deux fils aplatis puis de deux rangs de perles plus fins, qui dessine la séparation entre les deux torsades. Il trace également leurs limites extérieures (fig. 75). Les petits serpents, disposés de part et d'autre des S, mesurent environ 1,5cm. Leur corps est constitué de deux « fils » cordés dessinant des boucles. Ils sont de type amphisbène, leurs deux extrémités se terminant par une tête en forme de tulipe (fig. 76). Les torsades sont constituées d'une succession de têtes d'oiseau stylisées, couplées et tête-bêche, reliées par des triangles fixés sur la partie supérieure des S. Ces triangles rappellent, sur un mode fortement stylisé, les insectes (abeilles, cigales, mouches ou autres papillons)<sup>46</sup> qui ornent de très nombreuses pièces d'orfèvrerie mérovingienne (fig. 74-75).

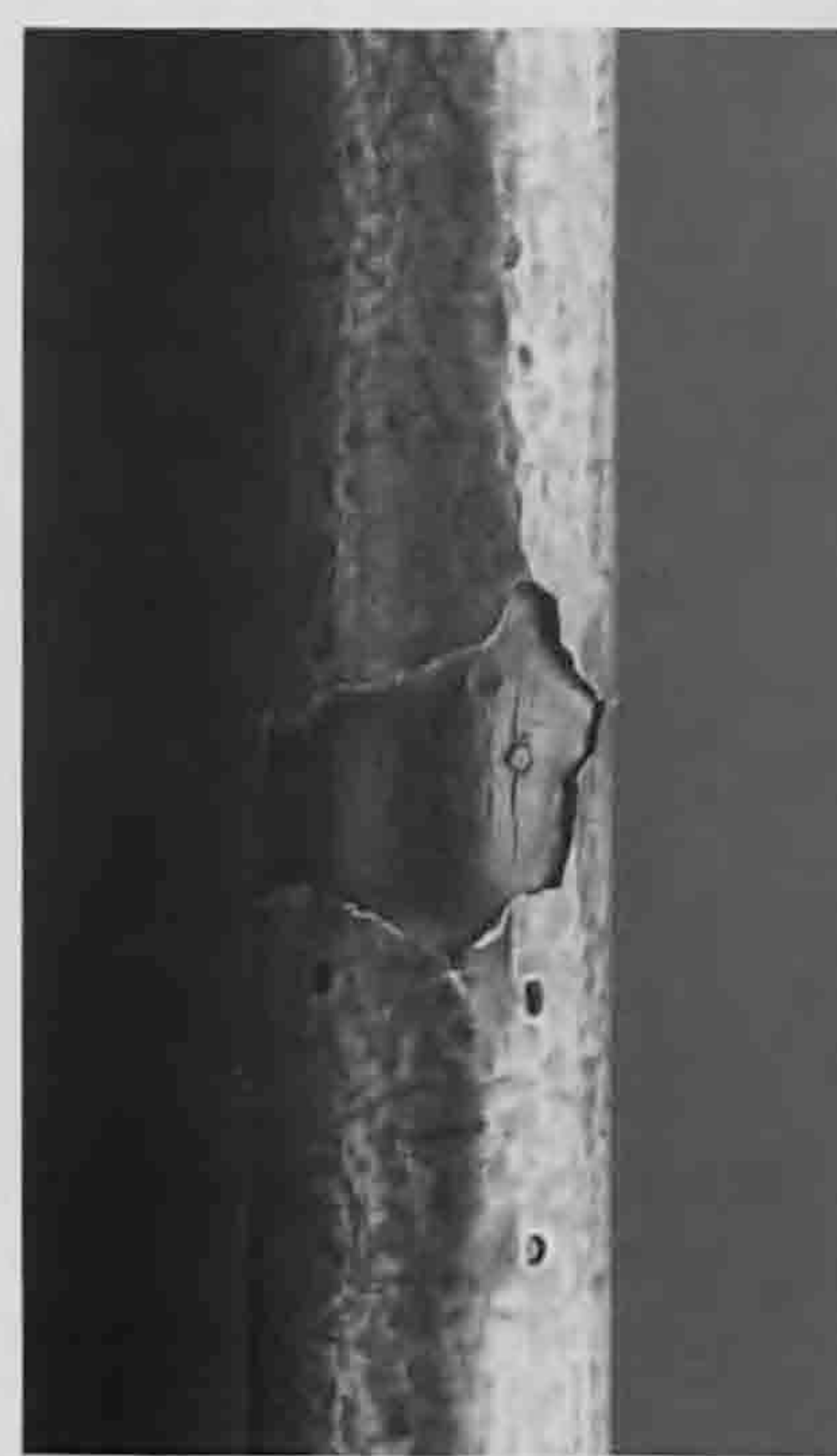


Fig. 67-69. Clous ou trous de clou disposés en quinconce au centre des feuilles d'argent n° 1 à 3.





Fig. 70. Vue des profils gauche et droit du crosseron.

Les têtes d'oiseau et les insectes sont cloisonnés. Sur le fond de toutes les alvéoles délimitées par des cloisons d'or, ont été collés des paillons gaufrés. Le gaufrage a été obtenu par estampage d'une mince feuille d'or (fig. 77). Dans certaines alvéoles où les paillons sont retroussés ou sont tombés (fig. 78-79), on distingue des têtes de clou, qui se présentent sous l'apparence d'une substance noirâtre et oxydée. La patine leur confère un aspect différent lorsqu'elles affleurent à la hauteur des cloisons (fig. 80). Les alvéoles en forme de trapèze ou en fer de lance ont ensuite été remplies de petits morceaux de grenat rouge, spinel ou grenat grossulaire - il n'est pas possible d'en déterminer plus exactement la nature -, taillés finement à plat.

Les triangles se subdivisent en trois alvéoles rouges dont l'une, en fer de lance, recoupe les deux autres qui sont trapézoïdales. La première représente la tête, ainsi qu'une partie du corps de l'insecte. Les secondes dessinent ses ailes repliées. Les têtes d'oiseau se composent de six à huit alvéoles rouges, dont deux sont également recoupées par une alvéole en fer de lance. Les alvéoles trapézoïdales entourent un éclat de verre vert transparent qui forme l'oeil (fig. 81). Le bec crochu, constitué d'une alvéole indépendante, est un morceau de verre bleu foncé transparent (fig. 82-83) - c'est la crasse qui l'a fait juger opaque par la plupart de ceux qui l'ont examiné - taillé en forme de goutte (fig. 82). Ces deux couleurs de verre, le vert et le bleu transparents, sont parmi les plus réfléchissantes pour les fonds métalliques. On les rencontre donc couramment dans l'orfèvrerie incrustée et, par la suite, dans l'orfèvrerie émaillée.



Fig. 71. Le revêtement d'argent, arraché par endroits à l'intérieur de la courbure, est maintenu par des bandes en cuivre doré (la 3<sup>e</sup> bande horizontale manque et la verticale gauche est sectionnée).



Fig. 72. Détail de l'intérieur de la courbure. L'argent est particulièrement corrodé et friable. Agrandissement : 2,5 x.



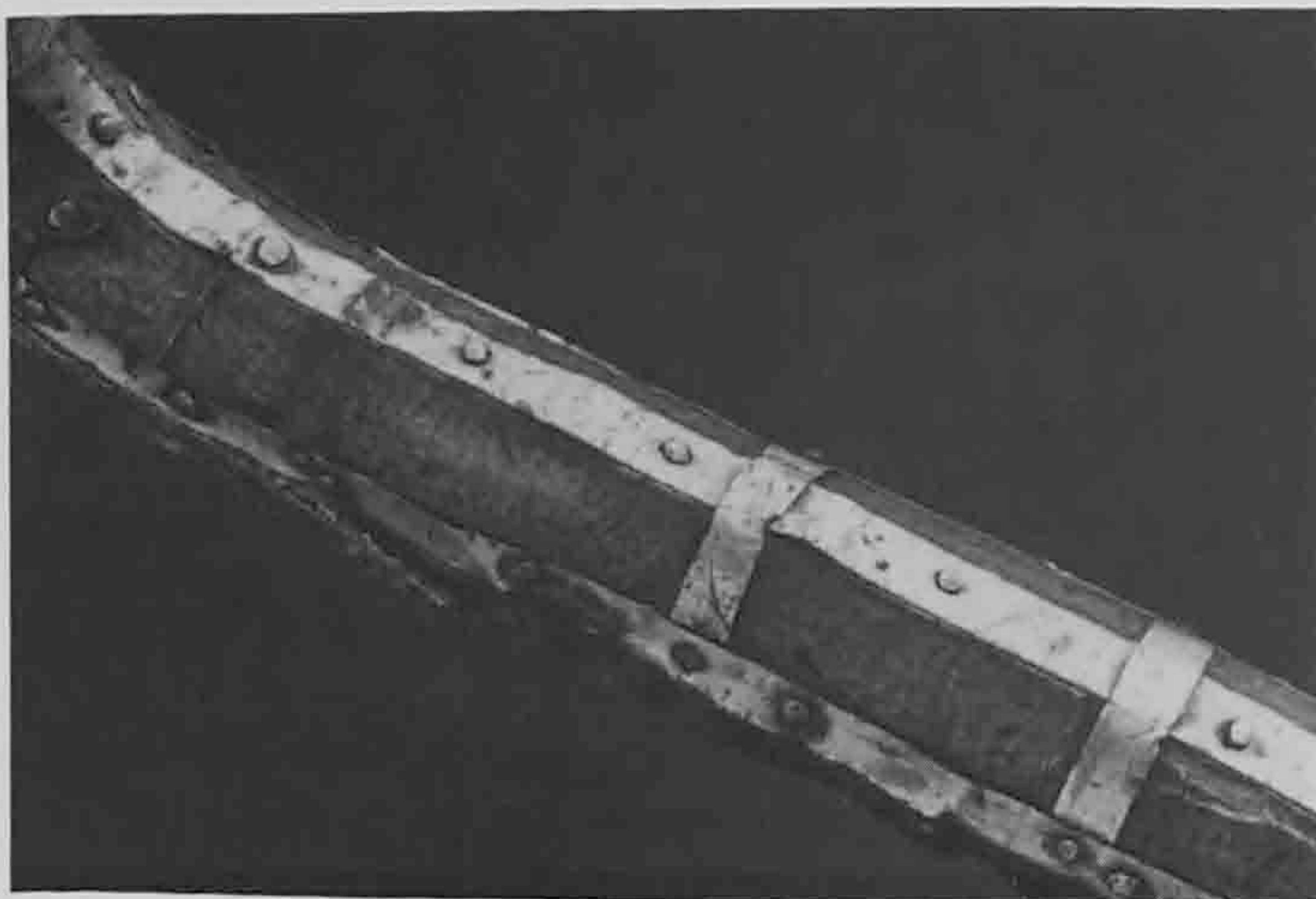


Fig. 73. Des bandes de cuivre doré quadrillent l'intérieur du crosseron.

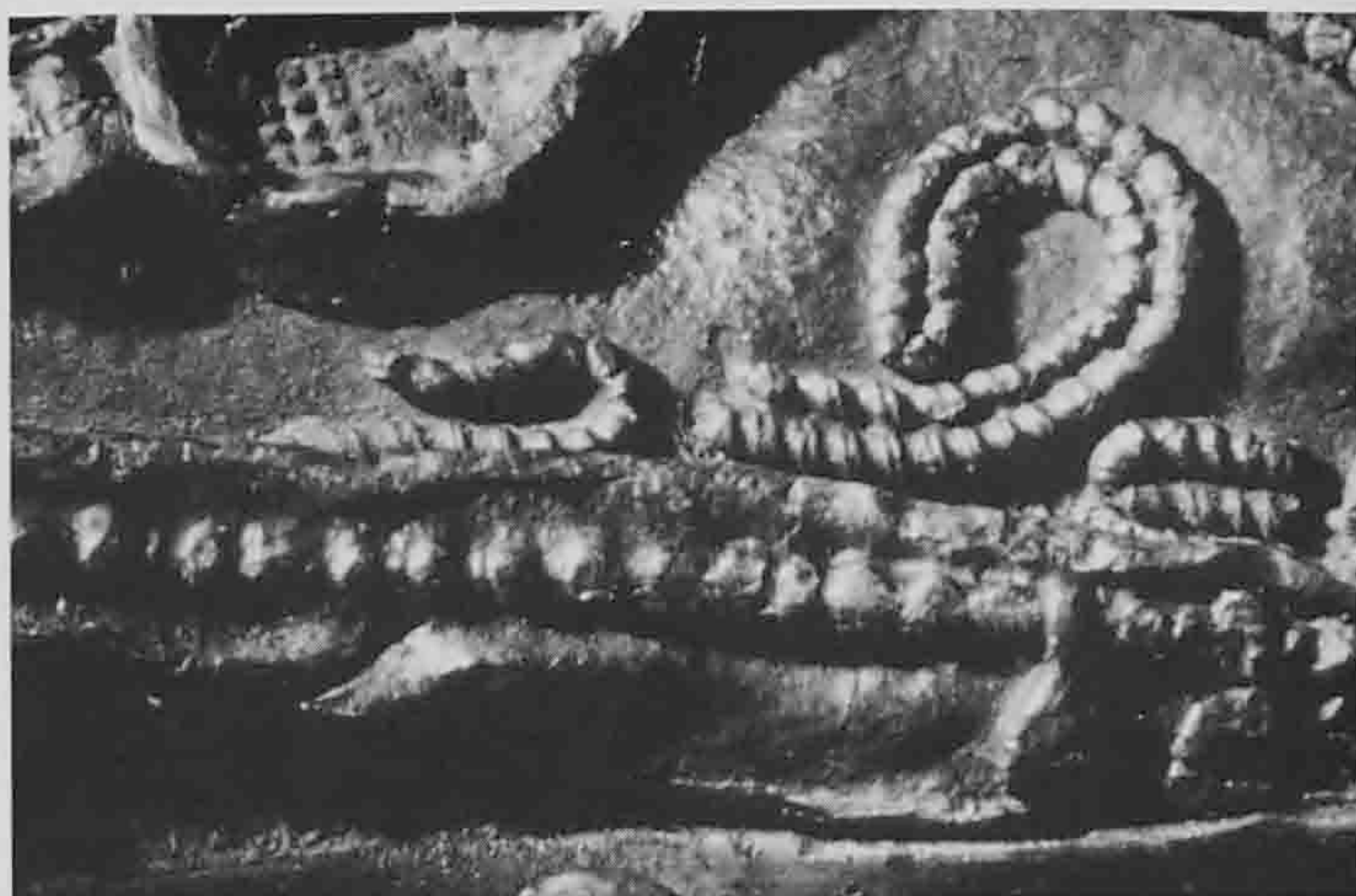


Fig. 76. Filigrane de la partie incrustée : bord du cloisonné (alvéole vide en forme de goutte), rang de perle fin et fil aplati bordant les motifs torsadés, serpent à deux têtes en forme de tulipe, dont le corps est constitué d'un double «fil» torsadé. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 74. Partie incrustée. Vue d'ensemble du motif.

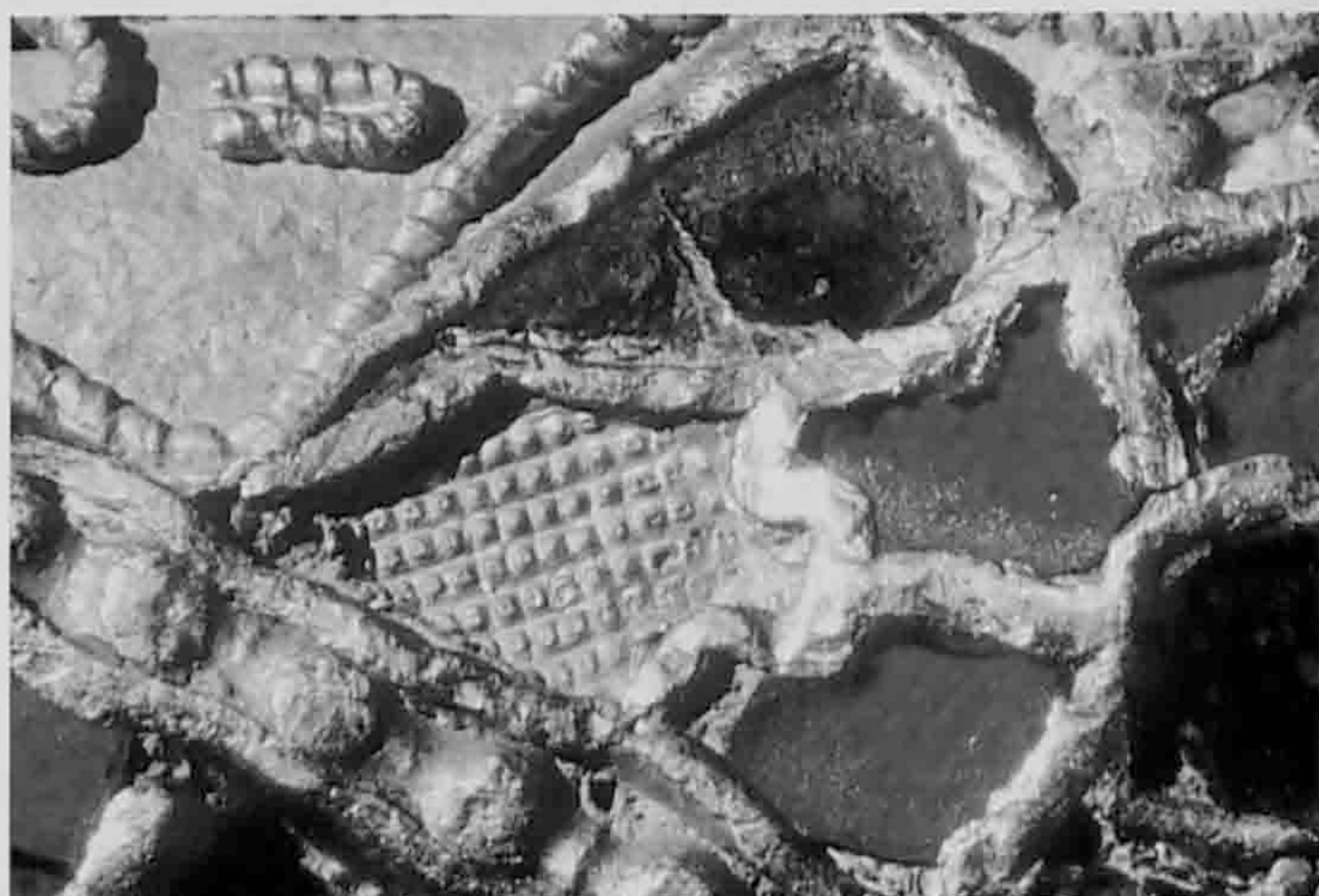


Fig. 77. Une alvéole vide d'incrustation découvre un paillon d'or gaufré. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 75. Vue d'ensemble de la décoration filigranée-incrustée : rang de perles médian et motifs en S (ou en 8), composés chacun de deux têtes d'oiseau et d'un triangle figurant un insecte. La cassure du motif apparaît clairement.

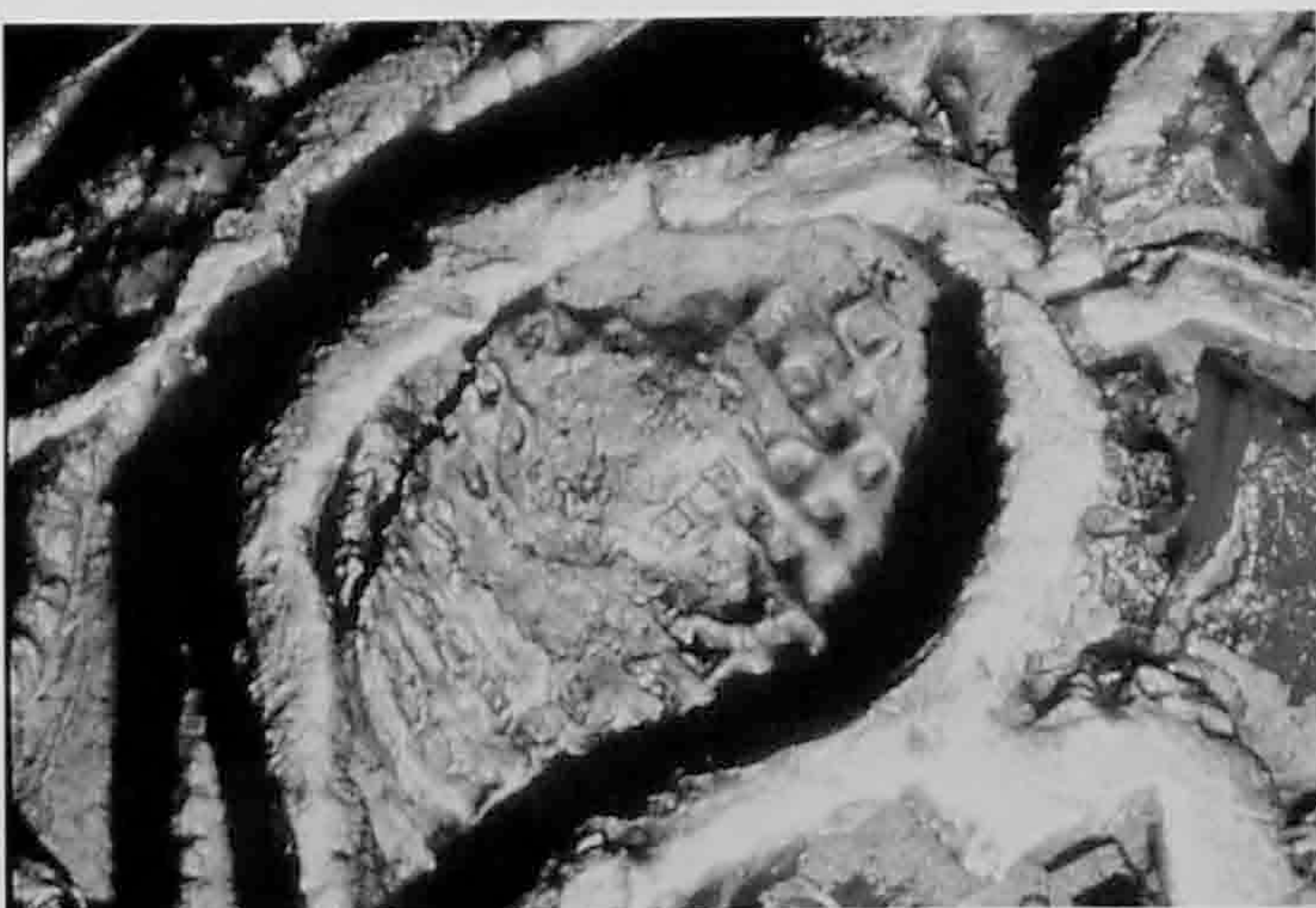


Fig. 78. Un paillon retroussé, qui a glissé, laisse apparaître une matière sombre. Agrandissement : 8 x.



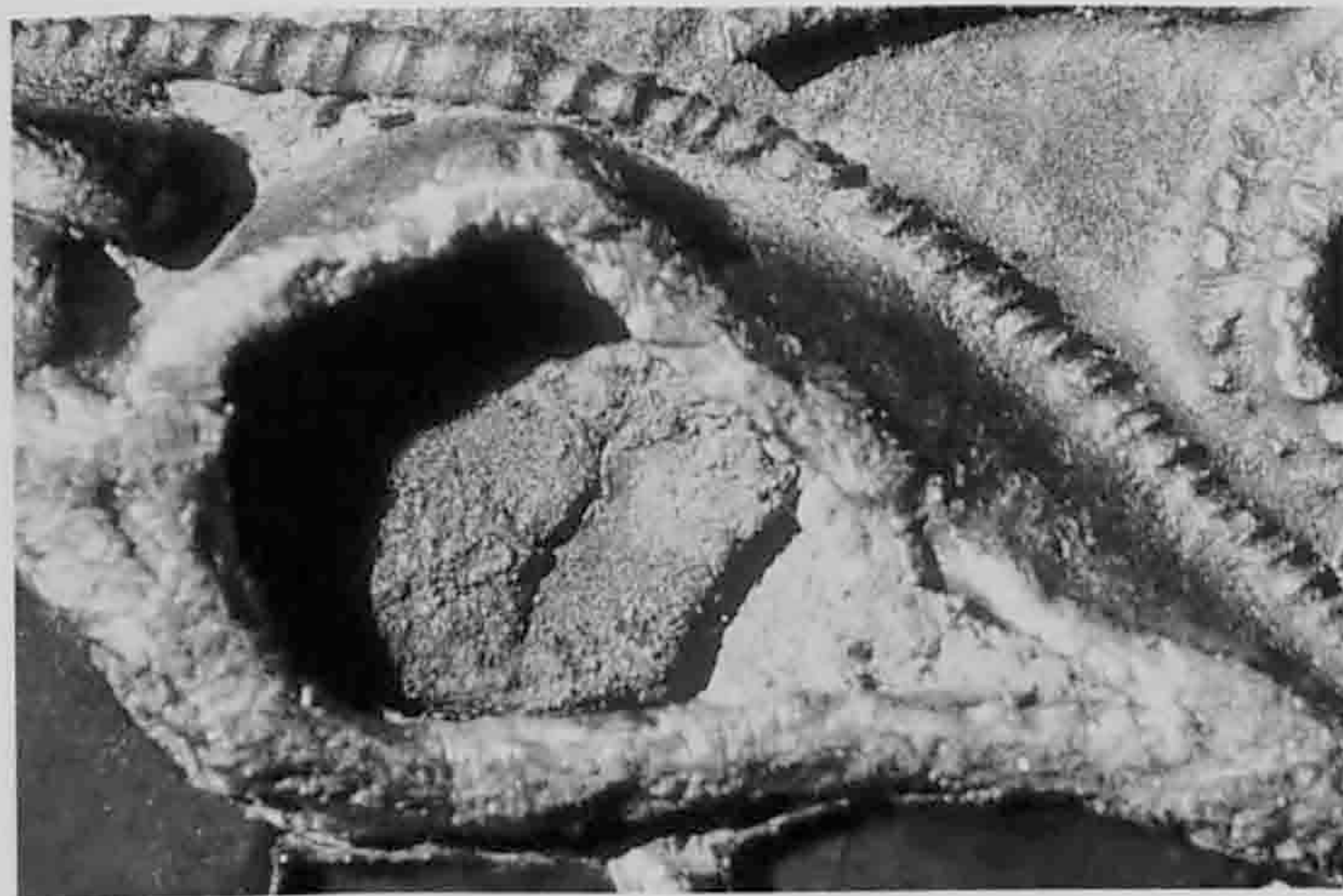


Fig. 79. Un clou occupe le fond d'une alvéole en forme de goutte dont l'incrustation et le gaufrage ont disparu. Agrandissement : 4 x.



Fig. 82. Alvéole bleue en forme de goutte (bec de l'oiseau). Deux alvéoles vides contiennent les résidus d'un produit de nettoyage ou d'un mastic ayant servi à coller les paillons. Agrandissement : 2,5 x.

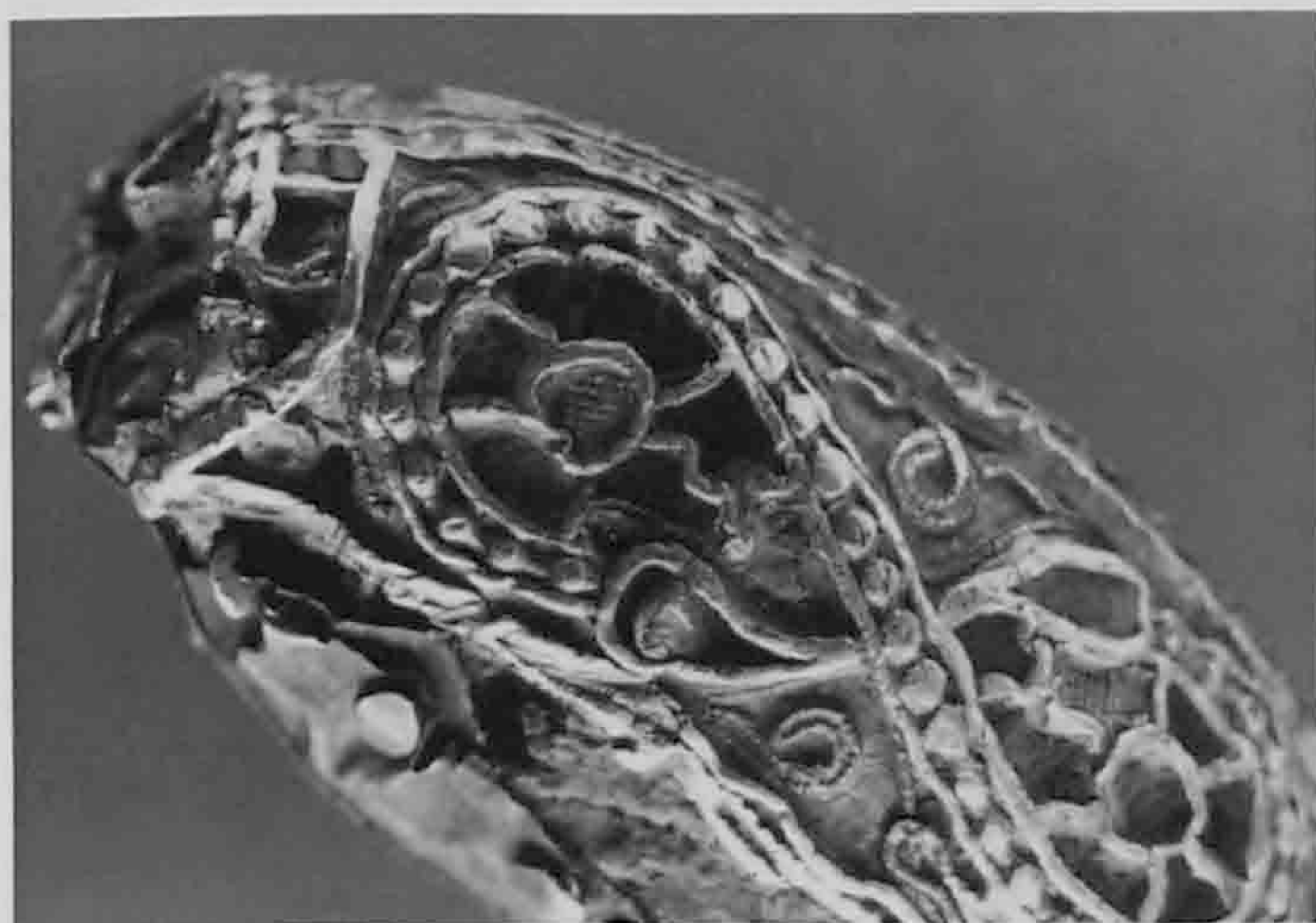


Fig. 80. Extrémité du crosseron. Vue de profil. Un clou à moitié déchaussé émerge d'une alvéole en forme de goutte.



Fig. 83. Détail du verre bleu sur lequel apparaissent des bulles d'air. Agrandissement : 10 x.

### 5.3.2 Partie émaillée

Une décoration fondamentalement différente occupe la partie inférieure du crosseron. Il ne s'agit plus de motifs animaliers stylisés, mais d'une ornementation géométrique. Initialement, huit plaquettes, approximativement de mêmes dimensions qu'un motif en S (4cm de long sur 1cm de large), étaient disposées sur deux rangs (fig. 84-85). Elles contenaient 7 à 12 alvéoles (le plus souvent 8 ou 9) dans lesquelles subsistent quelques émaux translucides, alternativement rouges et verts, cloisonnés en forme de chevrons. Les plaquettes, elles-mêmes cloisonnées, sont maintenues assez sommairement sur une platine fixée sous celle des deux rangées de filigranes et de torsades (fig. 75, 84). Cette plaque de base de la partie émaillée est d'une nuance dorée plus claire que celle de la partie incrustée. Il s'agit d'un alliage d'or moins pur. Les émaux, bien que posés à même la plaque (c'est-à-dire sans paillon), reflètent fortement la brillance du métal. Le rouge pourpre (nettement distinct du grenat par sa teinte plus sombre) et le vert (plus clair que « l'œil » des têtes d'oiseau) sont

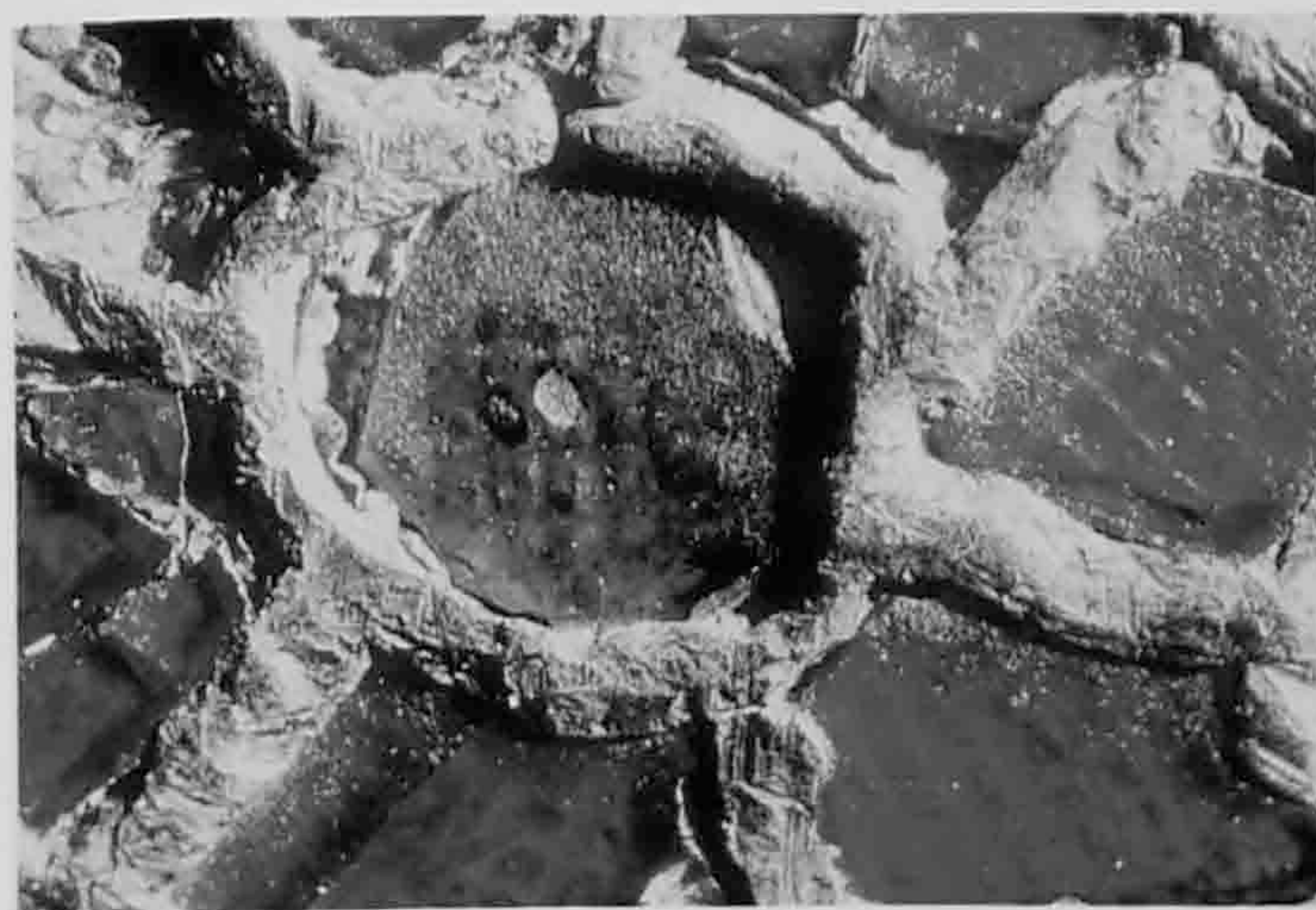


Fig. 81. Cloisonné incrusté. Les fines plaques de grenats et le morceau de verre vert (l'œil grossièrement taillé de l'oiseau) sont maintenus par de minces cloisons en or rabattues par-dessus. Agrandissement : 4 x.



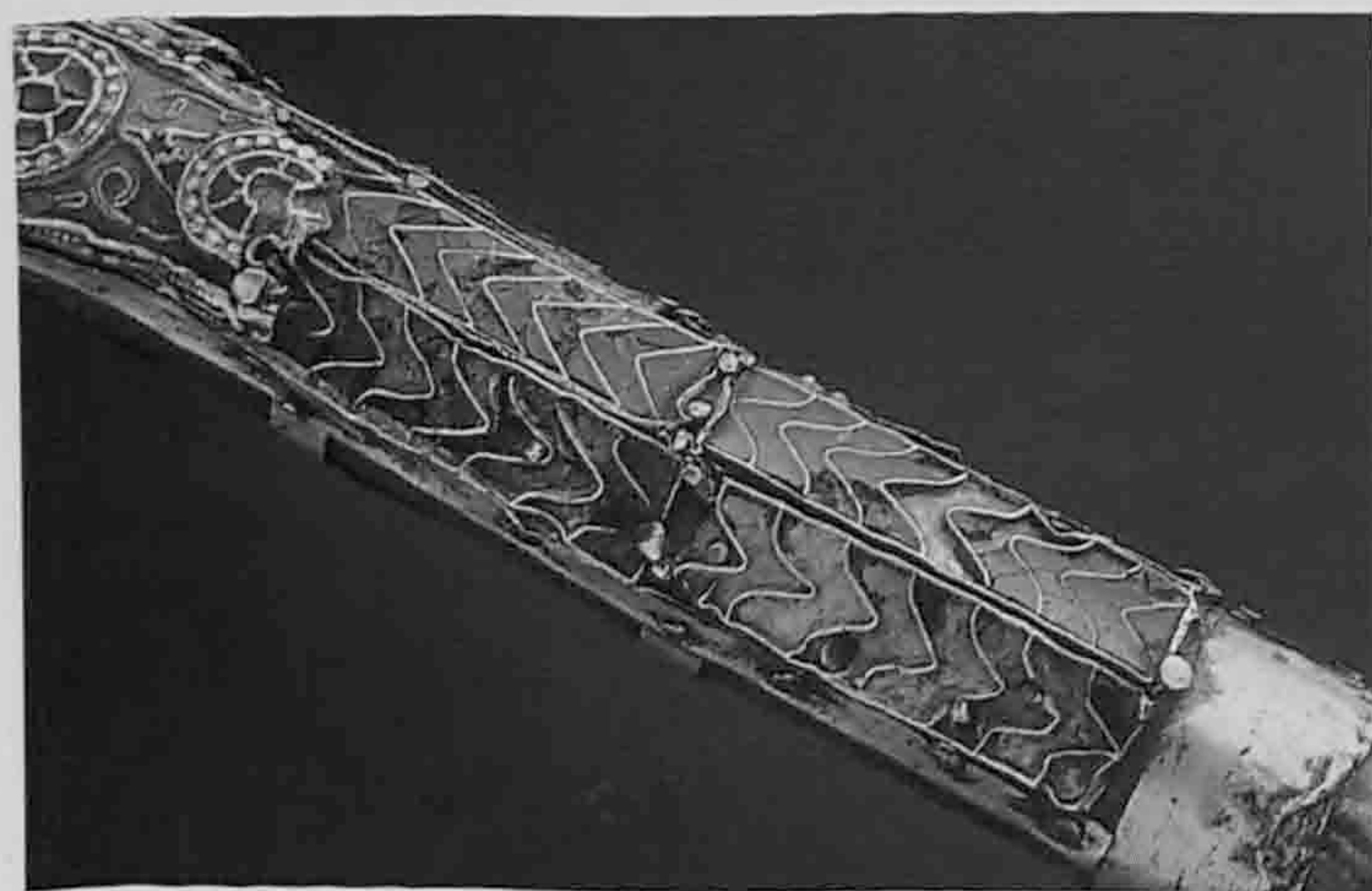


Fig. 84. Partie émaillée. Vue d'ensemble. On note la disposition anarchique des clous.



Fig. 85. Vue «dorsale» du crosseron. La plaque de la partie émaillée est fixée sous celle de la partie incrustée.

beaucoup plus translucides que les incrustations des motifs torsadés (fig. 86). Cette transparence est obtenue par la faible épaisseur de verre que permet l'émail (fig. 87).

Les bandes cloisonnant les plaquettes les unes des autres n'ont pas été limées, elles sont en dents de scie

(fig. 88-89). Bien qu'il soit aussi difficile d'attribuer ce détail technique à l'action de l'outil qui a servi à découper les bandes qu'à une volonté expresse de l'orfèvre, il ne semble pas qu'il traduise un manque de soin, mais peut-être plutôt un souci esthétique.



Fig. 86. Les émaux. Motif alterné de chevrons rouge sombre et vert émeraude transparents. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 87. L'émaillage et ses cloisons internes. Les cloisons ont été limées pour obtenir un nivellement des alvéoles remplies d'émail à ras bord. Quelques bulles d'air apparaissent dans le verre. Agrandissement : 5 x.

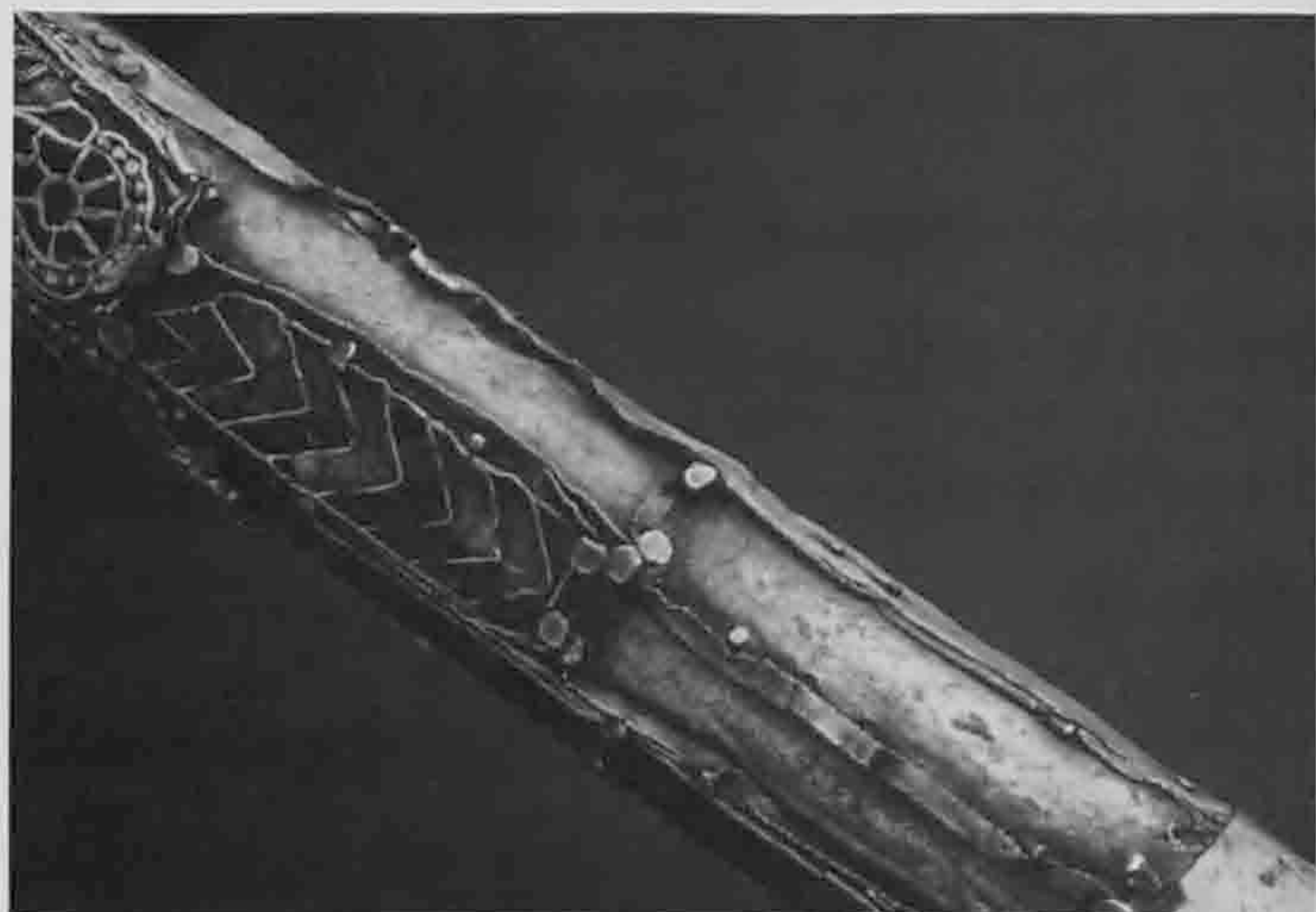


Fig. 88. Cloisons dentelées vides de plaquettes d'émail.





Fig. 89. Détail d'une cloison dentelée séparant deux plaquettes émaillées. Agrandissement : 8 x.

## 5.4 Etat de conservation

### Le bois

Bien qu'il présente un net gauchissement (torsion maximale de 1,5cm à la hauteur de la bague n° 1), le bois de la crosse est en très bon état. Il n'a pas souffert de l'humidité. Fendu en plusieurs endroits, il ne présente pourtant aucun signe de décomposition. Les attaques habituelles des micro-organismes (champignons, bactéries) et insectes xylophages ne paraissent pas l'avoir affecté (fig. 55, 63).

La base du bâton est légèrement écrasée, comme si elle avait été émoussée. Une usure si étonnamment discrète est peut-être imputable à la présence d'un socle (fig. 64). Les quelques trous repérés tendent à en confirmer l'existence et suggèrent même, comme cela a été proposé plus haut, qu'une pointe métallique le terminait. On se remémorera à ce propos la symbolique théologique précise attachée à la pointe des crosses (de même qu'à la volute d'ailleurs). Les clous plantés au bord du bois constituent tout de même un point d'achoppement à cette hypothèse. On serait presque porté à croire que le bois a été scié.

### Le revêtement d'argent

Le manteau d'argent, si mince que des trous d'usure apparaissent le long du bâton, est même arraché sur une surface de 3 x 1,5cm, à 40cm de la base de la hampe (fig. 68).

Comme cela a déjà été précisé, le double fil qui fixe le revêtement d'argent s'arrête net à une dizaine de centimètres de la base du bâton (fig. 61).

On a préalablement souligné la friabilité des feuilles d'argent recouvrant l'intérieur de la courbure. Deux morceaux s'en sont d'ailleurs détachés (fig. 71-72). À l'aspect de l'argent, on constate qu'il s'agit du même

alliage que celui qui subsiste dans un état très fragmentaire à la base du bâton (ce que confirme l'analyse des composants) (fig. 65-66).

Les bandes en cuivre doré, malgré une oxydation marginale (perceptible sur l'anneau, fig. 90), sont dans l'ensemble peu endommagées. Relevons toutefois que l'une des bandes horizontales (n° 3) est tombée et que la bande verticale gauche, retroussée à la naissance de la courbure, est sectionnée à quelques centimètres de l'extrémité de la crosse (fig. 71).

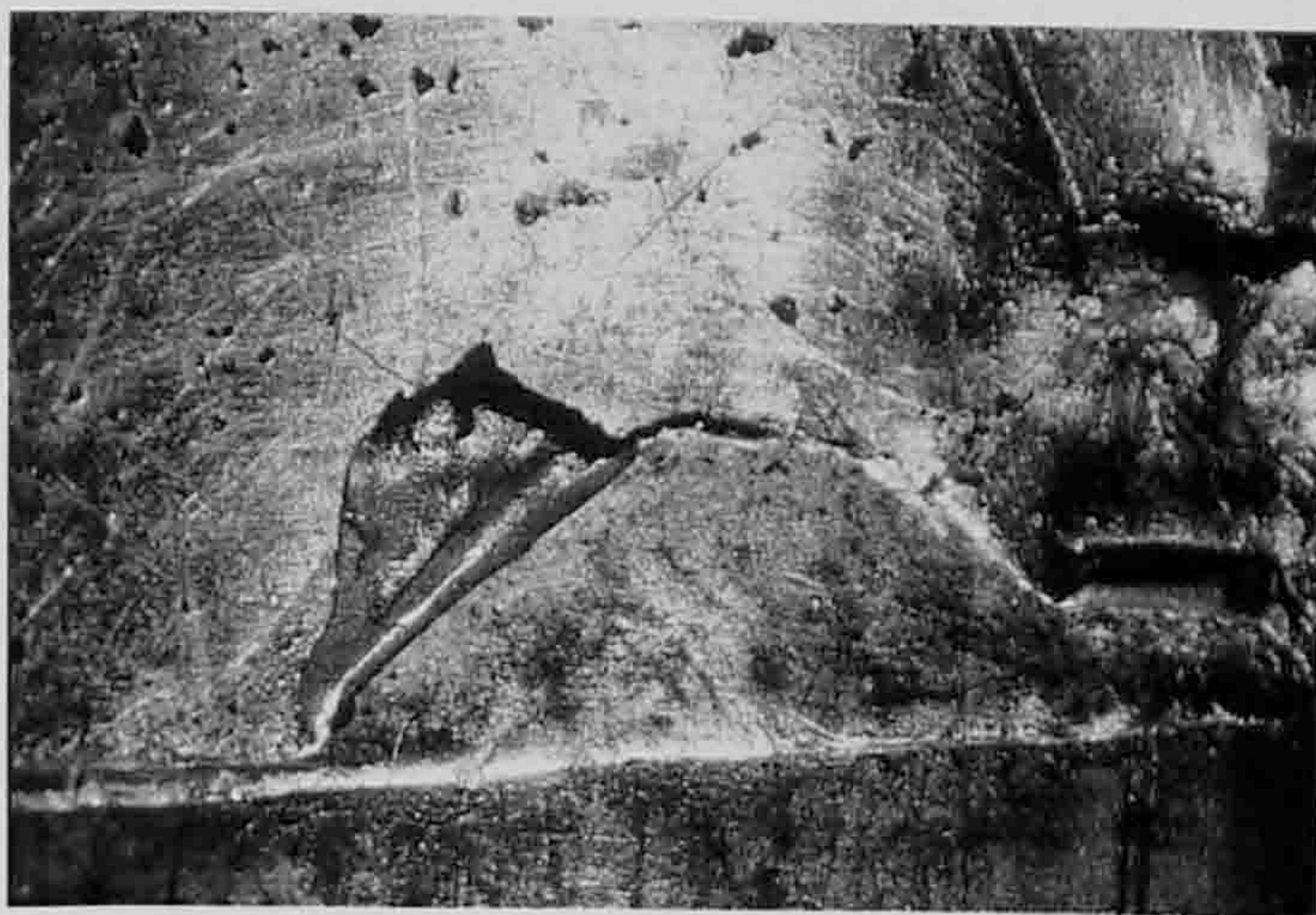


Fig. 90. Anneau en cuivre doré. Des points d'oxydation apparaissent sur la dorure qui se détache partiellement. Agrandissement : 3,5 x.

### La partie incrustée

La partie incrustée occupait initialement, c'est presque certain, la totalité de l'extérieur du crosseron. Il est très difficile de se prononcer sur son prolongement, à l'origine, sur l'intérieur également ; l'habillage des bandes de cuivre ressemble cependant à un rafistolage postérieur. Si l'on s'en tient au minimum de douze motifs originels en S, huit d'entre eux subsistent entièrement et un partiellement, tandis que trois ont totalement disparu (fig. 53). Des dix triangles intercalés entre les S, sept sont encore en place.

Les morceaux de verre incrustés et surtout les grenats des S conservés sont fissurés, fendus et craquelés en maints endroits, particulièrement dans la partie la plus prononcée de la courbe (fig. 91). Un tiers des alvéoles des seize têtes d'oiseau qui subsistent intactes est vide d'incrustations, de même que le 40% des triangles qui relient les S, laissant apparaître le gaufrage d'ordinaire recouvert (fig. 77).

L'emploi du grenat pour décorer une surface courbe, même faiblement bombée, n'est pas idéal, précisément parce que les pierres se brisent et tombent facilement. Le recours au verre aurait été plus adéquat<sup>47</sup>. La présence du grenat, techniquement exceptionnel dans le cas présent, atteste la préciosité de l'objet. Selon les très récentes recherches de



S. Greiff et A. Banerjee (1994), qui se sont penchés sur la nature des incrustations rouges si fréquentes dans l'orfèvrerie mérovingienne, les pièces de grande qualité ne sont en effet jamais (contrairement aux fibules discoïdes communes, par exemple) décorées d'imitations en verre, mais toujours de grenats. La méthode utilisée par les deux chercheurs (réflectographie en infrarouge) permet non seulement de distinguer la pierre du verre, mais encore d'identifier différents types de grenats tels que le pyrope, très fréquent, le spinel, ou l'almandin<sup>48</sup>.



Fig. 91. Incrustations en mauvais état de conservation. Agrandissement : 2,5 x.

Au dommage subi par l'ensemble de cette ornementation - on pense à un arrachage pur et simple, étant donné son état (fig. 75, 84, 88) - s'ajoute une grande fragilité imputable à la malléabilité de l'or quasiment pur. Le travail en filigrane en a particulièrement souffert. Les rangées de perles sont écrasées et les petits serpents ne subsistent pas toujours intégralement (fig. 53, 75). Leur vulnérabilité est accrue par le fait que les fils sont creux. Il s'agit en réalité de petites lanières d'or découpées dans une plaque et enroulées sur elles-mêmes (fig. 76).

### L'extrémité

L'extrémité de la courbure a un aspect étrange (fig. 80, 92). Il est difficile de dire à quoi elle ressemblait. Le bois est à cet endroit recouvert d'une feuille d'argent et de la bande verticale médiane. Les fibres du bois révèlent que l'on a accentué la courbure de la crosse en coupant l'extrémité de la branche en biais. Un vide demeure donc entre le revêtement métallique et son support, ce qui fragilise l'extrémité de la crosse. On constate que des résidus de matière ont été rabattus sur le bois. L'extrémité a donc probablement été arrachée. Il est cependant douteux que la crosse ait été terminée par une figure animale ou



Fig. 92. Extrémité du crosseron bordée par un rang de carrés de grenats. Une alvéole triangulaire vide et des résidus de métal sont rabattus sur la feuille d'argent et la bande en cuivre qui recouvrent l'extrémité.

humaine, comme c'est le cas pour nombre de crosses irlandaises. L'extrémité devait être plus simple. Une rangée d'une douzaine de carrés de grenat (dont trois sont intacts), suivie d'une autre de perles d'or marquant la fin des motifs torsadés (invisible sur fig. 53 aussi bien que sur le dessin de G. Haseloff, fig. 93), formait apparemment un cercle. Au-delà de ce cercle déformé par l'écrasement, subsiste une alvéole vide et incomplète qui paraît triangulaire.

L'ornementation de la partie incrustée de la crosse se terminait sans doute par une sorte de disque en cloisonné rayonnant (d'un minimum de six rayons). G. Haseloff en propose un schéma très plausible

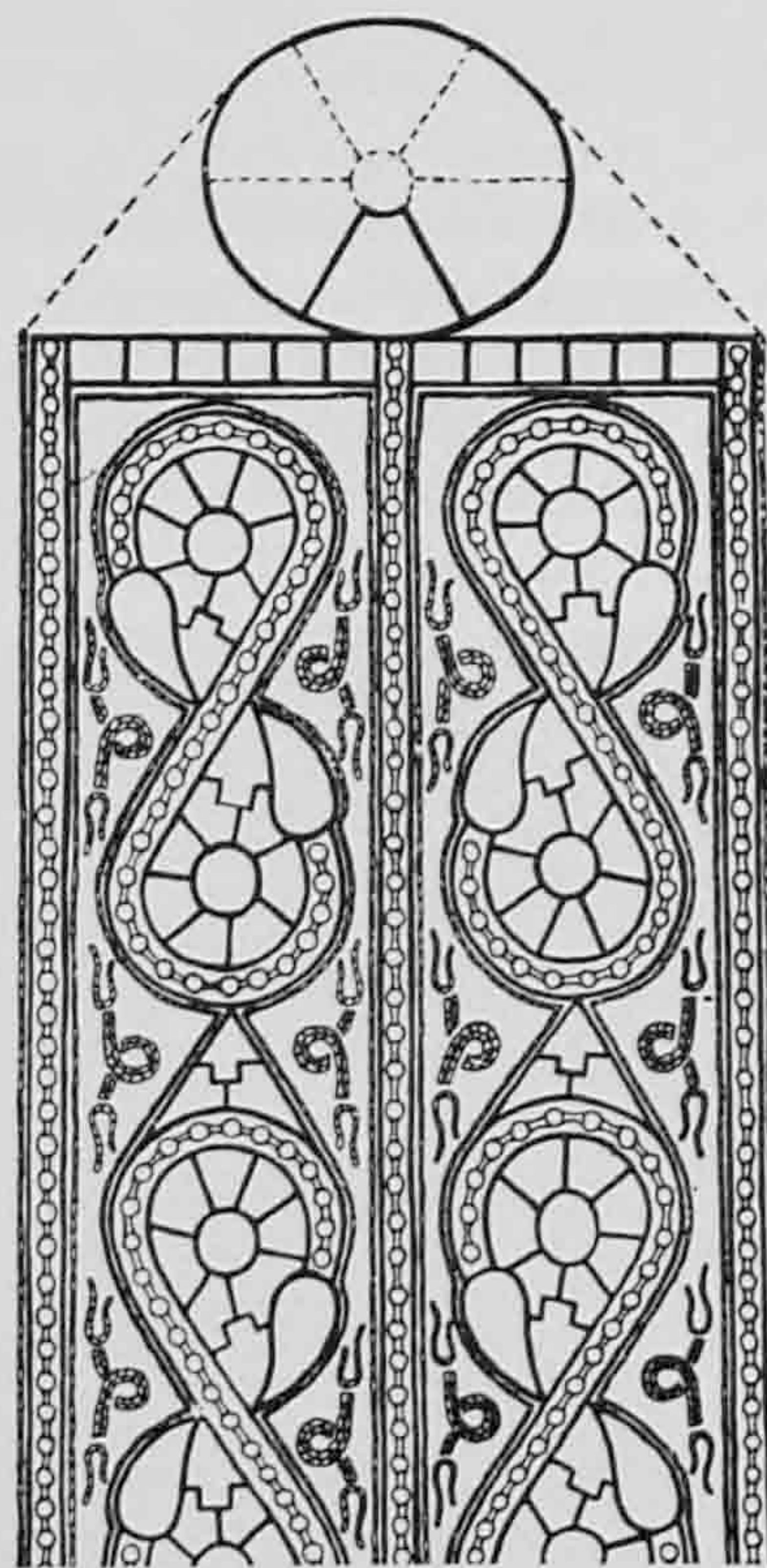


Fig. 93. Schéma de reconstitution de l'extrémité du crosseron. Dessin Günther Haseloff.



(fig. 93). Ce type de motif, tout à fait proche des têtes d'oiseau des torsades, quoique plus simple, figure fréquemment sur des bagues ou de petites fibules discoïdes. Il orne par exemple une bague provenant d'une tombe féminine de Mahlberg et conservée au Musée de Fribourg-en-Brisgau, ainsi qu'une fibule en argent découverte dans une tombe féminine du V<sup>e</sup> s. à Graben-Neudorf et conservée au Badisches Landesmuseum de Karlsruhe. On le retrouve également sur la paire de fibules pisciformes, de la première moitié du VI<sup>e</sup> s., découvertes dans la tombe n° 14 de la nécropole de Bülach (argent, or, grenats et verre vert cloisonnés) et conservées au Musée national suisse à Zurich, sur lesquelles il dessine la tête des poissons.

En lieu et place de ce motif, on peut aussi imaginer qu'un cabochon terminait la crosse. Il ne paraît en fait pas raisonnable, compte tenu des éléments disponibles, de pousser la réflexion plus avant.

#### La partie émaillée

La décoration de la partie incrustée est dans son ensemble en nettement meilleur état que les bandes de chevrons insérées pour combler les pertes. Les plaquettes émaillées sont maintenues à l'aide de clous fixés un peu n'importe où, comme si on avait eu de la peine à les maintenir en place ou comme si elles avaient subi plusieurs manipulations (fig. 84, 94). Trois des huit plaquettes sont de plus totalement



Fig. 94. Sur les radiographies, des disparités apparaissent clairement dans l'implantation des clous qui fixent les différentes parties.



vides d'émaux aussi bien que de cloisons (fig. 88). Des cinq subsistant, une seule est intacte. Les cloisons ont été écrasées ou renversées en maints endroits (fig. 95). Enfin, l'émail de toutes les alvéoles sans exception est brisé. On peut dire en bref que près des deux tiers de cette ornementation ont disparu (fig. 53).



Fig. 95. Détail d'émaux en relativement mauvais état. Les cloisons sont tordues, renversées et vides en de nombreux endroits. Agrandissement : 2,5 x.

## 5.5 Moyens de conservation

Il ne semble pas que la crosse ait jamais bénéficié d'un quelconque traitement visant à la préserver des outrages du temps (en tout cas pas depuis 1977). On ne sait pas à quand remonte le nettoyage dont les restes ont été relevés sous forme de dépôts blanchâtres sur les entrelacs et les paillons (à moins qu'il ne s'agisse dans ce cas précis de résidus de gomme ayant servi à fixer les paillons<sup>49</sup> (fig. 82).

Il semble en tout cas qu'aucune mesure n'ait été prise concernant le bois. Or c'est certainement, en raison de son altérabilité, la partie qui aurait été soignée en priorité. Rien ne permet cependant d'exclure que la crosse ait été cirée. On recourait en effet autrefois à ce procédé, dans le but de consolider les bois archéologiques.

Les seules dispositions qui semblent avoir été prises visaient plutôt à protéger la crosse de la convoitise. Comme cela a été dit plus haut, c'est dans ce dessein qu'on l'a enfermée dans une boîte et qu'on l'a déposée plus tard dans un coffre bancaire, puis dans la chambre forte du Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont.

Toute manipulation fut probablement jugée superflue en raison de la conservation relativement bonne de la crosse. Malgré les vicissitudes dues à l'action humaine, telles qu'arrachage et écrasement, et malgré l'extrême fragilité des éléments en argent qui subsistent

à la base du bâton, il n'y a pas lieu d'envisager de mesure particulière de conservation ou de restauration pour l'instant.

## 5.6 Conclusion

L'état plus ou moins bon de l'ornementation de la crosse n'altère en rien sa valeur, ni celle du travail d'orfèvrerie.

On l'a vu tout au long de la description, les matériaux utilisés pour la confection de l'objet sont précieux. L'orfèvre n'a pas cherché à épargner l'or presque parfaitement pur, puisqu'une grande partie de l'ornementation est en filigrane, solution nettement moins économique qu'un cloisonné total de la surface. Bien que les paillons soient constitués d'un alliage moins riche, ils n'en sont pas moins en or. C'est assez rare pour l'orfèvrerie cloisonnée mérovingienne qui substitue d'ordinaire à l'or l'argent doré (métal qui est d'ailleurs également présent en grande quantité dans l'ornementation de la crosse). Les matières choisies pour le sertissage sont aussi particulièrement riches. On a exposé l'usage fréquent, parce que plus commode et moins onéreux, du verre rouge en lieu et place du grenat, option qui n'a pas été retenue pour la crosse. On sait encore que l'usage du verre bleu coûtait très cher, puisque la matière première servant à sa coloration, le saphre (extrait à partir de sulfite de cobalt, le peroxyde pur de cobalt étant extrêmement rare à l'état naturel), devait être importée de loin. Le traitement de cet oxyde fournit le fameux azur tant prisé au Moyen Âge (Gauthier 1972, p. 21-23). Même si les morceaux de verre bleu de la crosse sont des récupérations de tesselles de mosaïque (procédé courant au Moyen Âge), ils n'en manifestent pas moins démonstrativement le luxe de l'objet.

Si la crosse est précieuse en raison des matières employées, elle l'est aussi par la qualité de leur traitement.

L'idée extrêmement ingénieuse de camoufler, sous les paillons des alvéoles, les clous qui maintiennent la plaque des incrustations est la preuve la plus éclatante du talent de l'orfèvre (ou des orfèvres). Bien que ce système ait été constaté uniquement dans les alvéoles bleues, il est difficile d'affirmer que les paillons d'autres alvéoles ne cachent pas, eux aussi, des clous. Il y a toutefois suffisamment d'alvéoles bleues pour assurer la fixation de la plaque. Leur forme en goutte leur confère de plus une taille supérieure à celle des autres alvéoles. Elle est, de ce fait, plus adéquate. D'autres détails techniques comme la soudure des torsades, si subtile qu'elle est imperceptible, le fixage des feuilles d'argent, la finesse du filigrane et des entrelacs, repoussés d'une main sûre, ou la taille très mince des pierres et de la verroterie garantissent eux aussi un savoir-faire certain.



## 6.1 Objectifs

Les méthodes d'analyse étant constamment affinées, la recherche scientifique permet de plus en plus souvent de combler les lacunes des données historiques. En ce qui concerne la crosse de saint Germain, des analyses ont été entreprises dans le but de répondre le mieux possible aux questions qui servent de fil rouge à cette étude : datation et provenance. La détermination de l'essence du bois, sa datation (à défaut de celle du métal qui est impossible), l'identification des matériaux qui composent l'ornementation de la crosse, ainsi que les caractéristiques techniques de l'orfèvrerie sont donc les sujets abordés par les analyses.

François Schweizer, directeur du Laboratoire de recherche du Musée d'art et d'histoire de Genève, et Martine Degli Agosti, collaboratrice technique, se sont chargés des différentes analyses, hormis la datation qui a été confiée par leurs soins à un laboratoire britannique.

On trouvera le rapport détaillé des analyses en annexe 5.

## 6.2 Choix des méthodes d'analyse, observations et résultats

### 6.2.1 Le bois

#### 6.2.1.1 Essence

Les observations par anatomie microscopique conduites par M. Degli Agosti confirment sans doute possible que le bois de la crosse est une branche de noisetier.<sup>50</sup>

#### 6.2.1.2 Datation par carbone 14 (C-14)

Les procédés de datation les plus anciens, c'est-à-dire ceux qui ne recourent pas aux sciences exactes, ne suffisent pas pour dater la crosse de saint Germain.

Le *cross-dating* (datation par recoupement avec un ou des autres objets datés) s'avère difficile. Même

lorsqu'elle est applicable, cette méthode reste d'ailleurs très approximative, notamment parce que les objets qu'elle utilise comme références ont pu être enfouis à une date qui ne correspond pas à celle de leur création (c'est le cas, par exemple de la fibule de Wittislingen, fig. 96). En ce qui concerne les objets



Fig. 96. Fibule ansée en argent doré, décorée de filigranes, de grenats et de morceaux de verre cloisonnés. 16 x 8,55cm. Provenance : Wittislingen (Bavière), tombe d'une princesse alamane († vers 650). Inscription chrétienne de type funéraire au dos. Travail signé par l'orfèvre Wigerig. L'objet a semblé-il été confectionné à la fin du VI<sup>e</sup> s. dans un atelier franc du bassin Rhénan. Prähistorische Staatssammlung, Munich.



précieux, on peut même estimer que plusieurs générations se les sont parfois transmis. La date d'inhumation est dans de rares cas précisée par la présence heureuse de quelque monnaie, comme pour la tombe de la mystérieuse « Dame de Cologne » (530-540). La célèbre sépulture de Sutton Hoo (East Anglia, Grande-Bretagne) fait également partie de ces exceptions. Découverte en 1939 sous un tumulus, dans un bateau de 27m de long, elle renfermait un mobilier d'une somptuosité sans pareille en regard des tombes masculines contemporaines des autres régions d'Europe occidentale. Parmi les monnaies, toutes frappées sur le continent, certaines portent la marque de saint Eloi, ce qui a permis d'attribuer la tombe avec vraisemblance au roi saxon Readwald, mort vers 624/25 (Périn 1980, p. 166-173). L'interprétation chronologique basée sur les monnaies est toutefois délicate, un décalage temporel pouvant exister dans l'éventualité d'une inhumation comme offrande (cas de figure très différent de l'enfouissement d'un trésor à la sauvette). Les monnaies servent donc uniquement à fixer un terminus post quem.

Plus rarement encore, la présence d'un anneau sigillaire permet d'attribuer la sépulture à un personnage connu. C'est ce que l'on peut appeler une datation par concordance historique (datation par comparaison entre des sources écrites et l'objet archéologique). Pour l'Epoque mérovingienne, seules les célèbres tombes de Childéric I<sup>er</sup> (datation d'ailleurs également confirmée par des monnaies) et de la reine Arégonde ont été identifiées avec certitude par cette méthode. La tombe de Childéric I<sup>er</sup> († 481/82), père de Clovis, fut découverte en 1653 à Tournai (Belgique). Le trésor qu'elle contenait fut dérobé en 1831 au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale de France à Paris, qui conserve encore les restes du trésor repêchés dans la Seine. La sépulture d'Arégonde (épouse de Clotaire I<sup>er</sup>, fils de Clovis, morte vers 565-570) fut exhumée en 1959 dans la basilique Saint-Denis (Paris). Son état de conservation exceptionnel incita à la fouiller en laboratoire, ce qui permit notamment de reconstituer l'habillement de la défunte et de mettre en valeur un mobilier funéraire d'une grande richesse (*Bijoux et parures* [...] 1979) (Périn 1980, p. 174-186).

C'est également le recours à l'histoire qui a jusqu'ici été employé pour dater la crosse. 675, date de mort de saint Germain, a ainsi été fixé comme terminus ante quem ou, au contraire, comme terminus post quem, cela dépend de l'option choisie. Dans le premier cas, on a admis, comme G. Haseloff (1955, p. 211), que l'ornementation de la crosse s'est faite du vivant de saint Germain, entre 640 et 675<sup>51</sup>. Dans le second cas, elle a à l'inverse été perçue comme une décoration posthume, entre 675 et 700 environ (Moosbrugger-Leu 1956, p. 60).

*Cross-dating* et datation par concordance historique sont donc le plus souvent relatifs et ne peuvent être

appliqués qu'en de rares occasions. Ils restent cependant d'une utilité certaine, lorsque les moyens de datation plus fiables, comme la dendrochronologie, sont inopérants, ce qui est malheureusement le cas pour la crosse de saint Germain<sup>52</sup>. Bien qu'il soit moins pointu que la dendrochronologie, il existe par bonheur un autre type d'analyse susceptible de fournir une datation absolue de la crosse de saint Germain. Il s'agit de la datation par carbone 14 (C-14).

La datation C-14 permet de déterminer l'âge d'éléments organiques tels que le bois, le charbon de bois, la tourbe, les graines, l'os, les coquilles ou les mollusques, le mortier, etc., par leur contenance en carbone<sup>53</sup>. Elle convient donc tout à fait à un objet du type de la crosse.

La datation a été effectuée par le Laboratoire de recherche pour l'archéologie et l'histoire de l'art de l'Université d'Oxford. Avec l'accord préalable de la Paroisse de Delémont, propriétaire de la crosse de saint Germain, et le Musée jurassien d'art et d'histoire, conservateur de l'objet, un échantillon de 0,3 gramme a été prélevé à la base du bâton. La datation a été obtenue par AMS (Accelerator mass spectrometry), méthode qui offre l'avantage de n'exiger que quelques milligrammes de matière. La date C-14 brute (n° OxA-5478) est 1350 +/- 45 BP. Sur la base des deux programmes de calibration utilisés<sup>54</sup>, on obtient la date médiane de 665. Le premier programme fournit les dates extrêmes de 610 et 770 (probabilité de 95,4% avec 2 Sigma) et celles de 637 et 753 (probabilité de 68,2% avec 1 Sigma<sup>55</sup>). Le second donne une fourchette entre 608 et 776 (probabilité de 95% avec 2 Sigma), ainsi qu'une autre entre 649 et 759 (probabilité de 65% avec 1 Sigma). En résumé on peut dire que la date de la coupe du bois, qui deviendra la crosse de saint Germain, se situe très vraisemblablement vers 665, avec une fourchette d'un siècle et demi (608-776). Sans prendre trop de risques, on peut donc opter pour une datation dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s. A noter qu'une datation avant l'abbatiation de saint Germain est envisageable, si le bâton nu a été son compagnon de pérégrination. Une datation dans le courant de sa fonction abbatiale paraît néanmoins tout aussi vraisemblable. On notera qu'une datation après la mort de saint Germain, bien que moins probable, comme l'indique la datation C-14, lui dénierait l'appartenance de la crosse.

## 6.2.2 La partie ornementale : détermination des matériaux et des caractéristiques techniques

### 6.2.2.1 Détermination des matériaux par spectrométrie de fluorescence X (FRX)<sup>56</sup>

Les techniques portant sur les matières inorganiques, comme la FRX, ne permettent pas de parvenir à des résultats concrets en matière de datation. Cette analyse précise par contre la nature des métaux de la



crosse, ainsi que le pourcentage des composants contenus dans les alliages. Pour la première fois, il devient donc possible d'être parfaitement au clair sur les matériaux employés pour la confection de la crosse de saint Germain.

Pour les commodités de la description, ces matières ont déjà été définies dans le chapitre 5. On y revient ici pour davantage de détails.

## L'argent

Les feuilles de la hampe (fig. 58-60), les deux anneaux (fig. 56-57), ainsi que les fils des jointures (fig. 62) sont en argent. Ils présentent la même composition, excepté la feuille inférieure du bâton (n° 4 ; fig. 61) qui contient davantage de cuivre. Les anneaux, comme les doubles fils des jointures et les clous qui les fixent, ont de plus été dorés au mercure.

Les fragments à la base du bâton (fig. 65-66) et les feuilles recouvrant l'intérieur du crosseron (fig. 71-72) sont d'un argent corrodé et cassant. Sa composition est différente de celle des éléments de la hampe.

Les clous sont également en argent. Malgré la complexité de leur implantation et les variations constatées dans les alliages, ils paraissent pouvoir être rangés en deux catégories générales. Les premiers, qui se concentrent à la base du bâton (fig. 63-66) et sur la partie extérieure du crosseron (fig. 84 et 88), sont caractérisés par une pointe très fine et une très petite tête qui semble dans certains cas avoir disparu. Les seconds, en partie à tête ronde et en partie à tête plate, maintiennent le revêtement d'argent de la hampe (fig. 58-61), ainsi que les bandes à l'intérieur du crosseron (fig. 73). Ces deux séries de clous se distinguent non seulement par leur aspect formel, mais également, dans une certaine mesure, par leur alliage. Les seconds montrent une teneur en cuivre beaucoup plus forte.

En un premier temps, la substance noirâtre apparaissant sous les paillons avait été identifiée comme une possible soudure (fig. 78-79), ce qui se révéla ne pas être le cas par la suite. On a alors songé à une espèce de coussinet servant à rehausser le morceau de verre, de manière à pouvoir le tailler très finement tout en s'assurant qu'il parvienne à la hauteur des cloisons, ceci dans le but d'imiter l'émail. Cette hypothèse se heurte à deux objections. On ne voit pas pourquoi seules les alvéoles bleues auraient besoin d'être rehaussées (rappelons que les alvéoles qui étaient à l'origine rouges et vertes et sont à présent vides ne contiennent pas cette substance). Il paraît de plus illogique de se donner la peine de fabriquer des coussinets en argent, alors qu'un métal moins noble ou de la cire pourraient aussi faire l'affaire.

La certitude a finalement été acquise que ces résidus de matière oxydée sont des têtes de clou (fig. 80). La composition, présentant une forte teneur en argent, est en effet identique à celle des clous sur la partie extérieure du crosseron (fig. 84 et 88) et de ceux à la base de la hampe (fig. 63-66).

Le manque de pénétrabilité de la plaque aux rayons X empêche d'observer l'implantation exacte de ces clous qui présentent par ailleurs une forte corrosion. C'est pourquoi le projet d'une seconde série de radiographies et d'analyses plus systématiques de leur composition a été abandonné.

## L'or

La partie incrustée du crosseron est constituée d'or très pur. Les parties analysées présentent les proportions suivantes. La plaque de base, les serpents en filigrane (fig. 76) et les cloisons (fig. 81) comprennent 97,5% d'or. Les paillons (fig. 77) présentent un pourcentage moindre (93 à 94%) qui vise sans doute à économiser la matière. Le pourcentage restant est constitué d'argent. L'or composant la partie émaillée est moins pur et les proportions sont moins constantes que dans la partie incrustée. Alors que la plaque de base (fig. 88) est composée à environ 70% d'or, les bandes de séparation des plaquettes (fig. 88-89 et 95) le sont à 83-84%, les plaquettes de chevrons (fig. 84 et 95) à 89-90% et les cloisons des chevrons (fig. 86-87) à 86%.

## Cuivre

Les bandes (fig. 71 et 73) et l'anneau lisse qui sépare le crosseron de la hampe (fig. 90) sont en cuivre doré. Elles portent des traces prouvant que la dorure a été faite au feu, avec un amalgame d'or et de mercure<sup>57</sup>. L'or de la dorure n'était pas pur, des restes de chlorure d'argent subsistent (à moins que cet argent n'ait été contenu dans le cuivre, ce qui est improbable, puisque celui-ci paraît pur).

## Pierres et verre

L'identification des pierres a été effectuée par Nora Engel, collaboratrice scientifique au Département de Minéralogie du Muséum d'histoire naturelle de Genève. L'observation au microscope a révélé que les incrustations rouges sont de minuscules plaquettes de grenat (le rubis restant peu probable), plus précisément de spinel ou de grenat grossulaire (fig. 81). (Il est difficile de trancher entre les deux sans mesurer l'index de réfraction, pour lequel l'extraction de la pierre est nécessaire. On y a donc renoncé.)

En ce qui concerne les incrustations bleues (fig. 82), il est certain qu'il ne s'agit pas de lapis-lazuli, puisque la présence de bulles d'air exclut toute autre possibilité que le verre. Celui-ci est coloré au cobalt (fig. 83).



Les incrustations vertes ont été identifiées comme des morceaux de verre coloré au cuivre (fig. 81).

L'observation microscopique permet aisément de le constater, les morceaux de verre ont été découpés dans de fines plaques et ont ensuite été sertis dans les alvéoles (fig. 81).

La partie inférieure du crosseron est bel et bien exécutée en émail. Le vert émeraude est un verre coloré au cuivre et le rouge sombre un verre coloré au fer et au manganèse (fig. 86-87).

#### 6.2.2.2 Radiographies

Une radiographie générale de la crosse a permis d'observer l'état du revêtement, de préciser les techniques utilisées, ainsi que les moyens de fixation mis en place. Elle a surtout contribué à distinguer différentes phases de travail, essentiellement par l'implantation des clous dans le bois. Sur le crosseron et la base du bâton, celle-ci n'est pas nette : les clous sont souvent déformés et recourbés. Ceux fixés le long de la hampe et sur les bandes sont par contre enfoncés de façon rectiligne (fig. 94).

Malgré ces constats, les radiographies n'autorisent aucune certitude quant au déplacement ou au remplacement de certains clous qui indiquerait la réfection d'une partie au moins de la crosse.

#### 6.2.2.3 Observations micro- et macroscopiques

La macro-photographie et l'observation au microscope binoculaire ont permis d'identifier les pierres, ainsi que le verre, et de constater le bon état de l'ensemble de la crosse. Si l'on excepte la compression de la partie incrustée en raison de la pureté de l'or (fig. 74 et 76) et le revêtement résiduel en lambeaux de la base du bâton, la surface métallique ne semble pas trop altérée (fig. 65-66).

Les examens micro- et macroscopiques ont aussi grandement contribué à résoudre le problème de la fixation des plaques sur le bois et à mettre en évidence des détails techniques tels que le limage destiné à aplanir la différence de niveau des cloisons et des incrustations (fig. 81).

### 6.3 Chronologie relative des différentes parties

#### 6.3.1 Apports de la datation C-14

Les conséquences de la datation en plein VII<sup>e</sup> s. du bois de la crosse sont évidemment très importantes. Sont ainsi exclues les hypothèses émises dans le passé quant à une éventuelle transmission de la crosse (ou du moins du bâton) avant qu'elle ne parvienne à saint

Germain, comme ce fut la tradition au sein du clergé irlandais par exemple<sup>58</sup>. La probabilité que la crosse ait appartenu à saint Germain et qu'elle ait connu l'histoire qu'on suppose avoir été la sienne, se trouve donc renforcée par la datation.

La bonne conservation de son bois pourtant ancien<sup>59</sup> indique peut-être que la crosse fut gardée bien à l'abri dans un endroit sec et laisse supposer le soin dont la relique a été entourée, ce qui constitue un indice quant à la vénération dont elle a dû être l'objet.

La datation C-14 ne permet pas de répondre à toutes les questions chronologiques que pose la crosse de saint Germain. On l'a vu, le seul élément que le radioc carbone puisse dater est le bois. Or connaître le moment de la coupe - donc de la mort du bois - ne signifie pas dater l'ornementation du bâton.

#### 6.3.2 Apports des données techniques

La datation du bois appuie néanmoins les considérations stylistiques et techniques, puisqu'au moins la partie incrustée de la décoration est d'origine. Celle-ci a été terminée sur la crosse. Elle n'a donc pu être conçue que pour elle. Comme on vient de le voir, ce fait est attesté par les clous fixés sous les paillons. En plus d'expliquer la fixation de la plaque qui restait jusque-là mystérieuse et de démontrer le talent de l'orfèvre qui camoufle habilement les aspects les moins esthétiques de son travail, le procédé exclut en effet totalement un remploi de cette décoration<sup>60</sup>.

Son élaboration doit avoir suivi de peu le façonnage du bois. La détermination de l'essence a en effet une incidence sur la datation. Le fait qu'il s'agisse de noisetier exclut la taille dans un tronc d'arbre abattu depuis fort longtemps, puisqu'une branche est coupée juste de façon à garantir le séchage nécessaire avant son utilisation. Rien ne s'oppose même à ce que le façonnage et l'ornementation soient contemporains, si l'on admet que la crosse a été ornée du vivant de l'abbé comme insigne de prestige, ce qui est tout à fait possible étant donné la noble extraction de Germain et ses rapports supposés avec la cour. La datation n'exclut cependant pas que la crosse ait été revêtue comme une relique très précieuse après la mort du saint, ce qui historiquement semble le plus habituel. Même dans ce cas, l'habillage du bois a dû suivre de peu le décès, comme le démontreront les analyses stylistique et technique. Quoiqu'il en soit et bien que ces phases potentielles d'ornementation de la crosse impliquent deux habitudes culturelles très différentes l'une de l'autre, leur distinction reste chronologiquement relativement insignifiante.

Il est impossible d'avancer de semblables considérations pour la partie émaillée. Celle-ci présente en effet une problématique d'une plus grande complexité. Il est



même certain qu'il s'agit d'un remploi. F. Schweizer pense que cette partie appartient à une seconde phase d'ornementation qui précéderait la pose de l'habillage d'argent de la hampe. On pourrait également envisager la contemporanéité des deux événements.

Le mauvais état du revêtement d'argent sous la courbure de la crosse pourrait constituer un indice de postériorité pour l'application des bandes. Cette hypothèse se trouve renforcée par la très bonne conservation de ces dernières, ainsi que de l'anneau, en cuivre doré comme elles, qui marque leur limite inférieure<sup>61</sup>. La qualité d'exécution médiocre incite également à songer à une intervention postérieure. La pose des bandes est peut-être intervenue simplement pour maintenir la partie en argent très fragilisée du crosseton. Elles auraient donc une fonction de ligature.

En conséquence de l'étude des clous, F. Schweizer pense que la hampe n'était initialement pas revêtue d'argent dans toute sa longueur. La présence d'or et de plomb dans l'alliage des clous de la hampe exclut toutefois un remaniement très récent (dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s.), ce qui paraît l'évidence même, si l'on prend en compte les données stylistiques.

F. Schweizer estime en revanche que les feuilles d'argent du crosseton et de la base du bâton sont d'origine. Leur aspect cassant et corrodé laisse effectivement supposer qu'elles sont plus anciennes que les feuilles de la hampe. Selon F. Schweizer, cette corrosion découle peut-être d'un séjour prolongé dans un climat qui la favorise, avant que l'ornementation de la hampe n'intervienne. On pourrait imaginer que l'ornementation a été complétée à la faveur de l'extraction de la crosse du premier tombeau de saint Germain, événement qui serait intervenu lors du transfert du corps de Saint-Pierre à Notre-Dame (entre 769 et 866). Comme on le verra, le motif entrelacé qui orne les deux bagues de la hampe n'autorise de toute façon pas à repousser cette seconde ornementation très loin de la première.

On l'a dit à plusieurs reprises, les fragments d'argent de la base du bâton présentent une situation très difficilement interprétable (fig. 97). On pourrait faire la supposition suivante : il s'agit d'un reste de plaque ou de socle qu'un système de fixation (une sorte de ligature) tente de maintenir (fig. 65-66). Le mauvais état de cet ensemble très exposé expliquerait que seule la partie assurée par cette espèce de ligature ait subsisté. F. Schweizer soutient l'hypothèse selon laquelle les petits clous étranges de la base sont en fait la pointe de clous dont la tête aurait été arrachée (fig. 63-64), certainement en même temps que la base du bâton tout entière.

La chronologie des phases de travail pourrait éventuellement être appuyée ou modifiée par une comptabilisation des clous, selon leurs caractéristiques

(composition de l'alliage et forme) et leur positionnement. Le manque de pénétrabilité du métal aux rayons X en certaines parties de la crosse rend ce travail extrêmement difficile, c'est pourquoi il n'a pas été envisagé dans le cadre de la présente étude.

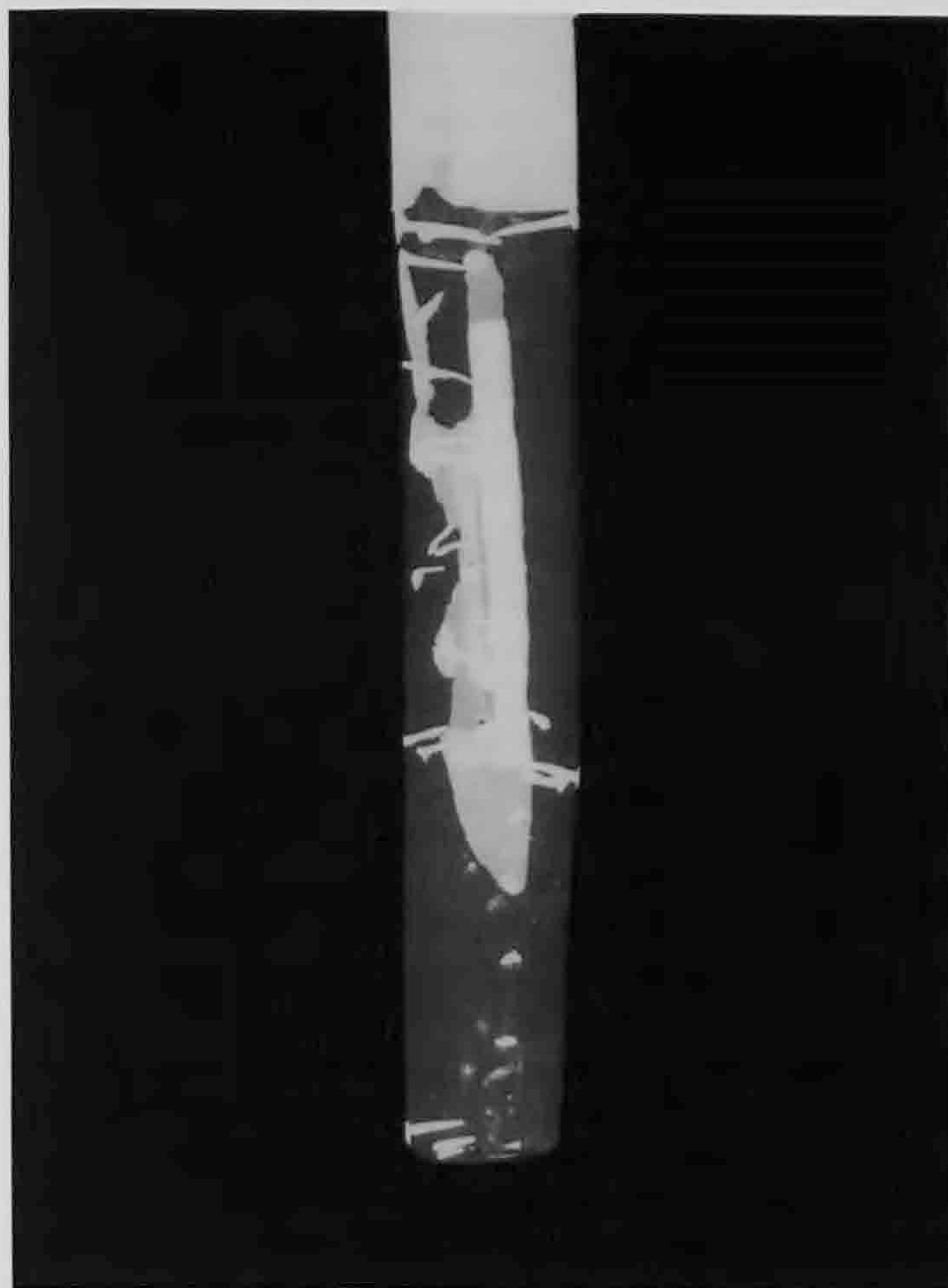


Fig. 97. Radiographie de la base de la hampe. La complexité du système de fixation (clous) apparaît clairement, de même que la superposition des fragments d'argent.

## 6.4 Conclusion

On l'a vu, l'apport des analyses est décisif en ce qui concerne la nature des matériaux et la délimitation chronologique de la crosse de saint Germain. Leur entreprise se justifiait donc pleinement.

En ce qui concerne la provenance, les réponses se font malheureusement attendre.

A l'heure actuelle, seule une comparaison avec des pièces d'orfèvrerie dont on connaît le lieu de fabrication et qui présentent des caractéristiques stylistiques et techniques semblables à la crosse, permettrait de préciser sa provenance. Cela exige non seulement une étude approfondie des objets, mais également une mise en commun des résultats, donc une collaboration entre spécialistes, ce qui est malheureusement encore trop rare.



La découverte de nouvelles sources historiques, archéologiques ou l'affinage des techniques d'analyse permettront peut-être également de cerner la provenance de la crosse. Pourquoi ne pas imaginer que les moyens mis en oeuvre dans cette étude, ou d'autres encore, aboutiront un jour à localiser la fabrication de la crosse, pour autant que l'on puisse établir des relations entre elle et d'autres objets dont l'origine est connue. On a déjà eu recours à des méthodes d'analyse pour poursuivre des objectifs qu'elles ne permettent d'ordinaire pas d'atteindre. Alors qu'elle n'offre aucun moyen direct de dater des objets, la FRX a par exemple été utilisée avec succès dans ce but. Grâce à l'identification des oxydes ayant servi à colorer le verre, le British Museum Research Laboratory est parvenu à déterminer les procédés de fabrication de pièces d'orfèvrerie émaillée et, par déduction de ceux-ci, à proposer des datations. Deux épingles en or de Roundway Down (Museum Devizes à Wiltshire) ont ainsi révélé qu'elles contenaient 56,5% d'or,

42,8% d'argent et 2,52% de cuivre. D'après les graphiques établis par J. P. C. Kent portant sur le déclin de l'étalonnage de l'or dans la production aurifère, on a pu les dater de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> s. (Haseloff 1990, p. 165). Il faut néanmoins remarquer que ces pièces bénéficiaient d'un contexte particulièrement favorable. Comme le précise F. Schweizer, l'obtention de tels renseignements par le biais de ce type d'analyse est délicate et excessivement rare.

Pour tenter de résoudre l'épineuse question de la provenance, la recherche entreprise ici dispose donc uniquement, jusqu'à preuve du contraire, d'une étude stylistique et technique, mise en rapport avec les données historiques. Bien que le résultat ne soit pas garanti et qu'il faille se cantonner dans le domaine des hypothèses, les enjeux sont assez importants pour qu'il vaille la peine d'en entreprendre l'examen.



Une étude stylistique ne bénéficie jamais des bases absolues dont dispose une analyse scientifique. Un examen stylistique de la crosse de saint Germain, avec toutes les déductions qu'offrent les comparaisons, permettra néanmoins de compléter les résultats fournis par les analyses des sciences dites exactes, en proposant une datation de l'ornementation que ces dernières n'autorisent pas.

Associées aux données techniques qui seront abordées ultérieurement, les comparaisons stylistiques serviront donc à intégrer la crosse, dans le vaste panorama de l'orfèvrerie mérovingienne, sur le plan chronologique et, dans une certaine mesure, sur le plan géographique aussi.

Les comparaisons stylistiques idéales de la crosse de saint Germain n'existent pas, puisqu'elle est unique en son genre. Quantité d'objets présentent néanmoins des analogies avec elle. Ils constituent évidemment des références très diverses selon que l'examen porte sur la forme de la crosse ou sur les motifs qui y figurent.

### 7.1 Comparaisons formelles

En ce qui concerne la forme, les parallèles qui viennent le plus naturellement à l'esprit sont les nombreuses crosses irlandaises et les très rares spécimens continentaux préromans. Une recherche ainsi orientée se heurte principalement à un obstacle : l'ensemble des pièces présentant de réelles analogies avec le sujet de cette étude reste très réduit.

#### 7.1.1 Les crosses irlandaises

Les études consacrées aux crosses insulaires mentionnent généralement celle de saint Germain, sans toutefois l'inclure dans le groupe bien distinct que forme la série irlandaise. C. Bourke (1987) se borne ainsi à constater les affinités existant entre l'une et les autres, alors que J. Raftery (1976, note p. 58), s'il range bien la crosse de saint Germain, d'après sa forme, dans le type irlandais, lui dénie toute parenté ornementale avec les crosses insulaires.

Bien que celles-ci n'aient, semble-t-il, jamais été répertoriées systématiquement, H. Crawford (1923) en a classé l'essentiel, une quarantaine, dont les plus anciennes datent des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s. (fig. 98-99). J. Raftery (1976, p. 57-59) a, quant à lui, établi un



Fig. 98. Fragment de crosse (?), bronze doré. Provenance : Stavanger (Norvège). H. 13,2cm. 700-750 au plus tard. Musée national, Copenhague.





Fig. 99. Crosseron de provenance inconnue. H. 15cm. Vers 850. Musée Royal d'Ecosse, Edimbourg.

classement chronologique à partir des plus célèbres crosses irlandaises.

Celles-ci sont essentiellement des cannes courtes à poignée recourbée et «cassée» (chap. 2.2.). Plusieurs d'entre elles sont intactes (fig. 10-13, 100). Elles mesurent toutes entre 100 et 130cm, taille correspondant approximativement à celle de la crosse de saint Germain. Les spécimens irlandais sont presque tous en bronze. Parfois enrichis d'incrustations d'ambre et de métaux précieux, ils s'ornent également d'émaux *millefiori*. Les plus anciens présentent des motifs inspirés du dernier style celtique de l'époque de La Tène en Irlande (fig. 98-99 et 101), semblables à ceux qui ornent nombre de croix de pierre et d'enluminures contemporaines (fig. 102). Leurs formes sont parfois assez proches de celles qui sont développées dans les torsades de la crosse de saint Germain (fig. 101). A la suite des invasions vikings, les crosses irlandaises s'ornent de préférence d'entrelacs et de

motifs animaliers. Bien que la première incursion connue remonte à 795, l'influence ne devient réellement prépondérante qu'à partir des X-XII<sup>e</sup> s. La majorité des crosses irlandaises est représentative de cette dernière période (fig. 10-13 et 99). Les plus richement ouvragées d'entre elles datent du XI<sup>e</sup> s. Il s'agit d'ailleurs assez fréquemment de spécimens plus anciens retravaillés. L'ornementation de certaines crosses a en effet été modifiée ou complétée au cours des siècles, parfois jusqu'à la fin du Moyen Age.

Contre l'avis de ses pairs, J. Raftery fait remonter l'âge de la supposée crosse de Stavanger (fig. 98) à la fin du VII<sup>e</sup> s. Elle serait ainsi, avec la crosse de saint Germain, la plus ancienne crosse ornée d'orfèvrerie (pour autant que le fragment subsistant provienne réellement d'une crosse). Bien que le point de vue de J. Raftery soit isolé parmi ceux des spécialistes, l'enluminure contemporaine corrobore sa thèse. Le Livre de Durrow (fig. 102), daté assez précisément (vers 675), présente une ornementation parfois très proche de celle de la crosse de Stavanger. Le ton très nettement nationaliste et «anti-invasionniste» qui point dans le discours de J. Raftery (1976, note p. 58) incite cependant à se méfier de sa datation précoce de la crosse de Stavanger, de même que de son jugement méfiant à l'égard de la crosse de saint Germain dont le décor [...] *does not appear to be of an early date* [...]. La tablette, ciselée à Saint-Gall par Tuotilo<sup>62</sup> à



Fig. 100. Partie supérieure de la crosse de saint Blathmac, bronze et argent. H. 20,5cm. Provenance : Rath-Blathmac (Co. Clare). Objet découvert dans un mur de l'église de Corofin (Co. Clare). 1100-1125. National Museum of Ireland, Dublin.



la fin du IX<sup>e</sup> s., qui recouvre l'envers de l'*Evangelium longum*, donne un témoignage indirect très précieux de l'importation de crosses irlandaises sur le continent. Le saint fondateur, émigré de l'île Verte, y est en effet représenté muni de sa crosse, un spécimen insulaire très classique, dont l'extrémité recourbée est « cassée » (épisode de la vie du saint rapporté dans Strabo éd. 1902, p. 293 ; fig. 51).

Les rapprochements stylistiques entre l'enluminure et l'orfèvrerie conduisent généralement à des résultats probants. On vient d'en avoir un aperçu avec les crosses irlandaises, même très anciennes, dont la décoration trouve des résonances dans les pages des évangélistes de Durrow (fig. 102) ou de Kells (fin du VIII<sup>e</sup> s., Trinity College Library, Dublin), par



Fig. 102. Tapis de trompettes et de spirales. Page enluminée du Livre de Durrow. 24,5 x 14,5cm. 248 p. Vers 675. TCD MS 57 f° 3v. Trinity College Library, Département des manuscrits, Dublin.

exemple. Aucun manuscrit n'offre malheureusement de parenté aussi opportune avec la crosse de saint Germain.

### 7.1.2 Les crosses continentales préromanes

Parmi les rares crosses préromanes qui existent encore sur le continent (chap. 2.2.), il en est deux de forme très similaire à celle de saint Germain. Il s'agit de celles de l'abbesse Adelaïde (fig. 8 ; Marquet de Vasselot 1898, p. 307-308 ; Brinckmann 1922, p. 133 et sv. ; Swarzenski 1967, p. 41) et de sainte Austreberthe (fig. 9 ; Palustre 1878 ; *Les trésors des églises de France* 1965, p. 22), toutes deux produites entre la fin du X<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> s., quoique la première puisse remonter à une époque plus ancienne.

Selon la tradition, le bois de la crosse d'Adelaïde serait en effet le bâton de saint Servais de Tongres (ou de Maastricht) qui vécut au IV<sup>e</sup> s. Sa forme, en courbure simple, comme celle de saint Germain, tend à confirmer son ancienneté, bien que la légende paraisse peu fiable, puisque la cathédrale de Maastricht s'enorgueillit de posséder le pastoral du même Servais (fig. 16). La crosse d'Adélaïde est ornée de

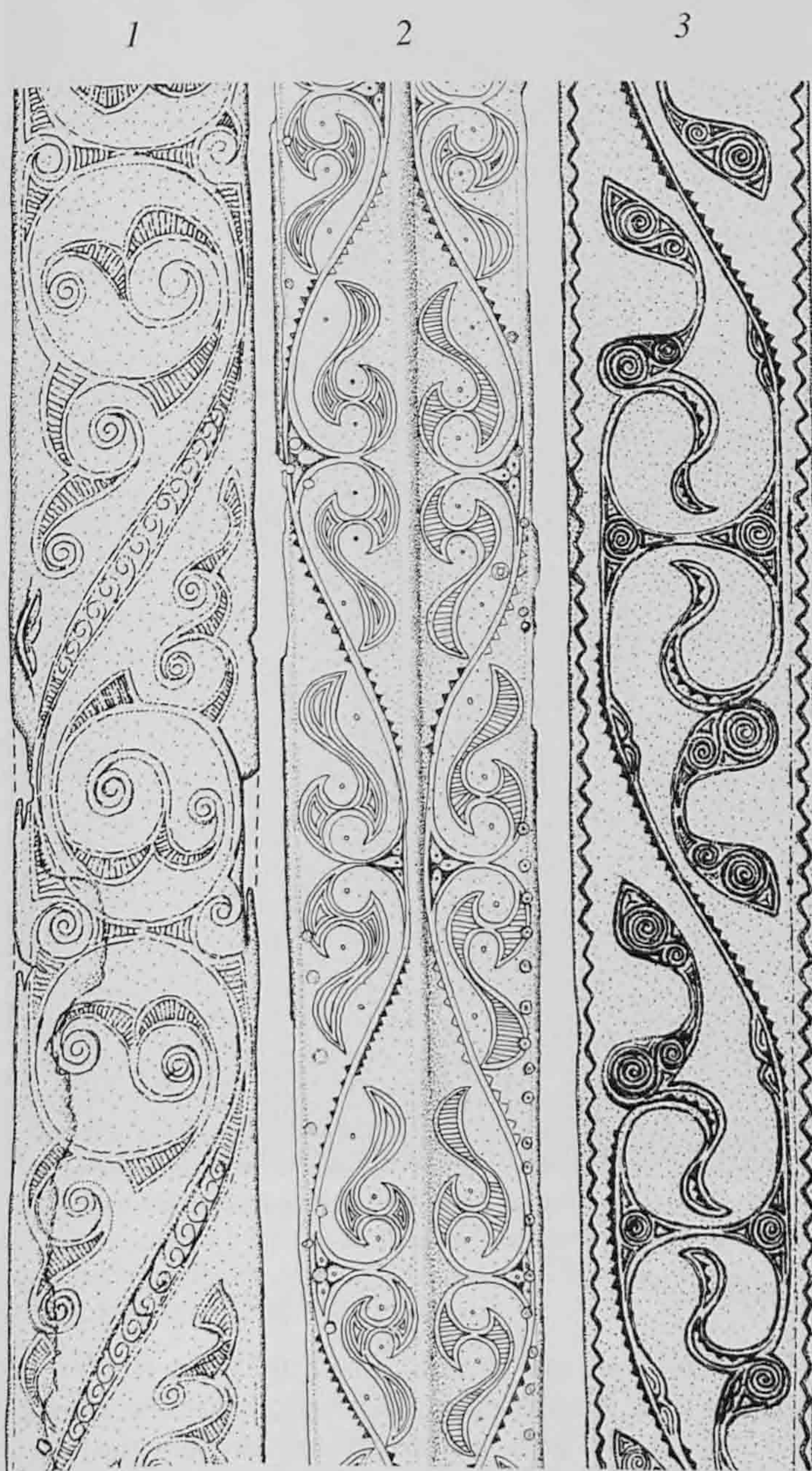


Fig. 101. Motifs ornant un fourreau d'épée (3) et des plats en bronze (1 et 2). Provenance : Lisnacrogghera (1 et 3) et River Bann Toome (2) (Co. Antrim). Epoque de La Tène en Irlande (fin du III<sup>e</sup> - début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). (Dimensions originales : 29,4 x 4cm par motif).



filigranes disposés sur quatre bandes verticales en feuille d'or, reliées entre elles par douze anneaux et jadis splendidement rehaussées par une étoffe noire aujourd'hui disparue qui recouvrait le bois. Cette ornementation a été qualifiée de byzantine (Marquet de Vasselot 1898, p. 307-308), d'italienne, de lorraine ou encore de saxonne (Swarzenski 1967, p. 41). Si l'on peut s'accorder à reconnaître dans le décor une facture occidentale, l'inspiration n'en est pas moins byzantine.

Les rinceaux, semés de gemmes, qui se déploient sur la crosse d'Austreberthe ressortissent également à une exécution occidentale sur le modèle de créations byzantines. R. Moosbrugger-Leu (s.d.) rapproche très justement cette crosse de l'aiguière dite «de Charlemagne» ou «de Charles le Chauve» (Thurre 1994), au sujet de laquelle les mêmes sources sont évoquées.

Les ressemblances de ces deux pièces d'orfèvrerie avec la crosse de saint Germain s'arrêtent donc à la forme.

## 7.2 Comparaisons ornementales

La crosse de saint Germain présente, on l'a constaté, des caractéristiques ornementales à la fois très différentes de l'orfèvrerie irlandaise et de l'orfèvrerie byzantine. Comparer son ornementation avec celle d'autres crosses s'avère donc dans l'ensemble stylistiquement infructueux. Il existe cependant un certain nombre d'objets contemporains, utilitaires, décoratifs, de tradition païenne ou chrétienne, qu'il est intéressant de rapprocher de la crosse. Parmi ceux-ci, certaines pièces du mobilier funéraire offrent des perspectives comparatives privilégiées.



Fig. 103. Paire de fibules ansées, argent partiellement doré et niellé. 8,5 x 4,2cm. Provenance : Bâle, nécropole alamane de Kleinhüningen (tombe 74). Vers 500. Musée historique, Bâle.

Les offrandes de sépulture, qui sont souvent chronologiquement bien cernées, permettent, grâce à leurs caractéristiques formelles et décoratives, l'élaboration d'une typologie très utile. Les fibules (Tschumi 1944) et les boucles de ceinture - dans une moindre mesure également les perles, ainsi que les boucles d'oreille - découvertes dans une sépulture identifiée ou dans un contexte stratigraphique précis, constituent en effet autant de jalons chronotypologiques servant à dater d'autres pièces moins bien documentées (Martin 1986, p. 99-118<sup>63</sup>).



Fig. 104. Fibule aquiliforme, grenats, lapis-lazuli et morceaux d'ivoire cloisonnés sur or. 12 x 5,9cm. Provenance : Domagnano (République de Saint-Marin), tombe d'une princesse ostrogothe. Vers 500. Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg.

### Les fibules

En résumé, on sait que de 450 à 600, les fibules se portent par quatre (une paire de grandes ansées (fig. 103) et une paire de petites zoomorphes (fig. 104), en S (parfois aussi zoomorphes, fig. 105), ou discoïdes (fig. 106). Les fibules en S, originaires des contrées orientales, apparaissent au VI<sup>e</sup> s. en Occident et subsistent tout au long du VII<sup>e</sup> s. C'est alors que leur surface visible se couvre de grenats





Fig. 105. Fibule zoomorphe en forme de S, or filigrané, granulé et grenats cloisonnés. 4 x 2,6cm. Provenance : Deisslingen (D), tombe féminine (n° 6). Vers 565-590/600. Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart.



Fig. 106. Fibule discoïde, or filigrané, grenat central et dix éléments en verre sertis. Ø 6cm. Provenance : Bülach (ZH), nécropole alamane de l'église, tombe féminine. Milieu du VII<sup>e</sup> s. Musée national suisse, Zurich.

cloisonnés. La plupart d'entre elles sont en argent et sont issues d'une production en série.

Les fibules discoïdes se font plus fréquentes au milieu du VI<sup>e</sup> s. Elles prendront peu à peu, avec les fibules quadrilobées (fin du VII<sup>e</sup> s.), la place des fibules ansées qui deviennent minoritaires à partir de 600.

## Les boucles de ceinture

Les boucles de ceinture, dont l'évolution typologique est bien marquée, fournissent une base de datation certainement plus précise que les fibules. La décoration, la forme des plaques, de la boucle et de l'ardillon sont en effet autant d'éléments datables.

En tenant compte des répartitions géographiques, les archéologues ont élaboré une typologie basée sur les particularités stylistiques des boucles de ceinture. S. Manfredi et al. (1992, p. 98-99) proposent une synthèse des chronologies relatives établies précédemment par J. Werner (1953), R. Moosbrugger-Leu (1967; 1971) et M. Martin (1986, p. 99-118, surtout fig. 22, p. 107)<sup>64</sup> et répartissent schématiquement les plaques-boucles de ceinture en cinq grandes catégories.

Les plaques de type A, trapézoïdales et de grandes dimensions, sont composées d'une plaque-boucle et d'une contreplaque symétrique. Elles sont généralement en fer plaqué d'argent (technique de la tôle emboutie) et damasquiné. On les rencontre en majorité dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s.

Les plaques-boucles de type B sont grandes et rectangulaires, parfois accompagnées d'une contreplaque étroite. Elles sont antérieures au type A.

Le type C regroupe des plaques-boucles de formes diverses, essentiellement portées par les hommes au cours du VII<sup>e</sup> s. Deux groupes se distinguent dans ce type. Le premier, appelé horizon de Bülach, se rencontre au début du VII<sup>e</sup> s. (fig. 107). Il comprend des boucles trapézoïdales tripartites, arrondies aux extrémités, et majoritairement incrustées de motifs géométriques en argent. Le second, dit horizon de Berne-Soleure, regroupe des ceintures dont la garniture comporte plusieurs éléments étroits et allongés, décorés d'entrelacs et de motifs animaliers traités en damasquage d'argent et de laiton (fig. 108). Cet horizon, que l'on rencontre tout au long du VII<sup>e</sup> s., est surtout fréquent dans les bassins de l'Aar et du Rhin.

Les plaques de type D sont en bronze, rectangulaires et sans contreplaque. Des thèmes figuratifs, souvent chrétiens, les illustrent. Daniel dans la fosse aux lions semble être le motif le plus courant. Les plaques de type D sont datées de la première moitié du VI<sup>e</sup> s. On ne sait pas s'il faut attribuer leur diffusion importante dans l'ouest de la Suisse et en France voisine à une affiliation romaine ou à une production locale qui circule.

Une dernière catégorie de boucles, qui ne porte pas de nom, regroupe celles à plaques circulaires, en fer parfois damasquiné, qui résistent encore à la classification. On les rencontre aussi bien au VI<sup>e</sup> qu'au début du VII<sup>e</sup> s.



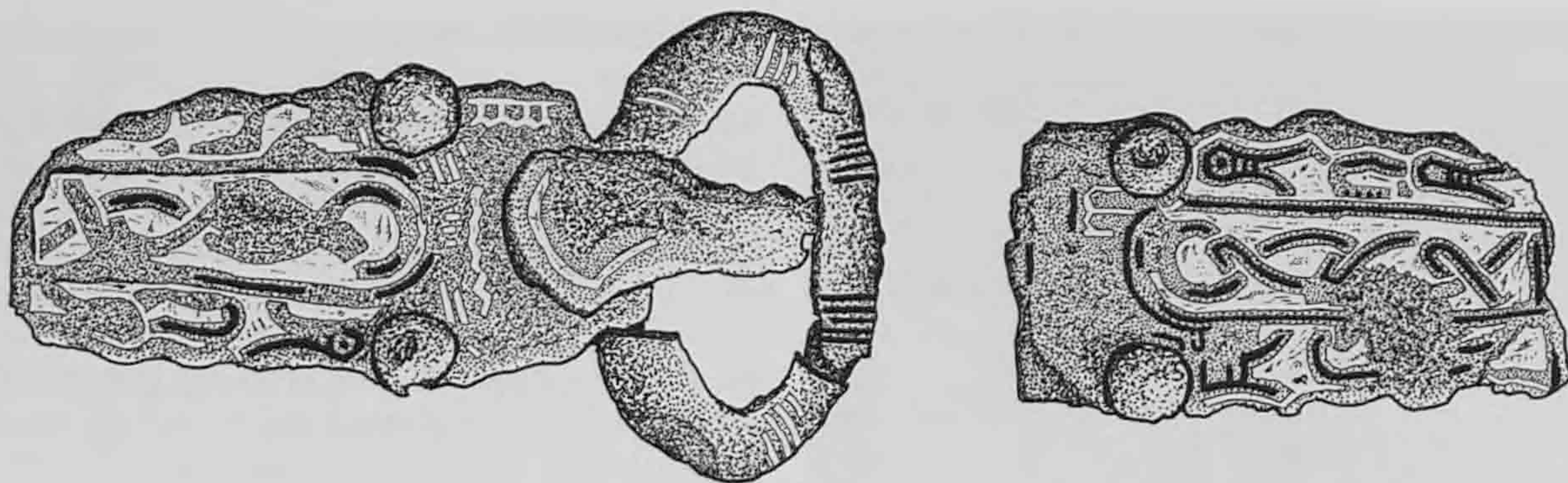


Fig. 107. Plaque-boucle de ceinture de type C, horizon de Bülach, fer, argent plaqué et incrustations de laiton. Provenance : Bassecourt, nécropole de Saint-Hubert. Vers 630. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. (Ech. 1 : 1).

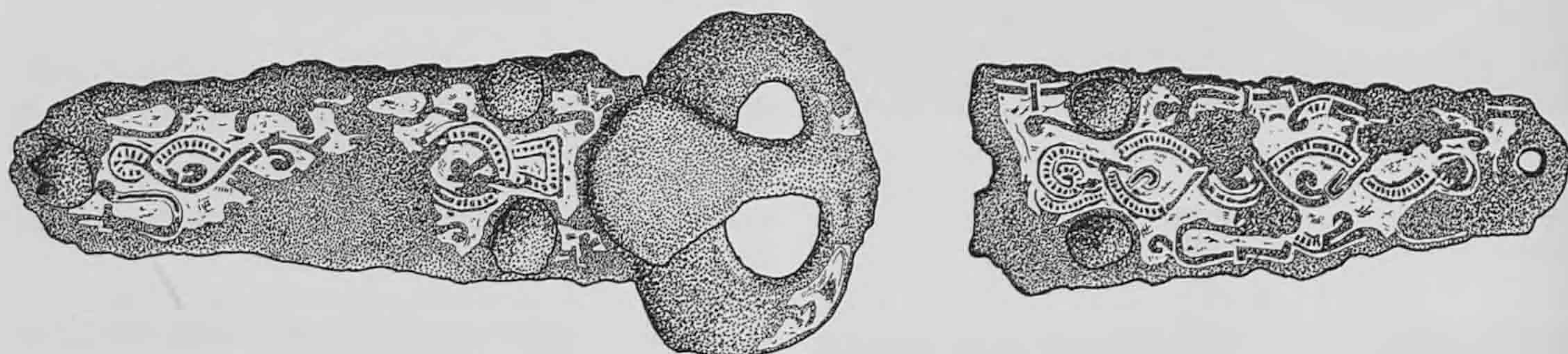


Fig. 108. Plaque-boucle de ceinture de type C, horizon de Berne-Soleure, fer, argent plaqué et incrustations de laiton. Provenance : Bassecourt, nécropole de Saint-Hubert. Vers 650. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. (Ech. 1 : 1).

## 7.2.1 Les motifs géométriques

### 7.2.1.1 Les motifs en S

Les fibules en S présentent, par leur forme, une analogie frappante avec les S de la crosse de saint Germain, surtout lorsqu'elles se terminent aux deux extrémités par une tête animale. On en a trouvé de nombreux exemplaires en France, ainsi qu'en Allemagne (fig. 105) et également en Suisse. Le Musée national suisse en conserve quelques-unes provenant des nécropoles de Lussy/FR (VII<sup>e</sup> s.), de Beringen/SH (tombe 1, VI-VII<sup>e</sup> s.), de Zurich, Bäckerstrasse-Kernstrasse (tombe 16, VI-VII<sup>e</sup> s.) et de Zurich-Wiedikon (tombe 11, VI-VII<sup>e</sup> s.).

Renversé ou le plus souvent couché, ce même S décore une quantité incalculable d'objets aussi divers que du mobilier en pierre d'église, telles la dalle jadis retrouvée parmi les décombres de la collégiale de Moutier-Grandval (fig. 109), la plaque d'ambon de l'église de Romainmôtier (fig. 110) ou sa réplique presque exacte, du VIII<sup>e</sup> s., reconstituée dans l'église abbatiale de Saint-Maurice (Bach 1944<sup>65</sup>), des plaques en bronze provenant d'un coffret (tombe 27, VI<sup>e</sup> s., cimetière franc de Bâle, Bernerring, Musée historique de Bâle), des garnitures de seau en bronze (tombe 33, vers 650, cimetière franc de Bâle, Bernerring, Musée



Fig. 109. Fragment de dalle (autel ?) de la collégiale de Moutier-Grandval, perdu. VIII<sup>e</sup> s. (?). Photo. Edouard Quiquerez (1860).



historique de Bâle), des rivets (tombe masculine 113, IV-VIII<sup>e</sup> s., cimetière du castrum de Kaiseraugst, Musée historique de Bâle), une boucle de ceinture en argent (fig. 111), une plaque-boucle de ceinture (fig. 112), un ardillon de boucle de ceinture en bronze sur lequel le S figure la tête d'un monstre (fin du VI<sup>e</sup> - début du VII<sup>e</sup> s., Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont), des croix en feuille d'or, dites lombardes (fig. 113-114; Zeiss 1938, p. 61 et sv.), des pendentifs (éléments de bracelet ou de collier en or filigrané provenant du cimetière de Bassecourt, Saint-Hubert, VII<sup>e</sup> s., Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont), et des fibules ansées (paire du V-VI<sup>e</sup> s., cimetière alaman de Bâle, Gotterbarmweg, Musée historique de Bâle; paire du V-VI<sup>e</sup> s., cimetière du Niederbasel, Musée historique de Bâle, ainsi que fig. 103).

Le motif en S apparaît également en abondance sur des fibules discoïdes de provenance alamane (Christlein 1991). Le Württembergisches Landesmuseum de



Fig. 111. Plaque-boucle de ceinture en argent massif incrusté d'or et orné de filigranes. Ornementation animalière : dauphins et têtes de chevaux. 6,3 x 3,7cm. Provenance : Bâle, nécropole de Bernerring, tombe d'un guerrier franc (n° 33). Travail italien. Milieu du VI<sup>e</sup> s. Musée historique, Bâle.



Fig. 112. Plaque-boucle de ceinture en bronze. 8,1 x 7,5cm. Provenance : Bâle, Aeschenvorstadt, nécropole romaine (tombe 429). 370-380. Musée historique, Bâle.

Stuttgart en compte de nombreux exemplaires ornés de filigranes, de pierres et de morceaux de verre montés en cabochons.

#### 7.2.1.2 L'entrelacs

Bon nombre d'objets, en particulier des garnitures de ceinture et des croix en feuille d'or, sont ornés d'entrelacs, motifs typiques pour l'époque et dont le S ne constitue souvent que la forme abrégée.

La crosse de saint Germain présente deux types d'entrelacs très différents. Le repoussé des anneaux de la hampe dessine, on l'a constaté, un entrelacs régulier à trois brins, formé en réalité de petits haricots qui s'emboîtent les uns dans les autres. Les têtes d'oiseau torsadées de la partie incrustée relèvent d'un type d'entrelacs plus complexe, caractéristique de l'orfèvrerie mérovingienne.



Fig. 110. Plaque centrale de l'ambon de l'église abbatiale de Romainmôtier. Calcaire. Motifs : croix latine encadrée par un entrelacs et ornée d'une rosace centrale, de palmettes et de motifs latéraux en S; arbre de vie; rang de perles; inscriptions de chaque côté de la croix; bordure extérieure latérale à chevrons. 122 x 80cm. Fin du VII<sup>e</sup> - début du VIII<sup>e</sup> s.





Fig. 113. Croix en feuille d'or estampée, médaillon central orné d'un motif trilobé, branches d'entrelacs à terminaisons zoomorphiques. 9-9,2 x 9-9,2cm. Provenance : Stein am Rhein, Kirche Burg (tombe 2). Vers 600. Kantonsarchäologie Schaffhausen, Schaffhouse.

Vraisemblablement d'origine orientale, à moins qu'il ne soit issu des tresses grecques, l'entrelacs régulier, formé d'une tresse large et plate à plusieurs brins, est peut-être initialement une représentation stylisée de l'eau courante. Le motif semble apparaître pour la première fois dans des manuscrits coptes (Mitchell 1977, p. 57), sous la forme qui se développera en Occident, parallèlement à un entrelacs plus capricieux, serpentín et filiforme d'origine celtique (Holmqvist 1939, p. 15 et sv.). Par l'importation de tissus coptes et l'exécution de mosaïques (entre autres celles

de Ravenne) par des artisans byzantins, l'entrelacs se répand dans l'Empire d'Occident dès le début du VI<sup>e</sup> s. En tant que voisins de l'exarchat de Ravenne (568-752), les Lombards ont hérité du motif, si l'on en juge par les croix en feuille d'or qu'ils diffuseront en nombre. C'est précisément par les Lombards, selon G. Haseloff (1955, p. 214-215), ou plutôt par voie maritime directe, d'après F. G. Mitchell (1977, p. 57), que les Transalpins et surtout les Irlandais s'approprient le motif, dès le début du VII<sup>e</sup> s., le combinant avec l'entrelacs celté.

Partout en Europe, les entrelacs subsisteront dans l'architecture, la sculpture et l'enluminure, bien au-delà du VII<sup>e</sup> s. Les spécimens tressés de trois brins qu'imité le motif de la crosse de saint Germain n'appartiennent pas spécifiquement au VII<sup>e</sup> s. Bien que le tressage ne soit pas tout à fait du même type, l'entrelacs se termine de manière identique sur le coffret reliquaire d'Andenne (VIII<sup>e</sup> s.), conservé au Musée diocésain de Namur, ou sur la miniature représentant saint Luc dans l'évangélaire de Macdurnan (fig. 29).

## 7.2.2 Les motifs animaliers

Les entrelacs vont jouer un rôle capital dans le développement des motifs animaliers. Liés les uns aux autres, ils constitueront en effet des ornements que l'on peut véritablement qualifier de créations originales des peuples germaniques. Ce style animalier est l'expression artistique dominante de la crosse de saint Germain.

### 7.2.2.1 Origine

Personne ne semble très au fait de l'origine et du développement des motifs animaliers. Comme on pourra s'en rendre compte, les opinions des chercheurs ne concordent pas. On se trouve effectivement en présence d'un art de synthèse dont les motifs sont de nature quasiment universelle. Il est, partant, très difficile de déterminer leur origine première - pour autant qu'elle existe - et leur mode de transmission. En fait, la genèse de ces motifs ne peut qu'être située très globalement au sein des cultures indo-européennes.

H. W. Janson (1987, p. 242) évoque une fusion des techniques employées par les civilisations islamiques (arabe, persane, turque et mongole) et du répertoire des formes ou des matériaux du monde méditerranéen (égyptien, gréco-romain et proche-oriental). Selon J. Le Goff (1984, p. 29), les Germains ont subi l'influence des cultures asiatiques, iranienne et gréco-romaine, en passe de devenir byzantine. E. Salin (1959, vol. IV, p. 200 et sv.) esquisse comme suit la «migration» des motifs animaliers. Ces *figures monstrueuses*, élaborées par les peuples des steppes (Avars, Cimmériens, Goths, Huns, Scythes et surtout



Fig. 114. Croix en feuille d'or estampée. Motifs : lion (?) et oiseaux de proie dans des rangs de palmettes. 7,3 x 9,2cm. Provenance : Stabio (TI), tombe d'un seigneur lombard. Travail local. VII-VIII<sup>e</sup> s. Musée national suisse, Zurich.



Sarmates), ont été adoptées par les Celtes, puis surtout par les Germains, après les invasions lombardes. D'après Killer et al. (1976), les Scythes, grands maîtres du travail de l'or (fig. 115), ont joué un rôle



Fig. 115. Relief ornamental en or (partie gauche d'une paire d'éléments symétriques), boucle de ceinture ou plaque-agrafe de vêtement. Motif : lion-griffon terrassant un cheval ailé. 19,3x12,3cm. Style animalier scytho-sibérien. V-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Collection sibérienne de Pierre le Grand, Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg.

essentiel dans la diffusion des motifs par leur contact avec les Germains, les Celtes et les autres peuples des steppes euro-asiatiques. C. de Guillebon (1966) penche également pour une origine des steppes avec une diffusion par le nord et le centre de l'Europe. Pour H. Steuer (1982, p. 185) et H. Roth (1986a), le style animalier naît au V<sup>e</sup> s., lorsque les Scandinaves se mettent à copier les boucles des ceinturons romains. W. F. Volbach (1967, p. 209-290 et 311-313) estime que l'origine de l'ornementation animalière doit être recherchée en Gaule celtique. Les peuples nordiques l'auraient importée chez eux et les Lombards, par leurs incursions en Europe centrale, auraient contribué à la ramener ensuite en Italie d'où elle se serait à nouveau répandue sur tout le continent. Enfin M. Girard (1959, p. 40-42) pense pouvoir distinguer plusieurs souches régionales du style animalier. Un premier, gallo-romain ou roman, caractérisé par des influences romaines, antiques tardives et chrétiennes mêlées à un fond celte, serait perceptible dans le sud de la France, en Italie, en Rhétie, en Suisse occidentale et en France voisine, ainsi que le long du Rhin. Un second, reconnaissable à ses antécédents persoscythes et sibéro-chinois, recourant à la verroterie incrustée, ainsi qu'au sertissage de gemmes, serait parti au V<sup>e</sup> s. de Germanie orientale pour se répandre en direction de l'ouest et du sud. Selon M. Girard toujours, ces deux styles convergent aussi bien chez les Thuringiens, les Alamans et les Bavarois que chez les Francs, pour former, durant les périodes mérovingienne et carolingienne, un art qui s'illustrera particulièrement par le cloisonné de grenats.

En résumé, de même que l'Europe est à cette époque un espace de grands mélanges de populations, l'orfèvrerie mérovingienne est le creuset des diverses influences qui en découlent : locale par le fond celte subsistant, orientale par les Goths, à la fois orientale et méridionale, par les Lombards, vecteurs de la culture byzantine, et nord-occidentale par les apports irlandais, puis anglo-saxons.

Après avoir orné, de façon encore «naturaliste» quoique tendant déjà à la bidimensionnalité, le bord des fibules et des ceinturons des soldats romains, les chevaux, sangliers, oiseaux, lions et animaux marins se stylisent et adoptent un caractère plus abstrait dans l'ornementation germanique. Alors que la figuration humaine fait partie intégrante de l'ornementation romaine, les «Barbares» ne la retiennent que fragmentée, mélangée à des formes animales dominantes. Cette association correspond certainement à quelque chose dans la société germanique dont on sait qu'elle accorde une grande place à l'animal dans sa mythologie (Roth 1986a).

### L'oiseau de proie

L'oiseau de proie (il s'agit en tous les cas d'un rapace, peut-être plus précisément d'un aigle) qui figure de manière très stylisée sur la crosse de saint Germain est un motif dont les origines se confondent avec celles de civilisations très anciennes. D'insigne impérial à l'Epoque romaine, il deviendra figure emblématique de l'art gothique (ostrogothique aussi bien que wisigothique) (fig. 104), avant d'abondamment se répandre dans l'orfèvrerie mérovingienne. Au contraire des Goths, les Mérovingiens sacrifieront volontiers le corps de l'oiseau au profit d'une représentation exclusive de la tête, souvent utilisée comme motif de bordure, sur des fibules ansées par exemple.

Parmi la multitude d'objets qui illustrent le motif, aucun ne souffre de comparaison probante avec celui de la crosse. Par sa stylisation extrême, ce dernier se révèle à vrai dire plus proche des figurations en S.

### Le serpent

Le serpent est, depuis des temps immémoriaux, une figure tellement universelle qu'il est parfaitement vain de prétendre localiser son origine ou déterminer son développement. Qu'il ait été véhiculé par les migrations venues du nord et de l'est ou qu'il se soit transmis aux Romains par les Hellènes ou les Celtes n'est donc pas très important. Partant d'une source orientale ou proche-orientale du motif, E. Salin (1959, vol. IV, p. 200 et sv.) tente néanmoins d'en retracer le parcours, du Moyen-Orient au bassin Méditerranéen.

Le motif est souvent associé aux boucles de ceinture. Ce sont essentiellement les boucles de type C qui



présentent des affinités avec la décoration de la crosse. On y trouve fréquemment des serpents enroulés sur eux-mêmes, mêlés aux hachures et aux entrelacs habituels. Le Musée historique de Bâle conserve une plaque-boucle de ce type, sur la bordure de laquelle courent de petits serpents (tombe 19, cimetière du castrum de Kaiseraugst, IV-VIII<sup>e</sup> s.). Au Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont se trouve une plaque-boucle, également de type C et datée, d'après son appartenance à l'horizon de Bülach, vers 630 (fig. 107). Sa bordure est elle aussi décorée de serpents. La forme de leurs têtes, en tulipe, est similaire à celle des serpents de la crosse. La tombe 86 du cimetière de Bülach (ZH) a livré une garniture de ceinture, de type C-Bülach, dont la contreplaque est ornée d'un serpent. Non seulement les deux têtes du reptile sont similaires à celles des serpents de la crosse, mais le corps forme également une boucle tout à fait identique.

Le Musée national suisse à Zurich possède une fibule discoïde, découverte dans le sous-sol de l'église de Bülach et provenant de la tombe d'une noble Alamanne (fig. 106 ; Drack 1970, p. 18-20) dont les filigranes d'or dessinent aussi des serpents à «tête de tulipe». Malgré leur style plus «lyrique» (les lignes forment des volutes), ils sont également très proches de ceux de la crosse de saint Germain.

W. Schrickel (1972, p. 230 et 234) précise que l'ornementation de ces deux derniers objets est proche et qu'elle est d'une certaine façon exceptionnelle. Elle ne s'apparente en effet vraiment pas aux autres découvertes (à celles faites à Bülach du moins).

### L'insecte

Comme on l'a vu dans le cadre de la description, les triangles cloisonnés séparant les S de la crosse de saint Germain peuvent être considérés comme des stylisations d'insectes. Moins connu que les motifs décrits jusqu'ici, l'insecte présente de surcroît une lisibilité difficile qui invite à s'y arrêter davantage.<sup>66</sup>

Le motif est très répandu dans l'orfèvrerie cloisonnée mérovingienne, sous une forme plus ou moins figurative. Il orne des objets de provenances très diverses, puisqu'on le trouve aussi bien en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Grande-Bretagne, qu'en Hongrie, au Danemark ou en Suède.

En un premier temps, l'apparition du motif de l'insecte se manifeste essentiellement dans la forme des fibules. La paire de minuscules broches, en or et grenats cloisonnés, inhumée avec le corps de Childéric, en constitue un des plus fameux exemples (fig. 116). Un autre spécimen, véritablement en trois dimensions, provient de Domagnano (République de Saint-Marin), où fut découvert un mobilier sépulcral d'une vingtaine d'objets en or (dont fig. 104),

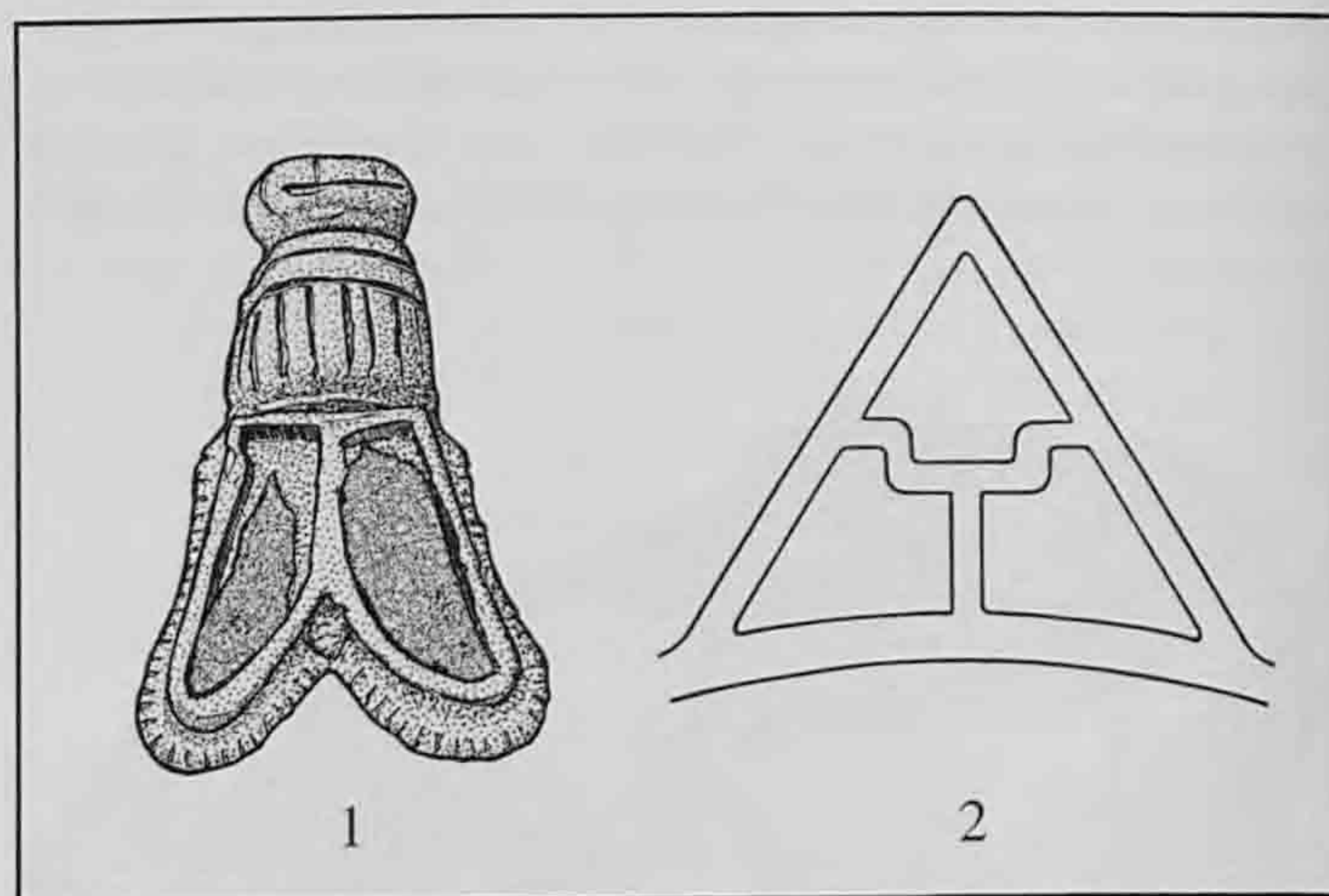


Fig. 116. Evolution du motif de l'insecte. 1. Fibule en forme d'insecte (cigale ?), or et grenats cloisonnés. Provenance : Tournai, tombe de Childéric I<sup>er</sup> († 482). Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des médailles, Paris. 2. Représentation schématique d'un insecte ailé au repos figurant sur des fibules discoïdes.

conservés pour l'essentiel au Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg. Grâce aux analyses conduites sur les pièces du trésor en 1974, on sait que cette broche, que l'on peut identifier à une abeille, compte tenu du naturalisme prononcé du traitement, est composée d'une base en or de 22 carats. Celle-ci est divisée en 68 alvéoles remplies de grenats et de verre vert recouvrant des paillons d'argent doré et gaufré. Un filigrane court autour des ailes (Menghin 1983, p. 21-28). Le Musée des Beaux-Arts de Lyon possède également un très bel exemplaire de fibule-insecte de la fin du V<sup>e</sup> s., en argent doré et orné de grenats, découvert à Beaupaire (Isère) en 1841.

Sur ces pièces, toutes du V<sup>e</sup> s., le motif de l'insecte est très lisible. Il tendra dès le VI<sup>e</sup> s. à une stylisation très géométrique. D. Kidd (1988) avoue se trouver devant un dilemme, lorsqu'il s'agit de distinguer un insecte stylisé à l'extrême d'un motif purement géométrique. La technique du cloisonné implique en effet de telles contraintes formelles que la détermination devient subjective. Le problème se pose avec une acuité particulière pour les surfaces totalement cloisonnées des fibules discoïdes par exemple. Souvent, seule la couleur permet de déterminer le motif. Ce développement abstrait et très cloisonné de l'insecte, amorcé au V<sup>e</sup> s., disparaît à la fin du VI<sup>e</sup> ou au début du VII<sup>e</sup> s., pour donner naissance, apparemment dans toute l'Europe occidentale, à un motif plus simple, composé de trois ou quatre alvéoles. L'un des schémas caractéristiques présentés par D. Kidd correspond très exactement au motif qui figure sur la crosse de saint Germain (fig. 116). Il s'agit d'un insecte aux ailes triangulaires au repos. Une fibule discoïde provenant de Gilton (Kent) est ornée d'un motif en tous points identique. Il existe par ailleurs dans la même région toute une série de fibules jouant sur des variations d'insectes à tête,



thorax et ailes angulaires. D. Kidd note en particulier l'apparition constante de têtes en forme de fer de lance, flanquées d'une paire d'ailes triangulaires, parfois d'une autre couleur, en Grande-Bretagne, ainsi qu'en Allemagne, entre la fin du V<sup>e</sup> et le début du VII<sup>e</sup> s. Une boucle d'oreille, conservée au Württembergisches Landesmuseum de Stuttgart, présente une version assez complexe de ce schéma. Un insecte aux ailes repliées se dessine en effet en six alvéoles sur les facettes qui forment le prisme du pendant d'oreille (fig. 117). Quoique plus simple, le motif de la crosse appartient parfaitement à cette tendance. La plaque émaillée du «coffret aux agates» d'Oviedo (fig. 118) illustre elle aussi très schématiquement une variante de ce motif (ensembles de trois alvéoles disposées tête-bêche).

Kidd cherche l'origine du motif de l'insecte dans les ateliers des bords de la mer Noire. Les Germains d'Europe de l'Est l'auraient adopté, dès le IV<sup>e</sup> s., en même temps que bon nombre d'autres motifs, comme on l'a vu plus haut, le cheminement vers l'ouest se faisant par la suite conformément à celui des autres



Fig. 117. Boucle d'oreille, rangs de perles et granulation en or, grenats et morceaux de verre gris vert cloisonnés. H. 5,7cm. Provenance : Grubingen (Bade-Wurtemberg), église Saint-Martin, tombe alamane. Atelier méditerranéen ou lombard. Env. 650-700. Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart.



Fig. 118. «Coffret aux agates» offert en 910 à la cathédrale d'Oviedo par Fruela II. Plaque centrale formée de douze platines d'or remployées. Elles sont soudées et ornées de cabochons, de grenats, d'émaux «flottants» bleu cobalt, turquoise et rouges. 15 x 9,9cm. Travail alaman ou lombard. Troisième tiers du VIII<sup>e</sup> s. Cámara Santa, Oviedo (Asturies).

composants de l'orfèvrerie cloisonnée. D. Kidd explique la vogue du motif par la splendeur des couleurs employées et par le sens, inconnu aujourd'hui, dont il devait être porteur. La fréquence du motif de l'insecte, de même que sa très courante association avec l'oiseau de proie, plaide en faveur d'une signification précise, pour laquelle on doit malheureusement se cantonner aux hypothèses (chap. 11.5).

#### 7.2.2.2 Développement

Dès la fin du V<sup>e</sup> s., les motifs animaliers se développent en ornement de surface. Ils répondent alors à la dénomination générique de *style I*<sup>67</sup> (fig. 119).

Perdant davantage de leur plasticité et se fondant avec l'entrelacs, les motifs animaliers tendent de plus en plus à occuper toute la surface disponible. Ils ne sont, dès le milieu du VI<sup>e</sup> s., presque plus identifiables. On les regroupe alors généralement sous l'étiquette *style II* (fig. 107 et 113), le traitement «fidèle» de l'anatomie se subordonnant au rythme ininterrompu de la bande.

En simultanéité avec cette tendance vers l'abstrait, le style I se développe en formes serpentes qui visent à occuper l'espace de façon moins compacte (fig. 108).

Les innovations techniques ne sont certainement pas étrangères à cette évolution stylistique. H. Roth (1986a) pense que l'émergence des plaques de ceinture trapézoïdales de grande taille (type A) a été un des moteurs du «style serpent». On peut aussi imaginer que le cloisonnage, par la simplification qu'il engendre, a contribué au processus d'abstraction (Kidd 1988, p. 86).





Fig. 119. Rouelle ajourée décorée de trois chevaux, fer damasquiné. 9,7cm. Provenance : Mühlthal an der Isar (Bavière), tombe 28. VII<sup>e</sup> s. Prähistorische Staatssammlung, Munich.

M. Girard (1959, p. 41) classe à part les objets multicolores, d'aspect riche, ornés de pierres et cloisonnés en haut-relief, parmi lesquels figure la crosse de saint Germain. Elle les assimile à la production d'un art de cour qu'elle situe dans l'entourage de saint Eloi. On verra plus simplement dans ces pièces les œuvres maîtresses de l'orfèvrerie mérovingienne, leur style étant moins en cause que leur richesse d'exécution (matériaux et savoir-faire). Il n'est donc pas opportun de leur attribuer un style distinct. Ils émanent cependant sûrement d'ateliers antiques ou monastiques, qui sont les mieux à même d'allier les qualités nécessaires à leur création (chap. 9.2.2). La référence à saint Eloi dont il sera décidément impossible de faire abstraction n'apporte rien, dans la mesure où on lui attribue volontiers chaque pièce de l'orfèvrerie mérovingienne qui sort un peu du lot, puisqu'il est le seul orfèvre dont l'atelier soit documenté. On aura l'occasion de revenir sur ces problèmes (chap. 9.2.1 et 9.2.2).

L'ornementation de la crosse de saint Germain participe des différentes tendances qui viennent d'être exposées. La bande de S à double tête de rapace est un motif caractéristique, on pourrait même dire dominant, du style II, leur forte stylisation penchant plus précisément en faveur d'une phase tardive de ce style. Les petits serpents qui courent au bord de ces bandes appartiennent, comme leur espèce les y prédispose, à la tendance « serpentine ». Enfin, la nature et la taille de la crosse, l'exécution en haut-relief de ses motifs incrustés, de même que la richesse des matériaux et des couleurs employés tendent à l'inclure dans la catégorie « art de cour ».

Le stade final de l'ornementation animalière sera différent de la phase tardive décelée dans la décoration de la crosse de saint Germain. Transmis aux Angles et aux Saxons par l'Allemagne du sud et la région rhénane, les motifs animaliers connaîtront en effet auprès des peuples du nord un essor sans précédent. Mêlés à l'ornementation celtique, ils subsisteront durablement dans les îles Britanniques après les invasions vikings, d'où ils parviendront à nouveau sur le continent par l'entremise des moines insulaires. Les animaux y sont entrelacés à des rubans effilés et inextricables qui subsisteront, sous un aspect de plus en plus monstrueux, jusqu'au IX<sup>e</sup> s. dans l'art occidental. Bien que l'enluminure soit son lieu d'élection, on retrouve également ce type de décor sur des pièces d'orfèvrerie. Le chrismaire-reliquaire conservé dans le trésor de la cathédrale de Coire constitue un très bel exemple de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> s. de ce style « insulaire ». Ses faces sont illustrées d'entrelacs, de « dragons » affrontés autour d'une croix pattée et de couples d'oiseaux se nourrissant à un arbre de vie<sup>68</sup>.

#### 7.2.2.3 Signification

Aussi vagues soient les analogies entre les objets pris en considération et la crosse de saint Germain, ils participent d'un même esprit né à la fin du V<sup>e</sup> s. Les bijoux constituent par essence une richesse aisément transportable. C'est donc celle-là que les peuples nord-orientaux fraîchement installés en Europe occidentale ont apportée avec eux. L'attrait légendaire des Germains pour l'or - les fameuses et superbes *Légendes des Niebelungen* (*Niebelungenlied*) en donnent un bon aperçu - et la position enviable de l'orfèvre dans leurs sociétés (Roth 1986a, p. 40-42 et 128-131 ; Spycher et Zaugg 1988, p. 125) illustrent la place qui est accordée à l'orfèvrerie dans la vie courante. L'essor que prit le travail des métaux précieux dans le royaume mérovingien montre bien l'impact de la conception germanique du monde. En favorisant le mélange des traditions et en stimulant la création, le brassage des populations fournira les conditions nécessaires à la naissance d'un style. Celle-ci connaîtra, avec son répertoire de motifs animaliers, une vogue extraordinaire.

L'ornementation animalière mérovingienne est l'héritière des motifs celtiques et orientaux dont l'un des traits typiques est de se lire sous tous les angles. L'effet est souvent produit par une disposition des différents éléments en paires symétriques. Ainsi, la partie incrustée de la crosse, composée de deux torsades parallèles, de doubles têtes d'oiseau et de serpents se faisant face, peut être vue et comprise tant par celui qui la porte que par un spectateur placé n'importe où. La seule direction donnée est celle des triangles-insectes, tous orientés pointe vers le haut.

La représentation répétitive et souvent, en apparence, géométrique de motifs tels que les oiseaux, les



serpents, les insectes, ou d'autres motifs ne figurant pas sur la crosse, témoigne de la signification particulière de l'ornementation mérovingienne et de l'interprétation symbolique qu'il est permis d'en tirer (chap. 11). On reste songeur devant les potentialités de ce qui est encore à présent considéré comme purement géométrique, la lisibilité étant effectivement souvent diminuée par la représentation d'une seule partie du corps, figurant le tout<sup>69</sup>. On doit s'interroger sur les implications sociales d'un « mode d'écriture » aussi subtil. A qui sa lecture est-elle accessible ? A l'élite, à laquelle les bijoux sont destinés, seule en mesure de décrypter la signification voilée des motifs ou au contraire à tous, comme une évidence appartenant à la vision mérovingienne du monde ? On ne saurait le dire. Il paraît néanmoins inconcevable qu'une ornementation, si caractéristique de l'ensemble de la production mérovingienne et si courante, se limite à une fonction décorative gratuite.

#### 7.2.2.4 Christianisation

On l'a dit, la diffusion hors du commun des motifs animaliers doit en grande partie s'expliquer par leur signification. Si cette ornementation a survécu à la



Fig. 120. Première reliure (dos) de l'évangélaire dit de Lindau (manuscrit de Saint-Gall, IX<sup>e</sup> s.). Or, argent doré, pierres, grenats cloisonnés, émaux champlevés et émaux « flottants », nielle. Provenance : Monastère pour femmes de Lindau sur le lac de Constance. 34,4 x 26,2cm. Environ 650 à 825, restauré vers 1600. MS 1. J. Pierpont Morgan Library, New York.



Fig. 121. Bourse-reliquaire, pierres semi-précieuses (dont des remplois romains), grenats et morceaux de verre vert sur or. Dix plaques d'émail cloisonné représentent des animaux en forme de S. Face non visible : figures de saints sous des arcatures, exécution au repoussé. Provenance : selon la tradition, cadeau de Charlemagne au duc de Saxe Widukind à l'occasion de son baptême à Attigny en 785. Autrefois conservé dans le trésor du monastère de Dionysius à Enger près de Herford (Nordrhein-Westfalen). 16 x 14,5 x 5,3cm. VII<sup>e</sup> s. (?). Kunstgewerbemuseum, Berlin.

christianisation, faut-il en conclure qu'elle a peu à peu perdu de son sens ? Au moment où cessent les offrandes sépulcrales (vers 700 en général), on constate en tout cas que les objets religieux prennent le relais des accessoires et bijoux profanes. On voit alors les motifs animaliers apparaître sur des objets à vocation aussi chrétienne que les croix en feuille d'or (fig. 114), les évangélares, sur leurs pages comme sur leurs reliures (fig. 120), les coffrets-reliquaires (fig. 118, 121-122) ou, bien évidemment, la crosse de saint Germain.<sup>70</sup>

Afin d'expliquer la présence de motifs païens sur de tels objets, H. Roth propose la thèse suivante<sup>71</sup>. Celle-ci part du principe que le christianisme a intégré cette imagerie sans dessein particulier, simplement parce que c'était celle qui se trouvait le plus immédiatement à sa portée. L'explication est commode, mais peu satisfaisante ; on aura l'occasion de s'en rendre compte.

B. Arrhenius (1986) estime que le christianisme et au moins un des motifs qui lui sont associés, en l'occurrence l'entrelacs, ont réactualisé l'ornementation germanique<sup>72</sup>. On l'aura compris, pour B. Arrhenius





Fig. 122. Bourse-reliquaire d'Altheus. Base du coffret avec une dédicace à la Vierge (patronne de la cathédrale de Sion) : HANC CAPSAM DICATA[M] IN HONORE SCE MARIAE ALTHEUS EPS FIERI ROGAVIT (*L'évêque Altheus a fait exécuter ce coffret en l'honneur de la sainte Vierge Marie*). Deux motifs zoomorphes symétriques en S encadrent l'inscription (ils figurent sur deux plaques indépendantes et sont probablement des remplois du VII<sup>e</sup> s.). 16 x 6,2cm. Trésor de la cathédrale, Sion. Crédit photo. Musées cantonaux, Sion.

l'entrelacs est un motif chrétien. En conséquence, si d'accord avec ses collègues, elle pense que le style II est né de la fusion de l'entrelacs et de la figuration animale, elle place cette fusion dans le contexte chrétien. En d'autres termes, c'est sous les entrelacs que le christianisme aurait choisi d'étouffer le paganisme des motifs, sans perdre l'avantage de garder un langage qu'il savait compris des Germains. La thèse de B. Arrhenius est séduisante à bien des égards, mais appelle quelques réserves. Elle implique en effet une évangélisation précoce et massive des peuples germaniques, puisque, on l'a vu, l'entrelacs décore un nombre incalculable d'objets qui leur sont attribués. L'immense majorité de ces pièces présente cependant un caractère tout à fait profane.

Les premiers objets nettement chrétiens décorés d'entrelacs restent, semble-t-il, les croix en feuille d'or (fig. 113-114). Les premières datent approximativement de 600, à moins qu'elles ne soient plus anciennes, comme le prétend B. Arrhenius. On trouve principalement ces croix en Lombardie d'où elles paraissent avoir connu une diffusion essentiellement dirigée vers le nord : Suisse orientale et Autriche, ainsi que sud de l'Allemagne où E. Sangmeister en dénombre plus de 70 en 1993, entre autres à Wittislingen (Menghin 1983, p. 42-60 et 97-102).

Même sans partager l'avis de B. Arrhenius à propos de la formation du style II, on a, comme elle, de la peine à imaginer que le christianisme, baignant à cette époque dans une intense fièvre missionnaire, ait négligé d'exploiter un tel élément de propagande. On peut donc très bien concevoir qu'il ait récupéré ces motifs, sans pour autant soutenir que le style animalier mérovingien soit obligatoirement né en son sein. Faut-il le rappeler, le christianisme a fait en d'autres occasions déjà son profit du renversement de symboles qui ne lui appartenaient pas. On connaît bien les origines romaine et juive des premiers symboles chrétiens dont on explique généralement la diffusion, suite

au saccage de l'Empire romain d'Occident, par le contact avec la partie orientale de l'Empire romain. L'influence de cette dernière croît en effet au moment de la reconquête de l'Italie par Justinien (une première fois en 535 et une seconde en 552) et se perpétuera en Occident par l'entremise des Lombards. Les événements historiques, de même que l'arrivée de clercs orientaux chassés de Byzance par la crise iconoclaste, y favoriseront donc l'épanouissement de la figure humaine, des paons, des palmettes, des feuilles et vrilles de vigne, des rinceaux et autres symboles christiques comme la croix (fig. 123; Volbach 1963/64, p. 75-78). Les religieux orientaux qui investirent le trône papal contribueront à répandre cette iconographie chrétienne naissante par leur influence sur les hauts dignitaires du clergé et, partant, sur la noblesse sénatoriale romaine, puisqu'il s'agit des mêmes personnes.



Fig. 123. Coffret-reliquaire orné de médaillons (croix et monogrammes du Christ flanqués de l'alpha et de l'oméga). Argent ciselé et poinçonné, partiellement doré. 4,7 x 6,3 x 6,3cm. Provenance : Paspels (GR), maître-autel de Sankt Lorenz. Travail d'Italie du Nord ou du Proche-Orient. Début du V<sup>e</sup> s. Trésor du dôme, Coire.

Le plus souvent, les motifs « barbares » s'associeront donc aux croix et aux motifs caractéristiques de l'ornementation romaine que l'Eglise avait déjà faits siens. Quelques objets mêlant iconographie germanique et symboles paléochrétiens ont heureusement survécu aux siècles. La reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120), ainsi que les coffrets de Teudéric (fig. 124), de Warnebert (fig. 125), d'Oviedo (fig. 118) et d'Enger (fig. 121) en sont d'illustres représentants, tous datés entre la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> et le début du IX<sup>e</sup> s.<sup>73</sup>

La cassette de Warnebert affirme très clairement son caractère chrétien par les croix pattées qui dominent le fond d'entrelacs animaliers.<sup>74</sup> Le symbolisme est moins perceptible dans l'ornementation des autres objets où il est exclusivement suggéré par les gemmes disposées de façon à former des croix. Le réseau de perles de la face antérieure du coffret de Teudéric



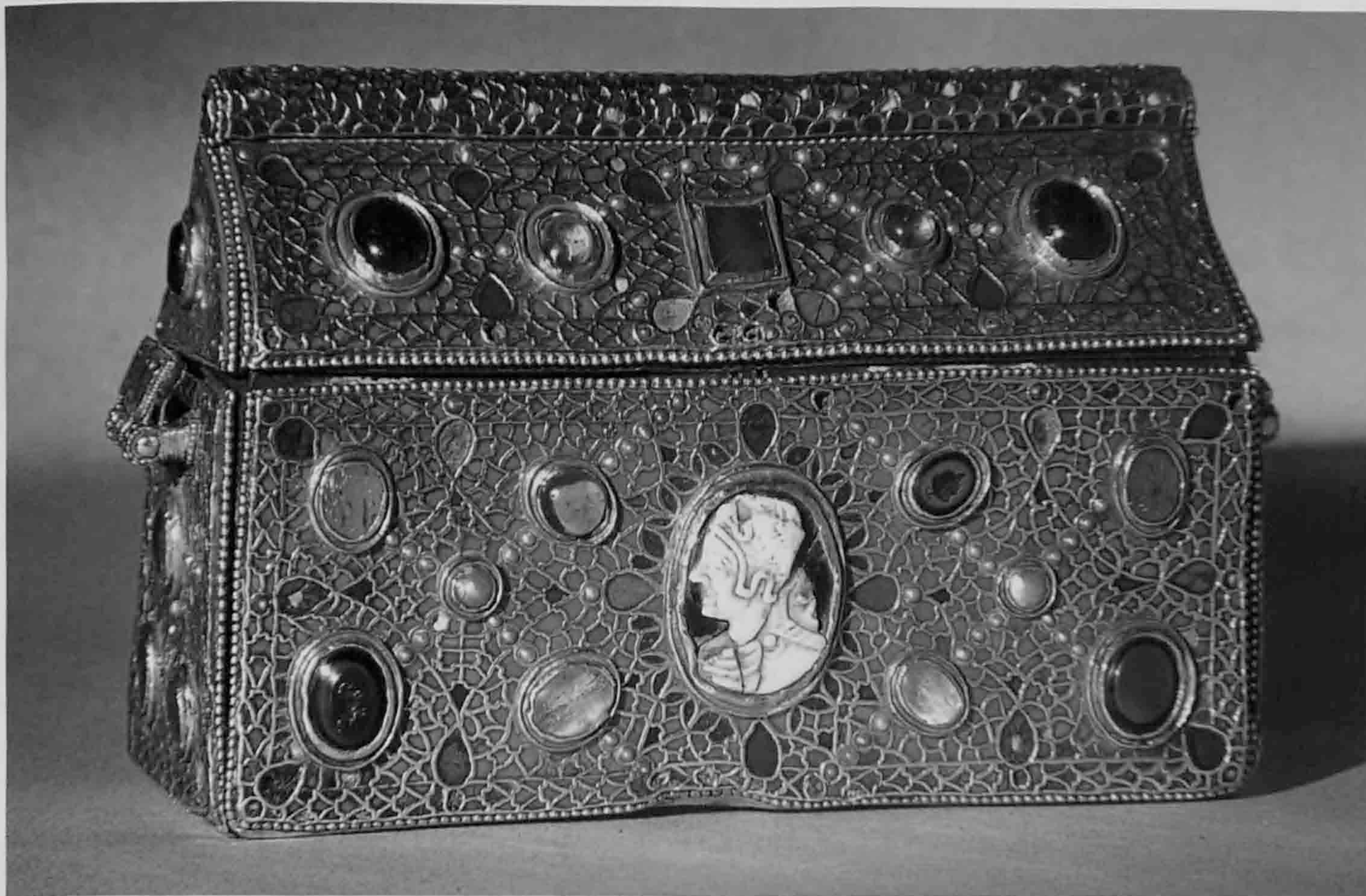


Fig. 124. Coffret-reliquaire de Teudéric, face antérieure, or filigrané, grenats, morceaux de verre blanc, bleu et vert cloisonnés, perles, gemmes, intailles romaines et faux camée en pâte de verre. 12,5 x 18,5 x 6,4cm. Milieu du VII<sup>e</sup> s. Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune.

Fig. 125. Coffret-reliquaire portatif, bronze ciselé, grenats et pierres semi-précieuses. Faces latérales : rinceaux, palmettes et motifs stylisés rappelant un arbre de vie et un cratère, duquel jaillissent deux filets d'eau. Face postérieure : mêmes motifs, avec deux croix pattées. Face antérieure : motifs animaliers encadrant deux croix pattées. A l'origine, le faîte du reliquaire portait une crête. Inscription figurant sur la base : + WARNEBERTUS PONTIFEX PRAEPOSITUS FIERI IUSSIT AD CONSERVANDUM RELIQUAS SANCTAE MARIAE ET PETRI OPEM TRIBUENTE IPSIUS PONTIFICE. AMEN + (*Le prêtre Warnebert fit faire [le coffret] pour la conservation des reliques. Puissent la Sainte Vierge Marie et Pierre accorder leur aide à ce prêtre*). L'inscription permet d'identifier le commanditaire comme étant très probablement l'abbé de Saint-Médard de Soissons, plus tard évêque de la ville († vers 676). 10,2 x 12,5 x 4,8cm. Deuxième moitié du VII<sup>e</sup> s. Trésor de la collégiale de Beromünster (LU).

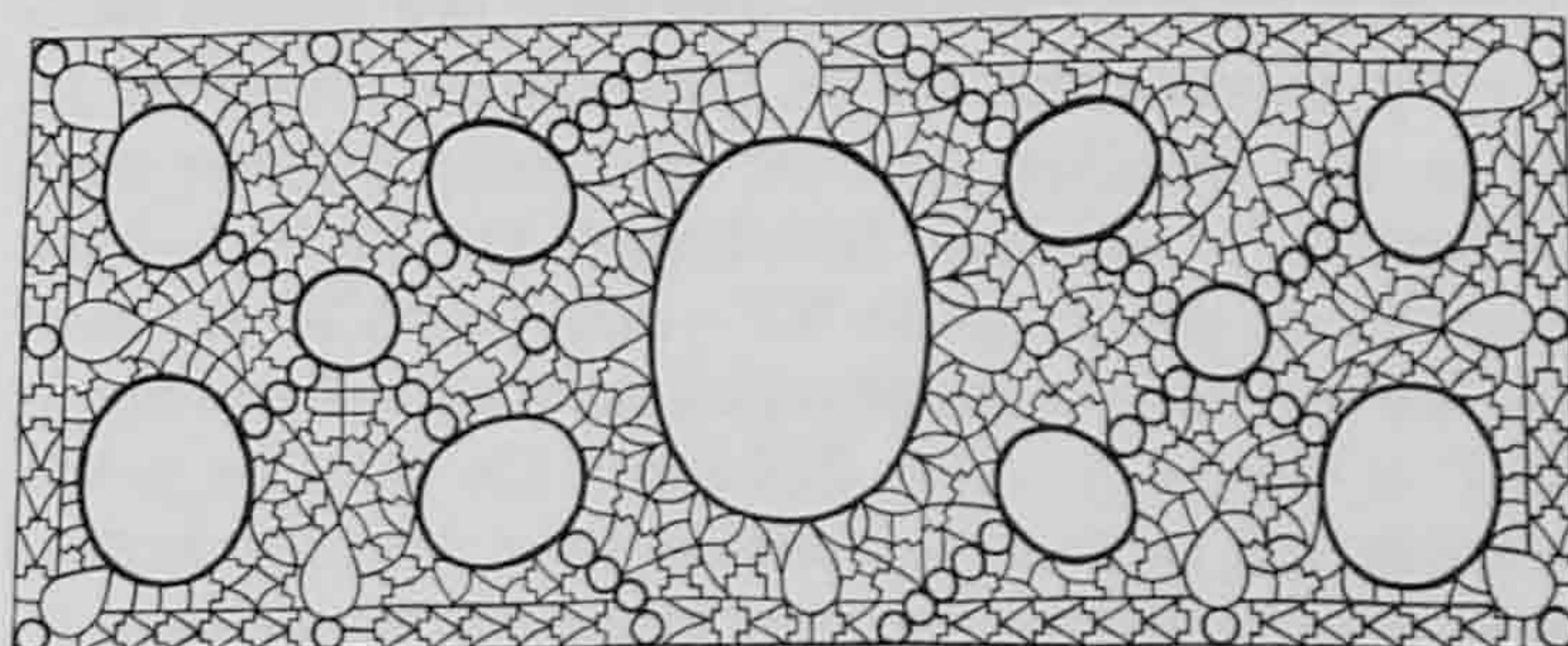


Fig. 126. Détail du coffret de Teudéric. Dessin Günther Haseloff.



(fig. 126) trace par exemple deux croix de saint André auxquelles se superposent deux croix grecques en arc de cercle, dessinées par les incrustations de verre en forme de goutte. Les faces latérales présentent quant à elles chacune une croix latine.

On remarque que la décoration des objets mentionnés comporte toujours, même si c'est très subtilement, un caractère chrétien. Contrairement à eux et comme on a pu le constater, la crosse de saint Germain ne présente aucune marque, du moins dans son état actuel, d'une quelconque ornementation chrétienne. C'est d'autant plus étonnant que sa fonction est pourtant incontestablement religieuse.

### 7.3 Conclusion : datation à partir des comparaisons stylistiques

Selon les parallèles qui viennent d'être établis, les données stylistiques de la crosse de saint Germain la définissent globalement comme un produit tardif du VII<sup>e</sup> s.

Ce n'est pas la typologie formelle de la crosse qui fournit les éléments les plus tangibles à cet égard. On peut même affirmer qu'elle n'est d'aucun secours pour définir ne serait-ce qu'une datation vague. Si l'aspect de la crosse la range sans conteste parmi les spécimens précoces, les exemples de forme similaire s'échelonnent cependant sur une période trop longue. Celle-ci s'étend en effet du IV<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> s., avec, par exemple, le « bâton » originel supposé de saint Servais (IV<sup>e</sup> s., fig. 16), la crosse de saint Remi (V<sup>e</sup> s.), les figurations irlandaises enluminées ou taillées dans la pierre (VII-IX<sup>e</sup> s., chap. 2), les monnaies (fig. 27) et les enluminures occidentales (VII-X<sup>e</sup> s., fig. 5)<sup>75</sup>.

L'évolution générale du style animalier permet une datation plus précise et intègre visiblement la décoration de la crosse parmi les pièces datées entre 650 et 700. Elle est à la fois trop « libre » et complexe pour appartenir aux premières phases de l'ornementation animalière et n'autorise pas raisonnablement à la classer parmi les toutes dernières apparitions du style animalier.

Une détermination par le traitement iconographique des motifs est moins aisée. Les oiseaux n'ont pas véritablement d'équivalents dans l'orfèvrerie contemporaine (ni dans d'autres domaines artistiques) et l'on doit se borner à constater, à propos des motifs en S qui s'y apparentent, qu'ils apparaissent au début du VI<sup>e</sup> s. Les insectes peuvent être datés à peine plus finement, le schéma développé sur la crosse se rencontrant dès la fin du VI<sup>e</sup> - début du VII<sup>e</sup> s., alors que les stylisations les plus poussées appartiennent au VIII<sup>e</sup> s. (fig. 118 : vers 765-800). Ce sont les petits serpents qui ouvrent les perspectives les plus nettes, puisque leur traitement permet de les situer vers le

milieu du VII<sup>e</sup> s. (fig. 107 : 630; fig. 106 : 650). Globalement, le traitement des motifs, par la forte stylisation des serpents et surtout par la schématisation des oiseaux et des insectes, permet néanmoins de confirmer et d'affiner la datation approximative émise à partir des données scientifiques.

L'exclusivité de la décoration animalière païenne - même si ses formes sont récupérées par l'iconographie chrétienne -, qui est appliquée sur un objet à vocation aussi clairement chrétienne que la crosse de saint Germain, place sa confection dans une phase antérieure à celle des coffrets-reliquaires que le Haut Moyen Âge a produits.

L'ornementation de la crosse la situe donc avec la plus grande vraisemblance entre 650 et 700, peut-être plus précisément dans le dernier tiers du VII<sup>e</sup> s. La datation stylistique corrobore donc la datation médiane du bois et contribue à écarter les extrêmes (608-650 et 700-776).

La probabilité que la crosse de Germain ait été ornée durant l'abbatit du saint (environ 640 - 675) ou très peu après sa mort, soit entre 675 et 700, est donc très forte<sup>76</sup>. Quant à savoir si sa création appartient à l'une plutôt qu'à l'autre de ces deux périodes, il faut y renoncer. Les éléments stylistiques qui viennent d'être décrits n'autorisent pas une détermination aussi pointue. Celle-ci serait peut-être possible au sein d'un groupe typologiquement bien défini, comme les boucles de ceinture, mais en aucun cas pour un objet isolé présentant certes des caractéristiques semblables à d'autres pièces d'orfèvrerie, mais à un niveau exceptionnel, particulièrement luxueux, qui en modifie l'appréciation.

Localiser la provenance de la crosse par le style reste problématique. On a en effet remarqué, à travers le parcours stylistique général qui précède, que les motifs ornant la crosse ont été diffusés grosso modo dans toute l'Europe. Seul le nombre important d'objets présentant des analogies avec elle (on songe en particulier aux très nombreuses fibules discoïdes et à celles en S), qui proviennent d'une aire géographique englobant l'Alsace, le Bade-Wurtemberg et, dans une moindre mesure, la partie occidentale de l'Autriche, ainsi que la Bavière, pourrait constituer une indication pour l'origine de la crosse. On constate en effet, dans cette zone à dominante almane que l'on désignera, pour simplifier de façon un peu réductrice, comme « région du sud-ouest de l'Allemagne », une propension à orner les surfaces en faisant appel non seulement à la verroterie et au cloisonné de grenats, comme c'est l'usage un peu partout, mais aussi au filigrane. L'effet obtenu est un contraste relief-couleur que R. Moosbrugger-Leu (1956, p. 60) oppose à une ornementation franque plus plate, caractérisée, du moins en ce qui concerne les fibules discoïdes, par un cloisonné étroit recouvrant toute la surface. Ce type



d'ornementation n'existe cependant pas uniquement dans les limites du territoire alaman. Les bijoux lombards démontrent que d'autres régions le connaissent également. Ce fait explique peut-être l'indécision qui règne quant à attribuer une provenance lombarde ou alamane à certaines pièces, croix en feuilles d'or ou boucles d'oreilles, par exemple (fig. 117; Christlein 1991, pl. 107; Quast 1994, p. 642-643).

Le goût esthétique exprimé par le traitement cloisonné / filigrané autorise donc à la rigueur à regarder du côté de l'Allemagne pour y chercher la provenance de la crosse. Il n'offre en revanche aucune base en ce qui concerne la datation<sup>77</sup>. On le retrouve en effet aussi bien sur des pièces du V<sup>e</sup> que de la fin du VII<sup>e</sup>, voire du VIII<sup>e</sup> s. La découverte de la tombe de la

Dame de Cologne en 1959 a par exemple apporté la preuve que, contrairement à ce que l'on pensait jusqu'alors, l'association cloisonné / filigrané ne résultait pas des contacts établis entre Francs et Lombards, puisqu'elle apparaît dans cette sépulture. Celle-ci date en effet d'avant l'installation des Lombards en Italie du Nord, chassés de Pannonie par les Avars en 568 ou en 591.

En ce qui concerne la datation et la provenance de la crosse de saint Germain, l'examen des techniques d'orfèvrerie employées à sa confection devraient utilement contribuer à renforcer les données fournies par l'étude stylistique. On tentera donc, après avoir présenté les différents procédés utilisés pour façonner la crosse, de proposer quelques hypothèses.



## 8.1 Le travail des métaux

C'est certainement par le travail des métaux que l'art mérovingien suscite la plus grande admiration<sup>78</sup>, bien que les orfèvres de l'époque n'aient pas inventé les procédés auxquels ils recourent. Poinçonnage, repoussage, estampage et emboutissage (bosselage), granulation et incrustation de pierres, filigrane, nielle, cloisonné de pierres ou de verre, gravure, ciselure et travail à jour, sont en effet essentiellement le fruit de l'orfèvrerie romaine, elle-même souvent réceptacle de savoir-faire plus anciens. Seuls le sertissage de grenats et le damasquinage dénotent une influence directement orientale (Sibérie, Sud de la Russie et bassin du Danube), comme on aura l'occasion de le voir plus loin.

Baignée en un premier temps d'influences étrusques (motifs de chaînettes, bulbes) et hellénistiques (formes reptiliennes), la joaillerie romaine trouve une voie plus originale dans les surfaces lisses, les formes sphériques et surtout l'*opus interrasile* (ajour). D'aucuns admettent que, suite à une raréfaction de métal précieux qui se manifeste dès le IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C., ce type de parure tend à disparaître. La place d'honneur de l'orfèvrerie romaine tardive revient de fait au camée, à la gemme et à la pâte de verre, alors que le métal est généralement relégué au rang de support. Il n'est pas certain que l'émergence de cette nouvelle tendance soit imputable aux difficultés d'approvisionnement en métaux précieux. Elle se rencontre en effet déjà au III<sup>e</sup> s. sous le gouvernement des tétrarques, époque durant laquelle elle imprègne essentiellement l'art populaire et militaire des provinces périphériques. C'est également elle qui marque l'expression de la première imagerie chrétienne. Cette esthétique survivra à l'Empire, plus souvent d'ailleurs sous forme de récupération que de création véritable. Des objets comme «l'ecrain de Charlemagne» (Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des médailles, Paris), ou les coffrets de Teudéric (fig. 124) et d'Enger (fig. 121) présentent par exemple, dans leur décoration, des intailles antiques remployées<sup>79</sup>.

L'orfèvrerie mérovingienne combine donc une influence romaine tardive pour la forme, une inspiration tantôt méditerranéenne, tantôt celtique pour le fond, et une esthétique orientale. Immigrée au V<sup>e</sup> s.

avec les Goths, celle-ci marie l'alternance des matières et de leurs couleurs avec les jeux de lumière, obtenus par l'éclat des métaux polis et des pierres, et avec le rythme du clair à l'obscur imprimé par le relief.

Malgré la tendance générale à colorer les surfaces, les métaux précieux jouent un rôle de premier plan dans la décoration de certaines pièces d'orfèvrerie, parmi lesquelles figure la crosse de saint Germain. Ces objets comprennent également bon nombre de fibules ansées et discoïdes de provenance alamane, ou encore des boucles d'oreille «lombardes», dont les formes rappellent parfois les bijoux antiques (fig. 117 ou les pendants en panier). Ils constituent les exemples des procédés les plus fins de l'époque qui n'ont rien en commun avec ceux employés pour les objets plus usuels. Les techniques appliquées à ces derniers y sont en effet délaissées au profit du repoussé, du filigrane et de l'incrustation.

Si certains rivets, ferrets et boucles de ceinture présentent des parentés stylistiques avec la crosse, leur mode d'exécution est bien différent. Celui des accessoires de vêtement, de baudrier ou de chaussure recourt à la gravure, au damasquinage, à la technique dite de la tôle emboutie ou encore à l'estampage (ou pressage). Cette technique, très commune en raison de sa facilité et de sa rapidité, consiste à marteler à froid une feuille de métal sur une matrice comportant des motifs en creux ou à imprimer la feuille à l'aide de poinçons, parfois doubles (mâle et femelle), la feuille étant alors pressée entre les deux poinçons (Roth 1986a, p. 52). Le damasquinage est une incrustation de fils d'un métal mou, généralement de l'argent, dans un autre plus dur, fréquemment du fer, (Roth 1986a, p. 53). Le procédé de la tôle emboutie consiste à découper les motifs dans une fine feuille d'argent qui est ensuite fixée sur une plaque de base en fer. Les ornements sont parfois carrément grattés sur la feuille préalablement déposée sur la plaque.

La vogue que rencontrent, à l'époque mérovingienne, ces techniques exigeant peu, voire pas du tout, de métaux précieux, est souvent attribuée à une grave pénurie de ces matières. W. F. Volbach (1967, p. 313) en voit l'origine dans l'avancée des Arabes,



qui entraverait l'importation de l'or et des pierres précieuses (thèse aujourd'hui désavouée).

### 8.1.1 Les feuilles de métal

L'intérêt porté à l'or remonte au moins au sixième millénaire av. J.-C., époque à laquelle on trouve déjà des fils et des feuilles travaillés. Les premières formes élaborées de l'or, notamment des perles perforées, lui sont données deux millénaires plus tard en Egypte et en Mésopotamie (Eluère 1987, p. 11).

Le métal précieux arrive dans les ateliers médiévaux sous forme de lingots, souvent issus de la refonte d'objets anciens. Il semble qu'il existe alors, dans de grands centres tels que Paris, des commerces où l'on vend des lingots, des barres de métal et des pièces destinées à la refonte (Roth 1986a, p. 51, d'après Grégoire de Tours)<sup>80</sup>. Ces lingots sont martelés et amincis en plaques ou en feuilles que l'on aplanit, galbe ou étire selon les besoins. Le revêtement de la hampe de la crosse de saint Germain, celui de l'intérieur du crosseron, les bandes en cuivre, de même que les plaques de base des parties incrustée et émaillée ont été obtenues de cette façon.

Le travail des feuilles de métal dénote d'ailleurs le caractère particulièrement précieux de la crosse, puisque l'orfèvre n'a pas hésité à fixer, sur le revêtement déjà riche de l'argent, celui, plus somptueux, de l'or. On se contente d'ordinaire d'appliquer ce dernier directement sur un support plus commun tel que le bois, comme le montre le coffret de Teudéric (fig. 124), par exemple.

### 8.1.2 Le repoussé

Les entrelacs qui décorent les bagues sont exécutés au repoussé. Le procédé consiste à imprimer le motif désiré à l'aide d'un outil non tranchant, sur l'envers d'une très fine feuille de métal uniformément battue. Théophile précise, dans son *Diversarum artium schedula*<sup>81</sup> que la feuille doit être assez fine pour que l'impression d'un ongle se dessine parfaitement sur l'endroit, sans déformation aucune (Livre III, chap. 74, *Du travail au repoussé*). Les croix en feuille d'or sont très souvent travaillées de cette manière, bien que nombre d'entre elles soient simplement estampées (en d'autres termes, fabriquées en série). Le repoussage se distingue de la ciselure qui s'exécute à l'endroit, de préférence sur une plus grande épaisseur de métal.

### 8.1.3 Les filigranes

Le filigrane apparaît très tôt dans l'orfèvrerie. Son usage dans le monde antique est attesté aussi bien en Mésopotamie, en Egypte et en Grèce, qu'en Etrurie ou chez les Celtes (dès le VII<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Les filigranes sont des fils d'or lisses ou torsadés, souvent

de manière à simuler des tresses; ceux de la crosse de saint Germain participent de ces deux types. Le fil travaillé est généralement soudé sur la surface d'un métal de base, préalablement rendue rugueuse pour garantir une meilleure adhérence (Roth 1986a, p. 57).

Afin de donner au filigrane davantage de relief, les orfèvres mérovingiens imprimaient fréquemment des variations à la surface de base. Ce travail peut être facilité par la pose d'un lit de cire d'abeille sous la platine, ce qui permet de la travailler de façon très souple (Manfredi et al. 1992, p. 103). L'aspect légèrement bosselé que présente la base de la partie incrustée de la crosse de saint Germain laisse supposer qu'elle a subi un tel traitement (fig. 76). Les inégalités de surface sont en effet trop régulières pour y voir une déformation due à la malléabilité de l'or, que celle-ci soit accidentelle ou consécutive à la pose des filigranes.

Les filigranes de la crosse n'ont pas été confectionnés à partir de fils étirés dans des filières, puisqu'ils ne présentent pas les stries caractéristiques de cette technique. Une observation microscopique des petits serpents (fig. 76) permet de déterminer que les fils sont formés à partir de bandelettes découpées dans de fines plaques d'or enroulées sur elles-mêmes. Ce détail technique constitue un indice d'ancienneté, puisque la filière est inconnue avant le VIII<sup>e</sup> ou le IX<sup>e</sup> s. Elle n'apparaît peut-être même pas du tout durant le premier millénaire (les spécialistes ne s'entendent pas sur le sujet)<sup>82</sup>.

### 8.1.4 Les rangs de perles

Il existe différents procédés, parmi lesquels figure la granulation, destinés à fabriquer des enfilades de perles. Celle-ci est en fait la seule technique qui permette la confection de vraies perles d'or, raison pour laquelle elle est essentiellement utilisée pour des motifs plus complexes qu'une simple succession de billes. Une autre de ces méthodes consiste à façonner un fil en le travaillant à la manière du filigrane (filigrane perlé). Un autre encore, dont le but est plutôt d'obtenir une imitation de rang de perles, recourt au poinçonnage particulièrement incisif d'une bande d'or (pseudo-grènetis).

#### Granulation

La granulation consiste à mêler de petites sections de fil ou des paillettes d'or, découpées dans des plaquettes finement martelées, à de la poussière de charbon de bois, que l'on soumet à la chaleur. Rougies, elles se muent en petites billes. Les Celtes et surtout les Etrusques, passés maîtres dans cet art difficile à la suite des peuples de la Méditerranée orientale (les Mycéniens, entre autres), collaient les billes d'or à l'aide de malachite pulvérisée (carbonate de cuivre), additionnée de jus de coing ou de colle de poisson.



Un passage au feu fixait le cuivre et rendait ainsi la soudure absolument invisible sur l'or. Le procédé utilisé au Haut Moyen Age est identique, bien qu'il soit moins répandu (Roth 1986a, p. 57). La superbe fibule de Szilágy-Somlyó en Hongrie (fig. 127) témoigne de cette maîtrise technique fascinante. La qualité qu'elle présente dans l'ensemble de son exécution lui confère déjà un caractère exceptionnel, mais sa granulation extrêmement fine - de même que son médaillon émaillé, comme on le verra plus loin - en fait un objet isolé et soulève le problème de la transmission des procédés. Ni la fibule de Deisslingen (fig. 105), ni la boucle d'oreille de Gruibingen (fig. 117 : anneau et sphère terminant le pendentif), qui comptent parmi les rares spécimens de granulation protomédiévale, ne présentent une technique aussi sûre.

### Filigrane perlé

Les enfilades de perles qui décorent la partie incrustée de la crosse n'ont pas été exécutées par le fameux procédé de la granulation. Le fil qui relie les perles d'or, assez espacées les unes des autres, est en effet très visible (fig. 128). Bien que la technique



Fig. 127. Fibule ansée, or filigrané et granulé, émail cloisonné et gemmes. 12,3 x 5,4cm, Ø de la plaque émaillée 1,5cm. Provenance : Szilágy-Somlyó. IV<sup>e</sup> s. Musée national hongrois, Budapest.

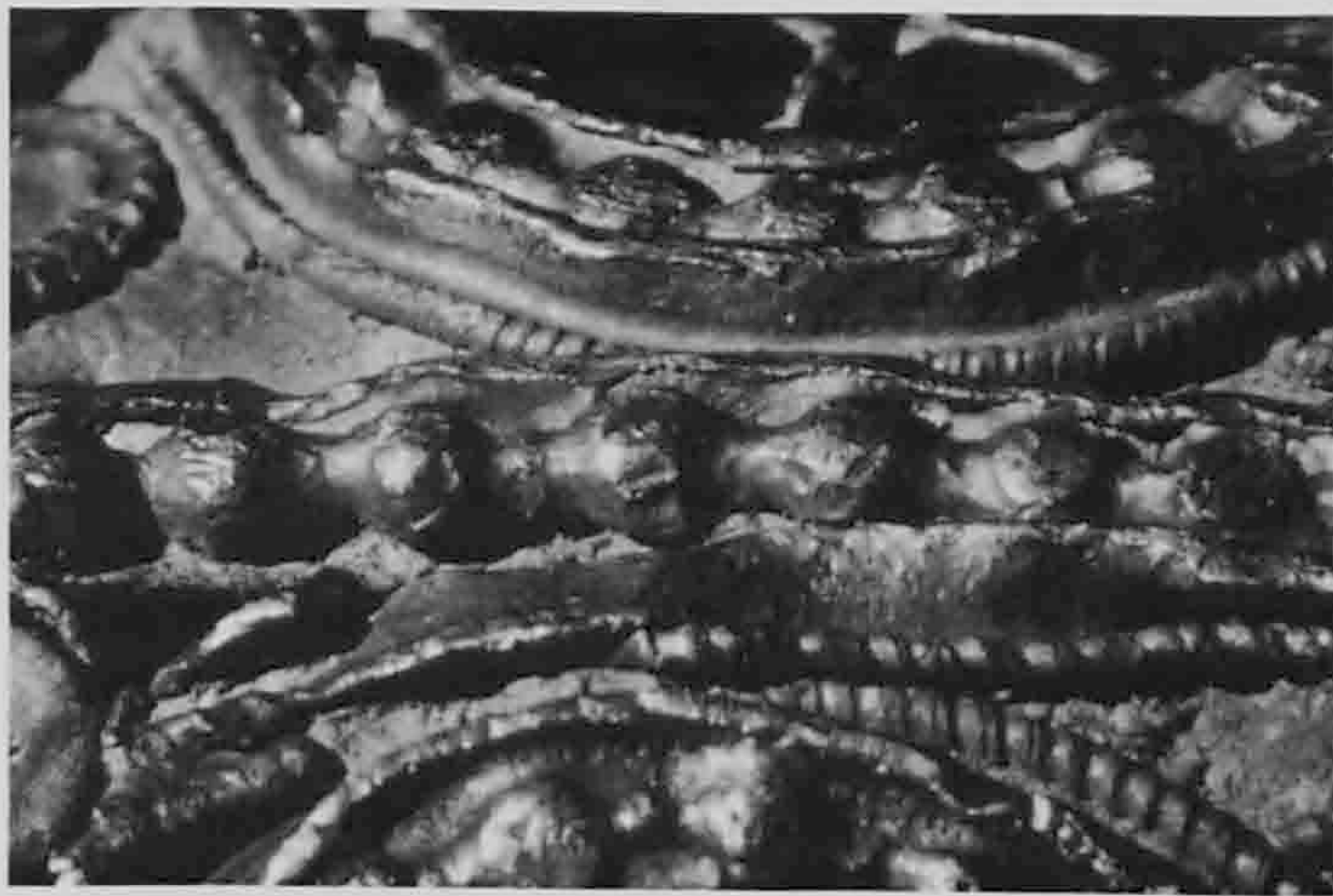


Fig. 128. Crosse de saint Germain. Détail du rang de perles médian de la partie incrustée et filigranée. Agrandissement : 2,5 x.



Fig. 129. Fibule «Castellani», or, pierres et émail cloisonnés. Les couleurs d'origine sont perdues (fond : bleu opaque; «bouclier» : jaune et bleu nuit; «lances» : vert translucide; carnation : blanc; chevelur : rouge opaque). Ø 6cm, Ø de la plaque émaillée 2,7cm. Provenance : Canossa (Emilie), acquise par le collectionneur Alessandro Castellani. Travail italien (lombard ou byzantin). 600-660 (ou après 700). British Museum, Londres.

employée ne soit pas aussi fine que la granulation, elle cherche néanmoins à en imiter l'aspect. L'orfèvre a obtenu la rangée de perles soit en pinçant à intervalles réguliers un fil (ou un «tube») d'or d'un diamètre assez important, soit en pressant ce fil dans un moule crénelé. Théophile expose, dans son traité, la fabrication des outils qui permettent d'obtenir ce type de décor (Livre III, chap. 9, *De l'instrument qu'on appelle organarium*; chap. 10, *Des limes creuses à la partie inférieure*). Le fil perlé est ensuite soudé sur la plaque de base à la façon d'un filigrane. Une technique tout à fait semblable a été utilisée pour les rangs



de perles qui bordent le coffret de Teudéric et pour la boucle d'oreille de Grubingen (fig. 117 : bordures du pendant). En plus de ces deux objets, on en compte quelques autres, également datés du VII<sup>e</sup> ou du tout début du VIII<sup>e</sup> s., qui présentent, avec une variabilité dans la finesse ou la grosseur des perles, un travail semblable à celui de la crosse. C'est le cas de la fibule Castellani (fig. 129 : bordure) ou du calice de Chelles (fig. 130), sur la panse duquel les champs décorés de damiers et de chevrons sont séparés par un rang de perles. Le noeud de ce calice est d'ailleurs aussi encadré par deux fils perlés. Maints objets du IX<sup>e</sup> s. s'ornent également d'enfilades de perles. La capsule, dite joyau d'Alfred, découverte à Newton Park (Somerset) et conservée à l'Ashmolean Museum d'Oxford (6,2 x 3,1cm, or, cristal de roche et émail

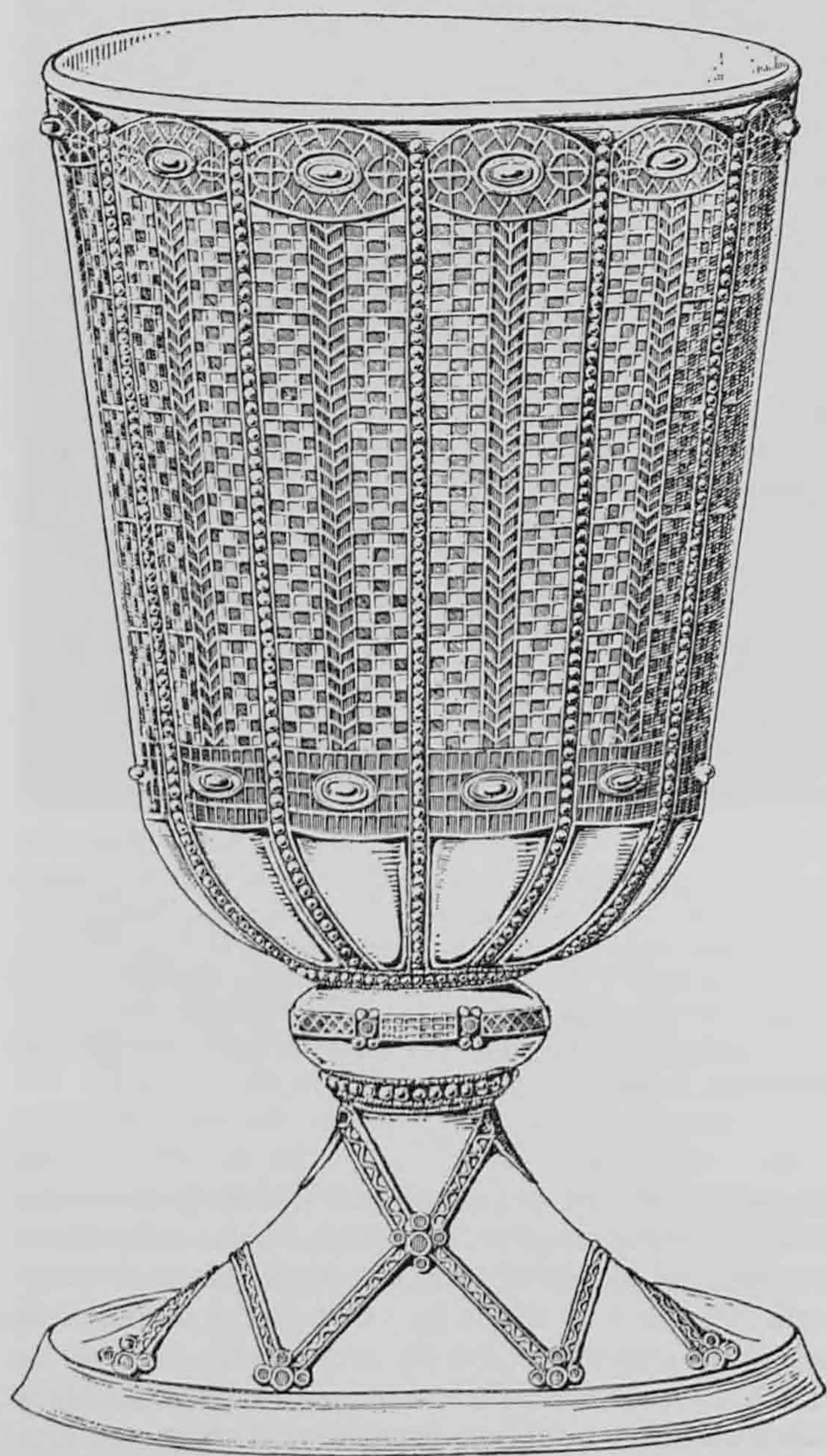


Fig. 130. Calice attribué à saint Eloi et exécuté pour l'Abbaye de Chelles, or, gemmes blancs, bleus et verts, grenats et morceaux de verre coloré. H. 26,9cm, Ø à la base 16cm, Ø de la coupe 14,5cm. VII<sup>e</sup> s., perdu. Dessin A. du Saussay (1653). Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des médailles, Paris.

cloisonné, inscription : *Aelfred mec heht gewyrcan* - Alfred ordonna que je fusse fait -, travail anglo-saxon) en est un bon exemple, de même que l'autel de l'église Saint-Ambroise à Milan (vers 850), la reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120 : encadrement de la croix centrale), la *corona ferrea* («couronne de fer», fig. 131 : séparation des plaques d'émail), la croix votive, dite lombarde, conservée au Victoria and Albert Museum de Londres, la staurothèque Fieschi-Morgan conservée au Metropolitan Museum of Art de New York, ou encore, l'autel portatif d'Adelhausen (Musée des Augustins de Fribourg-en-Brisgau).



Fig. 131. La *corona ferrea* («couronne de fer»), reliquaire d'un clou de la Sainte Croix, fer, or, gemmes et émail cloisonné. H. 5,3cm, Ø 15cm. Vers 820-830 (émaux remployés plus anciens). Trésor de la collégiale Saint-Jean-Baptiste, Monza.



Fig. 132. Bourse-reliquaire d'Altheus, évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice (772?-804/24?). Argent (doré sur la face postérieure) sur bois, émaux cloisonnés. Faces latérales et antérieure : figures de saints et motifs végétaux exécutés au repoussé. Face postérieure (partiellement remaniée en 1673) : trois plaques émaillées avec cinq personnages en buste. 16 x 15 x 6cm. Fin du VIII<sup>e</sup> s. Trésor de la cathédrale, Sion. Crédit photo. Musées cantonaux, Sion.



Le coffret d'Altheus (fig. 132), celui de Muotathal (SZ, IX<sup>e</sup> s.), ou encore la bourse dite d'Eleuthère et Candide, conservée dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice (IX-X<sup>e</sup> s.), présentent un type de rangées de perles tout à fait différent. Il s'agit d'un pseudo-grènetis. Plus grossier, celui-ci se travaille directement à partir de la plaque de base et peut être obtenu par moulage, ciselure, repoussage ou poinçonnage (fig. 132).

L'orfèvrerie mérovingienne associe souvent le filigrane et le fil perlé à d'autres modes de décoration. L'exécution conjointe de différentes techniques sur un même objet existe évidemment avant cette époque. La bouteille à parfums découverte à Herlen (Pays-Bas) est à ce titre un bon exemple de l'association de l'émail et du filigrane (fig. 133; Gauthier 1972, p. 27). On peut admettre que l'élégance qui caractérise les lignes de ce flacon, bien que celles-ci soient une expression de la culture méditerranéenne, trouve

un écho dans les filigranes de la crosse de saint Germain. La technique n'est cependant en aucune façon comparable. Contrairement à ce que prétendent ceux qui décrivent la crosse comme un objet d'émail cloisonné, celle-ci n'est que partiellement émaillée. On se souviendra en effet que la partie originelle est un cloisonné de morceaux de verre et de pierres incrustés, technique qui se distingue fondamentalement de l'émaillage<sup>83</sup>.

## 8.2 La verroterie cloisonnée

Du IV<sup>e</sup> au début du VIII<sup>e</sup> s., on voit l'émail remplacé partout dans l'ouest de l'Europe continentale par une de ses variantes, l'*opus inclusorum* (verroterie ou pierrerie cloisonnée). Cet art puise, comme l'émail, ses racines dans les plus hautes époques. Ce sont néanmoins les orfèvres de l'Antiquité tardive qui lui ont donné la forme qu'il développera durant le Haut Moyen Âge. L'*opus inclusorum* est une technique très soignée et reste, dans ses meilleures réalisations, le fleuron de l'orfèvrerie mérovingienne. Il consiste à sertir à froid des éclats de verre ou de pierre, souvent des grenats, taillés et polis.

Le sertissage de grenats sur or était une spécialité des peuples du sud-ouest de la Russie et des régions de la mer Noire (Huns, Perses et Scythes essentiellement). Il semble qu'entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s., les Goths qui séjournent dans ces contrées en adoptent la technique. Ils la mèneront à un développement remarquable, jouant avec subtilité sur le contraste jaune vif de l'or très pur et rouge profond du grenat.

L'incrustation de grenats atteint son apogée vers 500 (fig. 104), alors qu'elle pénètre en Europe occidentale avec les Ostrogoths, qui s'installent en Italie dès 489 (Volbach et al. 1967, p. 215-231). Ils y resteront jusqu'à leur éviction par les Byzantins, entre 540 et 561.

Avec «l'unification» de l'Europe sous la domination franque, le sertissage de grenats connaîtra un immense succès, peut-être à la faveur des vertus talismaniques que les Germains attribuent à cette pierre et à celle de leur goût prononcé pour les couleurs chatoyantes. Conformément à l'usage qu'en faisaient les Goths, le grenat est d'abord utilisé comme cabochon, le plus souvent assorti de filigranes, de perles d'or, et monté sur un bijou en argent doré. De très nombreuses paires de fibules du début du V<sup>e</sup> s. sont représentatives de ce style, au même titre que les plaque-boucle et contreplaque de la ceinture d'Arégonde (morte vers 565-570). On l'a dit, la pierre dessine également dès la même époque des motifs plus complexes, parfois sur des surfaces entières (cloisonné «franc»). Les pièces du trésor de Childéric (481/82), très finement cloisonnées, sont ainsi presque exclusivement décorées de grenats plats montés sur des paillons d'or et taillés en formes onduées ou en

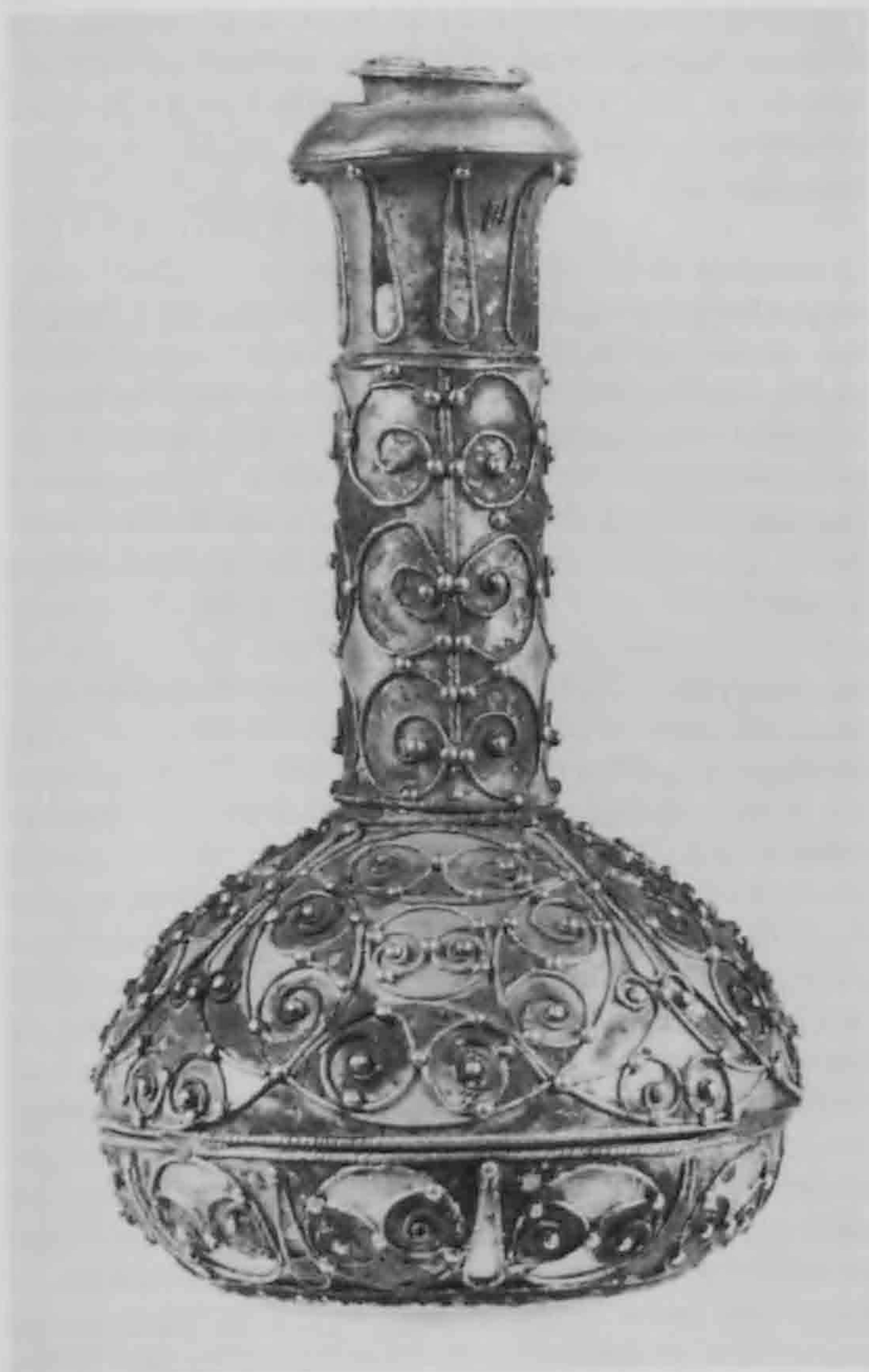


Fig. 133. Bouteille à parfums, émail filigrané sur or. 5,5 x 5,1cm. Provenance : Herlen (Pays-Bas), sarcophage romain. Travail méditerranéen. II-III<sup>e</sup> s. Musée Royal des Antiquités, Leyde.



dents de scie. La paire de fibules discoïdes provenant de la tombe d'Arégonde, de même que la belle fibule discoïde découverte en 1950 dans une tombe à Parme et conservée au Museo Nazionale di Antiquità de la città (Ø 7cm, or, grenats et pierres bleues, VII<sup>e</sup> s.), constituent également de très beaux exemples de ce type.

Conjointement au cloisonnage qui occupe la totalité de la surface visible des objets, se développe un sertissage de grenats associé au filigrane. Cette ornementation se caractérise par une forte mise en relief des parties cloisonnées, les filigranes dessinant fréquemment des motifs animaliers ou géométriques. La crosse de saint Germain, qui combine un cloisonné en haut-relief avec un filigrane assez nettement dominant, appartient à ce type de décoration. Comme on l'a noté dans le cadre de la description stylistique, il semble que ce dernier prévale dans le bassin Rhénan et alentours. La fibule de Wittislingen (fig. 96) et de très nombreux spécimens alamans ansés du VI<sup>e</sup> s. l'attestent, bien que plusieurs objets provenant d'Europe centrale et du nord de l'Italie présentent eux aussi cette même caractéristique.

Dans une phase à peine plus tardive de l'orfèvrerie mérovingienne (VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s.), la taille des grenats se fait parfois un peu plus grossière, comme en témoignent la reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120), le coffret de Warnebert (fig. 125) et surtout les coffrets d'Enger (fig. 121) et d'Oviedo (fig. 118).

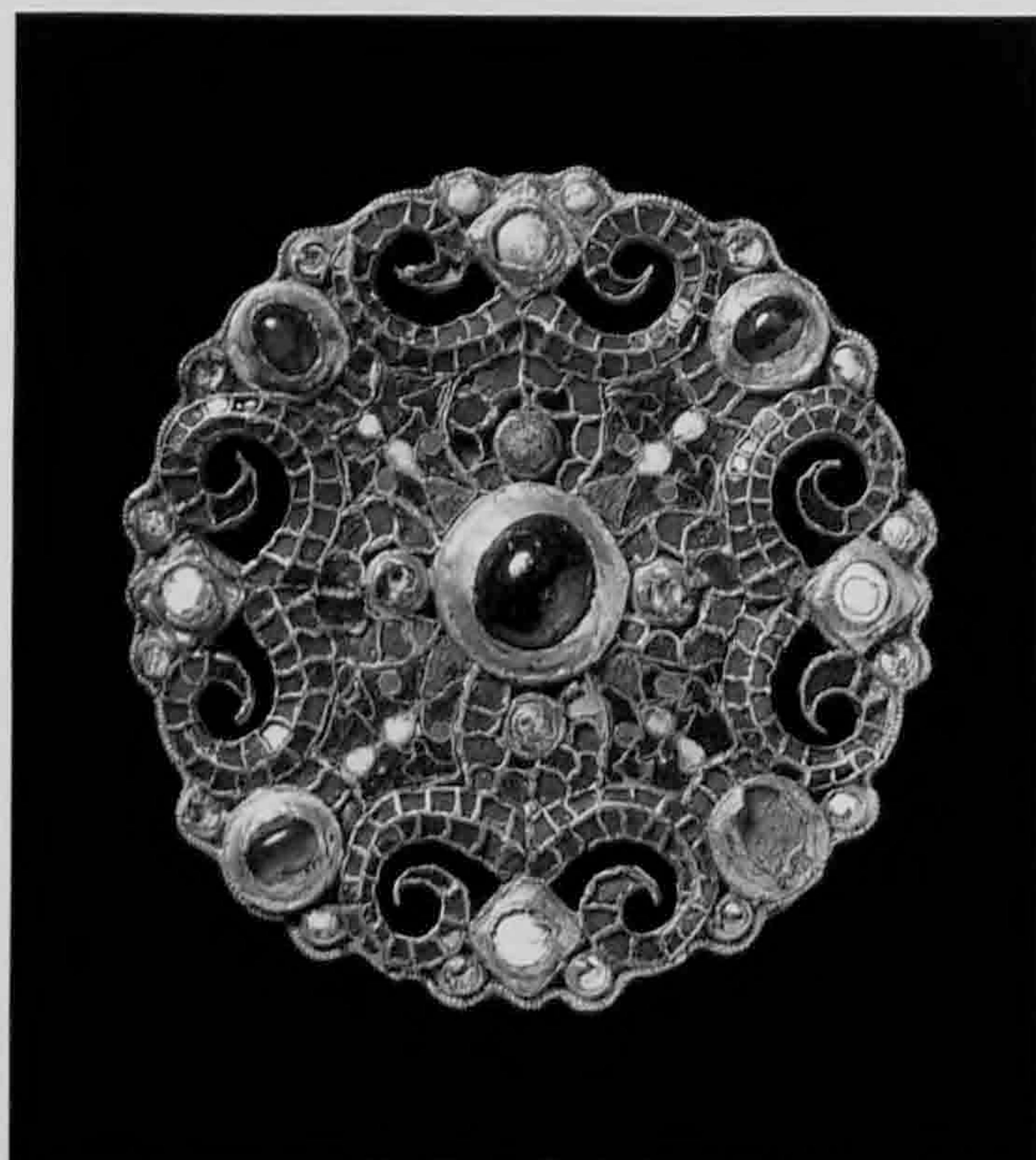


Fig. 134. Fibule, or, émail cloisonné, pierres, perles et morceaux de verre. Ø 8,35cm. Provenance : Dorestad, delta du Rhin, port carolingien. Fin du VIII<sup>e</sup> - début du IX<sup>e</sup> s. Musée Royal des Antiquités, Leyde.

Ce dernier présente d'ailleurs un cloisonné en bandes de carrés de grenats entrelacées qui est identique à celui de la fibule de Dorestad (fig. 134) et à celui de la fibule discoïde de Wittislingen (Ø 8cm, or, verre et grenats formant des serpents au corps angulaire, production alamane, peut-être locale, VII<sup>e</sup> s., même provenance que fig. 96, Prähistorische Staatssammlung, Munich).

La verroterie cloisonnée disparaît au VIII<sup>e</sup> s. pour rendre sa place à l'ornementation dominée par le filigrane d'or et les gemmes. La «renaissance» carolingienne, particulièrement le IX<sup>e</sup> s., avec, par exemple, la crosse d'Austreberthe (fig. 9) ou la partie orfèvrée de «l'aiguière de Charlemagne», fera en effet la part belle à un décor d'inspiration classique : filigranes en rinceaux et feuilles d'acanthé, pierres polies montées à griffe ou en bâte (avec une préférence pour le saphir) et perles enfilées. Des rosaces et des fleurons d'émail cloisonné compléteront de plus en plus souvent cette ornementation qui s'épanouira aussi bien sur les couvertures des livres précieux que sur les reliquaires de toute forme (fig. 131; *paliotto* de l'église Saint-Ambroise de Milan et autel portatif dit de saint André, conservé dans le trésor de la cathédrale de Trèves). Cette décoration n'a, comme on a pu le constater, rien à voir avec celle de la crosse de saint Germain.

Le procédé de la verroterie cloisonnée est assez complexe (Roth 1986a, p. 57). Les cloisons (il s'agit parfois carrément d'alvéoles complètes) sont d'abord soudées sur un fond métallique. Cette base est généralement en or, métal préféré à tout autre en raison de sa malléabilité. La soudure s'effectue d'ordinaire à l'aide de crème de tartre préparée à partir de lie de vin brûlée ou à l'aide de cire. Avec une plume, la solution est appliquée sur la jointure ou sur le point de contact, puis l'ensemble est chauffé au rouge, avant de subir un nettoyage. Dans le cas d'un travail à cloisons, celles-ci sont ensuite remplies aux deux tiers d'un mélange de sable et de blanc d'oeuf (colle) avant que n'y soient déposées de fines plaquettes d'or gaufré. Dans le cas d'un sertissage à alvéoles, la surface de base est râpée à l'aide d'une lime. Ces procédés sont destinés à offrir un plus grand éclat des matériaux sertis et une meilleure adhérence. Les morceaux de verre ou de grenat sont alors déposés entre les cloisons, ou dans les alvéoles, après avoir été taillés à la bonne dimension et le plus finement possible, afin qu'ils rendent toute leur transparence. Après le sertissage, on lime les cloisons pour les aplanir et les amener ainsi au même niveau que les incrustations. En ce qui concerne la crosse de saint Germain, les coups de lime sont bien visibles (fig. 81). L'orfèvre ne se contente cependant pas de limer les cloisons; il les martèle également.

Ce sont précisément les traces de martelage qui permettent, quand le polissage n'efface pas tout, de



distinguer l'incrustation de l'émaillage. L'incrustation nécessite en effet de rabattre les cloisons, afin de maintenir les morceaux de verre libres dans les alvéoles, ce qui est superflu pour l'émail adhérent parfaitement au support. La nature des alvéoles colorées de la crosse ne laisse aucun doute. Une brève observation microscopique permet aisément de déceler la taille assez grossière des pierres et des morceaux de verre (fig. 81). Il s'agit bien d'incrustations, ce qui authentifie un travail de verroterie cloisonnée. Les paillons d'or gaufré apparaissent de plus très distinctement dans les alvéoles à présent vides d'incrustations (fig. 77), particularité inexistante en émaillerie.

Distinguer l'émaillage de l'incrustation de verre peut s'avérer moins aisé. La question a été fort débattue au XIX<sup>e</sup> s., en vue d'établir une chronologie des pièces (Rupin éd. 1977, p. 309-311). Le problème se pose encore aujourd'hui de façon aiguë pour des objets disparus, comme le calice de Chelles. On ne possède que des représentations indirectes de cet objet (fig. 130), conçu au milieu du VII<sup>e</sup> s. pour l'Abbaye de Chelles, puisqu'il fut fondu en 1793, victime de la Révolution (Laporte 1988, p. 69).

### 8.3 Le coffret de Teudéric

D'autres objets qui, comme la crosse, présentent les caractéristiques techniques détaillées ci-dessus, ont heureusement été conservés. Parmi eux, le reliquaire de Teudéric (fig. 124), conservé dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, reste sans doute une des pièces offrant la palette de techniques la plus variée.

Il s'agit d'un petit coffret de 18,5cm de long sur 6,4cm de large et de 12,5cm de haut (hauteur de la boîte : 7,3cm, hauteur du toit : 5,1cm). Le cœur du reliquaire est en bois, plaqué de feuilles d'or sur toutes ses faces. Les filigranes y sont de deux types : rang de perles et filigranes torsadés. Une enfilade de perles borde en effet chaque tôle d'or et un fin réseau de fils tressés orne la partie envers du toit (fig. 135). La face antérieure et les parties latérales sont recouvertes d'un cloisonné de verroterie et de morceaux de grenats taillés à plat sur des paillons d'or. Les cloisons tracent une sorte de filet qui ressemble aux nervures d'une feuille. Les alvéoles, de forme très variable (curvilinéaires et ondées, en forme de goutte ou de fer de lance), dessinent des petites tuiles sur le toit et des espèces de boutons de rose sur les faces antérieure et latérales (fig. 126). Les alvéoles en forme de goutte sont remplies de fragments de verre vert ou bleu, alors que la palette des autres incrustations est plus étendue : blanc, vert et bleu, avec une forte dominante rouge.

G. Haseloff (1955, p. 227-234) a souligné les parentés du coffret de Teudéric avec la crosse de saint Germain. Les alvéoles en fer de lance et les gouttes sont, d'après lui, des motifs rares. Les parallèles les plus proches qu'il signale se trouvent en Grande-Bretagne. Les figurations d'insectes comportent effectivement souvent, en Grande-Bretagne, des alvéoles en fer de lance. On a cependant constaté (chap. 7) qu'elles existent également en Allemagne. En ce qui concerne les alvéoles en forme de goutte, il convient d'être tout aussi réservé, puisque celles du coffret-reliquaire ne correspondent pas exactement à celles de la crosse. Ce type d'alvéole orne d'ailleurs de nombreux objets du Haut Moyen Age provenant de Hongrie et de l'Italie byzantine (fibules discoïdes). On le rencontre également sur la célèbre patène de Charles le Chauve qui provient du trésor de l'Abbaye de Saint-Denis, dont elle fit partie avant 843, et qui est conservée au Musée du Louvre (Ø 11,3cm, aventurine; pierres précieuses, perles et grenats sertis sur or)<sup>84</sup>.

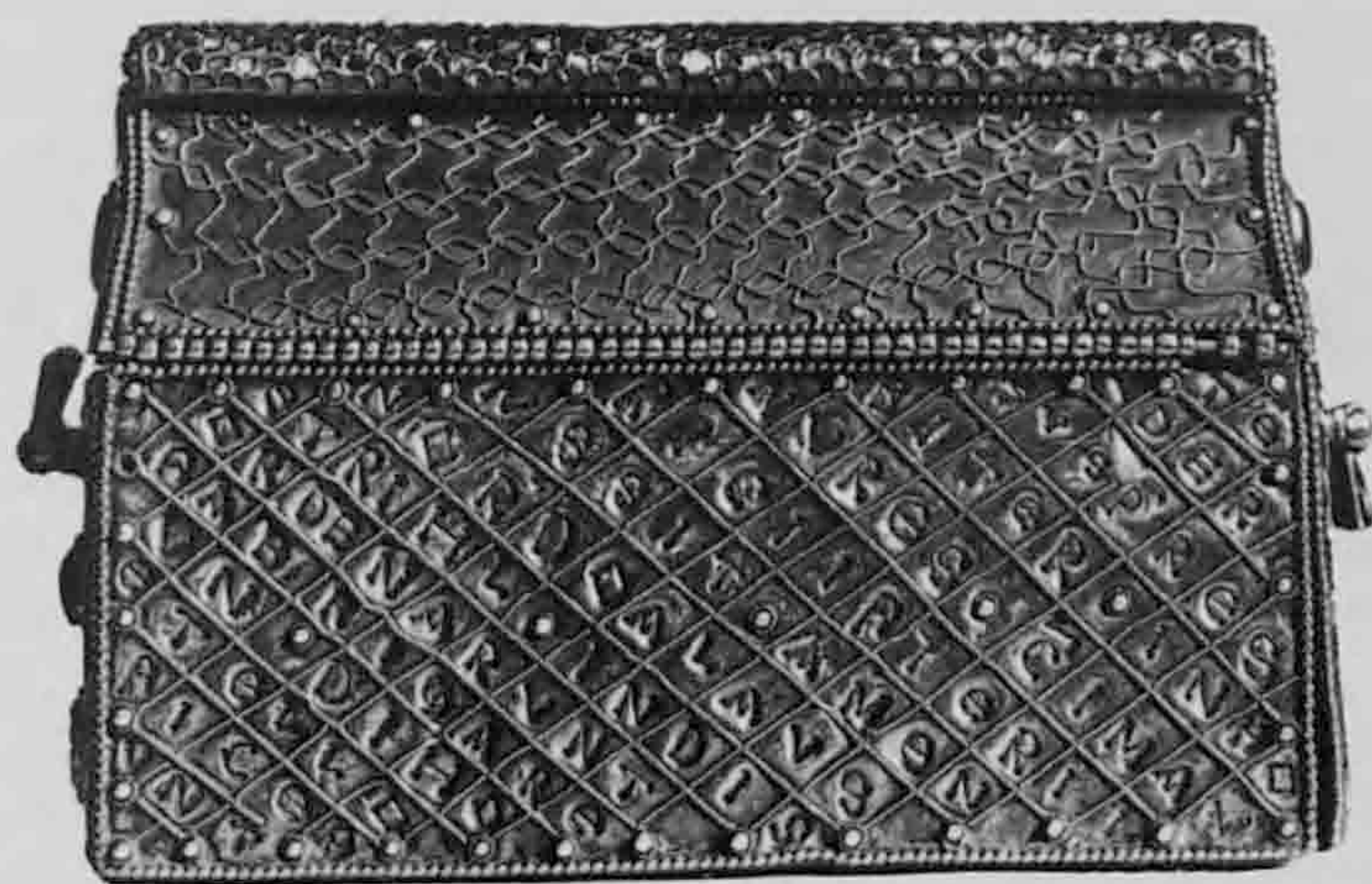


Fig. 135. Face postérieure du coffret de Teudéric, avec texte dédicatoire : TEVDERIGVS PRESBITER IN HONVRE SCI MAVRICII FIERI IVSSIT AMEN NORDOALAVS ET RIHLINDIS ORDENARVNT FABRIGARE VNDIHO ET [T ?]ELLO FICERVNT. (*Le prêtre Teudéric ordonna de faire [le coffret] en l'honneur de saint Maurice. Amen. Nordoalaus et Rihlindis commandèrent sa fabrication. Undiho et (T)Ello l'exécutèrent.*)

Pour les raisons qui viennent d'être évoquées, c'est à juste titre que R. Moosbrugger-Leu (1956, p. 60) met en doute la validité du rapprochement entre la cassette de Teudéric et la crosse. Il base néanmoins l'essentiel de son argumentation sur l'ornementation animalière de la crosse, absente du coffret, et sur son «grand cloisonné», par opposition au cloisonné étroit (*Engzellenwerk*) qui orne l'intégralité des surfaces antérieure et latérales du reliquaire de Teudéric. R. Moosbrugger-Leu considère les alvéoles en fer de lance communes aux deux objets comme le produit du hasard et note en outre que les rangs de perles n'y sont pas tout à fait identiques. Ses objections ne sont pas sans fondement. Il convient de plus d'insister sur la place prédominante des filigranes dans l'ornementation de la crosse, le cloisonné apparaissant comme secondaire. Le coffret de Teudéric présente une



situation absolument inverse. Il faut néanmoins tenir compte de la forme respective des deux objets. Un cloisonné de surface total est techniquement très difficile à réaliser sur une surface courbe telle qu'elle se présente sur la crosse, alors qu'elle est relativement aisée sur les faces plates d'un coffret.

Les réserves de R. Moosbrugger-Leu sont fondées. Elles restent néanmoins d'ordre stylistique, comme les affirmations de G. Haseloff auxquelles elles répondent. Les parentés techniques entre la crosse de saint Germain et le coffret de Teudéric, objets assumant par ailleurs tous deux une fonction religieuse, restent bien réelles. Chacun est constitué d'une âme de bois habillée de feuilles d'or. L'un et l'autre sont décorés de filigranes, même s'ils ne se présentent pas de façon exactement similaire, et de verroterie cloisonnée, bien que la forme des alvéoles ne soit que partiellement comparable. Dans les deux types d'ornementation, le grenat est mis en valeur par le contraste qu'offrent les incrustations vertes et bleues, ainsi que par le sertissage sur paillons.

Dans la perspective d'une mise en parallèle avec la crosse de saint Germain, il serait intéressant de savoir d'où provient le reliquaire de Teudéric et quand il a été exécuté. Bien qu'il soit impossible de répondre avec assurance à l'une comme à l'autre question, il existe néanmoins pour le coffret davantage de données interprétables que pour la crosse.

Les petits entrelacs filigranés au dos du coffret sont, si l'on en croit G. Haseloff, conformes aux travaux franco-alamans du VII<sup>e</sup> s. Le cloisonnage étroit, l'opus inclusorum vert et bleu du faîte de la châsse<sup>85</sup>, ainsi que la forme des grenats et les rangs de perles d'or seraient caractéristiques de la première moitié du VII<sup>e</sup> s. Au vu des nombreux objets considérés dans ce chapitre comme dans le précédent, dont les datations s'égrainent du début du VI<sup>e</sup> à la fin du VII<sup>e</sup> s., les éléments avancés par G. Haseloff ne paraissent pas propres à dater assez précisément le coffret. En plus des caractéristiques évoquées, qui situent l'objet dans la première moitié du VII<sup>e</sup> s., G. Haseloff doit tenir compte des perles, des gemmes, des intailles antiques et du portrait de saint Maurice en pâte de verre (imitation de camée) qui incitent plutôt à placer la fabrication du reliquaire dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup>, voire au VIII<sup>e</sup> s. L'auteur propose donc une datation aux environs de 650. Le type de l'ornementation situe en tous les cas le coffret de Teudéric avant ceux d'Enger (fig. 121) et d'Oviedo (fig. 118), qui comprennent déjà des éléments émaillés.

Le dos de la cassette de Teudéric porte une inscription qui en occupe presque toute la surface (fig. 135). On y apprend qu'un prêtre du nom de Teudéric l'a fait exécuter par les orfèvres Undiho et (T)Ello en l'honneur de saint Maurice, grâce aux donateurs

Rihlindis et Nordoalaus. Le style des caractères est, selon H. Zeiss (1931, p. 187), susceptible d'être daté. Celui-ci estime en effet que la fabrication du reliquaire a dû intervenir au plus tard sous le règne de Clovis II (640-657), ce qui corrobore la datation approximative de G. Haseloff<sup>86</sup>.

Les opinions quant à la provenance du reliquaire concordent moins que pour sa datation.

Les noms mentionnés dans la dédicace ne paraissent pas correspondre, à première vue, à des personnes identifiables. R. Moosbrugger-Leu (1971, Bd B, note 3 p. 87) a néanmoins relevé que le nom du second orfèvre pouvait peut-être se lire indifféremment Ello (*Undiho et Ello*) ou Tello (*Undiho e Tello*). Un orfèvre du nom de Tello existait à la cour de Dagobert II. Il fut probablement l'apprenti de saint Eloi. En admettant que l'interprétation de R. Moosbrugger-Leu soit correcte, les problèmes de provenance et de datation se résoudraient d'eux-mêmes. Bien que cette hypothèse ne doive pas être négligée (elle semble avoir conquis H. Roth 1986a), il convient de prendre en compte d'autres éléments qui ne vont pas dans le sens d'une production neustrienne du coffret.

H. Zeiss penche pour sa part en faveur d'une origine locale, dans l'entourage burgonde de l'abbaye, de même que R. Schnyder (1979, p. 177) qui propose, comme seconde alternative, que l'Abbaye de Saint-Maurice soit entrée en possession du coffret par l'entremise du pape Eugène I<sup>er</sup> (654-657).

G. Haseloff localiserait quant à lui la fabrication de la cassette dans la région bernoise de l'Aar moyenne (territoire intermédiaire entre Saint-Maurice au sud et Moutier-Grandval au nord). Il délimite cette aire de production à partir de l'hypothèse qu'il formule pour la crosse de saint Germain.

D'après J.-M. Theurillat (1982, p. 6)<sup>87</sup>, la paléographie, les noms cités dans l'inscription, ainsi que la technique inclinent plutôt les recherches dans une vaste région déjà évoquée (chap. 7.3), englobant l'Alsace et, de l'autre côté du Rhin, le sud-ouest de l'Allemagne (soit le Bade-Wurtemberg et la Bavière), la région du lac de Constance et la région de Salzbourg. La forme du O, proche du G, se rencontre sous une forme identique dans des manuscrits du VII<sup>e</sup> s., en Suisse et dans le sud de l'Allemagne. L'abbaye entretenait des relations avec la maison ducale de Souabe où le nom de Rihlindis, qui figure sur le reliquaire, apparaît plusieurs fois à cette époque. Le culte de saint Maurice est par ailleurs attesté dès le début du VII<sup>e</sup> s. dans cette région. On a de plus constaté les correspondances stylistiques et techniques que trouve le coffret (enfilades de perles et formes des alvéoles) en Rhénanie. La proposition de J.-M. Theurillat pour une provenance du sud-ouest de l'Allemagne paraît donc la plus convaincante.



#### 8.4 Conclusion : datation à partir des comparaisons techniques

La crosse de saint Germain fait appel à toutes sortes de techniques de travail du métal. Elles ont été examinées une à une et il a été possible d'identifier bon nombre d'objets mérovingiens pour lesquels on a recouru aux mêmes procédés. Aucune des techniques utilisées n'a cependant pu être définie comme étant spécifiquement caractéristique de l'époque.

Comme cela a déjà été souligné (chap. 6.4), seules des études technologiques complètes, menées sur des pièces analogues, ainsi qu'une mise en commun des résultats, permettraient de mieux situer la crosse, chronologiquement comme géographiquement. En l'absence de ce type de démarche, il faut malheureusement se limiter à des rapports relativement vagues.

Le repoussé, bien que présent sur les croix en feuille d'or que l'on date généralement entre la fin du VII<sup>e</sup> et le début du VIII<sup>e</sup> s., n'appartient à aucune période en particulier. On le rencontre aussi bien sur des objets mycéniens (masques en or dont celui, célèbre, «d'Agamemnon» conservé au Musée archéologique national d'Athènes) ou celtes que sur des pièces postérieures au Haut Moyen Age.

Les filigranes n'ont pas davantage de caractéristiques chronologiques spécifiques. Tout au plus peut-on retenir que leur confection doit se placer avant la création de la filière (VIII, IX<sup>e</sup>, voire début du XI<sup>e</sup> s.).

On a vu que les rangs de perles de la crosse trouvaient des correspondances dans des pièces d'orfèvrerie datant indifféremment du début du VII<sup>e</sup> s., comme le coffret de Teudéric (fig. 124) et la fibule Castellani (fig. 129), ou du IX<sup>e</sup> s., comme la reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120), par exemple.

La verroterie cloisonnée offre une délimitation chronologique encore plus vague. La grande vogue de la technique n'autorise effectivement pas à situer celle de la crosse plus précisément qu'entre la fin du IV<sup>e</sup> et le début du VIII<sup>e</sup> s. Quant à associer le filigrane à une phase particulière du cloisonné, on a vu qu'il fallait y renoncer, à moins de se contenter d'une évaluation entre le V<sup>e</sup> et le début du VIII<sup>e</sup> s. environ.

La fourchette chronologique large fournie par l'examen technique de la crosse couvre néanmoins la période plus précise définie par l'étude stylistique (650-700). Cette dernière s'en trouve ainsi confirmée.

Tout en offrant un maillon chronologique plus sûr et plus précis (seconde moitié du VII<sup>e</sup> s.), le coffret de Teudéric incite, à la faveur de ses similitudes avec la crosse, une nouvelle fois à se tourner vers le sud-ouest de l'Allemagne pour y chercher une provenance possible. Il est temps d'étayer cette hypothèse, proposée sur la base des données stylistiques et techniques rassemblées jusqu'ici, par un examen de la provenance des matières premières et de la localisation des ateliers.







L'étude des pièces d'orfèvrerie mentionnées jusqu'ici mène à ce constat : à l'Epoque mérovingienne, l'art d'Europe occidentale manque de « spécialités locales ». On préfère partout le contraste des métaux précieux et des incrustations de matériaux colorés. La crosse de saint Germain représente à cet égard, comme bien d'autres objets cités, le type de prédilection de l'orfèvrerie mérovingienne : grenats et morceaux de verre coloré, bleu et vert essentiellement, cloisonnés sur de minces paillons dorés, parfois entourés de filigranes d'or. Malgré la variété des formes et des motifs, cette production abondante ne présente pas toujours les caractéristiques stylistiques et techniques propres à en déterminer la provenance, surtout s'il s'agit de la localiser sans contexte archéologique et sans l'apport d'une source historique.

L'examen des motifs de la crosse, de même que l'étude des moyens mis en œuvre pour la réaliser, ont néanmoins orienté les recherches. L'exécution stylistique, qui apparente l'objet aux productions alamanes et à leurs voisines lombardes, s'est ainsi trouvée confortée par les comparaisons techniques. Ces rapprochements sont peut-être davantage tributaires du hasard des découvertes qui ont été faites jusqu'à présent que d'une indiscutable particularité de l'orfèvrerie « alamano-lombarde ». C'est pourquoi il serait avantageux de les voir étayés, ou au contraire exclus, par ce que l'on peut apprendre des ateliers d'orfèvrerie mérovingiens.

## 9.1 Les matières premières

On ne sait presque rien des conditions de travail régnant dans ces ateliers, ni de la façon dont ils s'approvisionnent en matières premières<sup>88</sup>. On suppose que les marchandises de luxe, comme celles utilisées pour l'ornementation de la crosse, sont importées de loin. Ceci ne correspond pas toujours à la réalité.

### 9.1.1 L'or

Il semble qu'à l'Epoque celtique, le commerce lointain n'ait pas été indispensable à un bon approvisionnement en or. Les gisements « locaux » sont en effet suffisamment nombreux pour répondre à la demande

(Eluère 1987, p. 20). Les exploitations minières romaines qui s'épanouissent au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., reprennent, en bon nombre d'endroits, des gisements déjà connus. Au même titre que la Nubie, l'Asie Mineure, l'Europe de l'Est (Hongrie, Roumanie, plus particulièrement les monts de Transylvanie), l'Italie (val d'Aoste, région d'Aquilée et Sardaigne), les îles Britanniques (Pays de Galles, Cornouailles, Mont Wicklow en Irlande et Sutherland en Ecosse) et surtout la péninsule Ibérique, la Gaule fournit alors des ressources intéressantes. Il existe des gisements en Armorique, dans le Limousin, dans les Cévennes, ainsi que dans les Pyrénées. On exploite également le métal aurifère dans le bassin de la Moselle, dans celui du Rhin (Vosges, Forêt-Noire) et dans les Alpes. Il semble que la plupart de ces mines ferment au IV<sup>e</sup> s. et on estime en général que l'extraction ne reprendra qu'au VIII<sup>e</sup> s.<sup>89</sup> Dans l'intervalle, le savoir-faire, la main d'œuvre et les techniques d'exploitation systématique paraissent perdus. Les rois, parfois le haut clergé, contrôlent les gisements épars qui subsistent encore et s'octroient ainsi le monopole de l'extraction.

Même si des sources écrites des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s. citent le Danube, la Salzach (notamment le Vorarlberg et le massif des Tauern en Autriche), le Pô, le Rhône, les Gardons (Cévennes), l'Ariège (Pyrénées), ainsi que des rivières d'Alsace, l'or alluvionnaire paraît également peu exploité durant le Haut Moyen Age. Les rumeurs de « fleuves d'or » relatives à la Suisse, concernant l'orpaillage dans la Reuss et l'Aar, par exemple, ne fleurissent que plus tard (par exemple dans un ouvrage sur la géographie de la Suisse composé par Albrecht von Bonstetten en 1479)<sup>90</sup>. On trouve encore de l'or alluvionnaire dans la région du Napf, dans celle de Coire (Calanda) et au Saint-Gothard (Eluère 1987, p. 13-14).

### 9.1.2 L'argent

La relative inaccessibilité de l'or au Haut Moyen Age fait de l'argent le métal de référence en Occident, bien qu'il soit lui aussi assez rare (Sédillot 1972, p. 82-83). Comme l'or, l'argent qui circule à l'Epoque mérovingienne semble essentiellement avoir été extrait à l'Epoque romaine. On sait que d'importants



gisements existaient alors en Inde, en Mésopotamie, sur les bords du golfe Persique, sur les côtes d'Asie Mineure, à Chypre, en Grèce, dans les Balkans, en Ibérie ou, géographiquement plus proche du sujet dont il est question ici, dans la Forêt-Noire (Badenweiler, Salzburg), sur le Rammelsberg (dans le massif du Harz, région de Hildesheim, Basse-Saxe), à Melle (F) et à Saint-Dié (fig. 34), par exemple. Il existe, pour la France encore, des sources concernant l'extraction de l'argent. Elles ne portent toutefois que partiellement sur le Haut Moyen Age : les mines dites de Jacques Cœur, dans le Lyonnais (1455-1457) et le site de Largentière (IX-XIV<sup>e</sup> s.), en Ardèche (Braunstein 1986, p. 18; Bailly-Maître 1986, p. 24-25).

A l'Epoque mérovingienne, les métaux précieux, relativement rares, font l'objet d'une thésaurisation massive. Leur mise en réserve est destinée à pallier les pillages et à prévoir les exigences d'une guerre (rançons, tributs, etc.). Les métaux précieux accompagnent également les dépouilles des personnages de haut rang, attestant par là leur mérite et leur valeur. H. Steuer (1982) s'est livré à une estimation portant sur les quantités enfouies dans les sépultures. En songeant que les objets en métaux précieux (dont la moitié sont en argent) constituent le 10% de l'ornementation des tombes, il estime que plus de 37 tonnes ont été ensevelies, soit 180kg par an. Il fournit quelques exemples de chiffres pour des trésors célèbres. Le trésor d'Hildesheim comprenait 50kg d'argent, celui de Sutton Hoo et de Childéric, respectivement 400 et 500g d'or (dont 450g en monnaie; Périn 1980, p. 180).

### 9.1.3 La refonte

Au moment où la crosse de saint Germain est créée, les ressources minières amaigries ne peuvent donc fournir qu'une part mineure de la matière première destinée à l'orfèvrerie. Il semble en fait que la plus grande partie de l'or et de l'argent mérovingiens provienne de la fonte d'objets méditerranéens de l'Antiquité tardive dont le goût s'était développé en Gaule : bijoux, monnaies et vaisselle de toutes sortes. Le trésor de Kaiseraugst, déposé au musée romain d'Augst et dont l'enfouissement date de 350 environ, en est une bonne illustration. Les montants octroyés par les Romains aux Barbares pour l'achat de la paix, le paiement des rançons, les sommes versées pour la solde des mercenaires impériaux, les tributs, les rapines et autres butins de guerre, ainsi que les pillages de villes en ruine ou de tombes, contribuent également à alimenter le fonds récupéré pour la confection des bijoux mérovingiens. Grégoire de Tours rapporte par exemple que le tribut en or versé par l'empereur byzantin à Childebert pour l'avoir débarrassé de la présence lombarde en Italie pesait 225kg ! On imagine les possibilités qu'offre une telle quantité d'or.

En conséquence de ce qui vient d'être observé, il y a de fortes chances pour que les métaux composant la crosse de saint Germain soient des remplois.

### 9.1.4 Le verre

Les morceaux de verre cloisonnés de la crosse sont peut-être également du matériel de récupération.

Des sources du Moyen Age, tel le manuel intitulé *Compositiones ad tingenda musiva*, conservé dans la Bibliothèque capitulaire de Lucques (fin du VIII<sup>e</sup> s.), montrent bien que l'on sait, à l'époque, produire les cubes de verre à l'usage des mosaïstes. Au XII<sup>e</sup> s., Théophile note cependant que les tesselles en verre des mosaïques romaines étaient très souvent employées comme matériel de base pour l'émail et la verroterie incrustée : *Dans les antiques édifices des païens et dans les mosaïques, on trouve diverses espèces de verre, à savoir blanc, noir, jaune, bleu, rouge, pourpre; il n'est pas transparent, mais épais comme du marbre. Ces fragments de verre ont la forme de petites pierres carrées, dont on fait des incrustations ou pierres précieuses artificielles, dans l'or, l'argent et le cuivre,...* (Livre II, chap. 12, *Des différentes couleurs de verre non transparentes*).

On a par exemple retrouvé des tesselles de mosaïque en verre bleu à Vicques, à l'emplacement d'une villa gallo-romaine. Les incrustations de la crosse sont assez menues pour provenir d'une telle source.

Les cas de emploi devaient d'ailleurs être particulièrement fréquents pour le verre bleu, élaboré à partir de l'azur<sup>91</sup>, produit fini dont la fabrication a été, durant tout le Moyen Age, entourée de mystère. Des minerais cobaltifères permettant d'obtenir un verre de couleur bleue (le cobalt métallique ne sera isolé qu'au début du XVIII<sup>e</sup> s.) sont extraits en Saxe durant l'Antiquité, puis à nouveau dès le XVI<sup>e</sup> s. Des gisements existent notamment à la Montagne-des-Géants, où, selon la mythologie populaire, ce sont les Kobolt, nains génies des mines, qui l'exploitent. Il semble qu'au Moyen Age on importe de fort loin le produit obtenu par l'oxydation de ces minerais, le safre. Des sources mentionnent la Chine d'où, par la Mongolie et l'Iran ou par l'océan Indien et le golfe Persique, il parvenait à Constantinople et à Venise. C'est certainement dans ces villes marchandes que le safre est transformé en smalt (verre bleu) qui sera moulu à l'usage des mosaïstes et émailleurs en poudre très fine appelée azur (Gauthier 1972, p. 20-21; Fluck et al. 1990, p. 295-296).

On possède, de manière générale, très peu d'informations concernant le travail du verre et les verreries mérovingiennes, particulièrement celles implantées en territoire helvétique.



Les fouilles effectuées par le service archéologique de Bâle-Campagne dans la région de Liestal ont révélé une quantité non négligeable de verre brut, sous la forme de lingots sphériques, sur le site de Lausen-Bettenach, occupé continuellement de l'Epoque romaine au XII<sup>e</sup> s. Le verre y était donc travaillé. D'autres traces de cette activité apparaissent non loin de là, à Röserntal, un «village» d'artisans qui dépendait, semble-t-il, au VII<sup>e</sup> s., de l'Abbaye de Saint-Gall.<sup>92</sup> Les sources consultées par W. Meyer (1977, p. 172) citent effectivement Saint-Gall parmi d'autres centres de production du verre au Haut Moyen Age.

On estime généralement que les fabriques de Rhénanie et du sud de la Russie, actives durant l'Empire romain, ont décliné qualitativement et quantitativement au Haut Moyen Age, sans pour autant cesser leur production. En plus de la Bavière, du diocèse de Mayence, de Constance, du Tegernsee, d'Aix-la-Chapelle et des régions de Cologne et de Trèves, la fabrication du verre subsiste jusqu'au VI<sup>e</sup> s. dans les Ardennes, en Lombardie et à Namur (Meyer 1977, p. 173).

### 9.1.5 Le grenat

Le grenat est, à l'époque de l'Antiquité tardive et dans les siècles qui suivent les migrations, la pierre semi-précieuse la plus répandue dans la décoration des armes et des bijoux européens. Cette pierre soulève des questions complexes. Non seulement les différentes sortes de grenats (spinel, pyrope et almandin) sont encore actuellement difficilement déterminables (on les confond de plus volontiers avec le rubis), mais les historiens ne s'entendent pas sur leur mode de diffusion. Les ressources locales existantes, concentrées dans les massifs cristallins, ne suffisent peut-être pas pour répondre à la forte demande qui existe à l'Epoque mérovingienne. On a certainement dû recourir à un système d'importation bien organisé.

H. Roth (1981) propose par exemple pour l'almandin une voie commerciale partant d'Inde et de Ceylan, suivant une route terrestre vers le nord-ouest, via la Perse et l'Arménie, ou une route maritime vers l'ouest, via Alexandrie, Carthage et Marseille. Il base son argumentation sur des textes, ainsi que sur des fouilles d'ateliers byzantins du VII<sup>e</sup> s. et d'un atelier carthaginois de la période vandale (439-534). Parmi les sources étudiées par H. Roth figurent Plinie l'Ancien (I<sup>er</sup> s.), Ménandre (écrivain et historien byzantin de la fin du VI<sup>e</sup> s.), Kosmas Indikopleustes (marchand du milieu du VI<sup>e</sup> s.) et Isidore de Séville (VII<sup>e</sup> s.).

### 9.1.6. Détermination d'une provenance

Savoir d'où proviennent les matières premières qui ont servi à confectionner la crosse de saint Germain serait intéressant pour l'objet lui-même et permettrait, par la même occasion, d'illustrer certains types

d'échanges commerciaux. Les considérations qui précèdent ne contribuent pourtant qu'à définir quelques provenances vagues qui restent potentielles. Elles sont insuffisantes pour identifier un atelier dont on pourrait affirmer qu'il utilise les matériaux caractéristiques que présente la crosse.

Dans certains cas, ce type de démarche a abouti à localiser la provenance d'un objet. C. Eluère (1987, p. 14) évoque des analyses développées à partir des années 1960 sur quelque 5000 pièces préromaines en or. Les examens ont permis de classer ces objets technologiquement, ainsi que chronologiquement, et de proposer des hypothèses sur l'origine du métal.

Des expériences similaires ont été menées sur des objets médiévaux. L'argent que contenait une fibule discoïde émaillée, découverte à Mengen (Bade-Württemberg) et datée du X-XI<sup>e</sup> s., ainsi que les restes d'argent provenant d'un creuset exhumé à proximité ont été analysés. Les résultats ont montré que non seulement les alliages étaient différents, mais qu'aucun d'eux ne correspondait à ceux des gisements régionaux connus (Forêt-Noire). On en a déduit que le creuset avait dû servir à la refonte, alors que le pourcentage d'or relativement élevé contenu dans l'alliage de la fibule a fait situer son origine en Europe de l'Est (Sangmeister 1993, p. 188).

La situation n'est malheureusement pas aussi favorable pour la crosse de saint Germain. Premièrement, on l'a noté plus haut (chap. 6.4), il n'existe pas d'objets d'orfèvrerie comparables à la crosse dont les composants aient été analysés. Deuxièmement, bien que l'on connaisse à présent la composition des différents alliages d'or et d'argent, ainsi que des incrustations qui ornent la crosse, il serait indispensable de posséder davantage de renseignements. Les mines, verreries et carrières implantées dans telle ou telle région, leurs spécificités et la diffusion de leurs produits respectifs restent en effet trop mal connues pour que l'on puisse espérer rattacher l'objet à un atelier précis. En ce qui concerne les mines, on sait par exemple que dans les différents gisements européens la proportion d'impuretés mêlées à l'or varie beaucoup d'un échantillon à l'autre. Il est donc délicat d'en tirer des informations fiables (Eluère 1987, p. 13).

Finalement, il existe une forte probabilité pour que les matières qui composent la crosse aient été récupérées sur des objets plus anciens. On a effectivement vu que, durant le Haut Moyen Age, les ressources semblent momentanément taries, les échanges commerciaux, comme l'exploitation minière, baissant d'intensité. En admettant que la crosse soit réellement constituée de matériaux de remploi, les conclusions que l'on pourrait tirer sur le lieu de fabrication de l'objet à partir de la provenance des matières premières n'auraient évidemment aucun sens.



## 9.2 Localisation des ateliers d'orfèvrerie

Il existe actuellement très peu de données sur la production des pièces d'orfèvrerie en elles-mêmes. Où sont-elles confectionnées ? Par qui ? Comment sont organisés le travail, le commerce et la distribution de ces objets ? Qui en profite et dans quelle mesure ? Autant de questions restées sans réponses satisfaisantes (Roth 1986a, p. 40 et sv.). Contrairement à l'activité des orfèvres orientaux (ceux d'Antioche entre autres) qui est bien documentée, celle de leurs homologues occidentaux est éclairée par des informations très rares concernant l'Italie lombarde, les îles Britanniques et la Gaule mérovingienne.

### 9.2.1 Les orfèvres

Il semble que les *aurifices et argentarii* mérovingiens aient été à la fois forgerons, sculpteurs, bijoutiers, joailliers, graveurs, ciseleurs, sertisseurs et aussi quelque peu sorciers, si l'on en croit la réputation que leur a taillée la littérature.

Quelques tombes assez riches, découvertes en divers endroits, contenaient des outils ayant pu servir pour diverses spécialisations de la métallurgie, aussi bien le forgeage ou le travail du bronze, que l'orfèvrerie. La sépulture du «forgeron-orfèvre» du cimetière de Hérouvillette, en Normandie (Decaens 1971), ou la tombe découverte à Kunszentmárton au bord de la Tisza, en Hongrie, ne permettent pas de se faire une opinion sur la destination exacte des outils découverts. Il semble, cependant, que les professions aient été distinctes. La présence d'objets en or, associés aux outils, ou d'une pierre de touche ne l'indique qu'occasionnellement (Eluère 1987, p. 19), mais la terminologie l'assure, puisqu'un nom désigne l'artisan travaillant l'argent (*argentarius*), alors qu'un autre qualifie celui qui façonne l'or (*aurifex*). On notera à cet égard que la crosse a exigé un travail diversifié, impliquant peut-être la collaboration de métallurgistes spécialisés dans les deux domaines. Le cas d'artisan travaillant à la fois l'or et l'argent est toutefois connu. La *Vie de saint Eloi* rapporte en effet que celui-ci a fabriqué des œuvres en or et en argent, recouvertes de pierreries, pour des tombeaux de saints.

Les trouvailles de sépultures permettent non seulement d'affiner quelques notions techniques sur le travail des orfèvres, mais attestent aussi la considération sociale du métier (Roth 1986a, p. 40-42 et 128-131; Spycher et Zaugg 1988, p. 125). La *Vita sancti Severini* (Noll 1963, chap. 8) rapporte le cas d'orfèvres qui furent gardés prisonniers, afin qu'ils continuent à dispenser leur talent sur place. Ce texte prouve à l'évidence que les orfèvres sont des artisans recherchés. Il exprime peut-être aussi l'idée d'un secret lié à la profession. Les orfèvres n'apparaissent en fait que rarement dans les sources, si l'on excepte le cas bien connu des lois germaniques (Schott 1979)

où ils sont mentionnés au même titre que nombre d'autres corps de métier. La loi gombette, *lex Burgundionum* ou *lex Gundobada*<sup>93</sup>, assigne aux orfèvres une place importante dans la société. La loi burgonde stipule, comme la loi salique, que c'est le *Wergeld*, compensation financière, qui punit le coupable et empêche la vengeance de la partie adverse (*Bijoux et parures mérovingiens* 1979, p. 10). Le prix de la vie d'un orfèvre y est estimé à 150 solidi, c'est-à-dire la valeur d'un homme libre de la plus basse des trois conditions existantes. On doit semble-t-il en conclure que, malgré le prestige certain attaché à la profession, les orfèvres n'étaient pas des hommes libres et que seul le prix de leur travail leur vaut une place à part (Roth 1986a, p. 128-131). Ils ne figurent d'ailleurs jamais dans les lois qu'en relation avec des objets qu'ils ont créés.

Ce sont effectivement le plus souvent leurs œuvres, parfois également de rares sources écrites, qui ont transmis les noms d'artisans du Haut Moyen Age, tels Tuotilo de Saint-Gall (mort en 909) dont il a déjà été question, Léon, évêque de Tours, saint Maire d'Avenches, saint Assicus, compagnon de saint Patrick, Bilfrith de Lindisfarne, Undiho et (T)Ello, créateurs du coffret de Teudéric (fig. 124) ou Wigerig, signataire de la fibule de Wittislingen (fig. 96).

L'orfèvre le plus fameux et le seul réellement documenté est bien sûr saint Eloi (vers 588-660), auquel sont attribués, presque systématiquement et donc souvent abusivement, les plus grands chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie mérovingienne.

Rapportée par saint Ouen et figurant dans les *Gesta Dagoberti I* (compilation datée de 835), le premier livre de la *Vita Sancti Eligii* (éd. 1902), fait l'inventaire des œuvres de saint Eloi. Le texte raconte qu'après avoir accompli un apprentissage d'orfèvre chez Abbo de Limoges, Eloi est choisi par Clotaire II (613-629) pour assumer la fonction de maître médailleur et de trésorier. Il entre par la suite au service de Dagobert I<sup>er</sup> (629-638/9). Durant ces années, Eloi est réputé avoir orné les tombeaux de nombreux saints (Germain<sup>94</sup> et Séverin, par exemple). Le second livre est consacré à Eloi évêque. Il rapporte qu'à la fin de sa vie, resté fidèle à des convictions religieuses ferventes, Eloi entre dans les ordres. Dans le cadre de sa carrière ecclésiastique, il accède, en 641, à la charge d'évêque de Noyon (où, selon la tradition, on conservait jadis deux crosses lui ayant appartenu) qu'il remplira jusqu'à sa mort. Il fondera également le monastère de Solignac.

L'inventaire des œuvres qui figure dans la *Vita sancti Eligii* ne correspond pas à la liste des pièces qui sont généralement attribuées au patron des orfèvres, tels les ouvrages légendaires, aujourd'hui pour la plupart disparus, de Saint-Denis, de Notre-Dame de Paris, de Saint-Loup de Noyon, de Saint-Martin de Limoges et



de Chelles, sanctuaires tous situés dans le Nord-Est de la France et en Belgique.

On doit la principale étude parue à ce jour sur l'œuvre de saint Eloi à H. Vierck (1974)<sup>95</sup> qui discute l'attribution au maître de quelques objets de prestige et de l'influence de son art dans l'exécution d'autres pièces d'orfèvrerie mérovingiennes. Il examine dans ce cadre le calice de l'Abbaye de Chelles (fig. 130), la croix de l'Abbaye de Saint-Denis (fig. 136), le vase dit de saint Martin conservé à l'Abbaye de Saint-Maurice (fig. 137) et la patène dite de Charles le Chauve (chap. 8.1). Sur la base des reproductions qu'on en a, H. Vierck prend également en compte la coupe ou navette conservée au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale de France à Paris. Cet objet n'a en effet été préservé que partiellement (partie centrale, en aventurine), la partie décorative, en cloisonné sur or, étant perdue. Un médaillon fait aussi partie de l'inventaire éventuel des œuvres de saint Eloi. Il a été intégré en remploi sur l'autel portatif de saint André, conservé au Musée diocésain de Trèves. Ce dernier porte une inscription qui situe son exécution bien après l'époque d'Eloi, dans

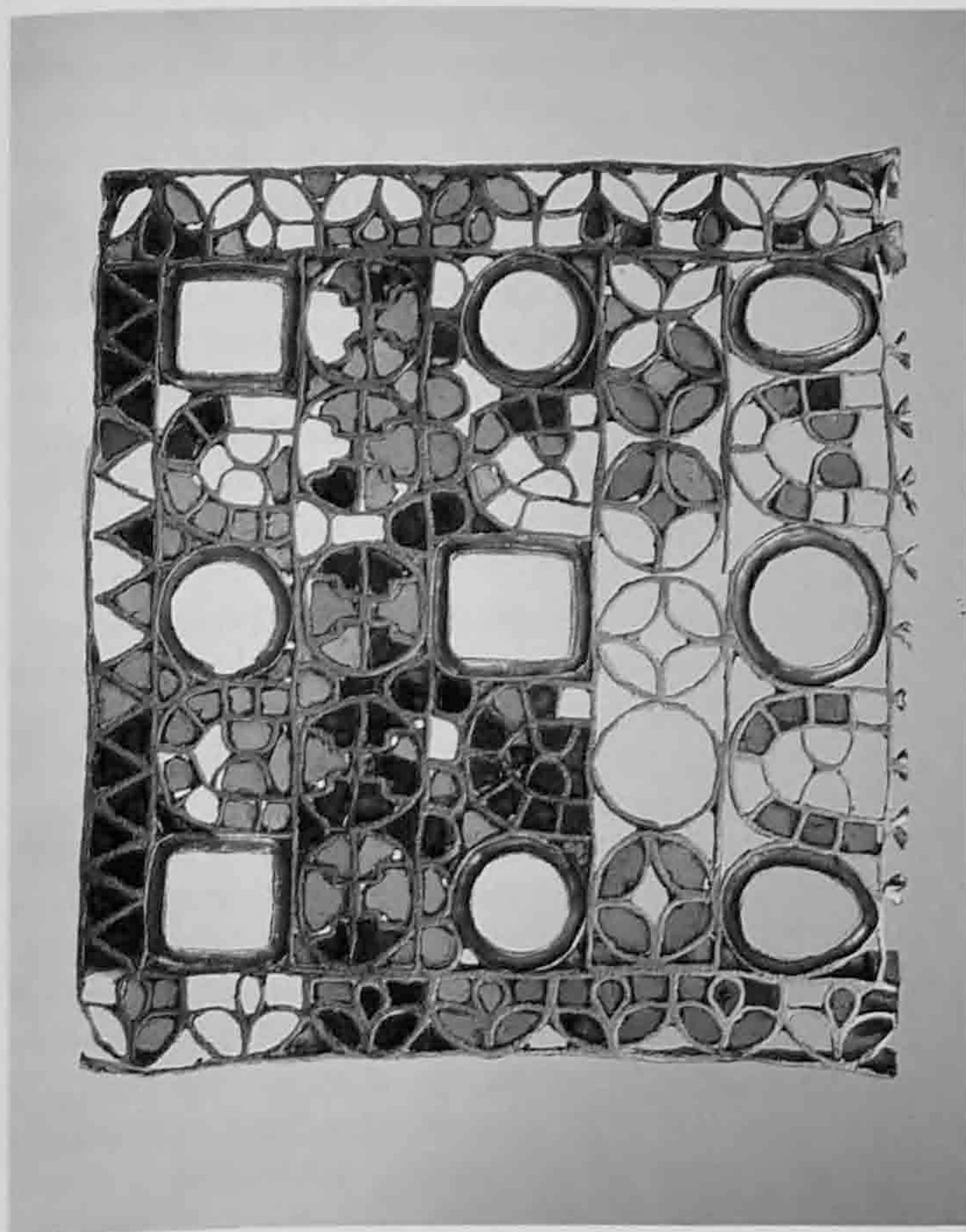


Fig. 136. Fragment ayant pu appartenir à une croix dont les quatre branches présentaient un dessin identique, le centre étant formé d'un carré d'agate (probablement une intaille antique). Or, grenats et morceaux de verre coloré cloisonnés à jour. 10 x 9,2cm. Provenance : Abbaye de Saint-Denis (?). Atelier de saint Eloi (?). Milieu du VII<sup>e</sup> s. (avant 640). Bibliothèque Nationale de France, Cabinet des médailles, Paris.



Fig. 137. Vase dit de saint Martin taillé dans une sardoine, illustrant une scène de la mythologie grecque (Phèdre ?). Anciennement, il s'agit d'une aiguière destinée à la cour ptolémaïque d'Alexandrie (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). La légende rapporte que le vase fut envoyé par Dieu à saint Martin, pour recueillir le sang des martyrs thébains qui coulait devant lui du sol d'Agaune. Col et pied en or, grenats cloisonnés, perles et pierres précieuses. H. 22,3cm, camée H. 15,6cm. VI-VII<sup>e</sup> s. Trésor de l'Abbaye, Saint-Maurice d'Agaune.

l'entourage de l'archevêque Egbert de Trèves (977-993). Le médaillon que H. Vierck rattache à la production du patron des orfèvres comprend une monnaie de Justinien montée sur un cloisonné d'or, de grenats et de verre vert.

Hormis le calice de Chelles, dont seul un dessin porte témoignage (fig. 130) et sur la foi duquel H. Vierck (1974, p. 314) propose une datation vers 640, l'unique attribution à saint Eloi qui ne soit pas discutée est la croix de Saint-Denis (fig. 136). A la faveur d'un rapprochement avec cette pièce, A. Rais (1953, p. 288; 1964, p. 23-25) attribue ouvertement la crosse de saint Germain à Eloi. Le parallèle ne se justifie pas. Premièrement, on ne connaît qu'un fragment de la croix, conservé au Cabinet des médailles à la Bibliothèque Nationale de France à Paris, que B. de Montesquiou-Fézensac a identifié d'après un tableau



du Maître de saint Gilles (il montre ce dernier célébrant la messe devant le maître-autel de l'église abbatiale de Saint-Denis, en présence de Charles Martel), qui date de la fin du XV<sup>e</sup> s. et se trouve à la National Gallery de Londres. Il n'est donc pas absolument certain qu'il s'agisse de l'œuvre de saint Eloi (la différence entre la croix représentée sur le tableau et le fragment est en fait assez notable). Deuxièmement, le traitement de l'or, du verre et des pierres y est comparable à celui du vitrail (à jour), technique fort différente de celle adoptée pour la crosse.

A l'appui de ses allégations techniques, A. Rais exploite une «source» qui reste inconnue et qui attesterait un cousinage du «bon roi Dagobert», suzerain de saint Eloi et donateur particulièrement généreux envers les abbayes, avec l'abbé Walbert de Luxeuil. L'attribution de la crosse à saint Eloi permet à A. Rais de résoudre sans difficulté la question de la datation de la crosse : entre 635 et 638, époque qui correspond à l'activité d'Eloi comme trésorier et orfèvre à la cour de Dagobert I<sup>er</sup> et seule période de la vie du saint en mesure de coïncider avec l'existence de l'Abbaye de Moutier-Grandval.

D'autres que H. Vierck ont débattu d'une attribution à saint Eloi à propos des plus célèbres pièces d'orfèvrerie mérovingiennes. R. Schnyder (1979, p. 177) voit ainsi, dans le vase de saint Martin, un travail proche de l'art d'Eloi. C'est en effet à l'Epoque mérovingienne que l'on adjoint à cet objet taillé au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (à l'origine une aiguière exécutée pour la dynastie ptolémaïque d'Alexandrie) un pied et un col en or, géométriquement cloisonné sur toute leur surface de pierres et de perles. Le style de la décoration, tout à fait unique en son genre, permet difficilement de le dater. P. Schazmann (1945, p. 22) pense avoir retrouvé dans des documents se rapportant à Clovis I<sup>er</sup> (481-511) une mention de ce vase : *vas lapideum vitrei coloris auro gemmisque fabrilis arte mirabiliter ornatum...* (un vase en pierre qui semblait fait en verre et était admirablement serti de gemmes de couleur et d'or). Pour que l'attribution à saint Eloi soit crédible, il faudrait, comme le précise R. Moosbrugger-Leu (1971, Bd B, note 5 p. 87) que le document se rapporte non pas à Clotaire I<sup>er</sup>, mais à Clotaire II (613-629). Le texte reste de toute manière tellement vague qu'il pourrait s'appliquer à bien d'autres vases. Il est de plus difficilement concevable que le trésor successivement amassé par les souverains mérovingiens n'ait compté qu'une seule pièce correspondant à cette description.

Il semble qu'Eloi ait dirigé plusieurs ateliers et la *Vita sancti Eligii* mentionne à plusieurs reprises des collaborateurs, dont Tello qui a déjà été évoqué. Le texte rapporte que ce dernier fabriqua à l'usage des rois des objets d'or et de pierreries. De la date de mort de Tello (vers 700), tardive par rapport à l'activité du

maître, on doit conclure que le «style» de saint Eloi lui a survécu. Les productions de l'atelier se sont donc certainement étendues sur une période assez longue (de 613 à 700 environ ?).

### 9.2.2 Les ateliers d'orfèvrerie

Il semble que le type d'une pièce, ainsi que sa destination, puissent être pris en compte dans l'attribution que l'on peut en faire à un atelier. Les sources démontrent en effet que ce sont souvent des moines-orfèvres qui se chargent de l'exécution des objets liturgiques nécessaires à la vie de la communauté (que l'on songe par exemple à Tuotilo de Saint-Gall, dont il a déjà été question). Les monastères ont en effet pour habitude de s'entourer des ateliers dont ils ont besoin, comme d'un scriptorium, par exemple. Il semble même qu'en Irlande la fabrication des crosses ait été une branche à part entière de l'art monastique. Les noms de quelques artisans apparaissent dans les sources, tels Tassach qui façonna la crosse de saint Patrick, saint Cengus, à qui l'on attribue la fabrication de quelques trois cents bâtons, ou saint Columba, à qui l'on en concède une centaine. L'identité de l'artisan est parfois connue par l'objet lui-même, quand il est signé (fig. 11, par exemple). Le recouplement de diverses sources a permis de localiser la production de certaines crosses. Bien qu'aucune donnée correspondante n'existe sur le continent, soit que tout ait disparu, soit que l'ornementation des crosses n'y ait pas été aussi prolifique qu'en Irlande, on ne peut s'empêcher de se demander si la fabrication des crosses était une activité à part entière, à distinguer de la production orfèvrée en général. Si l'on admet que les ateliers sont destinés à un type de clientèle donné, il est probable que l'on doive les pièces d'orfèvrerie profanes à des artisans laïques.

Il n'est cependant pas exclu que des orfèvres, particulièrement ceux attachés à une cour royale, répondent conjointement à des commandes laïques et cléricales, l'exemple de saint Eloi l'illustre parfaitement. Il faut donc non seulement tenir compte de la proximité d'une clientèle riche, mais encore des conditions nécessaires au développement et à la transmission d'un savoir-faire, ainsi que des possibilités de se procurer les marchandises de luxe et le butin convertible par la refonte qui sont nécessaires à la confection d'une pièce d'orfèvrerie. Comme on l'a déjà exposé (chap. 7.2.2.2), les ateliers auliques paraissent les mieux à même de remplir ces conditions.

On a vu qu'en conséquence de la thésaurisation qui règne à l'Epoque mérovingienne, la monnaie d'or s'échange moins qu'à l'Epoque romaine. Elle est essentiellement destinée à affirmer un prestige, un pouvoir et à assurer un commerce restreint, de grande qualité (celui de la vaisselle en bronze ou en laiton d'Orient, par exemple). Cette moindre circulation



de la monnaie ne signifie pas que l'émission de pièces cesse. En fait, les ateliers de frappe monétaire, moins centralisée, se multiplient au contraire.

Plusieurs ateliers monétaires sont attestés en Suisse au VII<sup>e</sup> s., tels ceux basés dans la vallée du Rhône, à Sion (*Sidunis*) et à Saint-Maurice (*Acauno*) (Thurre 1992, p. 26). Cette multiplication des lieux de frappe est l'effet d'un processus d'autonomie grandissante des petites régions. On a mentionné à cet égard la situation qu'ont probablement connue les habitants du Sornegau avant le dernier tiers du VII<sup>e</sup> s. Il semble qu'une localité de la région, peut-être Bassecourt dont le cimetière laisse supposer un rôle administratif et militaire important (Barrière-Flavy 1901, p. 344), ait été un lieu de frappe<sup>96</sup>. Un triens (tiers de sou de 1,5g, unité monétaire de l'époque) en or, conservé par l'American Numismatic Society de New York, porte en effet la marque *Sorneg...dia vico*, ce qui ne peut guère désigner que le Sornegau (Rais 1982a et 1982b). Cette pièce de monnaie porte à trois le nombre de triens frappés dans le Jura qui nous soient parvenus<sup>97</sup>, puisque deux autres, frappés de la légende *Alsegaudia vico* (Ajoie) et conservés à la Bibliothèque Nationale de France à Paris, sont connus depuis le milieu du siècle passé (Pajot 1904, p. 106). On doit donc se demander quels sont les rapports de l'orfèvre et du monnayeur à l'Epoque mérovingienne, puisqu'il s'est agi, dans certains cas, de la même personne (saint Eloi est, une fois de plus, exemplaire).

A l'instar de ce que propose M.-M. Gauthier (1968, p. 121-122) pour les émailleurs, on doit également envisager l'existence d'ateliers itinérants. Ainsi, les orfèvres, comme les maîtres monnayeurs, n'auraient pas officié dans des ateliers fixes, mais auraient été actifs en différents endroits, se déplaçant avec la cour à laquelle ils appartiennent, ou de l'une à l'autre, le plus souvent «prêtés» par leur souverain, à la manière de bien d'autres artistes de cour. Pour prendre un exemple moins ancien et très connu, on se remémorera l'émulation artistique qui caractérise les cours italiennes du Bas Moyen Age et de la Renaissance.

Quoiqu'il en soit, l'Europe compte, pour l'Epoque mérovingienne, des ateliers qui ont laissé un assez grand nombre de traces. On détermine par exemple, avec une relative assurance, les ateliers de certains monastères. Il est certain que le monastère d'Armagh (Ulster) en possédait un, ainsi que ceux de Bobbio, de Corbie et de Saint-Riquier (Centula) (fig. 34). Le célèbre plan de l'Abbaye de Saint-Gall comprend également des locaux destinés aux orfèvres. On peut donc admettre que c'est la norme dans les communautés d'une relative importance.

Des fouilles ont révélé des traces liées au travail des métaux précieux sur le Runde Berg, près d'Urach (Jura souabe), qui est un centre à grand rayonnement et à Helgö (île du lac Mälär, Suède), un important

centre commercial et artisanal. Ces ateliers ne paraissent pas liés à une communauté monastique. Des villes comme Arles, Limoges, Nogent-sur-Marne, Paris, Huy (Belgique), Tournai, Mayence, Trèves, certainement Aquilée, Milan, Pavie, Ravenne, Vérone, Anglond (Norvège) et Garyduff (Irlande) semblent aussi avoir abrité des orfèvres au VII<sup>e</sup> s.

Non loin du Runde Berg, des ateliers sensibles à l'art insulaire vont connaître un développement florissant à partir du VIII<sup>e</sup> s. On sait les rapports étroits qui unissent les motifs de l'enluminure irlandaise des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> s. et l'orfèvrerie à verroterie et grenats cloisonnés. Certaines pièces, comme la reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120), en témoignent. Cette dernière provient vraisemblablement de Saint-Gall (ou du moins des environs du lac de Constance), monastère dont la bibliothèque renferme une quinzaine de manuscrits irlandais datés du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. Conjointement à l'influence irlandaise, les ateliers de cette région s'inspirent des techniques et de certains motifs de la Méditerranée orientale qui leur parviennent par l'Adriatique, comme on peut le voir sur les coffrets d'Oviedo (fig. 118) et d'Enger (fig. 121) par exemple. Les objets fabriqués dans les ateliers du sud-ouest de l'Allemagne réunissent en fait toutes les conditions d'une qualité d'exécution remarquable, exception faite de ce qui touche à l'émail, dont le traitement assez sommaire paraît trahir un apprentissage récent<sup>98</sup>.

On sait que les ateliers vont se multiplier dans les centres de l'ère carolingienne (à Aix-la-Chapelle notamment). Essentiellement florissante à partir de 800, leur production se distingue de celle de l'Epoque mérovingienne et témoigne davantage d'un intérêt pour l'art antique, dans lequel l'art roman puisera ses sources.

A l'heure actuelle, on ne connaît aucun emplacement d'atelier d'orfèvrerie mérovingienne en Suisse avec certitude. On peut supposer qu'il en existait à proximité de la cathédrale Saint-Pierre de Genève. On y a en effet découvert un modèle brisé de fibule ansée en plomb, de style insulaire, en fouillant un bâtiment du V<sup>e</sup> s. adjacent au palais épiscopal (Bonnet et Martin 1982, p. 210-224). Cette découverte est intéressante à plus d'un titre. Elle nous apprend non seulement que les modes se sont diffusées à très large échelle, mais implique certainement que de tels objets servaient de moules, d'ébauches ou de modèles à présenter aux clients (Roth 1986a, p. 52). Il n'est toutefois pas certain que la pièce ait servi à un orfèvre. Elle a tout aussi bien pu être employée par un bronzier. Dans le contexte de romanité tardive qui caractérise Genève à l'époque, les fibules en bronze paraissent en effet les plus nombreuses.

Les données mises au jour en ce qui concerne les ateliers d'orfèvrerie restent donc relativement maigres (Roth 1986a, p. 57-65). On doit se limiter à constater



que les orfèvres se concentrent essentiellement dans les grands centres administratifs et religieux, où existent des clients potentiels. Les déplacements des cours et les voyages des fonctionnaires royaux ont certainement dû être un bon vecteur de diffusion des modes dans les campagnes. Avec l'affaiblissement de l'autorité centrale et l'autonomie progressive des petits seigneurs locaux, on peut même supposer que des ateliers à faible rayonnement y aient proliféré au cours du VII<sup>e</sup> s. Le meilleur indice reste à cet égard la multiplication du droit de frappe des monnaies.

### 9.3 Provenance de la crosse de saint Germain

Il reste extrêmement délicat d'émettre, à la manière de G. Haseloff (1955, p. 234), une opinion tranchée sur l'origine de la crosse de saint Germain, puisqu'aucune source n'autorise une rapide et commode conclusion.

Malgré l'atmosphère irlandaise qui règne autour d'elle et que G. Haseloff (1955, p. 213), F. Henry (1963, p. 112) et J. Raftery (1976, note p. 58) n'ont pas manqué de relever, une provenance insulaire n'a jamais été envisagée pour la crosse. Les évidences stylistiques et chronologiques exposées plus haut l'excluent absolument.

Quant à la piste byzantine, jadis systématiquement proposée pour des objets hors du commun, elle fut évoquée par E. A. Stükelberg (1891), A. Daucourt (1920, p. 37) et A. Rais (1964), qui hésitent à se prononcer pour une origine byzantine ou occidentale. Une production byzantine n'entre pas davantage en considération qu'une provenance irlandaise, ceci pour les mêmes raisons stylistiques et chronologiques.

#### Origine lombarde

Une provenance lombarde n'a jamais été prise en compte non plus. Elle est pourtant stylistiquement et historiquement plus probable. La Lombardie est en effet un pôle artistiquement intéressant à l'époque mérovingienne. Par elle transitent les savoir-faire de l'exarchat byzantin de Ravenne. Il semble par exemple qu'au VII<sup>e</sup> s., les habitants de la Haute-Italie aient su produire avant les autres immigrés «barbares» des objets en émail véritable (fig. 129)<sup>99</sup>. C'est encore la Lombardie qui concentre une des formes les plus exemplaires de l'héritage des Goths, comme l'attestent les nombreuses boucles d'oreilles et fibules dont on a constaté la parenté avec les pièces alamanes en «cloisonné-filigrané» (fig. 117). L'éloignement géographique ne constitue pas un obstacle à une origine lombarde, puisque le col du Grand-Saint-Bernard permettait d'accéder à des endroits aussi distants en apparence que Moutier-Grandval. On ne peut en fait raisonnablement exclure une production lombarde.

#### Provenance locale

La datation de la crosse rendant tout à fait possible l'appartenance effective à saint Germain et la décoration filigranée et incrustée étant originelle, il n'est pas aberrant de chercher la provenance de la crosse dans l'environnement du personnage. Le parcours complexe du saint et les liens très divers qu'il a tissés incitent à proposer plusieurs solutions.

L'atelier de frappe de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune a été mis en relation avec les pièces d'orfèvrerie remarquables que compte son trésor. De même, on s'est plu à imaginer le monnayeur du Sornegau travaillant à la crosse de saint Germain (Rais 1982b, p. 11). La qualité d'exécution des pièces de monnaies estampées en série reste cependant moindre et n'est, à ce titre, pas comparable à celle d'un objet unique tel que la crosse. On ne peut donc s'appuyer sur les tiers de sou émis dans le Jura pour argumenter en faveur d'une production locale de la crosse.

Même si la région n'est, en fin de compte, pas tellement à l'écart des grands courants commerciaux, on doute de plus qu'un atelier d'orfèvrerie puisse s'y développer, la capacité d'écoulement des produits étant certainement insuffisante. Bien que les habitants du Sornegau aient pu bénéficier, au VII<sup>e</sup> s., d'une relative aisance en raison de la production du fer, il paraît douteux que cette prospérité leur ait permis d'acquérir en nombre des objets de grand luxe. Le contenu des sépultures fouillées dans la région confirme cette impression, même si la nécropole de Bassecourt, Saint-Hubert, reste très riche.

Les preuves formelles de travail artisanal dans la région relèvent toutes d'un travail moins fin que celui de l'orfèvrerie. Il correspond avant tout aux besoins quotidiens (Schifferdecker 1984, p. 53-54), comme le montre la zone de production de céramique découverte à Montsevelier (et peut-être l'atelier de sarcophages monolithiques, nombreux dans la région, hypothétiquement implanté à Saint-Ursanne, fig. 35). Les fouilles menées, depuis 1993, sur les sites contigus de Courtételle, Tivila, et de Develier, La Pran, ont mis au jour des vestiges du travail des métaux. Il s'agit d'une vaste zone de purification du fer et de forge, comme l'attestent les innombrables scories de fer en calotte, les battitures (minuscules déchets issus du forgeage), ainsi que les foyers découverts. Un petit creuset, exhumé à La Pran, permet d'affirmer qu'à moindre échelle on coulait le bronze sur le site (Fellner et al. 1993 et 1994; Schenardi et al. 1993 et 1994).

Ces activités, même si elles ne sont pas toutes liées à une production d'objets usuels, n'apportent aucun élément en faveur de l'implantation d'un orfèvre dans la région et l'existence d'un atelier de frappe ne suffit pas, on vient de le voir, à résoudre à la question.



En tant que produits de luxe, les objets d'orfèvrerie appartiennent plutôt au commerce d'importation.

#### Provenance régionale

G. Haseloff (1955, p. 214-234), notamment suivi par W. F. Volbach (1968, p. 289), penche pour une origine régionale de la crosse de saint Germain. Son hypothèse peut se résumer comme suit. Se basant sur du matériel de fouille, il rattache la crosse, ainsi que le reliquaire de Teudéric (fig. 124), à un même atelier de l'Aar moyenne, entre la chaîne du Jura au nord-ouest et l'Oberland bernois au sud-ouest, dans une région qu'il qualifie de frontière *alamano-burgonde*. Avant lui, M. Rosenberg (1918, p. 45) avait déjà proposé cette localisation pour les deux objets. N'ayant pas trouvé de verroterie cloisonnée correspondant au motif en S dans la zone qui l'intéresse, G. Haseloff estime ne pouvoir opérer un rapprochement qu'avec les objets damasquinés décorés de motifs animaliers similaires, soit les boucles de ceinture rectangulaires (type B) et trapézoïdales de grandes dimensions (type A), dont il voit un centre de production dans la région bernoise. On ne peut souscrire à cette démarche pour deux raisons essentielles.

Premièrement, on a observé que les pièces ornées de motifs en S existent également ailleurs et qu'elles sont particulièrement nombreuses dans le sud-ouest de l'Allemagne (fig. 105). Deuxièmement, on ne peut mettre en parallèle la fabrication d'objets de luxe, ne recourant qu'à des matériaux de grand prix, avec des objets qui restent usuels et sont constitués de matériaux moins nobles, même s'ils sont très travaillés. Ces derniers émanent d'ailleurs certainement d'ateliers de forge répondant à une clientèle locale et, de ce fait, postés dans les villages. Il est permis d'examiner les motifs qui ornent les pièces de choix, comme les plus ordinaires, puisqu'ils sont souvent identiques, et de déterminer ainsi une inspiration stylistique commune, mais la comparaison s'arrête là.

G. Haseloff s'impose les mêmes limites géographiques pour les filigranes que pour les motifs en S. Il met en parallèle les vrais filigranes et la décoration estampée qui les imite sur certaines fibules dont il croit déceler une forte concentration entre Granges (SO) et Lussy (FR), donc pas loin de Moutier-Grandval. Les objets estampés - qui se rencontrent aussi abondamment ailleurs que dans cette région, soit dit en passant - sont produits en série. Ils ne présentent donc pas un degré de qualité équivalent à celui des pièces d'orfèvrerie uniques. Il convient également de noter que des objets décorés de filigranes, techniquement plus proches de la crosse, se distribuent dans une aire plus large que celle définie par G. Haseloff. Il est vrai que la base cartographique choisie par l'auteur est restreinte et que les découvertes se sont multipliées depuis quarante ans.

#### Luxeuil

K. Otavsky (*Jura : treize siècles de civilisation chrétienne* 1981, p. 11) se demande si la crosse de saint Germain ne pourrait pas être un don de Walbert, le fondateur de Moutier-Grandval, ou une production de Luxeuil, l'abbaye mère de cette dernière. Bien qu'il n'existe aucun élément concret en faveur d'une provenance luxovienne, celle-ci n'est pas totalement hors de propos.

La *Vie de saint Germain*, comme l'Abbaye de Moutier-Grandval, baignent dans une atmosphère profondément imprégnée par Luxeuil. On se souviendra que Germain en vient, lorsqu'il prend la tête de l'abbaye. D'après I. Wood (1994, p. 187), son frère Numérien, qui y a séjourné en même temps que lui, fonda Saint-Dié (fig. 34), elle aussi abbaye fille de Luxeuil. Il semble que les contacts entre l'institution première et Moutier-Grandval ne se soient pas interrompus après la fondation, puisque Bobolène, auteur de la *Vita sancti Germani*, d'ailleurs lui-même probablement Luxovien, adresse notamment sa dédicace à l'abbé de la fondation mère.

On notera également que Luxeuil, chef-lieu de la Haute-Saône, appartient, par sa situation au sud des Vosges, à l'aire géographique dans laquelle on a relevé les plus nombreux parallèles stylistiques et techniques avec la crosse de saint Germain.

On sait que l'Abbaye de Luxeuil, détruite durant la Révolution, possédait un scriptorium dont la production fut par ailleurs un bon exemple de l'influence de l'enluminure irlandaise sur le continent. Bien qu'aucune production subsistante ne laisse supposer l'existence d'un atelier d'orfèvrerie attaché à Luxeuil, on ose envisager qu'un monastère d'une telle envergure en ait compté un dans ses murs. Il est en tous les cas certain que Luxeuil conservait des pièces d'orfèvrerie. Au IX<sup>e</sup> s., le trésor comprenait au moins un objet précieux : une crosse recouverte d'argent (chap. 2.1).

Tous ces éléments rendent une donation luxovienne, en tant qu'acte de fondation, tout à fait crédible. Celle-ci impliquerait par ailleurs que saint Germain a reçu la crosse comme un insigne de dignité ecclésiastique.

#### Atelier de saint Eloi

Dans le sillage des hypothèses formulées pour d'autres objets précieux, qui concourent toutes à la même conclusion, la première tentation serait d'attribuer la crosse de saint Germain à l'atelier du seul orfèvre hors pair connu : l'inévitable saint Eloi, figure de proue de la cour neustrienne au VII<sup>e</sup> s.

On s'est longuement étendu sur les parentés techniques du reliquaire de Teudéric et de la crosse. La



proposition de R. Moosbrugger-Leu (1971, Bd B, note 3 p. 87) de voir en Tello, collaborateur de saint Eloi, le second orfèvre cité dans la dédicace du cofret, est à prendre en considération dans ce contexte.

Le statut élitair de saint Germain, qui ne fait aucun doute, est un autre élément dont il faut tenir compte ici. Germain a grandi au sein de la classe dirigeante de Trèves. Il a entretenu des rapports avec des personnages dont le rôle historique s'est révélé considérable (Arnulf de Metz, par exemple). Le propre frère de Germain, Optomard, dont il a déjà été question, a vécu à la cour de Dagobert I<sup>er</sup>, ce qui signifie qu'il y réside approximativement à l'époque où saint Eloi est au service du roi des Francs. Germain est issu d'une famille religieuse qui compte également nombre de personnages influents. Saint Eloi lui-même se rattache à la grande tradition luxovienne, puisqu'il établit sa fondation de Solignac selon la règle «bénédicto-colombanienne» qui régit également la vie à Moutier-Grandval. Une diffusion des richesses d'un établissement monastique à un autre, appartenant à la même «lignée», n'est donc pas à exclure. Les liens familiaux et sociaux de Germain présentent ainsi un intérêt dans la perspective d'un acheminement de la crosse de l'atelier de saint Eloi à Moutier-Grandval. On pense à cet égard plus particulièrement au rôle qu'aurait pu jouer saint Wandrille (mort en 667) dont les relations avec le Jura ont été évoquées. Même s'il n'est pas le fondateur de Saint-Ursanne, comme le pense G. Moyse, semble-t-il à juste titre (1984, p. 24), la plus ancienne version de la vie du saint rapporte que celui-ci s'établit à Romainmôtier après un passage à Bobbio. Il se fixe donc non seulement dans la chaîne du Jura, mais appartient lui aussi, comme Eloi et Germain, à la grande famille colombanienne. Wandrille a de plus séjourné à la cour de Dagobert I<sup>er</sup> où des liens parentaux semblent l'unir à la dynastie des maires du palais, sa mère étant la grand-tante de Charles Martel, selon J. Trouillat (1852, n° 27, p. 44-45). Wandrille paraît donc avoir des relations puissantes à la cour, il est moine colombanien et sa présence est assurée non loin de Moutier-Grandval. Pourquoi ne pas imaginer qu'il ait pu remettre à Germain une crosse, envoyée comme présent royal ou comme don fraternel d'Optomard? Un tel scénario s'apparente à l'histoire de la Bible de Moutier-Grandval. Copiée dans le fameux scriptorium de Tours vers 820-830, celle-ci est en effet parvenue au monastère par l'entremise de la famille comtale, dont certains membres remplirent à la fois les fonctions de ducs du Sundgau (Alsace méridionale) et d'abbés de Moutier-Grandval.<sup>100</sup>

Le rayon d'activité connu de saint Eloi est à vrai dire assez distant de Moutier-Grandval, on constate cependant qu'il n'est pas rare de trouver des objets, forts éloignés de la région parisienne, qui ont une relation certaine avec lui. On a vu plus haut (chap. 6.2.1.2) que des monnaies frappées à son nom

ont été mises au jour dans la tombe de Sutton Hoo. Les produits qui sortent de l'atelier du célèbre orfèvre connaissent donc une très large diffusion, peut-être surtout dans les régions du nord-ouest de l'Europe, au-delà de la Manche et le long du Rhin, avec lesquelles le bassin Parisien entretient des liens privilégiés. Il convient toutefois de rester prudent dans les conclusions qu'il est permis de tirer de ce cas précis, puisque la monnaie est, par excellence, une marchandise d'échange et que la présence de marchands britanniques est attestée à Saint-Denis, aux foires internationales du vin, créées vers 634 (Lebecq 1993, p. 411).

S'il est donc vrai que ces quelques éléments historiographiques font songer à une production de la crosse dans l'atelier royal de saint Eloi, les critères stylistiques la démentent, même si les pièces qui peuvent être prises en considération sont peu nombreuses et fort dissemblables entre elles. Les très rares créations connues et attribuées à Eloi avec vraisemblance (fig. 130 et 136) montrent en effet une disposition géométrique très régulière du décor, qui apparaît également, dans une moindre mesure, sur le vase de Saint-Martin (fig. 137) et le coffret de Teudéric (fig. 124). L'orfèvre y accorde une grande place aux perles et aux incrustations de pierres précieuses pour une composition «classicisante» qui s'inspire peut-être de la tradition antique. Non seulement la crosse ne présente pas ces caractéristiques, mais elle déroule une ornementation animalière tout à fait étrangère aux œuvres du maître. Ces considérations stylistiques priment, en raison de leurs bases plus «objectives», sur les spéculations historiographiques énoncées précédemment. Une exécution de la crosse de saint Germain par l'atelier d'Eloi doit donc être écartée, faute d'éléments plus probants.

#### Rhénanie, sud-ouest de l'Allemagne

En réponse à la provenance bernoise proposée par G. Haseloff (1955), R. Moosbrugger-Leu (1956, p. 60), sans exclure totalement cette dernière, lui préfère une production franque du bassin Rhénan<sup>101</sup>, comme A. Reinle (1968, p. 234-235) qu'il a su convaincre. En fonction des réflexions qui ont été menées au fil des chapitres précédents, on peut partiellement souscrire à l'opinion de R. Moosbrugger-Leu.

On notera toutefois qu'en vertu des mêmes constatations, la région considérée par R. Moosbrugger-Leu ne recouvre que partiellement, par le sud de la Rhénanie (ou Haute Rhénanie), l'aire géographique, englobant surtout un secteur plus à l'est, qui a déjà été définie (chap. 7.3) et que l'on a désignée, par commodité, sous le terme générique de «sud-ouest de l'Allemagne». Les pièces d'orfèvrerie, mêlant filigrane et cloisonné, dont on a souligné les analogies stylistiques et techniques avec la crosse de saint Germain, renvoient en effet en grande partie à cette



vaste région. L'iconographie (serpent, oiseau de proie, motif en S, insecte), comme l'exécution des incrustations de grenats et de verre bleu et vert, cloisonnées en relief, avec une grande place accordée au filigrane, rapprochent effectivement la crosse des productions alamanes (fig. 96, 105, 117 et 124 à propos duquel on a opté pour une origine souabe). Ce sont d'ailleurs essentiellement les fibules discoïdes alamanes qui présentent le plus d'affinités avec la décoration incrustée de la crosse (fig. 106), puisqu'elles apparaissent comme des pièces artisanales uniques et non produites en série, comme les petites fibules en S.

Seconde objection, à la fois technique et esthétique, à la proposition de R. Moosbrugger-Leu, la confection émane plutôt d'un atelier alaman que d'un centre de production franc. Tel est notamment l'avis exprimé par M. Girard (1959, p. 44). G. Haseloff (1955, p. 215-216 et 227) admet lui-même que les pièces d'orfèvrerie présentant un travail d'argent repoussé semblable à la crosse, ou conjuguant filigranes et cloisonné, sont plus nombreuses dans le bassin Rhénan qu'en Suisse. Alors que, selon lui, les petits filigranes se sont répandus dans toute l'orfèvrerie occidentale, et que les rangs de perles de la crosse trouvent plus spécifiquement des analogies en Lombardie, il constate que les filigranes disposés dans des champs surbaissés par rapport à la verroterie (comme les serpents de la crosse) sont une caractéristique transalpine, plus précisément de Rhénanie moyenne et du sud-ouest de l'Allemagne. Le type alaman se caractérise donc par une décoration dans laquelle le grenat occupe souvent une place secondaire, au profit du filigrane (fig. 106). L'orfèvrerie alamane, comme la lombarde d'ailleurs, se distingue ainsi du type de la bijouterie franque qui cloisonne intégralement les surfaces en petites alvéoles (*Engzellenwerk*), comme on l'a déjà noté.

Les caractéristiques stylistiques et techniques rappelées ci-dessus incitent donc à chercher l'origine de la crosse dans le sud-ouest de l'Allemagne. D'autant que des ateliers y sont attestés au VII<sup>e</sup> s. L'existence certaine d'un atelier au Runde Berg est à cet égard particulièrement significatif. A en juger par la qualité de leurs produits, les ateliers alamans possèdent le savoir-faire nécessaire à la fabrication d'un objet tel que la crosse.

On ne sait rien des habitudes de ces ateliers. Elles durent sans doute être assez proches de celles des ateliers angles ou saxons, également installés sur le territoire allemand, puis britannique, auxquels F. Henry (1963, p. 109<sup>102</sup>) attribue un procédé technique intéressant. Elle distingue le traitement que les orfèvres irlandais impriment au rang perlé, de celui appliqué par leurs homologues anglo-saxons. En Irlande, on met une enfilade de perles en relief en la soudant sur un autre fil perlé aplati qui forme ainsi un

ruban dentelé (fig. 138). Pour obtenir le même effet, les orfèvres anglo-saxons flanquent une grande rangée de perles de deux plus fines. C'est exactement le procédé adopté pour la crosse de saint Germain. Les travaux de B. Arrhenius (1977, p. 103) soulèvent une question portant sur un autre détail technique relatif aux ateliers germaniques. Celui-ci concerne plus précisément les orfèvres rhénans. Selon l'auteur, ces derniers recouraient à un mastic particulier pour fixer les morceaux de grenats dans les alvéoles. En fonction de la composition du mastic de deux pommeaux d'épées qu'elle a analysés, elle estime en effet pouvoir les assimiler sans hésitation à une production rhénane. Les recherches menées dans le cadre de la présente étude n'ont malheureusement pas permis d'en apprendre davantage, B. Arrhenius ne précisant pas les spécificités du mastic utilisé. C'est regrettable,



Fig. 138. Calice ou ciboire constitué d'une large coupe et d'un pied en forme de calotte, argent battu, filigranes montés sur or et émaux rouges et bleus disposés en champs géométriques ou en boutons. Le pied porte un ornement de bronze fondu doré. Un bourrelet de cuivre borde également la coupe sur laquelle sont gravés des noms d'apôtres. H. 17,8cm, Ø de la coupe 23,1cm. Provenance : Ardagh (Co. Limerick), sud de l'estuaire du Shannon. Le calice était dissimulé avec d'autres objets sous une dalle en pierre (dépôt destiné aux messes clandestines ?). National Museum of Ireland, Dublin.



car la confrontation de ce ciment et de celui qui subsiste dans les alvéoles de la crosse permettrait peut-être d'exclure ou, au contraire, de confirmer une attribution de l'objet à un atelier rhénan. Il serait à cet égard particulièrement intéressant de comparer la substance analysée par B. Arrhenius avec celle relevée sous les paillons d'argent doré et gaufré des objets provenant du trésor de Domagnano (Menghin 1983, p. 21 et 24).

En ces temps d'émergence des ports de l'Europe du nord-ouest (Quentovic, Dorestad) comme pôles d'échanges (Lebecq 1993, p. 409) et des réseaux fluviaux (Rhin, Meuse) comme voies commerciales, une provenance de la crosse du sud-ouest de l'Allemagne n'est donc pas à exclure. On se souviendra en effet que l'Alsace qui borde le Rhin au sud-ouest est l'entité historiquement la plus liée à Moutier-Grandval. Coïncidence amusante, le chemin que prit la crosse correspond peut-être ainsi à celui qu'emprunta saint Germain de sa Trèves natale à la «Grande Vallée», son ultime étape.

## 9.4 Conclusion

De toutes les hypothèses proposées, la dernière paraît la plus probable. Elle réunit en effet la majorité des parallèles stylistiques et techniques. On gardera tout de même une réserve quant à l'orientation des comparaisons avec la crosse vers le sud-ouest de l'Allemagne. L'archéologie et l'histoire n'apportent que des réponses provisoires. La prudence s'impose donc quant aux conclusions induites par les trouvailles. Celles-ci ne sont peut-être que des impressions et il

faudra certainement les réviser en fonction des découvertes à venir, comme on a dû le faire pour certains domaines d'étude, comme la céramique. A la faveur des sites d'habitat, des perspectives plus larges que celles proposées par les nécropoles ont en effet été ouvertes pour ce type de mobilier. Sur la base de la diffusion des denrées de luxe, telles que la céramique dite de «Tating» (Meyer-Rodrigues 1993, p. 267-274) et du marché, plutôt local et largement dominant, des produits de consommation courante, telle que la poterie ordinaire, on a ainsi pu se faire une idée des échanges commerciaux en la matière. En comparant les céramiques produites en Alsace et dans le Pays de Bade, M. Châtelet (1993, p. 241-242) note par exemple qu'elles restent circonscrites à leurs aires de production respectives, vraisemblablement franque et alamane.

Une réflexion sur la provenance d'un objet d'art ne peut manquer d'aborder la question du commanditaire. Les connaissances limitées acquises sur la crosse de saint Germain ne permettent évidemment pas de répondre à la question. Compte tenu des hypothèses proposées pour la provenance de l'objet, il ne peut toutefois s'agir que d'un personnage de haut rang (le roi, un haut dignitaire de la cour, du clergé, ou, pourquoi pas, saint Germain lui-même ?).

Quoi qu'il en soit, la crosse ne peut que refléter la production de l'atelier dans lequel son auteur a été formé. La qualité d'exécution de la crosse montre à l'évidence qu'il s'agit d'un grand atelier et d'un élève doué. La crosse de saint Germain laisse en effet songeur devant la qualité de l'orfèvrerie mérovingienne menée à son apogée et dont il reste si peu de témoins.



Dans le chapitre consacré à la description de la crosse, il a été question de la décoration en émail ornant la partie inférieure du crosseron. On a vu que cette seconde ornementation compensait la perte de trois S du motif animalier, celui-ci se poursuivant, à l'origine, jusqu'à l'anneau en cuivre doré (fig. 75 et 85). La partie émaillée est constituée de motifs géométriques en chevrons, ou en arêtes de poisson, rouges et verts (fig. 86), distribués à l'origine sur huit plaquettes rectangulaires (fig. 88). On doit bien sûr se demander, d'une part, quelle est la raison de la cassure, d'autre part, ce qui a pu motiver le choix de la décoration substitutive. On cherchera également à savoir quand elle a été apposée et d'où elle provient.

### 10.1 Cause du dommage

Les enluminures (fig. 5 et 29 par exemple) montrent qu'il était d'usage de tenir les crosses par la hampe et non de s'appuyer sur la partie recourbée. La hauteur imposante des crosses, même des plus petites comme la crosse de saint Germain, exclut en effet qu'un homme de taille moyenne ne s'appuie sur la courbure. A. Rais (1953, p. 288) pense que la détérioration de l'ornementation primitive de la crosse de saint Germain est due à cette manipulation répétée. Il allègue une usure normale, puisque *la crosse a été longuement utilisée non seulement par l'abbé Germain, mais par son successeur* (sic !). A. Rais ne précise pas ce qui motive cette affirmation, ni de quel successeur il s'agit.

En admettant que la crosse ait été ornée du vivant de Germain, comme un insigne d'autorité et de dignité abbatiale, on peut aussi imaginer qu'elle ait accompagné le saint à la rencontre du duc Adalric, puisque la *Vita Sancti Germani* rapporte qu'il s'y rend en grand apparat et muni des *précieuses reliques des saints*. L'objet aurait ainsi été endommagé au moment de la mise à mort de l'abbé de Moutier-Grandval. On doute pourtant que les agresseurs aient négligé un butin aussi précieux, laissé à portée de leurs mains. Quoiqu'il ait pu advenir, la nature du dommage fait davantage songer à un arrachage brutal qu'à une « usure normale ».

### 10.2 Choix du motif

Le choix d'un motif aussi fondamentalement différent des torsades animalières paraît étonnant. S'est-on trouvé dans l'incapacité de reproduire l'ornementation originelle ? Les exemples cités par B. Arrhenius (1969, p. 56-57) portent à croire que la technique de la verroterie cloisonnée a été perdue à un moment qui reste difficile à préciser (X<sup>e</sup> s. ?). L'auteur rapporte les réparations douteuses qu'elle a observées sur des pièces ornées d'incrustations de grenats. Dans la majeure partie des cas, la méthode a simplement consisté à recouvrir les alvéoles vides d'or repoussé.

Bien que la réfection de la crosse ne soit pas de même nature, il est évident que les chevrons sont un expédient. La décoration animalière étant perdue ou trop endommagée pour envisager une réparation de fortune semblable à celles exposées par B. Arrhenius, les chevrons ont remplacé la partie détruite. C'est alors davantage un impératif de dimension qui a prévalu dans le choix du décor. Les plaquettes émaillées sont en effet à peu près de même format que les S des torsades.

### 10.3 Datation

Dater cette ornementation à chevrons s'avère très délicat. Les exemples de retouche mentionnés par B. Arrhenius, qui datent tous du X<sup>e</sup> s., ne peuvent servir à aucun parallèle de datation avec la crosse. Leur nature est à l'évidence trop différente. R. Moosbrugger-Leu (1962, p. 47) situe la redécoration de la crosse au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> s. Sur la base du dessin, A. Rais l'attribue également à l'Epoque carolingienne.

Le motif à chevrons ne peut pourtant nullement constituer un critère de datation. Il apparaît déjà sur des objets de l'Epoque mérovingienne. Il figure par exemple, sous une forme différente de celle qui orne la crosse, sur le calice de Chelles (fig. 130), sur un harnachement de cheval en or et grenats (vers 500, jadis au Museo Nazionale de Ravenne, volé), ainsi que sur des fragments rapportés intégrés dans les coffrets-reliquaires hexagonal et pentagonal (fig. 139) du trésor de l'Abbaye de Sainte-Foy de Conques (Rouergue). On le trouve, plus semblable au motif de



la crosse, sur la partie non digitée de la fibule ansée de Wittislingen (fig. 96), sur la fibule aquiliforme de Domagnano (fig. 104), sur une paire de fibules ansées, en or et grenats cloisonnés, datées de la première moitié du VI<sup>e</sup> s. et découvertes dans une tombe féminine de la cathédrale de Cologne (Römisches Germanisches Museum de Cologne), ou encore, alternant volontiers le vert et le rouge, sur des fermoirs d'aumônière dont le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye conserve un exemplaire (fig. 140). La datation de ces pièces atteste donc l'existence du motif du chevron, en verroterie cloisonnée, dès le tout début du VI<sup>e</sup> s. au moins.



Fig. 139. Reliquaire pentagonal, argent repoussé, cuivre, or, filigranes, cabochons de pierres précieuses et semi-précieuses, intailles et camées remployés. 40 x 27cm. VIII<sup>e</sup> (plaque de grenats cloisonnés sur cuivre) - XIII<sup>e</sup> s. (quadrilobe central en filigrane). Trésor de l'Abbaye de Sainte-Foy, Conques en Rouergue (Aveyron).

Les chevrons de la crosse présentent pourtant une différence importante avec les pièces qui viennent d'être mentionnées, puisqu'ils ont été exécutés en émail et non en verroterie cloisonnée.

Un bref survol de l'histoire de l'émail doit, en ce qui concerne la datation, contribuer à réduire utilement le champ des possibilités. Le développement historique

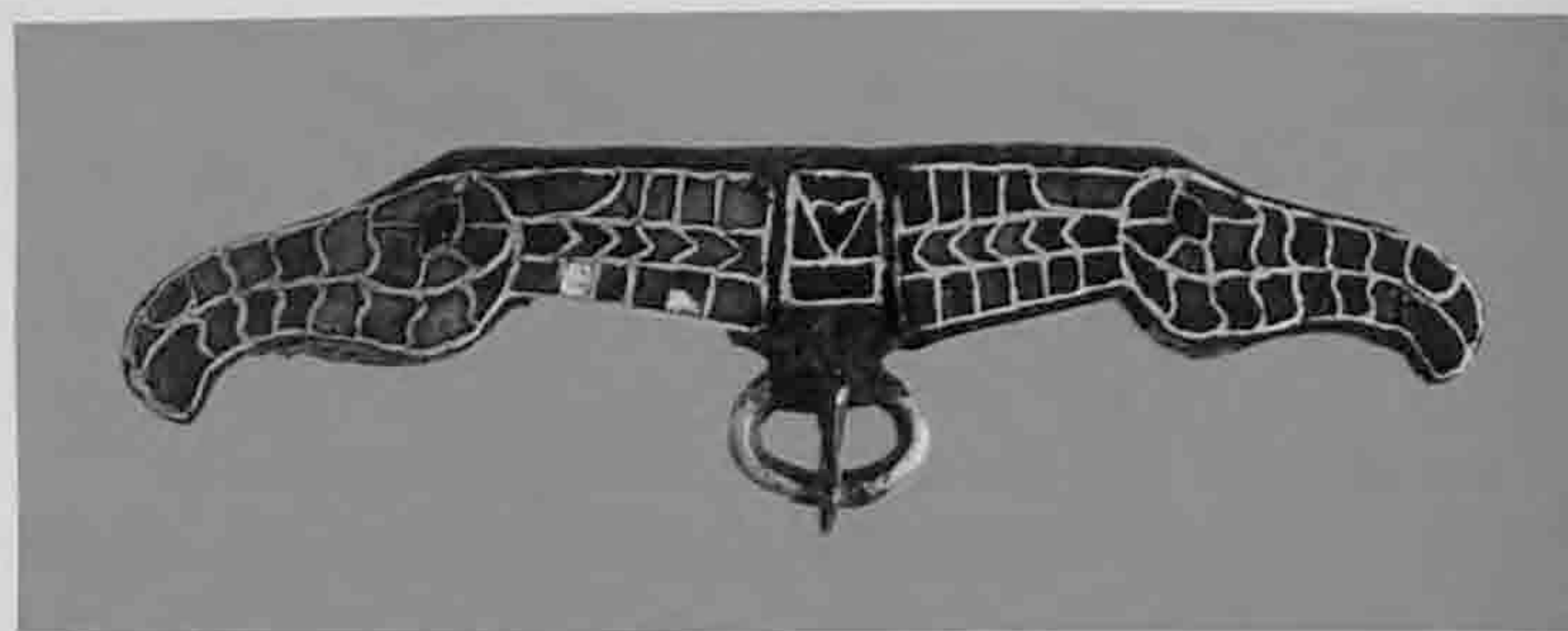


Fig. 140. Fermoir d'aumônière, fer et grenats cloisonnés sur tôle d'or. Extrémités en forme de tête d'animal. 12 x 3,5cm. Provenance : Lavoye (Meuse), tombe masculine (n° 319). Vers 500. Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye.

de l'émaillage offre effectivement, bien qu'il soit actuellement en pleine controverse (Gauthier 1972; Buckton 1982 et 1988; Gonzalez 1994; Thurre 1993 et 1994), quelques repères chronologiques susceptibles d'apporter des éclaircissements au problème.

### 10.3.1 L'émail

#### 10.3.1.1 La matière

Le verre est le produit de la fusion de la silice et d'un fondant. La silice, qui est un oxyde de silicium, existe à l'état naturel sous forme de sable quartzueux vitrifiable, pouvant notamment provenir de la désagrégation du grès. Le fondant, agent destiné à faciliter la fusion, est un alcalin (soude ou potasse, soit extraites de sources minérales, soit obtenues en lessivant les cendres de végétaux tels que les fougères, par exemple). Le résultat de cette fusion est une matière transparente, qui sera colorée, parfois dans la masse, à l'aide de différents oxydes : cobalt, sous forme de safre, pour le bleu; manganèse parfois adjoint de safre, pour le rouge; cuivre pour le rouge opaque; plus rarement, or pour le rouge transparent; cuivre pour le vert, dont la variante transparente foncée (émeraude) peut également être obtenue avec l'oxyde de chrome. Le verre est alors réduit en poudre très fine. C'est cette poussière de verre coloré qui constitue la matière première des émailleurs.

#### 10.3.1.2 Le procédé

L'émaillage sur métal est la plus complexe des méthodes d'application de l'émail, parce que, pour la cuisson, il nécessite de connaître le comportement des différentes pâtes d'émail, de même que celui des métaux qui forment le support. L'émail fond généralement vers 800° (le choix de certains composants pour le fondant permet d'abaisser la température de fusion), l'argent à 961° et l'or à 1070°. De ce point de vue, l'émaillage sur verre, sur céramique ou sur porcelaine, plus tardif, est moins complexe.

L'émaillage sur métal consiste à poser, au moyen d'un pinceau ou d'une plume, la poudre préalablement



lavée, puis séchée, sur une plaque de métal en or ou en argent (les deux métaux les plus indiqués pour un émaillage translucide), parfois également en bronze, en cuivre ou en fer, et à passer le tout au feu. Un support constitué d'un de ces trois derniers métaux devra préalablement être dégraissé.

Pour réussir un émaillage sur métal, il faut passer prioritairement au feu la couleur qui fond à la température la plus élevée. De la sorte, il ne sera aucunement altéré par la cuisson des autres qui présentent tous un point de fusion plus bas. Si l'on procédait inversement, l'émaillage serait raté, puisque les couleurs au degré de fusibilité plus bas seraient recuites. L'opération est particulièrement délicate pour les émaux cloisonnés, car les fils du compartimentage sont si fins qu'ils fondent facilement. L'exigence de fondre les émaux couleur par couleur accroît évidemment la complexité de leur réalisation.

Tout le savoir-faire de l'émailleur repose donc sur la sélection exclusive de verres dont la température de fusion est compatible. Portée à la chaleur adéquate, la pâte se liquéfie et adhère au support métallique, le recouvrant d'une fine pellicule de verre transparente ou opaque, selon les oxydes choisis (l'antimoine et l'étain sont, par excellence, des agents opacifiants). L'opération est répétée jusqu'à ce que l'émail et les cloisons affleurent. Plus la quantité d'émail apposé en une fois est faible, plus la préservation de la transparence est garantie. On évite, par la même occasion, les craquelures et boursouflures inhérentes à une application trop épaisse. Après refroidissement, l'émail est poli de façon à présenter le même aspect, qu'il soit sec ou mouillé. Enfin, dernière opération si nécessaire, les cloisons qui n'auraient pas été exécutées en or sont dorées, afin d'éviter l'oxydation.

La méthode de base de l'émaillage, grossièrement décrite ici, connaît de multiples raffinements.

### 10.3.1.3 Les techniques

#### Les variantes du cloisonné

Le procédé qui a été utilisé pour les plaques en chevrons de la crosse de saint Germain est désigné par le terme de cloisonné en plein-émail. Il s'agit d'un émaillage occupant toute la surface visible du métal qui vise à imiter le sertissage des pierres précieuses. Les cloisons, filets séparant les différentes couleurs d'émail, sont les seuls éléments de métal visibles. De même que pour la verroterie, il existe deux manières de former ce compartimentage. Les cloisons peuvent être constituées par les bords relevés des alvéoles, ou cellules d'or, disposées sur la plaque de base. Elles peuvent cependant aussi être de minces fils plats dressés perpendiculairement à la surface de la plaque et de même hauteur que les bords de cette dernière<sup>103</sup>. Ces fils doivent être soudés à l'aide de résine ou de

gomme. Les cloisons sont façonnées de manière à épouser le dessin préalablement tracé sur la plaque de base. On obtient ainsi un compartimentage de la surface. L'émail cloisonné s'effectue d'ordinaire sur des surfaces circulaires ou rectangulaires dont on a redressé les bords à la façon d'une petite boîte sans couvercle, le plus souvent en or (fig. 26, 118, 120, 122, 127, 129, 131, 134, 141), rarement en argent. L'or a en effet l'avantage de ne pas exiger de contre-émailage (application au verso de la plaque, de façon à éviter qu'elle ne bombe et que l'émail du recto ne se craquelle).



Fig. 141. Fibule, or et émaux «flottants» cloisonnés. 2 x 2cm. Provenance : Cividale, tombe de Gisulf. Vers 611. Musée archéologique, Cividale.

L'émaillage en haut-relief consiste à remplir uniquement les portions du support qui sont cloisonnées, le reste étant épargné. Les parties métalliques sont ainsi surbaissées par rapport à celles qui ont été émaillées.

L'émail cloisonné présente d'autres dérivés, parmi lesquels figure l'émail à jour. Il s'agit d'un émaillage sans plaque de base, les cloisons seules maintenant les couleurs ensemble. Surtout employé au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s., le procédé consiste à poser les cloisons dans un caisson de la forme désirée, dont le fond est enduit de terre afin que l'émail n'y adhère pas, et de le remplir avec les couleurs. L'ensemble est alors passé au feu et démoulé. Après polissage des émaux, l'effet obtenu est proche du vitrail.

L'émaillage de plique à jour correspond à un procédé presque identique. En usage à la même époque, il apparaît pourtant déjà, selon D. Buckton (1982, p. 102), au XII<sup>e</sup> s. av. J.-C. La technique consiste à poser une grille de cloisons à la surface d'un moule



rempli d'un verre uniforme et de recouvrir les compartiments cloisonnés de pâtes de verre de différentes couleurs. Après passage au feu et démoulage, on obtient une pièce de verre unie sur une face et cloisonnée multicolore sur l'autre. Conçues comme des appliques, ces pièces sont destinées à être insérées dans des objets d'orfèvrerie.

L'émail filigrané est encore une des nombreuses variantes du cloisonné. Il s'agit d'une spécialité orientale (fig. 133 ou, autre exemple, le célèbre médaillon en or dit de Licinia Eudoxia, *Augusta* de l'Empire romain d'Orient, épouse de Valentin III (424-455), qui est conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale de France, à Paris), semble-t-il déjà connue au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. en Grèce, puis en Etrurie (D. Buckton 1982, p. 102). Le procédé consiste à orner la plaque de base de filigranes et à remplir les alvéoles qu'ils délimitent (ou seulement certaines d'entre elles) avec une fine couche d'émail. Les différences avec le cloisonné classique sont sensibles. En ce qui concerne ce dernier, c'est véritablement l'émail qui forme le motif, les cloisons ne fonctionnant que comme dessin interne, alors que dans l'émaillage filigrané, le motif reste visible même en cas de disparition de l'émail. Les soins que nécessite l'émaillage filigrané sont par ailleurs moindres que ceux apportés au cloisonné, puisqu'il n'exige ni apposition de couches successives, ni polissage final. Le filigrané disparaît à Byzance vers 600 et sera réinventé à Venise à la fin du XIV<sup>e</sup> s., d'où il sera importé en Hongrie dès le siècle suivant.

### Le champlevé et ses dérivés

L'émail champlevé se définit par ablation de métal à la surface, au contraire du cloisonné qui procède par adjonction de métal. La plaque, généralement en bronze, ou en cuivre dès le XI<sup>e</sup> s., est creusée au ciseau. Les dépressions ainsi formées reçoivent l'émail. Lorsque le métal est partiellement vierge d'émail, on parle de champlevage en taille d'épargne. Le champlevé ne comprend en général que des émaux opaques, car le cuivre et le bronze renvoient mal l'effet des émaux transparents. C'est pourquoi ceux-ci sont plutôt associés à l'or et à l'argent qui les mettent mieux en valeur. Il est possible que les Celtes aient été amenés à la maîtrise de cette technique par les Scythes. Celle-ci fut très vivace en Occident à l'Époque romaine (fig. 142) et connaîtra son succès le plus éclatant aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. avec les émailleurs limousins et mosans (fig. 19, 23-24).

Le procédé le plus ancien parmi les techniques proches du champlevé est certainement l'émaillage repoussé. Il semble déjà connu des civilisations minoenne et mycénienne aux XV<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Le procédé consiste à émailler les dépressions creusées dans la plaque de métal.



Fig. 142. Vase, émail champlevé sur bronze. H. 10cm, Ø 11cm. Provenance : La Guierce (près de Limoges, Charente). Travail gallo-romain. III<sup>e</sup> s. (avant 275). Metropolitan Museum of Art, New York.

Les émaux de basse-taille (ou émaux sur bas-relief) sont également un dérivé du champlevé. La technique consiste à ciseler très légèrement la plaque métallique, le gravage apparaissant par transparence des émaux. Le procédé a été inventé en Italie à la fin du Trecento, d'où il s'est abondamment répandu en France, ainsi que dans le bassin Rhénan. On le pratique essentiellement sur l'argent, parfois sur l'or, comme l'illustre la *Royal Gold Cup*, ciboire ou hanap exécuté à Paris vers 1375 (or, perles et émaux translucides, British Museum, Londres).

Les émaux « enfoncés » ou « flottants » sont fabriqués d'après le même principe que ceux en haut-relief, à une différence près. L'émail et le métal vierge affleurent. La partie du support qui doit recevoir l'émail est en effet préalablement déprimée. La technique la plus couramment employée consiste à découper la figure désirée dans une plaque de métal et à la fixer sur une seconde plaque sur laquelle on a préalablement soudé les cloisons. Il suffit alors de couler l'émail dans la mince dépression formée entre les deux platines pour que les figures émaillées soient silhouettées sur le métal. Elles n'ont ainsi pas d'arrière-fond émaillé. Ce procédé, surtout utilisé au X<sup>e</sup> s. (fig. 118, 120 et 141 pour des exemples plus précoces), tient donc à la fois d'un pseudo-champlevage (ciselure) et du cloisonnage. Il appartient de ce fait à la catégorie des émaux mixtes.



Quelques procédés plus tardifs se distinguent très nettement des dérivations du cloisonné et du champlevé. Ils tiennent en fait davantage de la peinture. C'est le cas, par exemple, de l'émail en ronde-bosse. D. Buckton (1982, p. 102) soutient que celui-ci existe en Grèce au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., alors qu'il passe généralement pour avoir été inventé en France à la fin du XIV<sup>e</sup> s. Cette technique, qui consiste à tremper l'objet dans la pâte de verre, se révèle particulièrement intéressante pour les surfaces convexes.

Le procédé d'émaillage sur métal le plus récent apparaît en Flandres dans le courant du XV<sup>e</sup> s. Il s'agit des émaux peints. Comme leur nom l'indique, ceux-ci sont utilisés comme une peinture. Après l'application d'un ton de base sur la plaque, diverses couleurs vitrifiables sont apposées. La superposition des tons offre des possibilités picturales intéressantes, puisque les cuissons successives font que les couleurs ne se mélangent pas.

#### 10.3.1.4 Historique

L'origine de l'émaillage sur métal ne se détermine pas aisément. Il semble que les Egyptiens n'en possédaient pas le secret. Bien qu'ils aient su fabriquer le verre, ils paraissent en effet s'être limités à l'usage de la pâte de verre appliquée à froid. Durant le deuxième millénaire av. J.-C. apparaissent, en Mésopotamie, des bijoux en or décorés de pâte de verre colorée. Il est difficile de savoir si l'on se trouve ici en présence de sertissage (incrustation) ou de coulage de pâte de verre chaude sur un support métallique froid, donc sans mise en cuisson simultanée des deux matériaux. Il semble que l'émail véritable, précisément caractérisé par la fusion du verre et du métal, n'entre en scène qu'au XV<sup>e</sup> s. avant notre ère, avec la civilisation mycénienne et la culture chypriote qui lui est apparentée. Les plus anciens objets décorés d'émail (il s'agit de cloisonné) sont en effet des productions «mycéno-chypriotes» : sceptre en or provenant de Kourion (XI<sup>e</sup> s. av. J.-C., Musée chypriote de Nicosie) et bagues en or provenant de la tombe mycénienne de Kouklia à Paphos (Chypre), datées entre 1500 et 1200 av. J.-C. L'art de l'émail persista ensuite dans le bassin Méditerranéen, notamment à travers les civilisations étrusque et grecque de l'Epoque hellénistique (émaux filigranés).

Il semble que la technique ait été portée à la connaissance des Occidentaux à la fois par cette voie méditerranéenne, ainsi que par un autre cheminement, continental celui-là. Avec la Perse et la Mésopotamie comme origine, régions qui étaient certainement aussi le point de départ de la voie méditerranéenne, ce savoir-faire fut transmis aux peuples nomades des steppes (notamment Scythes et Sarmates, II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) qui gravitaient autour de la mer Noire. C'est probablement par le Caucase, la Russie méridionale et la voie fluviale offerte par le Danube qu'il parvint

aux tribus de l'Europe centrale, parmi lesquelles figurent les Goths. Ceux-ci paraissent en effet adopter l'émail cloisonné (fig. 127) durant leur brève sédentarisation sur les bords de la mer Noire, vers 150-200 ap. J.-C., en l'utilisant conjointement à la verroterie incrustée. Selon V. Gonzalez (1994, p. 33-34), cet art complexe fut abandonné par la suite, en raison de l'inconfort occasionné par le nomadisme. Il reste possible que les quelques spécimens d'émail cloisonné exhumés de sépultures gothiques ne soient pas des productions indigènes. Il s'agit peut-être de pièces importées de contrées voisines, de l'Empire romain d'Orient par exemple. Ils appartiendraient ainsi au premier âge byzantin. (V. Gonzalez penche davantage pour cette seconde hypothèse.) La même route porta apparemment la technique du champlevé plus à l'ouest, chez les Celtes (Gonzalez 1994, p. 22-24 et 32). La Gaule romaine forma une sorte de creuset où les différents courants introduits par des artistes et des productions originaires des provinces orientales de l'Empire (*millefiori*, filigrané et champlevé polychrome, le cloisonné restant très rare) coexistèrent avec le style celto-romain local (champlevé sur bronze monochrome).

Les types d'émaillage qui préludent aux créations du Haut Moyen Age et de l'Epoque byzantine moyenne semblent donc tous connus dès l'Antiquité tardive, bien qu'aucun traité technique de cette époque ne puisse l'attester. Dans une phase plus tardive, le Moyen Age en fournit en revanche quelques-uns, parmi lesquels celui du moine Théophile (XII<sup>e</sup> s.) figure une fois encore en bonne place (Livre III, chapitre 54, *Des pierres en verre coloré (ou émail)* et chapitre 55, *Manière de polir les ornements en verre coloré (ou émaux)*, éd. 1980).

Dans un Occident bouleversé par les migrations, ces diverses techniques subsistent dans les provinces du nord, selon D. Buckton (1982, p. 102), de même que dans les parties orientales de l'Empire, si l'on en croit V. Gonzalez (1994, p. 30).

Les historiens ne s'entendent pas sur le développement de l'émail en Occident et nombre de datations proposées pour des pièces du Haut Moyen Age restent contestées. La majorité des auteurs s'accorde à dire que, dans la partie occidentale de l'Empire romain, l'art de l'émail s'est perdu dès le IV<sup>e</sup> s. et qu'il ne renaît qu'à l'ère carolingienne. Ne peut-on pourtant envisager une continuité (ténue certes, puisque les témoins sont très rares) entre les savoir-faire des Epoques romaine et carolingienne ? En ce qui concerne le Haut Moyen Age, la rareté des sources constitue la règle pour tous les domaines du savoir. On a pu s'en apercevoir tout au long de cette étude. Il convient donc de se méfier des conclusions hâtives. La thèse de la discontinuité ressemble en fait beaucoup à une résurgence du principe qui consiste à coller l'étiquette «barbare» à une époque que l'on



considère comme étant incapable d'élaborations techniques sophistiquées.

D. Buckton (1982, p. 102) estime que si les tombes du Haut Moyen Âge livrent uniquement des objets ornés de grenats cloisonnés, c'est que cet art était l'apanage des riches, alors que l'émail, son parent pauvre, était destiné aux gens de condition plus modeste. Une prise de position aussi nette, de la part d'un spécialiste de l'émaillerie, est assez rare pour qu'on la note. V. Gonzalez (1994, p. 69) est d'un avis exactement opposé. Elle attache l'émail à l'idée d'un prestige supérieur à celui de la pierrerie incrustée. D. Buckton pense que la raréfaction des grenats au VII<sup>e</sup> s. a ensuite simplement conféré à l'émail une nouvelle place.

La thèse « sociale » que propose D. Buckton n'est pas convainquante et ceci pour plusieurs raisons. Premièrement, il paraît très étonnant qu'aucun émail cloisonné, pouvant être daté avec assurance entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> s., n'ait été découvert jusqu'à présent, alors que bien des objets n'ayant pas appartenu à l'élite de la population du Haut Moyen Âge ont été mis au jour. Deuxièmement, l'auteur ne songe qu'aux pièces d'orfèvrerie qui comportent des grenats, pierres semi-précieuses. Il ne tient pas compte de l'abondante verroterie cloisonnée qui n'a, a priori, pas plus de valeur que l'émail. Troisièmement enfin, il n'est pas du tout certain que l'importation du grenat se tarisse au VII<sup>e</sup> s.; à voir les très nombreux ouvrages de la fin du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup>, ou même du IX<sup>e</sup> s., qui sont décorés de grenats (fig. 70, 118, 120, 121, 124, 134), on en doute. Ce fait ne peut donc constituer un facteur de développement pour l'émail au VIII<sup>e</sup> s.

#### 10.3.1.5 Les émaux celtiques

Parallèlement à la tradition orientale ou méditerranéenne, une production d'émail est également attestée chez les Celtes, en Gaule dès le V<sup>e</sup> s. av. J.-C., ainsi que dans les îles Britanniques dès le III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Henry 1963, p. 103-155; Haseloff 1991; Thurre 1995)<sup>104</sup>. M.-M. Gauthier (1972, p. 27) cite le témoignage du rhéteur grec Philostrate de Lemnos (*Eikones*, Livre I, chap. 28, éd. 1991, p. 54), établi à la cour de Sévère au début du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., qui s'applique selon toute vraisemblance aux Celtes: *On dit que les Barbares qui vivent sur l'océan versent ces couleurs sur du bronze ardent et qu'elles y adhèrent, devenant aussi dures que des pierres et conservant les dessins qu'on y a fait.* C'est la plus ancienne mention du travail de l'émail sur métal. Elle décrit la technique du champlevé. Il semble que la production celtique sur le continent cesse vers 200 ap. J.-C. Peut-être a-t-elle alors persisté dans quelques régions périphériques, mais c'est essentiellement dans l'Irlande libre que la tradition héritée de La Tène peut dérouler sans discontinuité, du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. au III<sup>e</sup> s. de notre ère,

ses spirales, triscèles (assemblage triangulaire d'ornements curvilignes, sorte de volute à trois branches dextro- ou senestrogyres) et autres peltas (petit bouclier grec en forme de croissant). Un hiatus de deux siècles semble alors surgir, avant que l'art de l'émail n'y réapparaisse probablement du fait de la christianisation. Cette seconde vague atteindra son apogée à la fin du VII<sup>e</sup> s. et durera jusqu'au siècle suivant.

Les premiers émaux celtiques sont rouge opaque, couleur qui a disparu de nombreux objets, parce



Fig. 143. Volute de crosse (?) en bronze moulé et émaillé de motifs géométriques linéaires en L et T jaunes, bordés de rouge. La volute, montée sur une douille, est terminée par une tête de monstre tenant dans ses mâchoires une tête humaine (Jonas émergeant de la gueule du monstre marin ?). L'oeil du monstre est dessiné par un bouton d'émail bleu, cloisonné d'un pelta en argent. Travail irlandais. VIII-IX<sup>e</sup> s. Découverte en 1955 lors des fouilles menées à Helgö (paroisse de Up Ekerö / Suède). Musée National des Antiquités, Stockholm.



qu'elle était insérée à froid, après avoir été simplement amollie. Ce procédé était utilisé pour remédier à la teinte verte indésirable que prenait la pâte de verre rouge à la cuisson, en conséquence de sa coloration à l'oxyde de cuivre. Dès le VII<sup>e</sup> s., le manganèse est utilisé conjointement au fer pour obtenir une teinte pourpre. Employé pour les émaux transparents, comme ceux de la crosse de saint Germain, le procédé ne semble pas connu des émailleurs celtes. C'est apparemment la romanisation qui a amené ces derniers à renoncer à l'usage exclusif du rouge et à opter pour la polychromie. Un émaillage rouge, bleu, jaune, vert et blanc champlé décoré dès lors les épingles, fibules penannulaires, «vases suspendus» («bols suspendus» ou encore «boules à suspendre») et autres objets liturgiques, le plus souvent en bronze, parfois en argent. À côté de procédés simples comme l'émaillage à une seule couleur par champ, les Irlandais connaissent des techniques plus complexes qui font appel à la juxtaposition de bandes de couleurs différentes ou à l'insertion de pastilles de teintes et de motifs plus élaborés sur un fond monochrome. La technique du *millefiori*, diffusée dans l'Empire romain à partir de l'Orient, comme l'émail polychrome d'ailleurs, est récupérée dès 500 par les Irlandais. Elle représente le stade le plus élaboré de leur émaillerie, parce qu'elle nécessite une connaissance du point de fusion des émaux de couleurs différentes. Le *millefiori* («mille fleurs») s'obtient en fondant des baguettes de verre multicolores (bicolorisme en Irlande : rouge et noir, jaune et noir, bleu et blanc) soudées, étirées et coupées, en petites sections, dessinant ainsi des motifs géométriques ressemblant à un parterre de fleurs, sont ensuite incluses dans l'émail de fond encore mou. Le tout est alors passé à la cuisson. Un autre procédé irlandais caractéristique et tardif (il n'apparaît pas avant la fin du VII<sup>e</sup> s.) consiste à intégrer des boutons de pseudo-émail de plique à jour dans des pièces d'orfèvrerie, afin de rehausser les parties métalliques, toujours largement dominantes. Lorsque la masse vitreuse est amollie par la fusion, on y fixe des cloisons en argent (souvent une sorte de grille dessinant un labyrinthe). Les alvéoles sont ensuite remplies de pâte d'émail de différentes couleurs, avant que la petite calotte de verre ne soit passée au feu. Une fois refroidie, elle est sertie dans l'objet auquel on la destine. L'effet obtenu se révèle très proche de celui de la verroterie cloisonnée germanique. Parmi les objets les plus remarquables témoignant de ce savoir-faire figurent le calice d'Ardagh (fig. 138) et la supposée crosse de Helgö (fig. 143; Henry 1963, p. 104 et 110; Holmqvist 1955).

#### 10.3.1.6 Les émaux byzantins

On admet généralement que ce sont les orfèvres byzantins qui diffusèrent en Occident l'émail cloisonné translucide sur or, puisqu'ils sont réputés maîtriser remarquablement cette technique. À en juger par la rareté du cloisonné dans l'Empire romain

d'Occident, on a admis que les Byzantins héritèrent plutôt la technique des peuples de l'Orient. Les pièces gallo-romaines connues sont en effet des exceptions. La fibule discoïde en bronze, ornée d'une tête d'homme, qui fut découverte à Chalandry, dans l'Aisne (Musée archéologique de Laon) en est une. Sa datation du IV<sup>e</sup> s. est par ailleurs controversée.

Les premières pièces dites byzantines, datées avec réserve entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> s., sont de petites croix pectorales, dans lesquelles l'émail imite des gemmes, et des amulettes, notamment décorées de l'Uzat, l'oeil protecteur d'Horus. Divers spécimens, mal connus et qualifiés de byzantins, sont habituellement datés des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. Les historiens (Gauthier 1972; Gonzalez 1994) sont généralement tentés de voir, par delà la période iconoclaste (726-787 et 815-843), une continuité entre ces objets et les fameuses productions byzantines plus tardives. D. Buckton (1982, p. 103) ne partage pas du tout cet avis. Selon lui, associer l'émail cloisonné de grande qualité aux orfèvres byzantins est une idée reçue. Il conteste les datations d'avant le IX<sup>e</sup> s. et affirme que la seule forme particulière précoce de l'émaillage byzantin est le filigrané hérité du monde grec. D. Buckton attribue donc les pièces, datées avec certitude avant le IX<sup>e</sup> s., à des sources carolingiennes du nord de l'Europe. La prise de position de l'auteur implique, malgré l'inexistence de preuves, une continuité de la production d'émail cloisonné en Occident du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> s. Ni lui, ni les tenants de la thèse byzantine traditionnelle, ne considèrent que la transmission des techniques aurait pu se faire à partir des rivages de la mer Noire, via l'Europe centrale. Cette région mériterait pourtant d'être retenue comme une des origines possibles de l'émaillerie occidentale (V. Gonzalez 1994, p. 24)<sup>105</sup>.

#### 10.3.1.7 Les émaux carolingiens

Alors que la tradition se perpétue en Orient, dans les bastions byzantins occidentaux et en Irlande, on admettra donc, en l'absence de données concrètes prouvant le contraire, que l'émail disparaît en Occident, du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> s.<sup>106</sup> Dès la fin de ce siècle, la technique du cloisonné semble se répandre en Europe occidentale, par les régions qui sont en contact avec l'Empire byzantin ou par celles qui se situent dans le voisinage de ses possessions italiennes. Des fibules décorées d'émail cloisonné, comme les quatre fibules discoïdes du groupe Castellani (fig. 129), ou la fibule rectangulaire de Gisulf (fig. 141), ont été découvertes en Italie. D'aucuns voient dans ces objets des imitations lombardes de l'émaillerie byzantine, plutôt que des créations d'artisans byzantins implantés en Haute-Italie, ou que des produits importés de l'exarchat tout proche. V. Gonzalez (1994, p. 37-40) conteste cette hypothèse.



L'intrusion franque dans l'Italie lombarde est généralement perçue comme le vecteur de la rediffusion de l'émail au nord des Alpes, dont un des plus anciens exemples se trouve en Suisse (fig. 132).

Pour la période qu'inaugure ce reliquaire conservé à Sion, les données concernant la production en Occident sont moins claires. Sur les premiers objets, datés entre le VII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> s., l'émail cloisonné apparaît conjointement avec la verroterie cloisonnée (fig. 118, 120, 134 et, dans une certaine mesure, 124 et 121). Le paillon strié, argenté ou doré, que l'orfèvre glisse sous les morceaux de verre ou de pierre pour en faire ressortir l'éclat est d'ailleurs fréquemment utilisé pour les émaux translucides. Entre la fin du VIII<sup>e</sup> et le début du IX<sup>e</sup> s. on peut, d'après les caractéristiques iconographiques et le degré de maîtrise technique, distinguer plusieurs foyers d'émaillerie.

Les créations lombardo-byzantines dont il vient d'être question (fig. 129 et 141) ont dû engendrer des productions ultérieures, comme le laissent supposer les décorations végétales qui apparaissent sur la croix du trésor de Saint-Marc à Venise (vers 850) ou sur la *corona ferrea* de Monza (fig. 131), ainsi que sur le *paliotto* de Saint-Ambroise de Milan. Exécuté par Wolvinus sur l'ordre de l'archevêque Angilbert II et diversement daté entre 830 et 859, cet autel en or est le premier objet de grandes dimensions dont l'émail constitue l'ornementation principale. Il comprend un millier de plaques émaillées, soit le 80 % des pièces carolingiennes connues (Gauthier 1972, p. 41).

On trouve également des motifs végétaux semblables hors de Lombardie. Le reliquaire dit de Pépin II d'Aquitaine (838-852), conservé dans le trésor de l'Abbaye Sainte-Foy de Conques, en présente de similaires et l'on a assez récemment découvert à Saint-Denis, parmi le matériel provenant d'un atelier d'orfèvrerie du IX<sup>e</sup> s., un fragment d'émail cloisonné orné de fleurons comparables (Gaborit-Chopin 1990).

La ville de Rome, ou ses environs, a également dû être le siège d'activités liées à l'émaillerie. L'existence d'un atelier est par ailleurs attestée au IX<sup>e</sup> s. à San Vincenzo al Volturno. La production romaine a été considérée comme étant fortement imprégnée par l'iconographie byzantine de la figuration humaine. La croix de Pascal I<sup>er</sup> (817-824) conservée au Vatican en est certainement l'exemple le plus illustre.

D'autres belles pièces du Haut Moyen Âge occidental, à la facture un peu plus grossière, paraissent provenir d'ateliers situés plus au nord. Le fondu des émaux et le tracé des cloisons y est hésitant, comme si l'exercice de la technique était nouveau. Ces spécimens correspondent aux prémisses du grand essor que connaîtra l'émail cloisonné en Allemagne à l'Epoque ottonienne (XI<sup>e</sup> s.).

Les caractéristiques d'un premier groupe d'objets incitent à situer leur production entre Dorestad et Utrecht, grands ports de liaison entre les Pays-Bas et l'Angleterre, ou, peut-être plus sûrement encore, de l'autre côté de la Manche, dans le sud-est de l'Angleterre. Parmi ce premier ensemble figurent deux pièces qui présentent des couleurs identiques. Il s'agit de la fibule de Dorestad (fig. 134) et de la capsule d'Alfred (émaux blancs, bleus et verts), datée de la fin du VIII<sup>e</sup> s. au plus tôt, ou du dernier tiers du IX<sup>e</sup> s. au plus tard.

Un second ensemble se dessine dans la vaste région précédemment évoquée sous le terme générique de «sud-ouest de l'Allemagne», qui regroupe le diocèse de Salzbourg, la région du lac de Constance et le bassin Rhénan. On y décèle une influence lombarde, peut-être plus précisément milanaise, qui s'explique par l'étendue du diocèse de Salzbourg jusque dans la région de Cividale du Frioul (comprise dans le duché de Bavière qui est érigé au rang de royaume en 814). Avec l'évêque Virgile (745-784), d'origine irlandaise, une touche insulaire se mêle à l'italienne (Gauthier 1972, p. 39). Les objets attachés à cette production ont, semble-t-il, été diffusés des Alpes aux Pays-Bas. L'ornement dominant y est la figure animale, comme on le constate sur la plaque du coffret d'Oviedo (fig. 118), sur une partie de la reliure de l'évangélaire de Lindau (fig. 120), ou sur le coffret d'Enger (fig. 121). Les émaux de ce dernier se singularisent, de même que ceux qui ornent la bordure de la reliure de Lindau, par un évident manque de maîtrise technique, classant ces pièces à part des plaques émaillées évoquées précédemment.

Les ateliers qui ont créé ces objets travaillent tous avec des métaux précieux. On sait que l'émaillage sur or, fréquent dans l'Antiquité et durant le Haut Moyen Âge dès la fin du VIII<sup>e</sup> s. (fig. 26, 118, 127, 129, 131, 134, 141), se raréfie ensuite en Occident, pour se diffuser à nouveau abondamment dès le XIII<sup>e</sup> s. avec les émaux de basse-taille, en ronde-bosse et de plique à jour italiens et français. L'émaillage sur des métaux plus communs (bronze) connaîtra un autre sort. Après une survie sporadique sur le continent, restreinte au sud de l'Allemagne et à la Pannonie (région comprenant la Hongrie et l'ex-Yougoslavie), il sera de plus en plus privilégié dès l'Epoque romane. Le cuivre offre en effet aux ateliers limousins et mosans un emploi nouveau et commode du champlévé.

Si l'on admet que l'émail est supplanté en Occident, du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> s., par la verroterie cloisonnée, il est très improbable que les plaquettes de la crosse de saint Germain aient été créées durant ces quatre siècles. (Une datation encore antérieure n'entre même pas en considération.) Reste une marge de datation immense, entre le VIII<sup>e</sup> s. et l'Epoque moderne.



Le caractère fort peu particulier du motif, de même que la technique employée (procédé du cloisonné somme toute fort simple), font en effet de l'ornementation émaillée de la crosse une entité atemporelle. L'apparition fréquente du motif du chevron au Haut Moyen Age (fig. 96, 104, 130, 139, 140) incite pourtant à situer les plaquettes de la crosse dans la phase primitive de l'histoire des émaux médiévaux en Occident.

Les limites chronologiques du cloisonnage sur or appuient plus précisément, même si elles ne sont pas absolues, l'idée d'une création du Haut Moyen Age. La facture des émaux, tellement craquelés que l'action des siècles paraît insuffisante à l'expliquer entièrement, peut effectivement résulter de l'inexpérience de l'émailleur, puisque cette branche de l'orfèvrerie en est à l'époque à ses balbutiements (Gonzalez 1994, p. 37)<sup>107</sup>. Le type de cloisonnage qui a été choisi renforce cette hypothèse. Les cloisons ont en effet été soudées, procédé rarement employé par les émailleurs avertis, car la soudure provoque fréquemment des trous dans l'émail. Les artisans optent d'ordinaire plus volontiers pour un « enfonçage » de l'or ou pour un pliage de la plaque, de manière à former des cellules (Buckton 1982, p. 103). Pour les différentes raisons qui viennent d'être évoquées, une datation bien plus tardive, à l'aube de l'Époque moderne, lorsque ressurgit l'émaillage sur or, est peu probable.

## 10.4 Localisation

La création des émaux qui ornent la crosse, sans doute assez précoce, n'implique nullement une réfection de l'objet à la même époque.

Il est en effet certain que la décoration émaillée n'a pas été conçue pour réparer la partie endommagée de la crosse. La surface plate des plaquettes indique qu'elles étaient destinées à un objet offrant des surfaces de support également plates. L'une des plaques émaillées (n° 3) est taillée en biais, l'angle supérieur droit étant coupé (fig. 75, 84, 144), ce qui n'est pas du tout opportun pour l'emploi qui en est fait sur la crosse. Les émaux à chevrons sont donc un remploi. On connaît d'autres cas de remplois, qui présentent par ailleurs des motifs fort semblables, sur les coffrets-reliquaires de Conques (fig. 139) par exemple. Les plaques de motifs géométriques en verroterie cloisonnée y ont été insérées postérieurement, puisqu'au moins un angle de chacune d'elles est abattu, presque de manière identique à celle de la crosse. Il est délicat de faire des suppositions sur la nature de l'objet qui a livré les émaux de la crosse. L'exemple des reliquaires de Conques donne néanmoins à penser que c'est peut-être sur de petits



Fig. 144. Raccord des deux types d'ornementation de la crosse de saint Germain. On note la taille en biais de la plaquette émaillée n° 3. Son angle coupé atteste une autre destination initiale. Elle n'a donc pas été conçue pour l'emplacement qu'elle occupe.

coffrets du même type qu'ils ont été prélevés. Si tel était le cas, les plaquettes proviendraient au moins de deux faces différentes d'un coffret, peut-être même de deux reliquaires distincts, puisque les chevrons n'ont pas une forme absolument identique partout. Dans la partie inférieure (numéros 6 et 7), les cloisons internes sont arrondies, alors que celles de la première rangée de plaquettes présentent des cloisons angulaires (fig. 84). La différence ne peut en aucun cas être attribuée à une déformation postérieure.

La constatation précédente n'exclut pas que la « restauration » de la crosse de saint Germain soit intervenue à l'Abbaye de Moutier-Grandval, par exemple à partir d'un reliquaire se trouvant également dans le trésor. L'histoire de l'objet peut même contribuer à situer chronologiquement sa réparation. En admettant que la crosse ait accompagné Germain dans la tombe et qu'elle ait donc été longtemps inaccessible, on peut en effet envisager que cette réfection a été pratiquée suite à l'extraction de la crosse de la sépulture (en 1504 ?). Le trésor a quitté à plusieurs reprises l'Abbaye, suite à des bouleversements politiques. On peut donc aussi imaginer que la crosse a été endommagée lors de l'un de ces transports et que la « réparation » a trouvé place dans le lieu de refuge : Bâle, siège de l'évêché et ville artistique importante la plus proche, ou Soleure, lieu de repli privilégié des chanoines en ces temps troublés.

Ces quelques éléments de réponse ne restent que des propositions. Elles ne s'appuient de toute manière sur aucune donnée objective, puisque, comme on l'a vu (chap. 4.2), l'histoire pluri-séculaire de la crosse demeure dans l'ensemble très mystérieuse.



Il y a matière à hésiter avant de se lancer dans l'interprétation symbolique que l'on peut faire d'un objet. Le danger étant, dans un terrain qui laisse tant de place à la subjectivité et qui est si peu « scientifique », de s'engager trop loin. On se contentera donc ici de poser quelques jalons pour une explication symbolique de la crosse de saint Germain à partir de ceux de ses aspects qui s'y prêtent, à savoir la forme, les motifs, ainsi que la nature et la couleur des matériaux qui la composent. On remarquera que tous ces éléments ont été traités au fil des chapitres précédents. C'est à dessein que leur portée symbolique figure à part, condensée dans ce chapitre. On entend ainsi la distinguer formellement de l'analyse de la crosse, de laquelle elle ne participe pas, mais qu'elle contribue à éclairer sous un angle particulier.

Avant d'élargir le champ à l'imaginaire collectif parfois aussi universel qu'atemporel, dans lequel les vertus symboliques de la crosse puisent leurs racines, il sera d'abord restreint à l'environnement religieux.

### 11.1 Le bâton : un don de Dieu miraculeux

La Bible et l'hagiographie sont truffées de personnages faisant jaillir une source à l'aide d'un bâton. Dans l'Ancien Testament, il fait surtout office de lien entre Dieu et les hommes. Tel est le cas du bâton de Moïse, par exemple, par l'intermédiaire duquel Dieu soulage, délivre (Exode XVII, 5-6) et châtie (Exode VIII, 1; IX, 23; X, 13) à la fois. Par mimétisme des Ecritures, l'hagiographie présente aussi son lot de bâtons miraculeux. Saint Martial, envoyé par saint Pierre comme missionnaire en Gaule, aurait ressuscité un de ses compagnons avec le bâton que lui avait donné l'apôtre. Saint Dunstan de Canterbury (X<sup>e</sup> s.) aurait combattu le démon, qui avait revêtu l'apparence d'un ours, à l'aide de son bâton. Selon la légende, saint Patrick détenait son *bachall Iosa* de Dieu. Il aurait, entre autres choses mémorables, percé le pied du roi d'Irlande de la pointe de son bâton et chassé tous les reptiles venimeux de l'île (de Voragine éd. 1902, vol. I, p. 367). Chronologiquement et géographiquement plus proche de la crosse, il y eut encore saint Imier, saint Dizier et, bien sûr,

saint Germain. Les exemples de bâtons faiseurs de miracles sont donc innombrables.

### 11.2 Le serpent

On assiste souvent, dans la symbolique, à des retournements de sens complets. Ainsi, que le bâton soit un lien avec le ciel, comme cela apparaît dans l'Ancien Testament, ne l'empêche nullement d'être aussi un lien avec la Terre-Mère.

Le bois qui compose le bâton fait de lui le semblable de l'arbre, l'être par excellence qui naît de la terre fertile. Comme lui, il s'enfonce dans la terre, transmettant sa force à celui qui le porte et lui conférant



Fig. 145. Bouvier s'appuyant sur une canne. Meir, gravure du tombeau rupestre d'Oukhotep, fils de Senbi. Moyen Empire, 12<sup>e</sup> dynastie (1991-1783 av. J.-C.).



ainsi un certain pouvoir. Sa forme, tordue dans le cas du bâton primitif (fig. 145), rappelle l'être chthonien par essence : le serpent, gardien des trésors enfouis de la mythologie germanique dont le *Nibelungenlied* raconte la quête et la conquête (Bezzaz et Dike 1988, Cahier 1874, Rohault de Fleury 1889).

Les Germains comme les Celtes ont récupéré le concept, oriental à la base, du serpent-oeuf du monde. Par sa mue, le serpent évoque en effet le temps cyclique, la vie et donc la fécondité. Son mode de vie méconnu en fait le détenteur de secrets occultes, l'initié au mystère de l'univers, comme c'est le cas également dans le récit de la Genèse.

Le caducée d'Asclépios, autour duquel s'enroule un serpent, cumule les symboles. A l'origine il est l'emblème d'Hermès, le messager des dieux, il représente donc le lien céleste. Asclépios est cependant la plus parfaite illustration de celui qui tire (à l'aide de son bâton) son pouvoir (la guérison) des secrets de la terre (dont le serpent est le gardien) (fig. 146). Ceci n'exclut cependant nullement que le serpent, ou plutôt son venin, soit une illustration symbolique du médicament.

C'est une fois de plus la *Bible* qui tisse un lien évident entre le bâton et le serpent. L'histoire de la verge d'Aaron, qui se métamorphose en reptile devant Pharaon et ses magiciens et qui dévore leurs bâtons également transformés en serpents (Exode VII, 10-12), en est un exemple frappant. Ce type de narration n'associe aucune valeur, positive ou négative, à l'animal. Le christianisme, qui préfère d'ordinaire les symboles clairs, ne saura pas en attribuer un au serpent. Il restera toujours ambivalent. L'érection du serpent d'airain racontée dans l'Ancien Testament (Nombres 21), qui est une préfiguration typologique de l'élévation du Christ sur la croix, fait de l'animal un symbole positif. Parce qu'il mue, le serpent est également une figure exemplaire de la Résurrection. La crosse de saint Anno (fig. 20), décorée d'un reptile tenant dans sa gueule une colombe, porte une inscription qui cite le Christ en ces termes : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes*. (Matthieu, X, 16). Rien de plus logique donc que le serpent soit l'attribut d'une des vertus cardinales : la prudence. Parallèlement, on sait très bien la charge négative que le christianisme fait peser sur l'animal. Substitut du démon, il est le tentateur qui provoqua la Chute de l'homme. Comme si elle témoignait volontairement de l'ambivalence du symbole, l'inscription de la crosse de Siegburg invite aussi clairement l'évêque-pasteur à vaincre le Mal (représenté par le serpent) et ainsi à protéger les âmes (les colombes) qui lui sont confiées. Le texte cite là aussi l'Evangile de Matthieu (XV, 14).

Ce double sens, qui est aussi un contresens, a de quoi troubler les esprits, ce dont témoigne saint Boniface.



Fig. 146. Statue d'Asclépios, marbre. Musée d'Epidaure.

Dans une lettre qu'il adresse en 745 à l'évêque Cuthbert de Canterbury, il recommande en effet d'interdire la représentation de serpents sur les bordures des vêtements ecclésiastiques (Salin 1959, p. 494).

Le message de saint Boniface fut peut-être efficace pour ce qui concerne la « mode vestimentaire » du clergé, mais il ne toucha en aucune façon les crosses. Le reptile entre dans la composition de la majeure partie d'entre elles. Certaines, telle la crosse de saint Germain, l'arborent comme ornement. D'autres, et c'est le plus fréquent, en épousent la forme, particulièrement à l'emplacement du noeud ou de la volute (fig. 20, 23-24 et 147). Le serpent est même un motif à ce point courant qu'il a servi de base à une tentative de classification des crosses par le Père Martin au milieu du siècle passé (1856). Lorsque les crosses illustrent saint Michel terrassant le démon, on peut comprendre qu'un serpent y figure en lieu et place du démon, d'ordinaire représenté sous les traits d'un dragon (l'iconographie fait rarement la distinction





Fig. 147. Volute de la crosse d'un abbé de Clairvaux (ou d'un évêque de Langres), cuivre ciselé et doré, grenats et verre coloré. 23,5 x 10,5cm. Début du XIII<sup>e</sup> s. Musée National du Moyen Age, Paris.

entre dragon et serpent), mais dans les autres cas, sa présence laisse perplexe. Pour que celle-ci ait pris une telle importance, la crosse et le serpent ont dû être associés sciemment. Personne ne semble s'en être beaucoup inquiété. L'explication pourrait se trouver dans la volonté de l'Eglise de marquer une filiation avec la verge d'Aaron, premier prêtre juif et donc premier prêtre de Dieu. L'autre grande catégorie de crosses, celles à feuillage, incline vers cette hypothèse. Certaines sont même décorées de bourgeons,

référence probable aux Ecritures qui décrivent Dieu choisissant Aaron en faisant bourgeonner son bâton (Nombres 17).

L'on sait la quantité d'emprunts que le christianisme fait à l'iconographie juive, mais l'on connaît aussi sa volonté de s'en distancer. La prudence s'impose donc.

### 11.3. La forme de la crosse

Selon les théologiens médiévaux, la crosse que porte l'homme d'Eglise, correspondant sur Terre du Christ Bon Pasteur, illustre par sa forme suggestive son rôle de «rassembleur d'âmes». La deuxième inscription de la crosse de saint Anno (fig. 20) a clairement cette signification. L'évêque y est nommé *tytirus*, comme le berger des *Bucoliques* de Virgile (III, 20), allusion manifeste au symbolisme pastoral de la crosse.

Sur la base de ce parallélisme, on se mit donc à expliquer ce que représentaient les différentes parties de la crosse (*Larousse* éd. 1982 et Rohault de Fleury 1889). Outre la symbolique céleste qui s'attache à sa forme voûtée, la volute serait ainsi le crochet qui permet de rattraper ceux qui s'égarent. La crosse à pommeau aurait un tout autre sens. A l'image de la sphère portée par le Christ en gloire, elle représenterait le monde, ou se référerait justement au Christ Pantocrator. Elle serait donc un signe de la puissance du dignitaire ecclésiastique, représentant de Dieu sur Terre. La pointe en fer servirait à frapper les rebelles et préfigurerait de ce fait le Jugement Dernier. Les crosses de l'abbé de Clonmacnoise (fig. 12), de l'archevêque de Cologne (fig. 20) et de l'évêque de Coire (fig. 2) conservent encore leur pointe (bien que celle de la crosse de Coire soit postérieure). Cette pointe devrait cependant être émoussée, évoquant par là la clémence de l'Eglise. La hampe symboliserait la rectitude de son gouvernement et servirait d'appui à la doctrine. Les matières composant les crosses, le bois ou l'os par exemple, évoqueraient respectivement la douceur de l'Evangile ou la dureté de la Loi.

Le premier à proposer une allégorie complète de l'aspect formel du pastoral est Honorius d'Autun (début du XII<sup>e</sup> s.) dans son *Elucidarium*.

La façon de tenir une crosse a également été interprétée comme symboliquement signifiante. D'après d'anciens ouvrages, comme le dictionnaire *Larousse* du XIX<sup>e</sup> s. par exemple, l'abbé se devait de porter la crosse volute voilée et tournée contre lui, afin d'indiquer que sa juridiction se limitait au monastère. A l'inverse, l'évêque la tenait volute ouverte sur l'extérieur, affichant son pouvoir plus étendu. C. Rohault de Fleury (1889) dénonce la fausseté de cette interprétation. Il suffit d'un bref sondage de l'iconographie pour se ranger à son avis.



## 11.4 Le motif en S et l'aigle

Si des érudits se sont efforcés de prouver la signification formelle des crosses, il existe au moins autant de raisons de tenter une interprétation symbolique des motifs qui les ornent. Peut-être la crosse de saint Germain se voulait-elle déjà l'instrument qui permettait de ramener les brebis égarées et de châtier les coupables. Peut-être les dessins qui la recouvrent étaient-ils eux aussi chargés d'exprimer cette fonction.

C. Rohault de Fleury (1889) s'est hasardé à considérer la crosse de Prosperous (fig. 10), dont la crête est formée de douze colombes portées par un dauphin, comme une image des apôtres. D'après l'auteur, le dauphin représente le Christ et les colombes, les douze apôtres. R. Moosbrugger-Leu (1975, p. 221) tient un raisonnement similaire à propos des douze S de la crosse de saint Germain. (Le douze est un des nombres les plus chargés symboliquement : outre les apôtres, il peut aussi représenter, entre autres, les signes du zodiaque, les mois de l'année et les tribus d'Israël.) Par analogie, ces S pourraient donc être une allégorie de la vie monastique. La crosse personnifierait l'abbé «portant» ses moines, à la manière du Christ soutenant ses disciples. Elle véhiculerait ainsi une idée de hiérarchie, une image de l'abbé protecteur et guide.

Une telle interprétation des motifs de la crosse n'exclut en aucune façon une décoration du vivant de l'abbé Germain pour marquer la dignité de sa charge. On a vu que R. Moosbrugger-Leu écartait cette possibilité, optant pour une ornementation consécutive à la vénération du saint après son martyre. L'auteur estime en effet que le symbolisme éventuel des motifs est d'une importance secondaire, ce qui est à vrai dire discutable.

Compte tenu de la datation précoce de la crosse de saint Germain, il est tout aussi opportun de considérer le symbolisme païen du motif en S (Salin 1959 et Beigbeder 1989). On a en effet pu observer que l'ornementation de la crosse était à certains égards tout aussi proche d'objets comme les fibules et les boucles de ceinture, qui n'appartiennent pas forcément à des populations christianisées, que d'objets à caractère indiscutablement chrétien comme d'autres crosses ou des coffrets-reliquaires. Chez les Celtes, le S solaire est omniprésent. Son sens symbolique est équivalent à celui de la svastika, puisqu'il est en fait la moitié de ce signe. A l'origine, la svastika est une formule indoue de souhait de bonheur. Elle s'est diffusée dans tout le monde indo-européen, pour connaître la triste destinée que l'on sait. Alors qu'à l'Epoque romaine le S se confond avec la spirale, il semble associé, à l'Epoque mérovingienne, au dragon bicéphale à tête de griffon-lion ou de griffon-aigle, créature assimilable à celle qui figure sur la crosse de saint Germain.

L'aigle possède la même symbolique solaire que le S. C'est lui qui, dans la mythologie hittite, serait l'ancêtre de l'homme et aurait créé le chaman-forgeron. L'aigle est aussi rattaché à l'arbre cosmique et vainc ainsi le serpent. Il est également un insigne de pouvoir (que l'on songe par exemple aux aigles romaines). On notera que les douze oiseaux de proie qui ornent la crosse pourraient être interprétés comme des aigles. Au sens propre, ils constituent un motif écrasant en comparaison des minuscules serpents de la bordure. Serait-ce l'image, qui peut très bien être intégrée ici dans le contexte chrétien, de la victoire du Bien sur le Mal ? Il convient d'ajouter que l'aigle est le symbole du disciple préféré du Christ, Jean l'Evangéliste.

A partir des VII-VIII<sup>e</sup> s., le christianisme s'approprie le S, au même titre d'ailleurs que les monstres à la tête rejetée en arrière qui abondent dans l'iconographie «barbare» (fig. 121-122). Il est récupéré dans le sens du respect dû à Dieu : la créature indigne détourne la tête, ne supportant pas de contempler la Face divine.

Par la suite, le motif se banalisera au point de perdre en bonne partie sa signification. On le retrouvera un peu partout. Il apparaît par exemple sur une page du *Liber Viventium* : l'Evangéliste se tient précisément



Fig. 148. L'évangéliste Matthieu. Page enluminée du *Liber Viventium* de Pfäfers. 25,5 x 19,1cm. Région de Coire. Vers 800. Cod. 1, f° 4. Fonds Pfäfers, Archives de l'Abbaye de Saint-Gall.



sous un arc décoré de S couchés (fig. 148). Coïncidence s'il en est, le motif décore également un fragment de dalle provenant de la collégiale de Moutier-Grandval (fig. 109).

### 11.5 L'insecte

A en croire D. Kidd (1988, p. 90), le motif de l'insecte, que l'on retrouve, de manière très stylisée, dans la partie incrustée de la crosse de saint Germain, a également été intégré par le christianisme dès l'Epoque mérovingienne. Sa diffusion lui paraît même liée à celle de la religion. Il constate une fréquente connexion de l'insecte avec la mort et note que les Pères de l'Eglise utilisent, dans leurs homélies, le papillon (on a vu à quel point la détermination de l'insecte représenté est variable) comme image didactique. Le papillon est un symbole idéal de résurrection. Alors que, sous sa forme larvaire, il représente la dure vie terrestre de l'homme et que son sommeil de chrysalide figure la mort, il évoque à merveille, sous sa forme adulte, la vie céleste promise aux justes. D. Kidd rapproche cette iconographie de celle de la psyché grecque ailée, image qui persistera, comme représentation de l'âme, jusqu'à la fin du Moyen Age.

Cette interprétation symbolique de l'insecte paraît plus vraisemblable que celle qui consisterait à y voir simplement un insigne de noblesse, en raison de sa présence dans des tombes très riches. C'est cependant plutôt dans cette idée que Napoléon, s'inspirant de la tombe de Childéric, choisit l'abeille comme symbole (motif notamment représenté sur les broderies du manteau impérial; de Guillebon 1966, p. 64). L'intention politique de marquer une filiation du règne napoléonien avec le premier «souverain» de France paraît pour le moins évidente.

En ce qui concerne plus particulièrement la crosse de saint Germain, les insectes semblent non seulement porteurs de sens par leur nature, mais également par leur aspect formel. Leur position, orientation tête en haut, est en effet l'unique direction donnée à la décoration de la crosse. Les insectes apparaissent ainsi comme des flèches pointant vers le ciel. On peut s'autoriser à les considérer comme des symboles de résurrection indiquant aux mortels le lieu du salut. En témoignant visiblement d'une volonté d'élévation vers Dieu, les insectes confèrent donc à l'ensemble une dimension spirituelle. La fonction de guide «céleste» attachée aux crosses se trouve ainsi affirmée dans l'ornementation même de la crosse de saint Germain.

### 11.6 Les matériaux

L'exploration de la portée symbolique potentiellement associée à la crosse de saint Germain ne serait

pas complète sans l'examen des matériaux qui la composent. Leur valeur symbolique, pour certains d'entre eux très ancienne, reste la plus aisément cernable, tant elle transparaît dans les sources littéraires.

#### Le grenat

Les pierres précieuses ou semi-précieuses, translucides et de couleur rouge, dont les plus communes sont les grenats (le rubis ne sera vraiment connu qu'à l'Epoque moderne), gagnent dès le IV<sup>e</sup> s. une place capitale dans l'orfèvrerie germanique. Les plus grands trésors de l'Epoque mérovingienne en témoignent, tels celui de Szilágy Somlyó (Hongrie), celui de Tournai (tombe de Childéric), celui de la cathédrale de Cologne, celui de Saint-Denis (tombe d'Arégonde) ou celui de Sutton Hoo, par exemple.

Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.) explique, dans son *Historia Naturalis* (Livre 37, chap. 25-27), le nom de *carbunculus* (charbon ardent) qui est donné au grenat par ses analogies avec le feu. Il ajoute que celui-ci ne parvient aucunement à l'altérer. Le grenat brûlerait cependant d'une chaleur intérieure suffisante pour étinceler, dans l'obscurité, d'un éclat pourpre. Conformément à la règle qui veut que la symbolique antique attachée aux objets soit conservée au Moyen Age, le grenat, ou sa version médiévale *escarboucle*, possède invariablement les propriétés les plus surnaturelles dans les récits de la féerie médiévale (Arrhenius 1969<sup>108</sup>). L'origine de ces récits remonte, du moins dans leurs versions orales, au Haut Moyen Age. Les exemples sont innombrables. On peut citer, entre autres, *Le Conte du Graal* (Chrétien de Troyes éd. 1990, v. 7723), *Le Conte de Floire et Blancheflor* (éd. 1980, v. 1824), *Le Bel Inconnu* (Renaut de Beaujeu éd. 1929, v. 1904) et *Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople* (éd. 1965, v. 423). A l'époque de la rédaction de ces textes, toutes les pierres précieuses sont généralement chargées de forces bénéfiques et ceci non seulement dans la littérature de fiction, mais également dans les traités de médecine (confection de potions à partir de pierres broyées).

Le caractère mythique du grenat a été amplifié par l'Eglise. Ainsi, l'évêque Epiphanius, dans son lapidaire *De XII gemmis* (chap. *Carbunculus*) de la fin du III<sup>e</sup> s., écrit que le grenat est uniquement visible la nuit et que celui qui tenterait de le dissimuler échouerait, nulle matière ne pouvant empêcher son rayonnement de transparaître. Ces propriétés font du grenat le symbole idéal du Christ venu sur terre pour répandre la lumière de Dieu. Il est à noter que le grenat figure déjà parmi les douze pierres portées par les grands prêtres juifs. Il symbolise la quatrième des douze tribus d'Israël, précisément celle de Juda, à laquelle appartiennent David, Salomon et naturellement le Christ (Arrhenius 1969, p. 52 et notes).



## Le noisetier

Comme on l'a déjà vu, le bois de la crosse est en noisetier (afin de respecter le terme littéraire, on dira plutôt coudrier). Cette essence présente elle aussi des propriétés particulières dont on trouve trace dans la littérature médiévale, par exemple dans le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France, qui raconte un épisode de la vie de Tristan et Iseut (éd. 1989, v. 49-78).

Le coudrier paraît également jouer un rôle dans la symbolique chrétienne. On a en effet trouvé des baguettes de noisetier dans des tombes datées du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s. (Salin 1959, p. 80-82). A la cour des rois francs, le coudrier avait une valeur tutélaire. On n'attendait donc jamais à la vie d'un messenger ou d'un ambassadeur qui portait un bâton de noisetier. En campagne, on attribue encore maintenant des vertus curatives et protectrices à cette « baguette magique ». Les sourciers s'en servent parfois. La *Vie de saint Imier* raconte d'ailleurs comment le saint fit jaillir une source abondante à l'aide d'une branche de coudrier.

## L'or

Inutile d'insister sur la valeur bénéfique associée à l'or. Elle existait déjà dans l'Antiquité (Pythagore en parle par exemple). Pour Isidore de Séville et toute la chrétienté à sa suite, il incarne la pureté de la Jérusalem céleste.

## Les couleurs des matériaux

Très sensibles à la magie des couleurs, les Germains leur attachaient des symboles à elles aussi. Le rouge, substitut du sang, pouvait opérer les plus puissants sortilèges. Transmise au Moyen Âge, cette symbolique des couleurs imprégnera une fois encore très

fortement la littérature, jusqu'à Rabelais qui s'en moquera vertement dans *Gargantua* (chap. IX et X). La symbolique des couleurs est restée attachée aux armoiries. On sait par exemple que dans les cours européennes, le grenat (pourpre) et le vert (sinople) étaient les couleurs princières.

Il suffit d'examiner l'iconographie de la Vierge, par exemple, pour se convaincre de l'importance que revêtent les couleurs dans la symbolique chrétienne également.

E. Salin (1959, p. 80-82) prétend que le verre avait un rôle symbolique du même ordre que les baguettes de coudrier. Il n'est effectivement pas rare de découvrir des éclats et des perles de verre dans des sépultures mérovingiennes. On les identifierait plus volontiers comme des fragments de récipients et de colliers en verre, déposés en guise d'offrandes au même titre que d'autres objets.

## Conclusion

L'ensemble de la littérature et les manifestations artistiques de tout genre en témoignent largement, l'univers médiéval est à tel point imprégné de spiritualité que tout y est symbole. Cette vision du monde est très étrangère à celle du XX<sup>e</sup> s. Les éléments d'interprétation proposés ici peuvent donc paraître forcés.

Le prix spirituel accordé à un objet tel que la crosse de saint Germain est pourtant prouvé à la fois par sa valeur matérielle et par le soin qu'on en a pris durant treize siècles. On croira donc difficilement que le choix de son ornementation, si ce n'est de sa forme, est dû au hasard.



D'aussi loin que l'on s'en souvienne, la crosse de saint Germain a toujours appartenu au patrimoine historique et artistique jurassien. Elle a en conséquence déjà été étudiée à plusieurs reprises et aucune découverte en matière d'orfèvrerie du Haut Moyen Age n'est récemment venue bouleverser l'ensemble des données accumulées par des générations de spécialistes. Dans ces conditions, pourquoi avoir risqué une recherche supplémentaire dont l'aboutissement paraissait ne pouvoir se limiter, au premier abord, qu'à entériner les conclusions déjà établies, d'autant que chaque éclairage nécessitait une laborieuse synthèse de la documentation antérieure ?

Moins d'une dizaine d'articles, le plus souvent très brefs, ont été consacrés exclusivement à la crosse de saint Germain. Nombre d'ouvrages traitant d'archéologie, d'art et d'histoire, parfois plus particulièrement d'histoire religieuse, mentionnent l'objet, mais ils se contentent, en règle générale, de le citer comme illustration d'une époque ou d'un thème particulier. La crosse est fréquemment évoquée en tant qu'exemple d'orfèvrerie mérovingienne, comme témoin de l'histoire de l'Abbaye de Moutier-Grandval, ou, plus globalement, de l'histoire du Haut Moyen Age dans le Jura, voire en Suisse. G. Haseloff (1955) et R. Mossbrugger-Leu (1956, 1962, 1975 et s.d.) sont en fait les seuls auteurs de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s. à s'être sérieusement penchés sur son cas.

L'étude qui se conclut ici se réclame du principe qui a régi leurs travaux. Elle visait donc, d'une part, à mettre à la disposition du lecteur un document qui soit le plus complet possible, tout en restant facile d'accès, et d'autre part, à éviter de privilégier une nouvelle fois la perspective historique régionale, si souvent à l'honneur, au détriment de l'importance artistique de l'objet (chap. 1).

Les questions soulevées par la crosse de saint Germain dépassent effectivement les limites de la seule problématique historique. Quand la crosse a-t-elle été fabriquée ? Où l'a-t-elle été (ce qui revient à tenter de localiser, voire d'identifier, un atelier) ? Dans quelles circonstances et par quels moyens techniques a-t-elle été conçue ? Quelle a été sa destinée historique ? Quels ont été, au VII<sup>e</sup> s., son rôle et sa fonction

symbolique ; enfin, comment et pourquoi ces derniers ont-ils, ou n'ont-ils pas, évolué par la suite ? Toutes ces interrogations méritaient d'être abordées dans l'étude.

Et, pour ce faire, il convenait d'élargir le contexte strictement local habituellement pris en compte pour la crosse de saint Germain. Le cadre géographique immédiat s'est en effet rapidement révélé insuffisant pour une investigation systématique autour de l'objet.

Les catalogues, dressés pour la plupart au siècle passé, qui ont tenté de répertorier chronotypologiquement les crosses médiévales, restaient des outils de recherche parfaitement en mesure de répondre à quelques-unes des interrogations posées. Ces essais de classification offraient en effet les bases propres à intégrer la crosse de saint Germain dans une perspective large, puisque le « phénomène crosses » s'est étendu à toute l'Eglise médiévale. Celle de saint Germain appartient en effet, par sa forme et sa fonction, aussi bien que par sa symbolique, à une catégorie bien typée de crosses médiévales. Les particularités de cet ensemble, comme ses spécimens les mieux documentés, même s'ils présentent un contexte souvent fort différent de celui de la crosse de saint Germain, ont ainsi permis d'accroître de manière significative les données lacunaires rassemblées sur cette dernière.

Bien que, dans le cas présent, on se soit défendu d'une recherche trop orientée vers l'histoire, une mise en situation de la crosse de saint Germain à travers les événements et les textes s'imposait. L'étude de la crise politique que traverse « l'Europe mérovingienne » dès 673, a ainsi contribué à rendre à Germain de Trèves la dimension historique considérable qui fut la sienne. La vie mouvementée qu'a connue l'Abbaye de Moutier-Grandval, de sa fondation à la dissolution du chapitre, engageait en outre à réfléchir aux lieux d'entreposage potentiels de l'objet, aux conditions de sa conservation, en bref, à la perception qu'ont pu en avoir les hommes tout au long de son histoire.

Les réflexions motivées par la crosse de saint Germain ont également été enrichies de manière non négligeable par les fouilles archéologiques entreprises



dans le Jura par la Section d'archéologie de l'Office du patrimoine historique cantonal, à la faveur de la construction de la N16-Transjurane. Ces recherches cernent en effet mieux l'époque qui a vu naître l'objet, notamment par leurs apports sur la vie quotidienne des «villages». Les fouilles n'étant pas achevées, on peut légitimement nourrir quelque espoir quant à une amélioration de nos connaissances sur la crosse elle-même.

La datation de la crosse de saint Germain est restée l'élément privilégié de la présente étude. Elle l'a été en raison de son importance et de son statut particulier. C'était en effet le seul point qui pouvait s'appuyer sur une donnée absolue, puisque l'analyse au radiocarbone (C-14) d'un échantillon du bois de la crosse, effectuée par le Laboratoire de recherche pour l'archéologie et l'histoire de l'art de l'Université d'Oxford, certifiait pour la première fois que l'objet a été façonné entre le début du VII<sup>e</sup> et le milieu du VIII<sup>e</sup> s., la date moyenne se plaçant vers 665. Les conséquences de cette datation sont multiples.

Premièrement, la période couverte par l'analyse a définitivement écarté l'éventualité que la crosse, en tant qu'insigne de pouvoir, ait été transmise dans les établissements de règle colombanienne pendant plus d'une génération avant de parvenir à Moutier-Grandval, comme ce fut la tradition pour certains bâtons pastoraux (précisément celui de saint Colomban, par exemple).

Deuxièmement, et cette conséquence est en relation directe avec la première, la datation scientifique a permis d'aborder le bien-fondé de la relation qui est établie entre la crosse et saint Germain. L'excellent état du bois autorisait à imaginer qu'au long des siècles, ses gardiens en ont pris soin. Certaines des hypothèses formulées quant à l'attribution de la crosse et quant à son lieu de dépôt ont ainsi pris un relief particulier. L'objet a de toute évidence eu un lien avec un personnage significatif, et, par conséquent, avec une époque marquante, ce qui a motivé une conservation attentive, dans un endroit vraisemblablement sec et à l'abri des convoitises. Tout laisse à penser, en connaissance des circonstances qui ont présidé à la fondation de Moutier-Grandval, que ce personnage est Germain.

Même si les limites extrêmes de la datation C-14 ne débordent que peu la durée de sa vie (vers 610-675), l'analyse ne suffit cependant pas à prouver une connexion indiscutable avec le saint. Les sources (archives du Chapitre de Moutier-Grandval) n'ont malheureusement été d'aucun secours pour y voir plus clair, puisque celles qui lient la crosse à saint Germain sont toutes de beaucoup postérieures au VII<sup>e</sup> s. L'hagiographie, que l'on sait fréquemment truffée d'assertions historiques farfelues, ne pouvait en aucune manière être considérée comme une source

fiable, même si l'on atteint parfois sur sa seule base des résultats étonnants. (A. Quiquerez, accordant foi à la *Vie de saint Germain* qui situait une église totalement disparue au lieu dit La Communance, a déniché à l'emplacement décrit ce qui semble en être les fondations.)

Il serait finalement légitime de craindre une attribution reposant uniquement sur la tradition, comme c'est le cas pour toutes les reliques attachées au saint, exception faite des chaussures, semble-t-il. Bien que la datation du bois n'autorise pas à lier fermement la crosse à saint Germain, on a vu qu'elle ne l'excluait aucunement. L'histoire de la région ne distingue, quant à elle, aucun autre acteur temporel ou spirituel contemporain que son envergure inciterait à mettre en rapport avec un objet aussi prestigieux. L'unique grande figure en mesure de rivaliser avec Germain est l'évêque de Bâle. L'évêché étant périodiquement vacant au VII<sup>e</sup> s., aucun personnage n'est identifié assez précisément pour que l'on puisse lui attacher la crosse. La présence de cette dernière dans le trésor de l'Abbaye de Moutier-Grandval écarte d'ailleurs toute tentative en ce sens, l'absence de liens entre les évêques et les moines, sinon leurs relations conflictuelles, étant notoire.

Enfin, la datation du bois a placé un terminus post quem pour la datation de l'ornementation de la crosse, problématique capitale dans la perspective de l'étude. Si l'analyse C-14 ne permettait en aucune façon de dater la décoration métallique et minérale, elle impliquait néanmoins, c'est une évidence, que l'orfèvre soit intervenu après la taille de la baguette de noisetier. Comme l'examen technique de l'ornementation l'a démontré, la partie incrustée est indiscutablement d'origine, elle se situe donc, pour prendre une marge assez large, entre le début du VII<sup>e</sup> et la fin du VIII<sup>e</sup> s., époque à laquelle la verroterie cloisonnée disparaît définitivement.

A ce stade de la recherche, les caractéristiques techniques, stylistiques et iconographiques de l'ornementation se sont révélées le plus sûr relais pour affiner la situation chronologique de la crosse induite par la datation C-14. Les implications de cette détermination se sont d'ailleurs avérées particulièrement importantes, puisque la crosse est une pièce de référence, aussi bien pour ses congénères ornementées du Moyen Âge, que pour l'orfèvrerie mérovingienne en général.

C'est donc à dessein que les comparaisons stylistiques et techniques avec d'autres objets ont été privilégiées.

Malgré les qualités qu'il partage avec les autres crosses médiévales, le pastoral de saint Germain reste stylistiquement et chronologiquement unique. Parce qu'elles se sont montrées trop limitées, les possibilités de comparaison avec les autres crosses n'ont donc pas



donné satisfaction. L'examen de celle de saint Germain en regard de l'aspect formel des autres n'a en fait autorisé qu'une confirmation de la datation du bois, et elle s'est avérée bien plus imprécise que cette dernière. Les parallèles établis en matière d'orfèvrerie ont en revanche ouvert des perspectives beaucoup plus nettes, que ce soit par le traitement stylistique et iconographique des motifs animaliers ou par les caractéristiques que la crosse a en commun avec des fibules, des boucles d'oreilles ou des objets plus imposants, tels que le coffret de Teudéric. Ces comparaisons incitent en effet à situer l'ornementation primitive de la crosse dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s., concordant ainsi avec la datation la plus vraisemblable induite par l'analyse C-14.

Les examens par spectrométrie de fluorescence X, réalisés par François Schweizer et Martine Degli Agosti, au Laboratoire de recherche du Musée d'art et d'histoire de Genève, ont apporté l'assurance que les matériaux qui composent la crosse sont semblables à ceux qui ornent la plupart des pièces d'orfèvrerie mérovingiennes : or, argent, grenats et incrustations de verre coloré. Grâce aux analyses spectrométriques, aux radiographies, ainsi qu'aux observations microscopiques menées par le même laboratoire, différentes phases de travail ont pu être attestées. Le crosseron, qui comprend la partie incrustée, et la base de la hampe, particulièrement endommagée, sont contemporaines et constituent la première ornementation de la crosse. Le revêtement d'argent du bâton et ses bagues à entrelacs sont intervenus en second lieu, certainement peu après la décoration originelle. La partie émaillée, emploi d'éléments provenant d'un autre objet, voire de plusieurs, est postérieure, de même que la consolidation apportée par les bandes en cuivre doré qui compartimentent le crosseron. Les techniques d'observation fines ont en outre permis de confronter les procédés de fabrication, qui sont également conformes aux pratiques habituelles de l'orfèvrerie mérovingienne.

On peut le constater, les bénéfices tirés des analyses stylistiques et techniques sont importants. Celles-ci constituent non seulement un complément indispensable à la datation C-14, mais sont également les seules

susceptibles d'éclairer la question cruciale de la provenance de la crosse.

Les comparaisons établies ont en fait autorisé à localiser avec passablement de vraisemblance la fabrication de la crosse dans le sud-ouest de l'Allemagne. La thèse d'une production régionale est à écarter. Un centre élaborant en nombre des œuvres aussi abouties que la crosse de saint Germain est en effet difficilement imaginable dans une région sans grand potentiel d'écoulement des produits. L'hypothèse d'une attribution à l'atelier de saint Eloi paraît également infondée, pour des raisons avant tout stylistiques.

En tant que rare représentant de la création religieuse et surtout comme objet unique en son genre au Haut Moyen Age, la crosse de saint Germain méritait absolument que l'on s'y intéresse. Façonné en un temps où l'iconographie chrétienne n'avait pas encore trouvé une véritable forme d'expression au nord des Alpes, l'objet a permis d'observer, à son origine, l'usage d'une imagerie païenne dans un contexte manifestement chrétien. Par sa remarquable et complexe facture, la crosse de saint Germain a de plus apporté la preuve éclatante que l'idée d'une «décadence» des techniques d'orfèvrerie entre l'Antiquité et l'ère carolingienne est injustifiable - s'il était besoin de l'affirmer une fois encore.

On s'en sera aperçu sans difficulté, les certitudes quant à l'objet étudié restent très limitées. Seule la datation C-14 a offert, et ce pour la première fois, des données indiscutables. Les autres circonstances de la conception de la crosse de saint Germain demeurent sans réponses catégoriques. Les discuter a néanmoins contribué largement à mieux comprendre comment cet objet a un jour été créé et a poussé à prendre conscience d'un fait qui, pour évident qu'il soit, n'en laisse pas moins songeur : du nombre élevé de crosses qui existaient par le passé, seule une infime partie a subsisté. Un témoin tel que la crosse de saint Germain doit donc être apprécié à sa juste valeur, elle qui demeure sans conteste la trace artistique du VII<sup>e</sup> s. la plus spectaculaire qu'ait conservée le Jura.



## Chapitre 1

- 1 Néologisme emprunté à S. Lebecq (1993, p. 408) employé à plusieurs reprises dans cette étude.
- 2 Présentons-la d'emblée comme telle par commodité. La relation problématique entre la crosse et Germain sera discutée ultérieurement (chap. 4, 6 et 12).
- 3 Voir les travaux de G. Haseloff (1955), historien d'art allemand, et de R. Moosbrugger-Leu (1956, 1962, 1975 et s.d.), archéologue bâlois.
- 4 Soit entendu par Jura la région au sens large, correspondant au Jura des sept districts (soit presque exactement le territoire de l'ancien Evêché de Bâle) : Courtelary, Delémont, Franches-Montagnes, Laufonnais, Moutier, Porrentruy et La Neuveville (fig. 35 et 38).

## Chapitre 2

- 5 Pour une liste détaillée des définitions du *baculus* et de ses apparitions dans les sources : du Cange éd. 1937-1938 (malheureusement en latin), référence de base pour : Cabrol et Leclercq (1914) dont ce chapitre est largement inspiré. Pour un complément d'information (concernant également les vocables suivants) : Greimas 1987, Tobler et Lommatzsch 1936, von Wartburg 1928.
- 6 «Son bâton, qu'ils appellent communément cambutta, ils l'ont transmis par la main du diacre en disant que le saint abbé l'avait ordonné avant sa mort, afin que, par ce gage de salut insigne, Gall soit absout.» Le passage est cité par F. Cabrol et H. Leclercq (1914, col. 3145).
- 7 «Un bâton recouvert d'argent qu'il était d'usage d'emporter avec soi en voyage, ...».
- 8 Ils citent Nigra 1905.
- 9 Référence principale pour ce chapitre 2.2 : Bezzaz et Dike 1988.
- 10 Ce texte, malheureusement non publié (dépôt : Institut für Denkmalpflege, Zuzach), comprend, outre l'étude de la crosse de saint Germain à laquelle il est consacré, une analyse très intéressante des aspects problématiques liés aux crosses en général (bibliographie ancienne, mais encore très utile).
- 11 «Corrige, épargne, frappe, Pierre, ouvre et rappelle-toi de soigner» (Cabrol et Leclercq 1914, col. 3145). Les auteurs citent quantité d'autres sources.
- 12 Pour une fonction symbolique de la crosse, se reporter au chapitre 11.1-3.
- 13 Toutes les interprétations d'ordre symbolique concernant la crosse sont regroupées dans un même chapitre en fin d'ouvrage (chap. 11).

## Chapitre 3

- 14 Marti Reto, *Neue Erkenntnisse über die frühmittelalterliche Besiedlung der Nordwestschweiz*, à paraître (aimable communication de Robert Fellner 1995).

- 15 Les résultats des fouilles effectuées au castrum de Kaiseraugst et à Augst ont été et sont encore régulièrement publiés par le Musée romain d'Augst (Amt für Museen und Archäologie des Kantons Basel-Landschaft Augusta Raurica, Jahresberichte) et, entre autres, par la Fondation Pro Augusta Raurica d'Augst.
- 16 En tout cas temporairement, puisque Ragnachaire, évêque vers 615, y réside.
- 17 Les *Scotti* mentionnés dans les textes antérieurs au XII<sup>e</sup> s. désignent les Irlandais et non les Ecossais (Henry 1963, p. 10).
- 18 La *Vita Sancti Colombani* a été écrite vers 647 par Jonas, moine de Bobbio. (Le chapitre 36 de la *Chronique du pseudo-Frédégaire* reprend ce récit.) Colomban ne doit pas être confondu avec saint Columba (521?-597), père de l'Eglise d'Ecosse, fondateur des célèbres monastères de Derry et de Iona.
- 19 Et surtout les rapports réguliers du même auteur, de 1986 à 1993, in: *Archäologische Ausgrabungen in Baden-Württemberg*.
- 20 *Fontes Rerum Bernensium*, vol. 1. J. Dalp'schen Buchhandlung; Stämpfli, Bern, 1883, p. 205, n° 18. Selon R. Moosbrugger-Leu (1967, p. 182), la date du document est fautive.
- 21 Communication orale de Robert Fellner sur un colloque qui s'est tenu en mars 1995 à Liestal.
- 22 Adalric († vers 690) est le père de sainte Odile, patronne de l'Alsace.
- 23 Les nombreux travaux de H. Büttner (1991 et surtout 1964, p. 13-19), spécialiste de l'histoire alsacienne, expliquent en détail les enjeux territoriaux de la région à la fin de l'Epoque mérovingienne.
- 24 Les limites des différentes régions du Jura, ainsi que leur appartenance aux circonscriptions temporelles et spirituelles délimitées à l'Epoque mérovingienne font depuis longtemps l'objet d'âpres discussions. Pour le Jura en général : Rück 1979 et Moyse 1984, qui fait, sous l'angle du développement du monachisme, une excellente synthèse de l'histoire du Jura au Haut Moyen Age. Pour l'Ajoie en particulier : Jeannin 1966; Fiétier et al. 1979.
- 25 Un acte atteste qu'en 999, Rodolphe III de Bourgogne donne, avec l'accord d'Otton III, Moutier-Grandval à l'évêque de Bâle (Trouillat 1852, n° 139 et 140). Ce document fut remis en cause dès 1931 par A. Rais. J.-L. Rais (1987) fait le point sur la question. La donation fut confirmée à de nombreuses reprises (une seconde fois par Rodolphe en 1000; en 1040 par Henri II, roi d'Allemagne; en 1053 par le pape Léon IX; en 1146 par le pape Eugène III; en 1160 par l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>; enfin en 1160 par l'antipape Victor). On mesure donc les difficultés que dut rencontrer l'évêque pour imposer son autorité aux chanoines. Forts des protections royales, puis impériales dès 870, obtenues précédemment, on peut comprendre que ceux-ci ne se laissèrent pas facilement inféoder. Si ces querelles présentent un intérêt tout



- à fait marginal dans le propos de cette étude, la question reste importante pour l'histoire du Jura et, indirectement, pour les problèmes qui y sont encore liés aujourd'hui. Il n'entre pas dans la perspective de cette recherche de prolonger la polémique opposant historiens «bâlois» et «jurassiens» quant à la part respective du monastère et de l'évêque dans la formation territoriale du Jura. Le lecteur intéressé pourra se reporter à la thèse d'A. Rais (1940), ainsi qu'à sa réfutation par A. Chèvre (1949). Voir aussi (avec précaution) Reynold de, Gonzague, *Moutier-Grandval, rassembleur de la terre jurassienne. Destin du Jura, origine et prise de conscience. L'histoire vers une conclusion*. Editions Rencontre, Lausanne, 1968, p. 157-164.
- 26 Cette impression est notamment confirmée par des traces culturelles, comme la boucle de ceinture de Cras Chalet (fig. 36) dont le type est caractéristique de la Suisse occidentale, ainsi que de la France voisine, et qui ne trouve pas de pendant à l'est du pays.
  - 27 Le manuscrit, du XII<sup>e</sup> s., dit de Hauterive (FR), dans lequel figure la *Vita sancti Emerii*, a été publié par Xavier Kohler dans les ASJE en 1861. En raison du contexte litigieux dont ce récit semble provenir (les évêques de Lausanne et de Bâle se battent dès le début du XI<sup>e</sup> s. pour la possession de Saint-Imier), G. Moyse (1984, p. 25) en rejette l'authenticité.
  - 28 *Vie de saint Ursanne* (Sudan 1658). Il s'agit, selon l'auteur, de la copie d'un manuscrit du XI<sup>e</sup> s. Sur la base de ce texte, qu'il qualifie de résumé de la *Vita*, G. Moyse (1984, p. 23) lui dénie toute valeur, en raison des nombreux stéréotypes hagiographiques qu'elle contient.
  - 29 Lorsqu'il évoque les fouilles qu'il a effectuées dans les ruines de l'église avant leur démolition (la collégiale était à l'abandon depuis la Réforme), A. Quiquerez (éd. 1983, p. 33) déplore non seulement la disparition du bâtiment, mais encore le zèle des démolisseurs à effacer toutes traces de ce qu'il contenait. A. Rais (1964, p. 166) prétend que les pierres de l'ancien bâtiment furent réutilisées pour la construction de l'actuel temple. Il est extrêmement regrettable que la collection de plus de 160 pièces constituée par A. Quiquerez, parmi lesquelles figurent des objets provenant de Moutier-Grandval, ait été dispersée. Une partie est depuis 1880 la propriété du Musée historique de Bâle. N. Sérasset (1840-1841) se plaint déjà de la fuite systématique des témoins de l'histoire jurassienne. De là naîtra le désir de créer une collection publique. Ce projet, qui se concrétisera notamment par la fondation du MJAH, sera un des principaux sujets de discussion de la SJE durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s.
  - 30 Règle établie par saint Benoît de Nursie (480-547), patriarche et législateur des moines occidentaux, fondateur du fameux monastère du Mont Cassin.
  - 31 A. Rais considère que la dédicace est apocryphe, sans apporter de commentaire à son jugement.
  - 32 Quinze ans après la mort de Germain affirment les Bollandistes (Joannes Bollandus Fond. 1658, p. 263-269), suivis notamment par J. Genoud (1897, p. 290) qui prétend avoir l'original sous les yeux au moment où il écrit. On aimerait savoir ce qu'est devenu, depuis, cet «original».
  - 33 On la datera du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s. pour être plus prudent. Editions de ce manuscrit : Mabillon 1669 (version simplifiée); Congrégation de Saint-Maur 1738; *MGHSM* 1910; Nussbaumer 1965; Walzer 1979, p. 262-279 et 1990, p. 149-166 (avec traduction assez libre).
  - 34 Editions de ce manuscrit : Sérasset 1834 (avec traduction); Trouillat 1852, p. 48-52; Bessire 1954, p. 67-74 (avec traduction); Hanhart, 1985 (avec traduction et reproduction du manuscrit de Saint-Gall); *Propre des saints de l'évêché de Bâle*, 1515 (résumé dans les leçons du deuxième nocturne). A la copie de 1703, également conservée dans les AAEB, on a joint un nocturne et des litanies en l'honneur de Germain.
  - 35 Monastère fondé vers 620 par les saints Amé et Romain.
  - 36 Il est cité dans la *Vita Eustasii, abbatissae Luxoviensis* (*Vie de saint Eustase de Luxeuil*) écrite par Jonas en 618.
  - 37 Ce nom est sans doute possible à l'origine de celui de Grandval, village situé près de Moutier. La vallée s'étend, du nord au sud, de la sortie des gorges de Moutier (nom naturellement issu de *moustier*) jusqu'aux gorges de Court (menant par le col de Pierre-Pertuis sur le plateau de Diesse) et d'ouest en est, de Perrefitte (la chapelle de Chalières, dernier vestige de l'abbaye, se trouve à proximité de ce village) jusque dans la région de Crémines.
  - 38 Alors que nombre d'anciens ouvrages antident la fondation du monastère, J. Mabillon (1669) la reporte vers 656. G. Moyse (1984, p. 22) penche quant à lui pour une date plus tardive encore. Il estime qu'en raison de la part succincte octroyée dans la *Vita* à l'abbatissae de saint Germain comparativement aux autres époques de sa vie, celui-ci a dû officier très peu de temps. G. Moyse situe donc la fondation du monastère dans les toutes dernières années de l'abbatissae de Walbert à Luxeuil (vers 670). On adopte ici la date intermédiaire qui paraît la plus vraisemblable, compte tenu des quelques données chronologiques indiquées précédemment.
  - 39 Il est certain que l'on ne peut simplement identifier cette route à la voie romaine reliant Augusta Raurica à Aventicum dont on ne connaît pas exactement le tracé. Celle-ci fut remise en état vers 161 par Marcus Durnius Paternus, XX<sup>e</sup> duomvir de la colonie des Helvètes. L'inscription sur la paroi nord de Pierre-Pertuis qui atteste ce fait est l'un des rares témoignages écrits de l'Epoque romaine dans la région. Le tracé des routes du Haut Moyen Age reste très largement inconnu. Les quelques chemins creux repérés ne permettent en aucun cas d'établir une carte. Leur attribution au Haut Moyen Age est même dans la plupart des cas hypothétique. On suppose généralement que le réseau romain continua à être exploité jusqu'à son démantèlement faute d'entretien. Des tronçons de voies romaines et des chemins creux sont attestés à Alle (Noir-Bois), Blauen, Crémines, Erschwil, Frinvillier (Péry), Glovelier (Bone en Bez), au Mont Raimeux (La Querre, Grandval), au Passwang, à Pierre-Pertuis, Porrentruy (Sous Hermont), Tavannes (La Tanne), et supposés à Cornol (Gypsière), Courtemâche (Grandgourt), Damvant, Rossemaison, Saint-Ursanne (Sur la Croix) et Vendlincourt (La Vendeline). Pour en savoir davantage: Quiquerez 1862, 1864 et 1869; *Les voies romaines* 1992; *Römerwege* 1992; Horisberger 1993 et Schwarz 1993, p. 62 (carte).
  - 40 Parfois confondue avec Saint-Ursanne sur le Doubs (voir annexe 2).
  - 41 La concordance vraisemblable entre cette église et les vestiges de La Communance a été évoquée. Une vieille tradition, inaugurée par le *Propre des saints de l'évêché de Bâle* (1515) et perpétuée par les historiens du siècle passé, l'identifie plutôt à l'ancienne église de Courrendlin (actuelle chapelle Saint-Barthélemy). Sa situation, à la fois pas trop éloignée de La Communance et au bord de la Birse, place en effet cette chapelle non loin du chemin qui devait mener à l'abbaye. Mentionné pour la première fois en 866, l'édifice n'est désigné comme église Saint-Germain qu'en 1482 et n'a donc pas été associé de bonne heure au saint. A. Quiquerez, J. Jecker et la plupart des auteurs plus récents s'inscrivent d'ailleurs en faux contre l'hypothèse de Courrendlin. Bibliographie : annexe 1.



- 42 C'est précisément ce caractère avare de miracles qui a généralement fait percevoir la *Vie de saint Germain* comme plus crédible que d'autres légendes hagiographiques plus extravagantes.
- 43 Dans sa *Vie de saint Pélage* (de Voragine éd. 1902), Jacques de Voragine attribue de façon fantaisiste des réformes liturgiques à saint Germain de Trèves, dont il n'a pas composé de *Vita*.
- 44 Pour les monuments et œuvres d'art consacrés à saint Germain de Trèves, voir annexe 4.

## Chapitre 4

- 45 Ces documents et ceux mentionnés ci-après figurent parmi les sources indiquées dans la bibliographie.

## Chapitre 5

- 46 Les dénominations varient tellement d'un auteur à l'autre que l'on préférera, à l'instar de D. Kidd (1988, p. 90), le terme plus neutre d'insecte (volant).
- 47 Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, le verre rouge n'était pas inconnu à l'Epoque mérovingienne. Les analyses conduites par le British Museum Research Laboratory sur les trésors de Sutton Hoo (au British Museum) et d'Abingdon (à l'Ashmolean Museum d'Oxford) ont en effet démontré qu'une teinte de verre très proche de la couleur du grenat était connue au début du VII<sup>e</sup> s. en tout cas. Il s'agit d'un verre translucide coloré à l'oxyde de manganèse (Haseloff 1990, p. 11-12).
- 48 Cette étude contribue judicieusement à corriger les affirmations de bon nombre d'archéologues, d'historiens et d'historiens de l'art du Haut Moyen Age qui qualifient systématiquement tous les grenats d'almandins.
- 49 Une substance rougeâtre, visible dans les bords de quelques paillons, pourrait également avoir rempli cet office.

## Chapitre 6

- 50 A la faveur d'une correspondance épistolaire avec R. Moosbrugger-Leu, il est apparu que la crosse de saint Germain a été examinée au MNS à la fin des années soixante ou dans les premières années de la décennie suivante. A la connaissance de R. Moosbrugger-Leu, ces examens n'ont fait l'objet d'aucun rapport. La seule information qui lui soit parvenue porte sur l'essence du bois. La conclusion fut identique à celle exprimée dans la présente étude.
- 51 C'est également l'opinion de P.-O. Walzer (1979, p. 257) qui propose, sans la motiver, une date entre 635 et 638.
- 52 La dendrochronologie, envisagée en un premier temps (merci au laboratoire romand de dendrochronologie, à Jean-Pierre Hurni en particulier), a été abandonnée. Bien qu'elle puisse s'appliquer à des objets de taille relativement réduite comme les meubles, les tableaux ou les tablettes de manuscrits, une telle analyse s'avère en effet impossible sur la crosse, malgré le bon état de conservation du bois. Les raisons en sont les suivantes.
- La méthode donne, à l'année près, la date de la coupe du bois (qui est donc le terminus post quem). L'obtention de la datation est basée sur la mesure de la densité et surtout de la séquence des épaisseurs relatives des cernes. Les marques des variations climatiques qu'on y lit permettent de repérer l'année d'après une courbe d'étalonnage constituée à partir d'arbres contemporains, situés dans une même aire géographique. Ce système fonctionne très bien pour le chêne ou le sapin blanc par

exemple. Il en va tout autrement pour des essences telles que le noisetier, dont la courbe de séquences est nettement moins bien fournie. Le faible diamètre de la crosse (2,4cm au maximum), et par conséquent son nombre restreint de cernes, rend une datation dendrochronologique impossible.

- 53 Les principes de base de la datation C-14 peuvent être résumés comme suit. Plusieurs isotopes de carbone existent dans la nature. Le C-12 est très courant, alors que le C-14, radioactif et instable, est plutôt rare. Il est produit dans la haute atmosphère par l'action du rayonnement cosmique sur l'azote. Tandis qu'il se combine avec l'oxygène pour former du gaz carbonique (CO<sub>2</sub>), la même quantité de C-14 disparaît en raison de sa radioactivité. Un équilibre se crée donc entre la fabrication et la destruction de C-14. Ainsi, le pourcentage de C-14 par rapport au C-12 contenu dans le gaz carbonique de l'atmosphère est relativement constant. En absorbant le gaz carbonique, les êtres vivants fixent donc le C-12 et le C-14 dans les mêmes proportions que l'atmosphère. Dès la mort de l'organisme, le C-14 radioactif se dégrade progressivement. En connaissant la vitesse de dégradation du C-14 et le pourcentage de C-12 et de C-14 au départ, on peut mesurer le pourcentage de C-12 et de C-14 que contient encore l'échantillon et calculer le temps qui s'est écoulé depuis sa mort. (L'explication qui précède est inspirée de L. Auberson et J. Sarott (1993, p. 180), en raison de la concision et de la clarté de leurs propos). Pour de plus amples informations, on voudra bien se reporter à cet article, ainsi qu'aux autres ouvrages cités dans la bibliographie.)

Après un traitement chimique qui permet d'éliminer au mieux les pollutions, l'échantillon est donc soumis à une série de réactions qui permettent de synthétiser du benzène à partir du carbone. On y joint un cocktail scintillant qui émet une quantité de lumière proportionnelle aux radiations reçues. Un compteur mesure alors la lumière émise. La mesure s'effectue souvent grâce à un accélérateur de particules en ce qui concerne les petits échantillons.

La méthode C-14 comporte un défaut : son imprécision. C'est pourquoi on cherche d'ordinaire à confirmer ses datations par celles de la dendrochronologie, ce qui, on vient de le voir, est malheureusement impossible pour la crosse de saint Germain. La précision standard - quoiqu'elle dépende beaucoup du laboratoire et de l'échantillon (quantité de carbone) - est de +/- 70 à 80 ans (imprécision de la mesure que, par calcul, on peut évaluer assez exactement). Des faits perturbateurs comme, par exemple, les écarts dus à la variation de l'émission de radiocarbone dans l'atmosphère selon les années, peuvent élargir la fourchette jusqu'à +/- 150 ans. Seul l'examen de plusieurs échantillons permet de réduire la marge d'erreur. Très concevable pour un site archéologique comprenant divers objets «cross-datés» d'après leur position dans les couches, cet examen multiple s'avère impossible pour la crosse, objet isolé et fait d'une seule pièce.

- 54 M. Stuiver et R. S. Kraeds, *Radiocarbon*, 28 (2B), 1986, p. 805-1030; M. Stuiver et B. Becker, *Radiocarbon*, 35, 1993, p. 35-65.
- 55 Avec la plus forte probabilité entre 637 et 694 (88%); probabilités moindres: 700-710 (8%), 748-753 (4%).
- 56 Le principe de la méthode FRX consiste à exciter le matériau à analyser au moyen d'un faisceau de rayons X ou d'un élément radioactif, puis à mesurer le rayonnement émis par la matière excitée qui est une fluorescence de rayons X secondaires. L'énergie de la radiation émise est caractéristique de chaque élément chimique. La mesure de cette énergie permet donc d'identifier



- l'élément dont elle provient. Pour davantage de détails : Schweizer 1992, surtout p. 159-160.
- 57 Description du procédé : Roth 1986a, p. 54.
- 58 Le bâton nu, objet à la fois pastoral et compagnon de pérégrination missionnaire, était en effet transmis de génération en génération d'abbés. Des sources écrites prouvent que de telles pratiques étaient courantes. On sait ainsi que deux moines irlandais échangeaient parfois leurs bâtons en signe de fraternité. La *Vie de saint Kentigern* rapporte un tel geste entre lui et saint Columba. A Canterbury, lorsqu'un évêque mourait, on conservait sa crosse pour l'investiture de son successeur. Saint Gall, après la mort de Colomban, envoya un moine à Bobbio, afin qu'il lui rapporte sa crosse (Strabo éd. 1902; aussi partiellement in : Cabrol et Leclercq 1914, col. 3145, 3150 et 3154).
- 59 On ne saurait dire si l'état de conservation est exceptionnel pour le noisetier. La préservation de bois anciens n'est cependant pas rare. Elle dépend bien sûr des conditions de conservation. Si des crosses irlandaises ne subsistent généralement plus que les pièces métalliques, c'est qu'elles ont été entreposées dans des endroits humides. On en a retrouvé dans des lacs, des rivières, dans des murs de châteaux (par exemple les crosses de saint Blathmac (fig. 100) et de Lismore (fig. 11)). Dans un environnement sec, le bois peut rester très longtemps intact. Preuves en sont les fascinantes « crosses » du tombeau de Toutânkhamon.
- 60 Comme A. Alföldi (1948) l'a proposé pour « l'aiguière de Charlemagne », conservée dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Pour une étude récente et une tentative de rationalisation des hypothèses foisonnant autour de cet objet (dont un démenti de celle d'A. Alföldi) : Thurre 1994.
- 61 En ce qui concerne cet anneau, R. Moosbrugger-Leu (s.d., p. 5) suppose qu'il remplace une décoration originale faisant pendant à l'autre extrémité du crosseron.
- 6,5cm) en bois, recouvert de plaques de cuivre estampé et doré, de pierres serties disposées sur la face antérieure de façon à former une croix. La partie inférieure de la face postérieure est ornée d'une bande de rinceaux et de feuilles d'acanthé plus tardive (IX<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> s. ?). (Christ 1977).
- 69 Selon D. Kidd (1988, p. 91), on ne doit pas s'étonner de ce géométrisme. Il en veut pour preuve la représentation hiéroglyphique du scarabée dans l'Ancienne Egypte. La meilleure définition actuelle de « l'alphabet » du cloisonné reste celle de B. Arrhenius (1985), mais, comme le constate D. Kidd, la façon dont il est utilisé, sa « grammaire » en somme, reste encore largement méconnue.
- 70 Le phénomène inverse se produit bien sûr plus tôt. Bon nombre d'objets profanes affichant une iconographie chrétienne ont été répertoriés. Il s'agit le plus souvent de fibules discoïdes portant une croix en leur centre, bien que ce motif apparaisse également sur des fibules d'autres formes (fig. 104). Quelques rares spécimens présentent même des signes tels que le poisson, qui constitue le motif central d'une superbe paire de fibules ansées découvertes à Jouy-le-Comte (Val-d'Oise) et conservées au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye (9,6 x 4,9cm, argent niellé, doré, filigranes, grenats et pierres vertes, seconde moitié du VI<sup>e</sup> s.). La fonction de ces motifs est, selon toute vraisemblance - et pour autant que leur signification soit consciente -, de marquer l'appartenance de celui qui porte l'objet à la communauté chrétienne.
- 71 Stil II - Deutungsprobleme. Skizzen zu Pferdemoneten und zur Motivkoppelung. In : Roth 1986b, p. 111-128.
- 72 Le premier à entrevoir une solution dans ce sens est W. Holmqvist (1939).
- 73 Coffret de Warnebert : Baum 1946; Haseloff 1984 et Werner 1954; coffret d'Oviedo : Elbern 1961; coffret d'Enger : Elbern 1971 et 1974.
- 74 L'ornementation animalière du coffret de Warnebert est attribuée à une phase tardive du style II et, en tant que telle, souvent comparée à celle de la crosse de saint Germain. Si toutes deux appartiennent bel et bien à la même époque, leurs sources ne sont cependant pas identiques. Les rapprochements stylistiques opérés pour la crosse ne s'appliquent pas au coffret qui trouve plutôt ses parallèles parmi les objets en fer, tels que rivets, ferrets et boucles de ceinture (fig. 108). Le reliquaire de Warnebert ne présente pas davantage de parenté technique avec la crosse de saint Germain. Le travail de sertissage y est beaucoup plus grossier, bien qu'il soit de grande qualité (le cuivre n'autorise en fait pas la même finesse que l'or). La ciselure confère de plus au coffret un très fort relief, trait qui ne caractérise pas la crosse.
- 75 En plus des exemples cités au début de ce chapitre, voir le chapitre 2.3.
- 76 Thèse de G. Haseloff (1984) : 640-675; thèse de R. Moosbrugger-Leu (1956, 1962, 1975 et s.d.), suivi par M. Girard (1959), A. Reinle (1968), et E.-M. Preiswerk-Lösel (1991) : peu après 675.
- 77 Contrairement à ce qu'affirme R. Moosbrugger-Leu dans ses différents travaux consacrés à la crosse de saint Germain (1956, 1975 et surtout s.d.). Il appuie notamment sa datation sur une fibule quadrilobée de la nécropole de Wahlern-Elisried (fin du VII<sup>e</sup> s.), en se basant sur les motifs formés d'une alvéole centrale bleue, entourée d'alvéoles radiales rouges, dont il prétend qu'elles sont inexistantes avant la fin du VII<sup>e</sup> s. En dépit du fait que, sur la crosse, l'alvéole centrale des têtes d'oiseau, « l'œil », soit verte et non bleue, de nombreuses représentations du motif sont antérieures au VII<sup>e</sup> s., comme les « fibules-poissons » de Bülach (ZH) datées de 530 environ.

## Chapitre 7

- 62 Elève d'Iso (qui enseigna au *scolarium* de Moutier-Grandval) dont Ekkehart, dans sa *Continuatio casuum sancti Galli* (chronique du monastère de 883/4 à 972), écrite au XI<sup>e</sup> s., rapporte la vie. On sait par cette source que Tuotilo (environ 850-913), en plus de ses diverses fonctions cléricales, fut poète, musicien, peintre, orfèvre et sculpteur-ciseleur, donc un homme aux talents multiples. Il exécuta entre autres des œuvres ciselées pour Mayence et Metz aujourd'hui disparues.
- 63 Voir aussi les travaux de K. Böhner (1958) qui propose une classification chronologique des tombes.
- 64 Les mérites chronologiques de ces classifications sont mis en doute par P. Périn (1980, p. 79).
- 65 R. Schnyder (1979, p. 168) pense que ces trois ambons ont été réalisés à l'occasion de la visite que le pape Etienne II fit à Pépin le Bref en 753.
- 66 L'essentiel des observations qui suivent est inspiré de D. Kidd (1988).
- 67 Cette nomenclature correspond à la classification de B. Salin (éd. 1935). Celle-ci a été contestée par N. Aberg (1922) qui s'oppose à une continuité entre les styles I et II et considère l'entrelacs non pas comme un corps étranger, mais comme l'élément constitutif du style II. Le système de B. Salin reste néanmoins une référence (style I : fin du V<sup>e</sup> - début du VII<sup>e</sup> s.; style II : VII<sup>e</sup> s.; style III « anglo-saxon » : début du VIII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> s. en Scandinavie et, plus tard, dans les régions sous influence nordique suite aux invasions).
- 68 Coffret eucharistique portatif tectiforme (16,5 x 18,2 x



## Chapitre 8

- 78 Pour le travail des métaux précieux : Girard 1959; Sédillot 1972; Killer et al. 1976, p. 190-243; Steuer 1982, p. 194-200 et Roth 1986a, p. 52-57.
- 79 L'intaille est une pierre dure taillée en creux, à la différence du camée.
- 80 Exemple de reconstitution historique : Spycher et Zaugg 1988, p. 17-18.
- 81 Il s'agit d'un traité artistique composé dans le premier tiers du XII<sup>e</sup> s. par un moine du nom de Théophile (région de la Weser, Helmarshausen, Basse-Saxe). Il en existe plusieurs traductions et éditions commentées (Théophile éd. 1980, 1986 et 1987).
- 82 Aimable communication de François Schweizer 1995.
- 83 Pour la technique de l'émail, se reporter au chapitre 10.
- 84 Datation entre le IV<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> s. VII<sup>e</sup> s., selon H. Vierck (1974, p. 354); VII-VIII<sup>e</sup> s., selon M. Rosenberg.
- 85 V. Gonzalez (1994, p. 66) qualifie celui-ci d'émaillage maladroit. Il s'agit vraisemblablement d'émaux fabriqués séparément, par la suite sertis dans les alvéoles, donc effectivement d'une forme d'*opus inclusorum*.
- 86 Pour une synthèse des datations proposées pour le coffret de Teudéric (encore valable après plus de vingt ans), se reporter à : Moosbrugger-Leu 1971, Bd B, note 3, p. 87). Voir également : Volbach et al. 1967, p. 243; Rohault de Fleury 1889; Gert A. S. Snijder 1933 et in : *Art Bulletin* XIV, 1932, p. 39-41.
- 87 Voir aussi Pfaff et Jörg 1977.

## Chapitre 9

- 88 Proposent des éléments de réponse : Killer et al. 1976; Roth 1986a; Sédillot 1972 et Steuer 1982.
- 89 Killer et al. 1976, p. 22-23 et 32; Sédillot 1972, p. 63-67. Bien qu'un relevé quantitatif de la production aurifère antique et médiévale soit plus qu'aléatoire, des statisticiens s'y sont risqués. Quelques estimations sont données ici à titre indicatif (d'après Sédillot 1972, p. 55-59 et 69) :
  - Production aurifère du monde antique : 10 255 tonnes (Afrique : 4185, Asie : 2100 et Europe : 3970, dont Ibérie : 1850).
  - Production médiévale : 2312 tonnes (Afrique : 838, Asie : 903, Europe : 571, dont Europe balkanique et carpathique : 270).
- 90 Killer et al. 1976, p. 32 et 190-243. Sources plus anciennes : Eluère 1987, p. 11-20.
- 91 A ne pas confondre avec le lapis-lazuli qui perd sa couleur lorsqu'il est consumé dans le verre.
- 92 Aimable communication de Robert Fellner 1995.
- 93 Du nom du roi Gondebald (474/480-516), composée par quatorze auteurs anonymes. On n'en connaît que des copies, l'une des plus anciennes (IX-X<sup>e</sup> s.) se trouvant à la Bibliothèque Nationale de France à Paris.
- 94 Il s'agit certainement de saint Germain évêque de Paris, mort en 576 et inhumé dans l'église qu'il a fondée à Saint-Germain-des-Prés. Le texte pourrait aussi se rapporter à saint Germain d'Auxerre, mort à Ravenne en 448 et enterré à Auxerre, ville dont l'église fut richement dotée par la famille royale mérovingienne. Il ne peut être question de saint Germain de Trèves, pas encore élevé au rang de saint à l'époque où Eloi honore les sépultures des personnages vénérés par l'Eglise.

- 95 Voir aussi le travail plus ancien de C. de Linas (1864).
- 96 Y. Jeannin (1966, p. 33) propose, en raison de son étymologie, d'identifier le *Vicus Sornegaudiensis* avec le village de Vicques. Il faut cependant relever que la Sorne n'arrose ni cette agglomération, ni toute la partie orientale de la vallée de Delémont d'ailleurs.
- 97 Y. Jeannin (1966, p. 26) parle de quatre tiers de sou d'or.
- 98 Pour ce problème, se reporter au chapitre 10.
- 99 V. Gonzalez (1994, p. 37-40) conteste cette thèse assez largement admise par les spécialistes de l'émail et voit dans ces pièces des importations byzantines.
- 100 Pour davantage de précisions : chapitre 3.2.2.1. On pourrait à la limite admettre avec Yves Christe (communication orale 1993) que la crosse n'a aucun rapport avec saint Germain et qu'elle est parvenue à Moutier-Grandval sous forme de don, à l'instar de la Bible.
- 101 Dans ses écrits ultérieurs (1971, p. 87 et s.d., p. 11-15), R. Moosbrugger-Leu paraît s'intéresser davantage à un rapprochement avec saint Eloi, bien qu'il se garde de tirer des conclusions.
- 102 Dans le texte de F. Henry, ces deux peuples germaniques sont désignés par le terme générique de « Saxons » (voir les remarques sur le sujet en p. 10 de son introduction). Les Angles, effectivement venus d'Allemagne (plus précisément de la région située au nord de Hambourg), colonisent la Grande-Bretagne dès la fin du V<sup>e</sup> s., en même temps que les Saxons.

## Chapitre 10

- 103 D. Buckton (1982, p. 103) expose diverses autres manières de former les cloisons.
- 104 Les émaux celtiques font actuellement l'objet d'une recherche intense, notamment sous l'égide du British Museum (analyses de pièces et catalogues de collections).
- 105 D. Thurre (1994, p. 145-148) se place dans cette perspective avec son hypothèse de foyer géorgien.
- 106 On a longtemps cru qu'une tradition autonome avait existé en Aquitaine. Il s'y développe en effet, du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> s., un type particulier de boucles de ceinture en bronze que l'on imaginait décorées d'émaux. Les analyses par FRX ont révélé que les « émaux » étaient en fait des métaux (argent, bronze, fer, plomb et zinc surtout) qui, par réaction chimique, avaient viré à des teintes inhabituelles. Cet exemple montre une fois encore l'intérêt des analyses et l'importance qu'elles revêtent pour la connaissance du développement de l'orfèvrerie en général.
- 107 On notera, par opposition à cette imperfection, la maîtrise totale de l'émaillage, entre autres également pourpre et émeraude, que présente « l'aiguillère de Charlemagne » conservée dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice (Thurre 1994).

## Chapitre 11

- 108 L'auteur effectue un intéressant parallèle entre les objets de fouille et ceux mentionnés, éventuellement décrits, dans les textes.



Liste complétée en collaboration avec François Schifferdecker (1996).

Sont inclus tous les sites qui peuvent être datés du Haut Moyen Age, y compris ceux dont l'appartenance à l'époque est très hypothétique.

Principales sources documentaires pour l'établissement de cet inventaire : dossiers d'archives et de documentation par communes rassemblés par F. Schifferdecker et déposés à la Section d'archéologie de l'Office du patrimoine historique de la République et Canton du Jura à Porrentruy (OPH-SAR); Joliat 1947; Moser et Ehrenperger 1983; Service archéologique du Canton de Berne 1987 et 1989; Trouillat 1852, p. 78-140; Tschumi 1943.

## ALLE

- Côtes des Voi(e)s ou Vais.

Nécropole située dans les fondations d'une villa romaine, comprenant des tombes murées (à moëllons) et des sarcophages monolithiques en calcaire de forme inconnue.

Fouilles : Lalande 1850; X. Kohler et Péquignot.

Mobilier : Nombreuses pièces en fer damasquinées dont une plaque de ceinture dorsale carrée en laiton, provenant d'une tombe gallo-romaine (motif central en laiton : croix grecque pattée dans un demi-cercle).

Datation : Epoque gallo-romaine et Haut Moyen Age. Plaque de ceinture dorsale du début du V<sup>e</sup> s., selon A. Quiquerez.

Bibliographie : Quiquerez 1864, p. 411, pl. IX2/5.

- Noir-Bois.

Quatre tombes isolées le long de la route romaine.

Découverte : sondages sur le tracé de la N16 en 1990.

Fouilles : OPH-SAR, B. Othenin-Girard 1991-1993.

Mobilier : inexistant.

Datation : deux squelettes du VII<sup>e</sup> s. (datation C-14); les autres ne sont pas datés avec précision. L'emplacement de ces derniers laisse supposer une inhumation dans une phase tardive de l'utilisation de la route.

Bibliographie : Othenin-Girard et al. 1993 et 1994.

## ASUEL

- Mont Repais (Caquerelle).

Chapelle Saint-Martin traditionnellement mentionnée comme lieu de partage, entre les saints Fromont, Imier et Ursanne, des régions à «évangéliser» (Walzer 1979, p. 158-159). Eglise paroissiale citée du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> s. (A. Quiquerez en a vu les ruines). Des prospections récentes et des observations aériennes ont permis de situer précisément l'emplacement du bâtiment et ont révélé la présence d'un cimetière. Bibliographie : OPH-SAR.

## BASSE COURT

- Saint-Hubert.

Nécropole située près de la chapelle du même nom. La richesse du mobilier laisse supposer l'existence d'un site important (centre administratif franc ?).

Découverte : construction de la voie ferrée vers 1874-76.

Fouilles : H. Duvoisin 1876-81; A. Gerster et A. Rais 1942.

Mobilier : céramique, armes, bijoux, pièces de vêtements et de harnachements. Musée jurassien d'art et d'histoire (MJAH), Delémont, Musée national suisse (MNS), Zurich, Musée historique (HM), Bâle et OPH-SAR, Porrentruy.

Datation : VI-VII<sup>e</sup> s.

Bibliographie : Rais 1950.

## BEURNEVÉSIN

- Douane.

Nécropole de plus de 14 tombes dont celle d'un squelette accroupi.

Découverte : construction de la route.

Prospections : A. Quiquerez 1858 et 1864-65.

Mobilier : OPH-SAR, Porrentruy.

Bibliographie : Quiquerez 1865.

## BOÉ COURT

- Les Boulies.

Site d'artisanat du fer (bas fourneaux).

Découverte : sondages sur le tracé de la N16 en 1988.



Fouilles : OPH-SAR, L. Eschenlohr 1989.  
Mobilier : OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : 540-600 (datations C-14 calibrées à 1 Sigma).  
Bibliographie : Eschenlohr et Serneels 1991.

## BONFOL

- Cras Chalet.  
Nécropole comprenant une quarantaine de tombes et un mobilier important.  
Découverte : construction de la route menant à Beurnevésin en 1885.  
Fouilles : P.-A. Boéchat 1885.  
Mobilier : OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Boéchat 1888; Tschumi 1943, p. 101-102; Schifferdecker 1987.

## CHEVENEZ

- Eglise.  
Deux sarcophages de plan trapézoïdal avec couvercle bombé, sous les fondations de la vieille tour de l'église.  
Découverte : reconstruction de l'église en 1842.  
Mobilier : sarcophages déposés à l'origine au château de Porrentruy.  
Datation : possible appartenance au Haut Moyen Age.  
Bibliographie : Quiquerez 1864, p. 310 et pl. IV.

## CORNOL

- Mont Terri.  
Occupations certainement temporaires durant des périodes bouleversées (Epoque romaine : III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s., par exemple).  
Fouilles : P.-A. Schwarz 1987.  
Mobilier : pièces isolées (garniture de ceinture, de soulier, modèle de fibule discoïde, éperon, monnaie et céramique). OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : VII<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Quiquerez 1862, Schwarz 1991, p. 32-33.

- Chapelle Saint-Gilles.  
Sarcophage monolithique de forme inconnue bétonné sans examen préalable d'une autorité compétente.  
Découverte : réfection de la chapelle en 1983.  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age hypothétique.  
Bibliographie : Le Pays 03.03.1983, p. 3 et 5.

## COURFAIVRE

- Rue des Sabotiers.  
Nécropole comprenant 18 tombes fouillées (pas de sarcophages).

Découverte : 1980.  
Fouilles : OPH, F. Schifferdecker 1980-81.  
Mobilier : OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : 625-700.  
Bibliographie : Schifferdecker 1982.

- Cras-Chagé (à proximité de la ferme des Courtes Méchielles).  
Nécropole d'une quarantaine de tombes située dans les ruines d'une villa romaine.  
Fouilles : P. Chappuis, N. Sérasset et A. Fromaigeat 1841-42; A. Quiquerez 1844.  
Mobilier : HM, Bâle (collection Quiquerez).  
Datation : au moins VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Quiquerez 1844 et 1846-47.

- Proximité de l'ancienne église (direction sud-est, hors de la localité).  
Nécropole située dans les ruines d'une villa romaine et «camp fortifié».  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine (Epoque gallo-romaine ?).  
Bibliographie : Quiquerez 1877.

## COURGENAY

- Les Condemennes.  
Nécropole avec tombeaux à moëllons, située dans une villa romaine.  
Découverte : 1840.  
Fouilles : A. Quiquerez 1843 (?), L. Vautrey 1862.  
Mobilier : notamment plaques-boucles damasquinées et scramasaxes.  
Datation : au moins VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Quiquerez 1862, p. 42.

- Eglise.  
Trois sarcophages en calcaire de forme inconnue.  
Découverte : démolition de l'église en 1854.  
Mobilier : détruit (mauvais état de conservation).  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age très incertaine.  
Bibliographie : Quiquerez 1864, p. 293.

## COURRENDLIN

- Localité mentionnée dès 866.

- Chapelle Saint-Barthélemy.  
Documentée dès 866. Tombes sans sarcophages.  
Fouilles : W. Stöckli 1975.  
Mobilier : MJAH, Delémont.  
Datation : VIII-IX<sup>e</sup> s. (construction la plus ancienne).  
Bibliographie : Membrez 1938, Lovis 1973, Christe 1977, Stöckli 1978.



## COURTEMAÎCHE

- Localité citée dès 866.  
Bibliographie : Trouillat 1852.

## COURTÉTELLE

- Tivila.  
Site d'habitat et d'artisanat (dont forges).  
Découverte : sondages sur le tracé de la N16 en 1989.  
Fouilles : OPH-SAR, Robert Fellner 1993-1996.  
Mobilier : céramique, os, objets en fer (lame de couteau, poinçon, fers à cheval, outils, éléments de garnitures de ceinture), objets en bronze (fibule, bouton), perles de verre. OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : VI-VII<sup>e</sup> s. (bois et os : C-14; palynologie; typologie de mobilier céramique et autre).  
Bibliographie : Othenin-Girard et al. 1994, Fellner et al. 1995.

- Ancienne basilique Saint-Maurice.  
Bâtiment supposé être une dépendance de l'édifice cultuel cité dans la *Vie de saint Germain*. Sarcophage monolithique de plan trapézoïdal.  
Sondages : 1971.  
Fouilles : comité des fouilles 1972-73.  
Mobilier : monnaies et divers.  
Datation : pas de traces de fondations du VII<sup>e</sup> s., mais de deux églises des X<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. (?). Sarcophage du VII<sup>e</sup> s. (?).  
Bibliographie : *Basilique Saint-Maurice. Histoire de Courtételle* 1971.

## CRÉMINES

- Les Vaivres (entre Crémines et Saint-Joseph).  
Nécropole comprenant des sarcophages et au moins une tombe en dalles de tuf.  
Découverte : A. Quiquerez 1841.  
Mobilier : lames de couteaux, fer de lance avec traces de damasquinage, éperons à pointe, plaques-boucles en fer, un scramasaxe.  
Datation : VII<sup>e</sup> s. (?).  
Bibliographie : Joliat 1947, p. 136.

## DELÉMONT

- La Communance.  
Cella<sup>1</sup> Saint-Ursanne citée dans la *Vie de saint Germain* et dans les archives de l'Abbaye de Moutier-Grandval (769 et 849). Pas de traces de fondations, mais un chapiteau à feuilles d'acanthé (fig. 39) et deux colonnes en calcaire.  
Découverte : A. Quiquerez 1838 (chapiteau); sondages en 1948, A. Rais (colonnes).  
Mobilier : MJAH, Delémont.  
Datation (chapiteau) : Antiquité tardive (?).  
Bibliographie : Rais 1955.

- La Communance (?).  
Localité disparue de Salevulp (*Pagus Sornegaudien-sis*), citée dès 866.  
Bibliographie : Trouillat 1852.

## DEVELIER

- La Pran.  
Site d'habitat et d'artisanat (dont forges).  
Découverte : sondages sur le tracé de la N16 en 1989.  
Fouilles : OPH-SAR, Maruska Schenardi 1993-1996.  
Mobilier : céramique, os, objets en fer (applique et boucles de ceinture, lames de couteau, outils (forgeage et tissage), fers à cheval, éperons, clochette, spatules et stylets), objets en bronze (chaînette, garniture de chaussure ou applique de ceinture, fibules, bracelet, bagues ou anneaux, alène, fragment de cuillère ou plateau de balance, fragment d'élément décoratif ou de miroir), creuset à bronze, fragments de verre (bouteilles, vases), perles en pâte de verre, artefacts en bois (pièces de moulin à eau ?). OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : V-VIII<sup>e</sup> s. (Bois et os : C-14; palynologie, typologie de mobilier céramique et autre).  
Bibliographie : Fellner et al. 1995; Schenardi et al. 1994, 1995.

- Les Maichières.  
Nécropole située dans les ruines d'une villa romaine comprenant 39 tombes faites de pierres plates et un sarcophage de plan trapézoïdal en calcaire.  
Découverte : construction de la route Develier-Delémont.  
Fouilles : N. Sérasset, P. Chappuis 1838-41.  
Mobilier : HM, Bâle.  
Datation : au moins VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Gerster 1976; Quiquerez 1864.

- Eglise paroissiale.  
Cinq sarcophages situés sous le chœur (forme : au moins deux de plan trapézoïdal).  
Découverte : 1958.  
Fouilles : A. Gerster 1958.  
Mobilier : sarcophages au MJAH (?).  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine (fondations du VII<sup>e</sup> s. ?).  
Bibliographie : Gerster 1976; Jeanbourquin 1995.

## DOUANNE (TWANN)

- Eglise.  
Traces de bâtiments et tombes.  
Fouilles : Atelier d'archéologie médiévale, Moudon 1977-78.  
Mobilier : Service archéologique du Canton de Berne.  
Datation : IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Eggenberger et al. 1988.



- Ile Saint-Pierre.  
Tombes et sarcophages de plan trapézoïdal.  
Fouilles : Service archéologique du Canton de Berne 1983-86.  
Datation : nécropole du Haut Moyen Age et sanctuaire carolingien (fin VII<sup>e</sup> - milieu X<sup>e</sup> s.).  
Bibliographie : Gutscher 1989b; Service archéologique du Canton de Berne 1992.

### **FONTENAI (VILLARS-SUR-FONTENAI)**

Nécropole.  
Découverte : Dr Marquis 1837.  
Mobilier : perdu (plaque-boucle, scramasaxes)  
Datation : VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Quiquerez 1864, p. 321 et sv.

### **FREGIÉCOURT**

Nécropole «burgonde» mentionnée par A. Quiquerez.  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine.  
Bibliographie : Bonstetten et al. 1876.

### **GRANDFONTAINE**

- Proximité de l'église et cimetière attenant.  
Plusieurs sarcophages en calcaire de forme inconnue.  
Mobilier : inexistant.  
Bibliographie : Quiquerez 1864, p. 341-342.

### **GRANDVAL**

- Eglise.  
Eglise Saint-Martin citée en 962 et un sarcophage découvert dans les murs de l'église actuelle.  
Mobilier : inexistant.  
Bibliographie : Moser et Ehrensperger 1983, p. 198.

### **LAUFON**

- Müschhag.  
Nécropole située dans une villa romaine.  
Découverte : 1918.  
Fouilles : A. Gerster 1933 et 1959-61.  
Mobilier : plaque-boucle de ceinture.  
Datation : VI-VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Martin-Kilcher 1980.

### **LIESBERG**

- Kilchacker.  
Nécropole située dans une villa romaine.  
Découverte : 1852.

Mobilier : scramasaxes, couteau, boucle d'oreille.  
Datation : VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Joliat 1947, p. 138.

### **MISEREZ**

- Emplacement de l'ancien couvent, chapelle.  
Un sarcophage de plan trapézoïdal.  
Découverte : restaurations vers 1970.  
Mobilier : inexistant.  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine.  
Bibliographie : OPH-SAR.

### **MONTIGNEZ**

- Eglise.  
Plusieurs sarcophages monolithiques dont un, de plan trapézoïdal, situé dans le chœur.  
Découverte (sarcophage du chœur) : réfections en 1956.  
Mobilier : inexistant.  
Datation : appartenance au Haut Moyen Age probable.  
Bibliographie : Berthold 1989, p. 168.

### **MONTSEVELIER**

- La Chèvre.  
Atelier de poterie.  
Découverte : drainage en 1980.  
Mobilier : OPH-SAR, Porrentruy.  
Datation : seconde moitié du VII<sup>e</sup> s.  
Bibliographie : Martin-Kilcher et Quenet 1987.

### **MOUTIER**

- Existence supposée d'un village à Moutier dès 769.  
Il semble en effet que cette année-là Saint-Pierre, l'abbatiale primitive, soit devenue église paroissiale, un autre édifice dédié à la Vierge l'ayant remplacée.  
Bibliographie : Quiquerez éd. 1991, p. 126.

- Le Badry (entre la ville et la Birse).  
Nécropole comprenant des sarcophages monolithiques en calcaire et en tuf, dont certains recouverts d'une dalle.  
Découverte : première moitié du XIX<sup>e</sup> s.  
Mobilier : inexistant.  
Bibliographie : Joliat 1947, p. 140; Service archéologique du Canton de Berne 1987, p. 81.

### **Abbaye de Moutier-Grandval :**

- Eglise Saint-Pierre.  
Mentionnée dans la *Vie de saint Germain*. Une vingtaine de sarcophages ont été découverts dans la nef.



Découverte : construction d'une nouvelle église en 1874.

Mobilier : sarcophages, MJAH, Delémont (?).

Bibliographie : Quiquerez éd. 1991, p. 126 et 134.

- Abbatale dédiée à la Vierge, puis également à saint Germain. Mentionnée dès 769. Fondations de l'ancienne abbaye (il ne s'agit certainement pas du premier édifice).

Découverte : A. Quiquerez en 1859.

Mobilier : fragments de dalles provenant d'un autel (?) (fig. 109). 13 sarcophages en calcaire, dont certains avec couvercle, découverts dans la nef. Deux des sarcophages à couvercle bombé portent une croix grecque.

Datation : fragments de dalles du VIII<sup>e</sup> s. (?). Autre mobilier lithique : époque incertaine. Pièces de mobilier du Moyen Age (calice et patène en argent du XI<sup>e</sup> s.).

Bibliographie : Quiquerez 1874.

- Chapelle Saint-Pierre de Chalières.

Dépendance probable de l'abbaye. Les sources mentionnant l'enseignement d'Ison de Saint-Gall à Moutier-Grandval permettent de supposer, au moins dès 868, l'existence d'un *scolarium* auquel la chapelle aurait été attachée.

Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine (fresques de la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> s.).

Bibliographie : Rais 1964, p. 41-47; Rais 1996.

## LA NEUVEVILLE

- Localité de Nugerol mentionnée dès 866.

Bibliographie : Trouillat 1852.

- Blanche-Eglise.

Ancienne chapelle Saint-Ursanne de Nugerol, mentionnée dès 866 (rebaptisée *Blanche-Eglise* dès le XIII<sup>e</sup> s.), tombes.

Fouilles : Service archéologique du Canton de Berne 1984-85.

Bibliographie : Gutscher 1989a.

- Sous le château.

Nécropole.

Découverte : début du XX<sup>e</sup> s.

Mobilier : scramasaxes, plaques-boucles.

Datation : VI-VII<sup>e</sup> s.

Bibliographie : Gutscher 1989a; Tschumi 1943.

- Les Rochettes.

Tombe isolée.

Mobilier : inexistant.

Datation : appartenance au Haut Moyen Age incertaine.

Bibliographie : Service archéologie du Canton de Berne 1987, p. 82.

## ORVIN

- sud de la route actuelle et ouest de la route d'Evi-lard.

Ancienne église Saint-Pierre, mentionnée dès 866.

Bibliographie : Moser et Ehrensperger 1983, p. 64-65.

## PÉRY

- Chapelle ou église Saint-Jacques citée en 884.

Bibliographie : Moser et Ehrensperger 1983, p. 149.

## RECONVILIER

- Localité mentionnée en 884.

Bibliographie : Trouillat 1852.

- Eglise.

Ancienne chapelle Saint-Léonard, mentionnée en 962 (constructions antérieures).

Bibliographie : Moser et Ehrensperger 1983, p. 187.

## SOMBEVAL

- Localité et chapelle Sainte-Agathe citées dès 866.

Bibliographie : Moser et Ehrensperger 1983, p. 150-151.

## SAINT-IMIER

- Collégiale.

Eglise.

Fouilles : 1982.

Datation : IX<sup>e</sup> s. (fondations plus anciennes).

Bibliographie : Jaton et al. 1989.

- Emplacement de l'église Saint-Martin.

Citée en 884 (même emplacement que l'ancienne cella saint-Imier, construite en 612 selon la *Vie* du saint). Sépulture au centre de l'église et plusieurs tombes.

Fouilles : 1986-1987 et 1990.

Datation : tombes du VI-VII<sup>e</sup> s., fondations du VII-VIII<sup>e</sup> s. (datation C-14).

Bibliographie : Jaton et al. 1989 et 1992.

## SAINT-URSANNE

- Abbaye.

L'existence de l'abbaye proprement dite remonte certainement au IX<sup>e</sup> s. Pas de traces du cœnobium construit, selon la tradition, par saint Wandrille vers 635.



- Eglise Saint-Pierre.

Constructions antérieures. Possible atelier de taille de pierre (nombreux sarcophages sur place et ailleurs en Ajoie).

Découverte : 1903.

Sondages : 2 en 1958.

Fouilles (ancienne église et cloître) : 1964-74.

Mobilier : 50 sarcophages monolithiques dont certains avec couvercle bombé et mobilier. OPH-SAR, Porrentruy.

Datation : sarcophages et mobilier de la seconde moitié du VII<sup>e</sup> s., constructions primitives de 700-850 environ.

Bibliographie : Chappatte 1955; Lapaire 1957, 1959 et 1960; Sennhauser 1987.

## TAVANNES

- Localité citée dès 866.

Bibliographie : Trouillat 1852.

- Ancienne église Saint-Stéphane.

Mentionnée dès 866. Il n'en reste aucune trace.

Bibliographie : Trouillat 1852.

## VERMES

- Cella dédiée à saint Paul.

Citée dans les possessions de l'Abbaye de Moutier-Grandval (voir annexe 2) de 769, 849, 866 et 884 (elle n'est plus citée dans les sources postérieures). Il n'en reste aucune trace.

- Proximité de l'église.

Nécropole, six tombes connues.

Découverte : 1928.

Mobilier : inexistant.

Datation : VII-VIII<sup>e</sup> s., compte tenu de l'orientation des tombes et du contexte.

Bibliographie : Tschumi 1929.

## VICQUES

- Localité et chapelle citées dès 866.

Bibliographie : Trouillat 1852.

- Ouest de l'église (hors de l'enceinte de la villa romaine, à l'intérieur des murs de la grande cour).

Nécropole comprenant 24 tombes.

Découverte : construction de la route menant à Courrendlin en 1837.

Fouilles : A. Gerster 1935-49.

Mobilier : MJAH, Delémont.

Datation : VII<sup>e</sup> s. (?).

Bibliographie : Gerster et Rais 1983.

## WAHLEN

Eglise et cimetière attenant.

Nécropole comprenant des sarcophages.

Fouilles : A. Gerster 1927.

Mobilier : divers, dont une urne noire.

Datation : V-VIII<sup>e</sup> s. (?).

Bibliographie : Tschumi 1943.

<sup>1</sup> Terme parfois synonyme de chapelle. A considérer plutôt, selon la formule de G. Moyse (1984, p. 26), comme une station d'exploitation rurale attachée à un monastère.



De la fondation vers 640 à la confirmation de la donation à l'évêque de Bâle en l'An Mil.

Etabli d'après les archives de l'Abbaye de Moutier-Grandval conservées dans les Archives de l'ancien Evêché de Bâle à Porrentruy. Textes réunis par J. Trouillat (1852, p. 78-140), excepté l'acte de Conrad le Pacifique (968) : Moyse 1984 (source citée : Schieffer 1977). Pour une étude de l'extension des propriétés de Moutier-Grandval d'après les sources (IX- X<sup>e</sup> s.) : Moyse 1984, p. 30-32.

**769** : Carloman, roi d'Austrasie, confirme les privilèges accordés par les rois qui l'ont précédé à l'Abbaye de Moutier-Grandval. Aucun ecclésiastique, notable ou fonctionnaire n'est autorisé à exercer une quelconque juridiction sur les biens, les hommes, colons ou agents de l'abbaye; celle-ci est affranchie de tous droits ou impôts envers le fisc.

Possessions mentionnées : *cella Saint-Paul de Vermes*<sup>1</sup>; *cella Saint-Ursanne de La Communance*<sup>2</sup>.

(**Vers 814** : fragment d'un écrit d'Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, attestant l'appartenance de Chevenez et de Courtedoux à Saint-Ursanne sur le Doubs, voir note 2).

**25 août 849** : à la demande du comte d'Alsace Luitfried III, Lothaire I<sup>er</sup>, empereur d'Occident, prend l'Abbaye de Moutier-Grandval sous sa protection et l'affranchit de tout impôt.

Possessions mentionnées : *cella Saint-Paul de Vermes*; *cella Saint-Ursanne de La Communance*.

**19 mars 866** : à la demande du comte d'Alsace Hugues IV, Lothaire II, roi de Lotharingie, confirme les possessions de l'Abbaye de Moutier-Grandval.

Possessions mentionnées : *cella Saint-Paul de Vermes*; *villa de Nugerol* (située dans le comté de Bipp), avec la chapelle du nom d'Orvin qui en dépend; *villa et chapelle de Sombeval* (localité située dans le même comté); *vicus*<sup>3</sup> de Tavannes et sa chapelle; *villa située*

*dans le pagus Sornegaudiensis*<sup>4</sup> (sans localisation plus précise), *Courrendlin*<sup>5</sup> et sa chapelle (localisés dans le même pagus); *villa de Salevulp* (localité disparue du même pagus, La Communance?); *Courtemaîche*, située dans le pagus *Alsegaudensis* (Ajoie); *colonie située dans le pagus Alisacensis* (Alsace), sur le mont *Sigoldo* (Sigolsheim), avec six arpents de vignes.

**24 mars 878** : Charles III le Gros, empereur d'Occident, confirme à l'Abbaye de Moutier-Grandval certaines propriétés (non énumérées dans l'acte qui est partiellement détruit).

**20 septembre 884** : Charles le Gros confirme la concession faite à l'Abbaye de Moutier-Grandval par Lothaire II et y ajoute quatre localités.

Possessions mentionnées : *cella Saint-Paul de Vermes*; *villa de Nugerol*, avec la chapelle « d'Orvin »; *villa et chapelle de Sombeval*; *vicus de Tavannes et sa chapelle*; *villa située dans le pagus Sornegaudiensis, Courrendlin et sa chapelle*; *Vicques et sa chapelle* (localisés dans le même pagus); *villa de Salevulp*; *Courtemaîche*; *colonie du mont Sigoldo, avec ses six arpents de vignes*; *cella Saint-Imier avec ses dépendances*; *villa de Péry avec sa chapelle*; *villa de Reconvilier avec ses dépendances*.

**9 mars 968** : Conrad le Pacifique, roi de la Bourgogne transjurane, confirme à l'Abbaye de Moutier-Grandval la possession de plus de 26 domaines et 18 chapelles. Ce document lacunaire montre un renforcement des possessions de l'abbaye dans le Sornegau, en Ajoie, en Haute-Alsace et en direction du bassin de l'Aar, avec une implantation dans la vallée de la Dünner.

**999** : Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, donne l'Abbaye de Moutier-Grandval avec toutes ses dépendances à Adalbert, évêque de Bâle.

Les possessions ne sont pas énumérées.

**1000** : Rodolphe III confirme la donation de 999. Les possessions ne sont pas énumérées.



- <sup>1</sup> J. Trouillat propose de localiser cette cella à Vermes, plutôt qu'à Schönenwerd sur l'Aar (SO) comme le font ses prédécesseurs.
- <sup>2</sup> Pour J. Trouillat, il ne fait aucun doute qu'il s'agit de Saint-Ursanne sur le Doubs. On l'identifie aujourd'hui à Saint-Ursanne «de La Communance» (construite par Germain si l'on en croit la *Vita Sancti Germani*). Le fait que la cella Saint-Ursanne ne soit plus mentionnée dans les actes après 849 confirme cette thèse. La cella a en effet dû disparaître au plus tard vers cette époque, ce qui n'est bien sûr pas le cas de Saint-Ursanne sur le Doubs qui dépend par ailleurs à ce moment-là de Saint-Germain-des-Prés (voir l'acte de 814). Les données actuellement disponibles ne permettent pas encore de régler clairement le cas «Saint-Ursanne». L'hypothèse retenue ici est celle de G. Moyse (1984, p. 22-24) dont l'étude, très sérieusement documentée, est la plus récente. Selon lui, la confusion entre les deux fondations est née de documents contradictoires, suite à des falsifications motivées par les intérêts antagonistes des évêques de Bâle et de Besançon. (G. Moyse (1984, p. 25-26) évoque par ailleurs une situation similaire pour Saint-Imier, entre l'évêque de Bâle et celui de Lausanne.) Les mentions de Saint-Ursanne et de Saint-Paul de Vermes dans les actes cités ci-dessus résulteraient en fait des prétentions de l'évêque de Bâle sur Saint-Ursanne sur le Doubs au détriment de son homologue bisontin. Elles seraient donc des adjonctions ultérieures. Bien que G. Moyse n'en dise mot, on peut supposer qu'il considère les mentions de ces mêmes cellae, dans la version de la *Vie de saint Germain* conservée aux AAEB, comme des rajouts antérieurs à ceux cités ici, poursuivant le même but. En ce qui concerne ce dernier document, H. Büttner (1964) pense plutôt que les deux cellae sont nommées par volonté de clarifier la version saint-galloise de la *Vita* qui mentionne elle aussi deux «monastères» placés sous la juridiction de Moutier-Grandval, mais sans les désigner. Le choix des établissements cités dans la

version des AAEB aurait été motivé par la fondation de Saint-Ursanne de La Communance par Germain, précédemment exposée dans le texte. H. Büttner admet que l'équivoque, répercutée dans les actes officiels, permit par la suite à l'évêque de Bâle de revendiquer Saint-Ursanne sur le Doubs comme faisant partie de l'héritage de Moutier-Grandval.

Si les historiens ont supposé que les «monastères» de Saint-Paul, de Saint-Ursanne sur le Doubs et de Saint-Imier existaient déjà au VII<sup>e</sup> s., c'était par déduction des documents présentés ici. Puisqu'il estime que leurs mentions dans ces textes sont dues à des falsifications n'étant pas intervenues avant le X<sup>e</sup> ou le XI<sup>e</sup> s. (elles sont forcément postérieures à 999), G. Moyse invalide une fondation aussi précoce de ces établissements. D'après son analyse, Saint-Paul n'a jamais été autre chose qu'une cella et l'existence d'une abbaye digne de ce nom ne peut être attestée à Saint-Ursanne qu'à partir du IX<sup>e</sup> s.; quant au chapitre de Saint-Imier, il ne remonterait pas au-delà du XII<sup>e</sup> s.

- <sup>3</sup> Il est difficile de savoir ce que recouvrent exactement au Haut Moyen Age des termes romains comme *villa* ou *vicus*. Par *villa*, on entend certainement un vaste ensemble foncier comprenant des bâtiments d'habitation, des dépendances destinées à l'exploitation agricole, ainsi que des terres cultivées et incultes. Il n'est pas sûr que le *vicus* soit resté ce qu'il fut à l'Epoque romaine. On peut néanmoins estimer qu'il doit s'agir d'une bourgade faisant office de chef-lieu pour les campagnes alentours, située le long d'un axe routier, jouant le rôle local de noeud économique (commerce), administratif (finances) et religieux. Pour une réflexion sur l'adéquation de la terminologie romaine appliquée à l'Antiquité tardive et au Haut Moyen Age : Fournier 1966, p. 37-41 ; Van Ossel 1992, p. 39 et *L'habitat rural du Haut Moyen Age* 1995, notamment p. 33 et 38.

- <sup>4</sup> Certainement une référence à Courrendlin, cité à la suite (la construction de la phrase est ambiguë).

- <sup>5</sup> Littéralement *curtis* [Rend(e)lin], synonyme de *villa*.



AUTEUR	EDITION	DATE RETENUE
Amweg Gustave <sup>1</sup>	1941 1942/1974	670 21.2.675
Barrière-Flavy Charles	1901	677
Bessire Paul-Otto	1935 1954	670 18.1.?
Besson Marius	1921/1979	21.2.670
Bezzaz Guy et Dike Catherine	1965	666-675
Boillon C.	1988	677
Cabrol Fernand, Leclercq Henri	1914	677
Chèvre André	1949	675
Congrégation de Saint-Maur	1738	21.2.666
Cuenin Gabriel	1950	21.2.670
Daucourt Arthur	1900/1980 1908 1920	21.2.666 21.2.666 21.2.666
Elbern Victor Heinrich	1988	675
Genoud Joseph	1897	21.2.670
Hanhart Joseph	1979 1985	21.2.666 17.1. / 21.2.675
Haseloff Günther	1955	675-677
Jecker J.	1908	670
Laporte Jean-Pierre	1988	21.2.666
Lovis Gilbert	1973	21.2.675
Mabillon Jean	1669	670
Martin Max	1975	677
Membrez Albert	1938	21.2.666
Moosbrugger-Leu Rudolf	1956 1962 1971 1975 s.d.	675-677 666 666-675 21.2.675 666/675/677



AUTEUR	EDITION	DATE RETENUE
Müller Christian Adolf	1953	666
Otavsky Karel <sup>2</sup>	1981	675
Pierrehumbert Philippe	1943/1984	666 / 21.2.675
Quiquerez Auguste	1853-1876/1983 1862 1866	670-675 666-677 677
Rais André	1931 1940 1964	21.2.675 675 21.2.675
Reinle Adolf	1968	675-677
Rohault de Fleury Charles	1889	677
Roth Helmut	1986a	675
Schnyder Rudolf	1979	670
Sérasset Nicolas	1840-1841	21.2.670
Spycher Hanspeter, Zaugg Marc	1988	675
Stückelberg Ernst Alfred	1892	21.2.670 / 21.2.677
Torsy Jakob	1959	677
Trouillat Joseph	1852	21.2.666
Villiger Johann Baptist	1960	21.2.675
Volbach Wolfgang Fritz et al.	1967 1968	677 677
Walzer Pierre-Olivier	1979 1990	21.2.675 21.2.675

AUTEUR	EDITION	DATE RETENUE
<i>Basilique Saint-Maurice. Histoire de Courtételle</i>	1971	21.2.666
Plaque commémorative de La Communance		21.2.670

<sup>1</sup> Les auteurs et ouvrages cités figurent dans la bibliographie.

<sup>2</sup> In : *Jura : treize siècles de civilisation chrétienne.*



Liste complétée avec les aimables communications de Marcel Berthold (1996). Une partie des œuvres mentionnées sont reproduites par P.-O. Walzer (1979).

**AUTEL :**

- Hattstadt (Alsace), 1441.

**BAS ET HAUTS-RELIEFS :**

- Médaillon en bronze par le Delémontain Joseph Kaiser, 1922-1924. Anciennement au couvent des capucins de Montcroix, Musée jurassien d'art et d'histoire (MJA), Delémont.
- Médaillon en argent. Propriété privée, Münster (BE).

**CLOCHE :**

- Chapelle de Crémines, XVI<sup>e</sup> s.

**EGLISES :**

- Eglise de Courfaivre.
- Eglise paroissiale de Courrendlin.
- Collégiale de Moutier (temple).

**ESTAMPES :**

- Gravure sur cuivre du Bâlois Johann-Jakob Thourneyser dit le vieux (1636-1711), frontispice de *La vie de s. Germain, et de s. Randoald, martyrs, et patrons de l'insigne église collégiale de Moutier Grand-Val écrite par Bobolène, prêtre et religieux du monastère du même lieu. Nouvellement traduite en françois*, 1706. MJA, Delémont.
- Calendrier monumental des princes-évêques de Bâle (par exemple : calendrier de Simon-Nicolas de Montjoie, par Johann-Wolfgang Baumgartner, Jean-Baptiste et Joseph-Sébastien Klauber, 1768; calendrier de Simon Frédéric de Wangen, puis de Joseph de Roggenbach, par Jean-Joseph Huber, Joseph Hartmann, J.-B. et J.-S. Klauber, 1779). Exemplaires au MJA, Delémont.
- Gravure in : *Die Heiligen in der Sipp-, Mag- und Schwägerschaft des Kaisers Maximilian I.* Leonard Beck, Vienne. 1799. Exemplaire au MJA, Delémont.
- Gravure sur bois de Laurent Boillat, illustration in : *Images pour les paroisses du Jura*, 1955.

- Lithographie, *Le sang de la Communance*, par Liuba Kirova, 1989. Exemplaire au MJA, Delémont.

**MONUMENTS COMMÉMORATIFS :**

- Croix en pierre marquant l'emplacement présumé du martyre des saints Germain et Randoald. La Communance, Delémont.
- Ermitage (grotte près du Pont de Penne), Gorges de Moutier. Illustrations : Caspar-Leontius Wyss, 1783; Albert de Büren (1791-1873), MJA, Delémont.

**PEINTURE MURALE :**

- Paroi nord de la nef de l'église Saint-Germain de Porrentruy, vers 1698<sup>1</sup>.
- Grande nef de la collégiale de Mariastein, XIX<sup>e</sup> s.
- Eglise Saint-Sébastien, Obermorschwiller (Alsace), 1955.

**RELIQUAIRES :**

- Métal doré. XX<sup>e</sup> s. Chapelle Saint-Germain, église paroissiale de Widensolen (Alsace).
- Niche vitrée abritant le corps de saint Germain. XVIII<sup>e</sup> s. Chœur de l'église Saint-Marcel, Delémont.

**RUES :**

- Courrendlin.
- Delémont.
- Moutier.

**STATUAIRE :**

- Figurine d'un ostensor en argent. Vers 1550. Provenance : Saint-Germain de Courrendlin. MJA, Delémont (fig. 40).
- Vers 1680-1685. Chapelle du Vorbourg, Delémont (?).
- Bois argenté. XVII<sup>e</sup> s. Sacristie de l'église Saint-Marcel, Delémont.
- Bois peint. XVII<sup>e</sup> s. Eglise de Pleigne.
- Bois. Retable d'autel. XVII<sup>e</sup> s. Eglise de Saint-Joseph.
- Bois. XVII<sup>e</sup> s. Chapelle Saint-Germain, église paroissiale de Widensolen.
- Bois peint. Epoque baroque. Couvent des capucins de Montcroix, Delémont.
- Bois polychrome. XVIII<sup>e</sup> s. Eglise paroissiale de



Miécourt.

- Bois. Provenance : église Saint-Germain de Courrendlin. MJAH, Delémont.
- Bois à l'origine polychrome et doré. Provenance : Eglise de Montcroix. MJAH, Delémont.
- Ensemble sculpté par le Chaux-de-fonnier Léon Perrin. 1941. Façade de la Maison des œuvres catholique, Moutier.

#### **TABLEAUX :**

- Tableau d'autel. XVII<sup>e</sup> s. Chapelle Saint-Michel, Delémont.
- Tableau d'autel. XVII<sup>e</sup> s. Ancienne église Saint-Germain, Lommiswil.
- Tableau du maître-autel par Ignace Tavanne. 1757. Eglise paroissiale de Courrendlin.
- Ex-votos, notamment de 1715 et 1717. Chapelle du Vorbourg, Delémont.
- La Délivrance des âmes du Purgatoire par le Saint-Sacrement et les saints. Vers 1740. Provenance : ancienne église de Montcroix. MJAH, Delémont.
- Les reliques de saint Germain dans la forêt de Widensolen par Paul Binder. XX<sup>e</sup> s. Chapelle Saint-Germain, église paroissiale de Widensolen.

#### **VITRAUX :**

- Don du prévôt de Moutier-Grandval Cornelius de Lichtenfels. 1524. Chapelle du chœur, cathédrale de Fribourg-en-Brisgau.

- XIX<sup>e</sup> s. Chœur de la chapelle du Vorbourg, Delémont.
- Par Schweri. XX<sup>e</sup> s. Eglise catholique romaine de Saint-Imier.
- Par le Bâlois Hans Stocker. 1972. Eglise paroissiale de Courtételle.

<sup>1</sup> Identification incertaine. On ignore à quel saint Germain l'église, le faubourg et la porte de Porrentruy sont exactement dédiés. Il paraît même douteux qu'il s'agisse de saint Germain de Trèves. Dans la vallée de Delémont, où son culte est attesté, il figure en effet toujours en moine bénédictin, accompagné de Randoald. Le saint Germain représenté à Porrentruy, sur la peinture murale, sur un vitrail exécuté par un verrier bâlois vers 1510-1520 (actuellement au Musée de l'Hôtel-Dieu à Porrentruy), ou en statue de style gothique tardif (probablement vers 1500), est un évêque crossé et mitré, tenant ou lisant un livre. On pense donc plutôt à saint Germain de Besançon, patron de l'église de Damvant, ou à saint Germain d'Auxerre. Le culte de ce dernier est bien attesté en Ajoie (médaillon sur un des bras et sur le piétement du crucifix d'autel de l'église Saint-Pierre de Porrentruy, œuvre du Bâlois Georg Schongauer, 1487, argent partiellement doré), de même que dans la vallée de Delémont d'ailleurs : une statue en bois polychrome à son effigie, provenant de l'église de Movelier, se trouve au château de Soyhières; l'église, ainsi qu'une rue de Courfaivre, lui semblent également dédiées. La figure de l'évêque saint Germain de Paris, mort en 576, qui donna son nom à Saint-Germain-des-Prés n'entre pas en ligne de compte. Bien que Saint-Ursanne ait appartenu à la fondation parisienne, il ne semble pas que le saint « métropolitain » ait été l'objet d'une vénération particulière en Ajoie.



### Examen de la crosse de Saint Germain de Trèves au Laboratoire de recherche du Musée d'art et d'histoire, Genève

#### 1. Introduction

L'examen de la crosse s'est effectué dans notre laboratoire entre le 6 et 17 février 1995 sur la demande de Monsieur François Schifferdecker, archéologue cantonal du Jura. Pendant ce temps, restreint pour des raisons de sécurité, nous nous sommes limités à répondre aux questions posées par Sarah Stékoffer à la suite de son étude dans le cadre d'un mémoire de la faculté des lettres de l'Université de Lausanne. Afin de faciliter la lecture, nous avons structuré notre rapport de la même manière que le chapitre 6 : Analyses. Etant donné que très peu d'analyses ont été publiées à ce jour sur ce type d'objets, nous présentons nos résultats d'une manière complète.

Nous acceptons volontiers la responsabilité pour les idées exprimées dans les commentaires et conclusions qui sont évidemment provisoires.

#### 2. Objectifs

- Etude de la technique d'orfèvrerie
- Analyses qualitative et quantitative des appliques métalliques et des clous
- Analyses et identification des émaux et pierres précieuses
- Radiographie de la crosse et de ses appliques
- Identification de l'essence du bois
- Datation du bois par la méthode du carbone 14

#### 3. Méthodes d'analyse

##### 3.1. Observation à l'aide du microscope binoculaire et macrophotographie

Nous avons utilisé le macroscope M420 de Wild. Les macrophotographies ont été réalisées à l'aide du dispositif MPS52 en utilisant un film Kodak.

##### 3.2. Spectrométrie de fluorescence X (FRX)

Nous utilisons un système non-dispersif avec un tube Kevex (40KV, 0.3 mA) muni d'un collimateur de 0,8mm de diamètre.

La surface analysée se situe entre 1-2mm.

Détecteur Seforad L-34 Si(Li) avec une résolution d'environ 180eV. Analyseur multicanaux Tracor Northern NT 5400. Le temps d'accumulation est normalement de 300 secs.

Pour l'analyse quantitative nous utilisons des étalons Au-Ag-Cu qui ont été mis à notre disposition par le laboratoire du Musée national suisse à Zurich ainsi que des étalons Ag-Cu-Au-Pb spécialement préparés dans notre laboratoire. Nous avons effectué les analyses directement sur la surface des métaux sans abrasion de la couche superficielle. Nos résultats sont donc influencés par un éventuel enrichissement de la surface en argent ou en or.

L'analyse se fait dans l'air. Le rayonnement fluorescent des éléments chimiques ayant un nombre atomique inférieur au calcium ne peut être détecté (par exemple : aluminium, silicium, magnésium).

##### 3.3. Radiographie

Appareil de radiographie Andrex BW 343.

Distance entre l'objet et le tube = 1m.

Conditions : 65 KV, 2.5 mA, 2 secs.

Film : Agfa Structurix D4.

Pour effectuer des radiographies stéréoscopiques, nous avons simplement déplacé le tube d'environ 10cm.

##### 3.4. Détermination de l'essence de bois

Nous avons détaché à l'aide d'un scalpel un micro-échantillon à la base de la hampe (env. 3 x 2 x 5mm) enrobé avec une résine synthétique et préparé des



coupes axiales, tangentielles et radiales à l'aide d'un microtome Zeiss.

L'identification s'est faite à l'aide de l'ouvrage de F. Schweingruber, *Anatomie microscopique du bois*. Zug, 1978.

4. Résultats

4.1. Essence du bois

L'examen par anatomie microscopique montre qu'il s'agit de noisetier (*corylus avellana L*).

4.2. Datation

Selon le rapport n° OxA-5478 du laboratoire de recherche d'Oxford du 21 juin 1995, la date C-14 brute est de 1350 ± 45 BP. Pour la discussion de la marge d'erreur voir le texte de Sarah Stékoffer sous 6.2.1.2.

4.3. Les anneaux et feuilles en argent

Observation sous le microscope

Les différentes feuilles d'argent se distinguent clairement par l'aspect du métal, en particulier si on observe la tranche près de cassures et de manques.

Les feuilles sous la courbure de la crosse nous semblent nettement plus anciennes que celles le long de la hampe. Le métal a un aspect corrodé et cassant.

Nous trouvons le même aspect sur une partie des fragments en bas de la crosse. Ces fragments sont partiellement tenus en place par une bande, qui elle nous rappelle les revêtements sur la hampe.

Analyse par spectrométrie de fluorescence X

Nous présentons les résultats des analyses dans les tableaux 1 à 9. Afin de faciliter la comparaison, nous les avons groupés selon le type et l'emplacement.

Feuille et endroit analysé		% Ag	% Cu	Traces
Ag 6	001	96.5	3.5	Au (Pb)
Ag 6	002	97.2	2.8	Au (Pb)
Ag 6	003	96.6	3.4	Au (Pb)
Ag 6	004	97.5	2.5	Au (Pb)
Ag 6	005	98.3	1.7	Au (Pb)
Ag 6	006	98.1	1.9	Au (Pb)

Tabl. 1. Feuilles d'argent sous la courbure

Feuille et endroit analysé		% Ag	% Cu	Traces
Ag 1	001	93.4	6.6	Au, Pb
Ag 2	001	93.4	6.6	Au, Pb
Ag 3	001	94	6	Au, Pb
Ag 4	001	88.2	11.8	Au, Pb, Zn
Ag 5 (en bas de la hampe)				
	001	89.6	10.4	Au, Pb
	002	97.5	2.5	Au, Pb
	002	97.8	2.1	Au, Pb

Tabl. 2. Feuilles d'argent sur la hampe.

Endroit analysé	% Ag	% Cu	Traces
Bague à entrelacs 1	92.8	7.2	Au, Hg, Pb
Bague à entrelacs 2	93.4	6.6	Au, (Hg), (Pb)
Joint simple formé de deux fils d'argent	92.8	7.2	Au

Tabl. 3. Anneaux.

En regardant les trois tableaux nous notons que les fragments d'argent sous la courbure de la crosse ont essentiellement la même composition.

Les feuilles sur la hampe (tabl. 2) forment deux groupes. Les feuilles Ag 1 à Ag 3 ont la même composition. On peut avancer l'hypothèse qu'elles ont été appliquées au même moment. La feuille Ag 4 par contre, se distingue par sa composition (teneur en cuivre plus élevée) et par sa couleur.

Les petits fragments fixés au bas du bâton ont des compositions différentes. Finalement les analyses des bagues 1 et 2 montrent qu'elles ont une composition proche de celle des feuilles Ag 1 à Ag 3.

La présence de traces de mercure indique que les bagues 1 et 2 étaient à l'origine dorées.

4.4. Les clous

Il nous semblait intéressant d'étudier la composition et la forme des clous afin de voir s'il était possible de former des «groupes» pouvant appartenir à la même période. Les résultats présentés ici ne sont que très partiels. Par manque de temps, il ne nous était pas possible d'approfondir cette investigation. Afin d'obtenir une meilleure vue générale des différents clous, nous les avons examinés à l'aide de la radiographie stéréoscopique.

4.4.1. Radiographie stéréoscopique

La radiographie montre très clairement la nature des clous qui tiennent les feuilles d'argent à la courbure de la crosse. Il s'agit de clous avec une pointe très



fine, sans ou avec une très petite tête. Souvent ces clous sont déformés et recourbés dans le bois. Le même type de clous se trouve au bas de la hampe. Ils tiennent les fragments de feuilles d'argent.

Les clous tenant les feuilles le long de la hampe et les fils d'argent se distinguent nettement. Une partie est à tête ronde, l'autre à tête plate. Les deux sont enfoncés bien droit dans le bois.

#### 4.4.2. Analyse par spectrométrie de fluorescence X

Nos analyses se sont limitées à six clous représentatifs pour les deux types observés à l'aide de la radiographie. La petite dimension des clous « sans tête » rendait l'analyse quantitative difficile.

Type de clous et emplacement	Code	% Ag	% Cu	Traces
Tenant une feuille d'argent sous la courbure Petite tête	94-13-1 001	98.3	1.7	Au, (Pb)
Tenant une bande longitudinale Petite tête	94-13-2 002	98.5	2.5	Au, (Pb)
Tenant deux bandes croisées Tête ronde	94-13-2 003	91.8	8.2	(Au), Pb
Sur le fil tenant les feuilles d'argent de la hampe Tête ronde	94-13-2 004	92.8	7.1	(Au), Pb
Bas de la crosse Petite tête	94-13-2 005	96.2	3.8	Au, Pb
Bas de la crosse Petite tête	94-13-2 007	89.6	10.4	(Au), Pb

Tabl. 4. Analyse des clous.

#### 4.4.3. Analyse d'un clou tenant la partie supérieure du crosseron

En examinant les parties cloisonnées de la décoration incrustée en or du crosseron, nous avons constaté la présence d'une substance noire dans certaines alvéoles dont les paillons sont tombés. L'analyse par spectrométrie de fluorescence X a montré que cette substance était riche en argent. Une analyse par diffraction de rayons X a finalement démontré la présence de chlorure d'argent et d'argent (spectre n° 1266 de l'échantillon 95-13 002). L'observation à la loupe binoculaire nous a permis de vérifier qu'il s'agissait d'un clou en argent qui servait à tenir la partie incrustée en place. Cette méthode astucieuse permettait à l'artisan de fixer la feuille d'or et de cacher les clous.

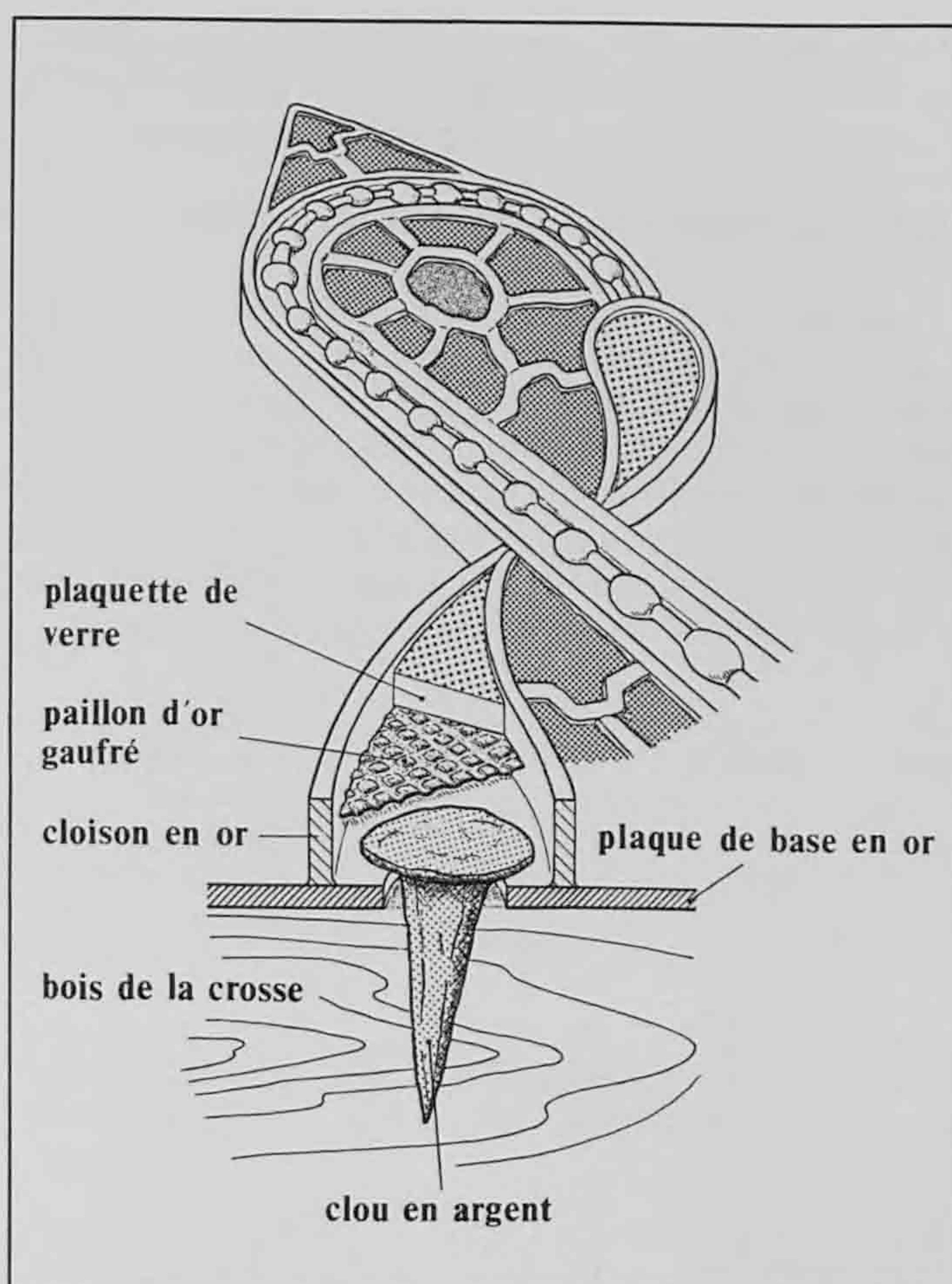


Fig. 149. Fixation de la partie incrustée en or au bâton.

### 4.5. Ornementation du crosseron

#### 4.5.1. Partie incrustée - Les alliages en or

Nous avons analysé les différents éléments constituant le crosseron à l'aide de la spectrométrie de fluorescence X. Bien que ces décorations soient de petites dimensions, nous avons tenté d'obtenir des analyses quantitatives.

Endroit analysé	Code	% Au	% Ag	% Cu	Traces
Plaque de base	94-13-3A 001	96.4	2.6	1	(Zn)
Serpent en filigrane	94-13-3B 001	96.4	2.6	1	(Zn)
Cloison	94-13-3C 001	96.5	2.5	1	(Zn)
Paillons d'or gaufrés	94-13-3D 001	92.6	6.4	1	(Zn)

Tabl. 5. Analyses par spectrométrie de fluorescence X.

La plaque de base, les serpents en filigrane et les cloisons sont faits du même alliage contenant env. 96,5 % d'or, 2,5 % d'argent et 1 % de cuivre. Pour le paillon



d'or gaufré sous les verres colorés, l'artisan a utilisé un alliage en or moins noble avec environ 92-93 % d'or et 6-7 % d'argent (économie de la matière ?).

Partie incrustée : les pierres et les verres

L'examen des pierres et verres s'est fait à l'aide de l'analyse par spectrométrie de fluorescence X et d'un examen au microscope effectué par Nora Engel, collaboratrice scientifique au Département de minéralogie du Musée d'histoire naturelle de Genève. Le fait qu'il n'était pas possible de sortir les pierres rendait l'identification plus difficile. En particulier il ne nous était pas possible de mesurer l'index de réfraction.

Coul.	Code	Analyse FRX	Identification
Bleu	95-13-7-2 001	Ca, Mn, <u>Fe</u> , Cu Co, Sr, Ag	Il s'agit d'un verre (présence bulles d'air) coloré au cobalt
Vert	95-13-7-2 003	Ca, Fe, Cu, (Zr), (Pb), Sr, (Mn)	Il s'agit d'un verre (présence bulles d'air) coloré au cuivre
Rouge	95-13-7-2 002	Ca, Cr, Mn, Fe	Il s'agit très probablement d'un spinel, éventuellement d'un grenat grossulaire.
	95-13-7-2 002 bis	Ca, Cr, Fe, Ag	La présence de rubis est peu probable

Tabl. 6. Identification des pierres et verres.

Note 1 : étant donné que nos analyses s'effectuent à l'air, nous ne pouvons pas détecter la présence des éléments chimiques légers : Al, Si, Mg.

4.5.2. Partie émaillée - Les alliages en or

Les analyses des différents éléments sont indiquées dans le tableau 7.

Endroit analysé	Code	% Au	% Ag	% Cu	Traces
Plaque de base	95-13-4A 001	71	28	1	(Zn)
Cloison dentelée des plaquettes	95-14-4B 001	83.5	14.5	2	(Zn)
Plaquette de chevrons	95-13-5A 001	89.4	7.2	3.4	(Zn)
Cloisons des chevrons	95-13-5B 001	85.9	9.3	4.8	(Zn)

Tabl. 7. Analyses par spectrométrie de fluorescence X.

Nous étions étonnés de constater que nos analyses indiquent un alliage bien différent pour la plaque de base et le fond du cloisonné. En observant la pièce, il nous semblait qu'il s'agissait de la même plaque.

Partie émaillée : les émaux

Coul.	Code	Analyse FRX	Identification
Vert	95-13-7-1 001	Fe, Ag, Cu, Pb Zn, Ca, Mn, (Sr)	Il s'agit d'un verre (présence bulles d'air) coloré au cuivre
Rouge	95-13-7-1 002	Ca, <u>Mn</u> , <u>Fe</u> Pb, Ag (Sr)	Il s'agit d'un verre (présence bulles d'air) coloré au manganèse et au fer

Tabl. 8. Identification des émaux.

4.6. Les bandes du crosseron et anneau supérieur

L'analyse par spectrométrie de fluorescence X s'est effectuée, comme pour les autres alliages, directement sur la surface des bandes sans nettoyage préalable, afin de garder le caractère non-destructif de l'examen. Les résultats sont présentés dans le tableau 9.

Endroit analysé	Code	Eléments détectés	Interprétation
Bande verticale gauche	95-13-1 001	Au, <u>Cu</u> , Hg, (Ag)	Cuivre doré
Bande horizontale n° 5	95-13-1 002	Au, <u>Cu</u> , Hg (Ag)	Cuivre doré
Bande verticale médiane	95-13-1 003	Au, <u>Cu</u> , Hg (Ag)	Cuivre doré
Anneau	95-13-6 001	Au, <u>Cu</u> , Hg	Cuivre doré

Tabl. 9. Analyse par spectrométrie de fluorescence X.

Les analyses montrent que les bandes et l'anneau sont en cuivre doré. La dorure a dû se faire au feu à l'aide d'un amalgame d'or et de mercure. Les traces d'argent proviennent probablement de l'or qui n'était pas pur.

5. Discussion des analyses et conclusions provisoires

Les examens, bien que limités par le temps, nous ont permis d'identifier avec certitude la nature des matériaux et la composition des alliages utilisés pour l'ornementation de la crosse.



L'observation sous la loupe binoculaire des différentes appliques et l'examen par radiographie stéréoscopique de l'implantation des clous nous ont conduit à émettre quelques hypothèses de travail sur la «chronologie» de l'application des ornements et sur les appartenances. Nos hypothèses sont par nature provisoires et invitent d'autres chercheurs au dialogue.

Nous pensons que la crosse a été décorée par étapes :

Dans une première phase, elle a dû recevoir l'ornementation supérieure en or du crosseron (partie incrustée). Cette pièce épouse bien la forme de la courbure. Sa fixation à l'aide de clous qui ont été par la suite cachés sous les paillons d'or gaufré montre que cette partie n'a jamais été enlevée du bois.

A une époque plus tardive, la partie émaillée de l'ornementation a dû être appliquée. Nous pensons que cette partie n'était à l'origine pas prévue pour décorer la crosse. A la frontière actuelle entre elle et la partie incrustée, le décor se rétrécit sans aucune raison apparente. La composition des alliages en or et la technique de fabrication sont très différentes. Nous pensons qu'il s'agit d'une récupération.

L'analyse des alliages ne permet pas de déduire une date pour la fabrication des deux parties.

Les feuilles d'argent qui ornent la courbure et la hampe de la crosse nous semblent également appartenir à différentes étapes. Les fragments de feuilles d'argent sous la courbure et au bas de la hampe nous semblent nettement plus anciens que les grandes

feuilles 1-4. Sur les cassures on observe que l'argent est comme «cristallisé» indiquant son ancienneté.

Les grandes feuilles 1-4 se séparent de nouveau en deux groupes. Les feuilles 1-3 possèdent des compositions pratiquement identiques, la feuille 4 plus bas est plus riche en cuivre.

Les clous de la crosse se distinguent, en général, par leur composition et par leur forme. Les clous qui tiennent les parties des ornements qui nous semblent plus anciens, sont façonnés dans un alliage riche en argent. Ils sont donc plus tendres. Ils possèdent une pointe très fine, qui est souvent recourbée dans le bois, et une petite tête. Nous les trouvons à la base du bâton et sur le crosseron. L'autre type de clous possède une tête ronde ou en partie plate et ces clous sont enfoncés bien droit dans le bois. Leur composition est différente. Ils contiennent plus de cuivre ce qui les rend plus durs. Ces clous tiennent en place les feuilles d'argent sur la hampe et les bandes à l'intérieur du crosseron.

Finalement les bandes ou ligatures en cuivre doré représentent à notre avis la dernière phase de décoration. Nous pensons que leur application est même ultérieure à celle de l'application des feuilles d'argent sur la hampe. Ces bandes ont dû être appliquées par une main peu habile et maîtrisant mal le métier de l'orfèvre. Il s'agit plutôt d'une réparation que d'une décoration.

Genève, le 9 novembre 1995



La plupart des réalisations majeures de l'orfèvrerie mérovingienne ont été détruites. Les pièces préservées, que la Suisse conserve en nombre relativement élevé, méritent donc un intérêt tout particulier. Malgré les progrès sensibles effectués récemment, de toute évidence conséquents à un regain d'intérêt pour la période, les connaissances globales sur l'époque restent minces.

De nature religieuse comme beaucoup d'objets d'orfèvrerie du Haut Moyen Age, l'unique sujet de la présente étude est une pièce remarquable, autant par la qualité de son exécution, rehaussée par la richesse des matériaux employés, que par son importance historique.

Il s'agit d'une crosse qui passe pour avoir appartenu au saint martyr Germain de Trèves (environ 610 - 675), premier abbé de Moutier-Grandval, monastère bâti par des moines fidèles à l'esprit de l'Irlandais Colomban, fondateur de Luxeuil.

L'objet se présente comme une canne de marche de 119,5cm de long et de 2 à 2,4cm de diamètre, composée d'une branche de noisetier recourbée dans sa partie supérieure. Sur la hampe, le bois est recouvert d'une gaine en argent rythmée de bagues ornées d'entrelacs. Le crosseron se compose de plaques d'or décorées de filigranes dessinant des serpents stylisés et d'une torsade formée d'un cloisonné de grenats et d'éclats de verre figurant des têtes de rapace, ces dernières étant reliées entre elles par des triangles rappelant des insectes aux ailes repliées. Un émailage cloisonné a été substitué à une partie de cette ornementation, détruite pour des raisons inconnues. Les émaux dessinent un motif en chevron alternativement rouge et vert.

Malgré une certaine stagnation de la recherche en matière d'orfèvrerie du Haut Moyen Age, deux raisons au moins justifient une nouvelle étude sur la crosse de saint Germain. Premièrement, les travaux substantiels qui la concernent datent de près d'un demi-siècle (Haseloff 1955, Moosbrugger-Leu 1956). L'objet mérite donc d'être revu à la lumière des connaissances acquises depuis lors dans différents domaines dont l'application ne se limite pas à l'orfèvrerie.

Des disciplines aussi variées que l'histoire, l'histoire de l'art et l'archéologie, ainsi que les moyens récents - parmi lesquels les techniques d'analyse figurent en bonne place - apportent ainsi une excellente contribution à une meilleure connaissance de l'objet. Deuxièmement, la valeur à la fois artistique et historique de la crosse incite à vouloir la cerner de façon plus complète. D'une part en effet, le travail qu'elle présente est de facture remarquable, d'autre part, son importance dépasse largement les frontières régionales, puisque l'objet est, dans l'état actuel des recherches, la plus ancienne crosse connue qui soit ornée d'orfèvrerie.

Bien qu'elle soit aujourd'hui encore source de désaccords, la classification chronotypologique du vaste ensemble des crosses abbatiales et épiscopales du Moyen Age permet de situer la crosse de saint Germain parmi les très rares spécimens occidentaux préromans. Sa partie supérieure, recourbée en arc de cercle, est en effet un trait typique de ces derniers, qui sera rapidement remplacé par la volute. Outre l'analyse formelle, le panorama des crosses médiévales offre la possibilité d'une intéressante réflexion sur la fonction de l'objet, de même que sur sa symbolique, notamment exprimée par les matériaux employés.

Retracer le parcours de la crosse, du début de son histoire supposée avec saint Germain à son aboutissement au Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont, ne s'avère que partiellement possible. Si, contrairement à d'autres objets, elle ne porte pas d'inscription et qu'aucun texte du Haut Moyen Age ne la mentionne, les péripéties de la dynastie mérovingienne et des dirigeants régionaux de la fin du VII<sup>e</sup> s. permettent néanmoins de cerner le rôle historique considérable que joua son très probable propriétaire. La vie de saint Germain est connue par plusieurs sources qui exposent les relations familiales du personnage et retracent son parcours religieux, de sa rencontre avec saint Arnulf, évêque de Metz, à son passage au monastère colombanien de Luxeuil, où il sera désigné à la tête de l'abbaye fille nouvellement fondée de Moutier-Grandval (entre 630 et 640 vraisemblablement). Ces textes ne mentionnent jamais de bâton pastoral en relation avec Germain. Les sources



ayant une relation directe avec la crosse sont beaucoup plus tardives. Sa première apparition remonte à un inventaire perdu, daté de 1530, dans lequel elle figure aux côtés d'une Bible volontiers identifiée à la célèbre Bible de Moutier-Grandval, issue du scriptorium de Tours et conservée à la British Library de Londres. L'étude des documents se limite donc ici à étayer les hypothèses que l'on peut le plus raisonnablement envisager quant au parcours historique et «mythique» de la crosse après la mort de Germain. Le travail sur les sources permet en outre de préciser l'importance de la relique dans la vénération vouée au saint au cours des siècles.

Un examen approfondi de l'objet lui-même contribue grandement à mieux le connaître. Des observations macro- et microscopiques, des radiographies, ainsi qu'une méthode d'analyse physico-chimique performante sur les métaux, la spectrométrie de fluorescence X, ont donc été conduites par François Schweizer, directeur du Laboratoire de recherche du Musée d'art et d'histoire de Genève et par Martine Degli Agosti, sa collaboratrice scientifique. Ces analyses permettent de déterminer les matériaux composant la crosse, dont la nature n'était jusqu'alors que supposée. On acquiert ainsi la certitude que le bois de la crosse est un bâton de noisetier dont les appliques métalliques sont en or, en argent partiellement doré et en cuivre doré. Les examens confirment encore que le cloisonné multicolore ornant la partie supérieure du crosseron est un sertissage à froid de grenats et de verre bleu et vert. La partie supérieure du crosseron n'est donc pas constituée d'un émaillage, à l'inverse de sa partie inférieure, décorée d'émail cloisonné vert et rouge. Les observations et les radiographies ouvrent des perspectives sur les techniques du façonnage et les procédés de fixation. Elles autorisent également l'établissement d'une chronologie relative des différentes parties de l'ornementation de la crosse (ajouts et remaniements). Cette étape de la recherche a également contribué à estimer la qualité du travail et des matériaux, ainsi qu'à évaluer l'état de conservation de l'objet.

Une tentative de datation entre tout naturellement dans le cadre d'examens scientifiques. Seule possible, une datation sur le bois bien conservé, par carbone 14, fut entreprise par le Laboratoire de recherche pour l'archéologie et l'histoire de l'art de l'Université d'Oxford. Une prise en compte des dates les plus larges situe la coupe du bois à 95% de chances entre 608 et 776, avec une probabilité d'environ 67% entre 637 et 759, la date médiane pouvant être placée vers 665.

Le résultat obtenu, bien qu'il ne puisse attester la contemporanéité de l'ornementation de la crosse, confirme les hypothèses historiques et artistiques formulées.

La possibilité d'une exécution partiellement contemporaine du façonnage du bois et de la décoration de la crosse est néanmoins confortée par les examens stylistiques et techniques. Cet angle d'approche du problème, incluant l'étude iconographique, ainsi que les caractéristiques des technologies de fabrication, et, dans une moindre mesure, la provenance des matériaux employés, constitue le domaine de l'histoire de l'art certainement le mieux documenté et donc le plus apte à servir à une connaissance précise de la crosse de saint Germain. Les parallèles effectués avec différentes pièces d'orfèvrerie du Haut Moyen Âge, de même qu'avec des objets d'autre nature, révélés par les fouilles archéologiques ou conservés dans les trésors d'église, permettent même de réduire la marge chronologique et de situer la fabrication de l'ornementation dans la seconde moitié, voire dans le dernier tiers, du VII<sup>e</sup> s. Ces comparaisons autorisent également à localiser avec beaucoup de vraisemblance la création de l'objet dans une aire de production qui correspond approximativement au sud-ouest de l'Allemagne. Cette conclusion est basée entre autres sur la parenté, entrevue depuis longtemps, mais toujours valable, de la crosse de saint Germain avec le coffret de Teudéric (milieu du VII<sup>e</sup> s.), conservé dans le trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. On peut ainsi définitivement exclure l'hypothèse de la fabrication régionale. La thèse d'un lien avec l'entourage immédiat de saint Eloi, périodiquement remise au goût du jour, paraît également devoir être écartée.

Les émaux de la crosse de saint Germain constituent une problématique particulière, puisqu'il est possible de démontrer qu'ils ne sont pas d'origine. Intégrés à l'ornementation à l'occasion d'un événement dont l'époque reste inconnue, ils proviennent probablement d'un, voire de deux, coffrets-reliquaires protomédiévaux disparus, dont l'exécution, pour des raisons à la fois techniques et stylistiques, ne remonte pas au-delà du VIII<sup>e</sup> s.

Les conclusions provisoires restant relativement nombreuses, il est permis d'espérer que de nouvelles données viennent élargir le degré de connaissance de cet objet fascinant qu'est la crosse de saint Germain, à la fois trésor artistique et témoin privilégié de l'histoire jurassienne.



Die meisten Prunkstücke der merowingischen Goldschmiedekunst sind heute zerstört. Erhaltene Zeugnisse, deren Zahl in der Schweiz relativ gross ist, verdienen deshalb eine ganz besondere Aufmerksamkeit. Obwohl in jüngster Zeit spürbare Fortschritte, infolge eines wiedererwachten Interesses für diese Zeitstufe, erzielt wurden, bleiben die allgemeinen Kenntnisse über diese Epoche sehr dürftig.

Der einzige Gegenstand der vorliegenden Studie, mit religiöser Funktion wie die meisten frühmittelalterlichen Goldschmiedestücke, ist ein bemerkenswertes Objekt, was die Qualität seiner Herstellung, unterstrichen durch den Reichtum der verwendeten Materialien, sowie seine historische Bedeutung betreffen.

Es handelt sich um einen Krummstab, welcher dem Märtyrer Sankt Germanus von Trier (ungefähr 610 - 675) gehört haben soll. Germanus war der erste Abt des Klosters Moutier-Grandval, errichtet durch Mönche im Gefolge des Irländers Columban, Gründer des Klosters Luxeuil.

Der Stab hat die Form eines Spazierstockes, mit einer Länge von 119,5cm und einem Durchmesser von 2 bis 2,4cm. Er besteht aus einem Haselzweig, welcher an seinem oberen Ende gekrümmt ist. Der Schaft ist mit einem Silbermantel, rhythmisch gegliedert durch flechtwerkverzierte Ringe, überzogen. Die Krücke umhüllen filigranverzierte Goldplatten, mit stilisierten Schlangenmotiven, sowie eine Verwindung von Zellenwerk mit Granaten und Glassplittern, welche Raubvögelköpfe darstellen; letztere sind untereinander durch Dreiecke, die Insekten mit gefalteten Flügeln gleichen, verbunden. Eine Zellschmelzarbeit ersetzt einen aus unbekannten Gründen zerstörten Teil dieser Verzierung. Die Emails bilden ein abwechselungsweise rotes und grünes Zickzackmuster.

Obwohl die Forschung im Bereich der Goldschmiedekunst des Frühmittelalters stagniert, rechtfertigt sich aus mindestens zwei Gründen eine neue Untersuchung zum Krummstab des Heiligen Germanus. Erstens wurden die letzten umfangreichen Arbeiten zum Thema vor fast einem halben Jahrhundert durchgeführt (Haseloff 1955, Mossbrugger-Leu 1956). Eine Wiederbegutachtung des Stabes erfolgt in

Anbetracht der neuen Erkenntnisse, welche seither in den verschiedenen Gebieten, deren Beziehung sich nicht auf die Goldschmiedekunst beschränkt, errungen wurden. Sehr unterschiedliche Disziplinen wie Geschichte, Kunstgeschichte und Archäologie, sowie moderne Hilfsmittel, worunter technische Analysen eine bedeutende Rolle spielen, tragen auf hervorragende Weise zu einem besseren Verständnis des Objektes bei. Zweitens regt der künstlerische und historische Wert des Krummstabes den Wunsch zu einem möglichst umfassenden Verständnis an. Einerseits handelt es sich um eine Arbeit von bemerkenswerter Qualität, andererseits sprengt seine Bedeutung den regionalen Rahmen, da das Objekt, beim heutigen Forschungsstand, den ältesten bekannten mit Goldschmiedekunst verzierten Krummstab darstellt.

Die zwar nicht unumstrittene chronotypologische Gliederung des reichhaltigen Ensembles der mittelalterlichen Abts- und Bischofsstäbe, erlaubt den Krummstab des Heiligen Germanus in den Kreis der sehr selten abendländischen vorromanischen Beispiele zu stellen. Ein typisches Element dafür ist das kreisbogenförmig gekrümmte obere Ende, welches bei jüngeren Beispielen sehr schnell durch eine Volute ersetzt wird. Abgesehen von der formellen Analyse, erlaubt die Übersicht der mittelalterlichen Krummstäbe einige interessante Überlegungen zur Funktion des Objektes, sowie zu seiner Symbolik, welche sich vor allem durch die verwendeten Werkstoffe ausdrückt.

Dem Faden des Geschichte des Stabes zu folgen, von seinem vermutlichen Besitzer Sankt Germanus bis zu seinem Eintreffen im Kunsthistorischen Museum des Juras in Delsberg, erweist sich als ein nur teilweise realisierbares Unterfangen. Auch wenn er keine Inschrift trägt und von keinem frühmittelalterlichen Text erwähnt wird, im Gegensatz zu anderen Objekten, kann man dennoch die bedeutende historische Rolle einkreisen die sein sehr wahrscheinlicher Besitzer gespielt hat und dies anhand der wechselhaften Ereignisse der merowingischen Dynastie und der regionalen Machthaber am Ende des 7. Jh. Der Lebenslauf des Heiligen Germanus ist aus mehreren schriftlichen Quellen bekannt. Sie legen seinen familiären Kreis und seinen religiösen Werdegang



dar : von seiner Begegnung mit Sankt Arnulf, Bischof von Metz, bis zu seinem Aufenthalt im columbanischen Kloster von Luxeuil, wo er zum Vorsteher der neugegründeten Tochterabtei Moutier-Grandval (ungefähr zwischen 630 und 640) bestimmt wird. Diese Texte erwähnen nie einen Hirtenstab in Verbindung mit Germanus. Quellen mit direktem Bezug zum Krummstab sind wesentlich jünger. Seine erste Nennung geht auf ein verlorenes Inventar aus dem Jahre 1530 zurück. Dort wird er neben einer Bibel dargestellt, welche gerne als die berühmte Bibel von Moutier-Grandval, hergestellt im scriptorium von Tours und heute aufbewahrt in der British Library von London, gedeutet wird. Die Untersuchung der Dokumente beschränkt sich deshalb darauf die wahrscheinlichsten Hypothesen zur historischen und «mythischen» Reise des Krummstabes nach dem Tod von Germanus zu untermauern. Das Quellenstudium erlaubt es unter anderem die Bedeutung der Reliquie im Zusammenhang mit der Verehrung des Heiligen im Laufe der Jahrhunderte zu präzisieren.

Eine eingehende Prüfung des Objektes trägt bedeutendes zu seiner besseren Kenntnis bei. Makro- und mikroskopische Untersuchungen, Röntgenaufnahmen, sowie eine leistungsfähige physikalische und chemische Metalanalyse (X-Fluoreszenzspektrometrie) wurden von François Schweizer, Leiter des Forschungslabors des Kunsthistorischen Museums von Genf, sowie von seiner wissenschaftlichen Mitarbeiterin Martine Degli Agosti durchgeführt. Diese Untersuchungen erlauben es die Werkstoffe des Stabes zu bestimmen, deren Natur bis jetzt nur vermutet worden ist. Man erlangt so die Gewissheit, dass das Holz des Krummstabes aus einem Haselzweig ist und dessen metallische Zierstücke aus Gold, teilweise vergoldetes Silber und vergoldetes Kupfer sind. Das mehrfarbige Zellenwerk, welches den oberen Teil des Stabes schmückt, bestätigt sich als kalt eingesetzte Granate, sowie blaues und grünes Glas. Nur der untere Teil der Krücke ist mit grüner und roter Zellenschmelzarbeit verziert. Die Beobachtungen und Röntgenaufnahmen eröffnen Perspektiven bezüglich der Fertigungstechniken und der Fixationsmethoden. Sie erlauben es auch eine Relativchronologie der verschiedenen Verzierungsbestandteile zu erstellen (Zusätze und Abänderungen). Diese Forschungsetape ermöglicht es gleichfalls die Qualität der Arbeit und der Werkstoffe, sowie den Erhaltungszustand abzuschätzen.

Ein Datierungsversuch stellt den natürlicher Bestandteil dieser wissenschaftlichen Untersuchungen dar. Eine C14-Datierung des gut erhaltenen Holzes wurde am Forschungslabor für Archäologie und Kunstgeschichte der Universität Oxford durchgeführt. Das breiteste Datenspektrum ergibt ein Fälldatum zu 95%

Wahrscheinlichkeit zwischen 608 und 776, zu 67% zwischen 637 und 759, sowie einem Mittelwert von 665. Die erhaltene Datierung kann zwar nicht die Gleichzeitigkeit mit der Verzierung des Krummstabes belegen, bestätigt aber die formulierten kunsthistorischen Hypothesen.

Die stilistischen und technischen Untersuchungen bestärken eine mögliche teilweise gleichzeitige Fertigung des Holzes und der Verzierung des Stabes. Hierbei handelt es sich sicher um den bestdokumentiertesten der kunsthistorischen Aspekte, welcher auch die ikonographische Studie, die Besonderheiten der Herstellungstechnologien, sowie, in geringerem Ausmasse, die Herkunft der verwendeten Rohstoffe beinhaltet und so am ehesten zu einer genauen Kenntnis des Sankt Germanusstabes beitragen kann. Mit verschiedenen frühmittelalterlichen Goldschmiedestücken und Objekten anderer Art, aus archäologischen Untersuchungen oder aus Kirchenschätzen, angestellte Vergleiche ermöglichen es sogar die Zeitspanne einzuengen : die Verzierungsherstellung erfolgte danach in der zweiten Hälfte, vielleicht sogar im letzten Drittel des 7. Jh. Diese Vergleiche erlauben es auch mit grosser Wahrscheinlichkeit den südwestdeutschen Raum als Herstellungsgebiet anzugeben. Diese Folgerung beruht unter anderem auf der seit langem erkannten, immer noch gültigen Verwandtschaft des Sankt Germanusstabes mit dem Schrein des Teuderich (Mitte 7. Jh.), welcher im Schatz der Abtei von Saint-Maurice d'Agaune aufbewahrt wird. Die Hypothese einer regionalen Herstellung kann jedenfalls endgültig ausgeschlossen werden. Der vermutete Zusammenhang mit der unmittelbaren Umgebung des Heiligen Eligius, welcher regelmässig wieder erwähnt wird, muss wohl ebenso beiseite gelassen werden.

Die Emails des Sankt Germanusstabes stellen ein ganz spezifisches Problem dar, da man nachweisen kann, dass sie nicht zur ursprünglichen Ausstattung des Stabes gehören. Ihre Einfügung in die Verzierung erfolgte zu einem noch unbekannten Zeitpunkt, jedoch aus technischen und stilistischen Gründen nicht vor dem 8. Jh. Sie stammen wahrscheinlich aus einem (oder zwei ?) verschwundenen, vormittelalterlichen Reliquienschrein(en).

Da die provisorischen Schlussfolgerungen relativ zahlreich sind, kann man hoffen, dass neue Fakten den Kenntnisstand zu diesem faszinierenden Objekt erweitern werden. Ist doch der Sankt Germanusstab zugleich ein künstlerisch kostbares Gut und ein vorzüglicher Zeuge der jurassischen Geschichte.

Übersetzung : Ludwig Eschenlohr



Unfortunately, the vast majority of Merovingian gold work and jewellery has not survived; preserved pieces of major quality, of which Switzerland possesses a relatively large number, deserve thus our particular attention. For the moment, our knowledge of the Merovingian period in general and its gold work in particular remains sketchy, although a reawakened interest in the Early Middle Ages has led to some progress.

The particular subject of this study is a religious article, as are most of the surviving examples of Merovingian gold work. The technical quality of the decorations, the richness of the employed materials and its historical importance combine to make this a remarkable piece indeed.

It is an abbot's staff or crozier, which is thought to have been the property of the martyr saint Germanus of Trier (ca. 610-675 A.D.), first abbot of the monastery of Moutier-Grandval, a Columbanian foundation inspired by the religious organization of its mother-house, Luxeuil.

The staff consists of a hazel stick, 119,5cm long and with a diameter varying between 2-2,4cm, curved at one extremity. Its shaft is enclosed in a sheath of silver, held in place by a series of evenly spaced silver rings which are decorated with a pattern of interlacing lines. The curved head is covered with gold sheets; stylized serpents made of filigree and cloisonné knotwork with garnet and glass insets form the main decorative elements. The cloisonné design seems to be based on the stylized representation of the heads of birds of prey, interconnected by triangles, which resemble insects with folded wings. A section of this gold ornamentation has been lost under unknown circumstances and was replaced with a piece of enamelled cloisonné; the coloured enamels are arranged in a herringbone pattern of alternatively red and green pieces.

Although recent advances in the study of early medieval jewellery have been limited, there are at least two reasons which justify a detailed reexamination of the St. Germanus crozier. 1) The last detailed studies of this object are now forty years old (Haseldoff 1955,

Moosbrugger-Leu 1956). It is thus surely worthwhile to reexamine this important artefact in the light of recent discoveries, including those made in domains not directly connected to jewellery production; such varied disciplines as history, art history and archaeology, as well as various forms of modern technological analyses are used to greatly increase the available knowledge of the object. 2) The undeniable artistic and historic value of the crozier is in itself reason enough for its reevaluation: on the one hand, the quality of the gold work is truly remarkable, while, on the other hand, the object has clearly a more than regional significance: at present it seems to be the oldest known gold-decorated crozier.

While the chrono-typological classification of medieval monastic or episcopal croziers remains controversial, the staff of St. Germanus appears to belong to a very small group of western pre-romanic croziers. The semi-circular curve of the crook is considered to be typical of this group; later specimens are more strongly coiled. A general examination of medieval croziers leads to some interesting reflections on the symbolism and function of these objects, particularly as expressed by the choice of materials from which they were produced.

It is unfortunately not possible to trace the history of this object, from its supposed owner St. Germanus, to its present place in the Musée jurassien d'art et d'histoire at Delémont, in its entirety. The crozier, unlike some other contemporary objects, lacks all inscription and is not mentioned in any early medieval text; however, the considerable historical role of its supposed proprietor can be pieced together from documented events concerning either the merovingian royal family or some regional warlords. The life of St. Germanus of Trier is quite well documented, and we know both about his family connections and about his religious career: after meeting St. Arnulf, bishop of Metz, he soon joined the Columbanian monastery of Luxeuil, from whence he was sent as abbot to the new foundation of Moutier-Grandval, probably around 630-640 A.D. There is no mention of any particular crozier in his possession. The literary sources which can be directly connected to the crozier are of a much later date, the earliest being an inventory (now lost) dating



to 1530, in which it is listed next to an illuminated bible, probably the famous Bible of Moutier-Grandval, which was produced in a scriptorium of Tours and is now on exhibition in the British Museum Library, London. The study of medieval sources can thus only be used to reconstruct the most probable historical and «mythical» path of the crozier after the death of St. Germanus. The analysis of the relevant sources clarifies also the important part this object played in the veneration of the saint during later centuries.

A detailed examination of the object itself has greatly expanded our understanding of its manufacture. Macro- and microscopic examination, x-ray analysis and fluorescent x-spectrometry (a powerful physico-chemical metallographic analysis) were carried out by François Schweizer, director of the research laboratory of the Musée d'Art et d'Histoire of Geneva, and by his assistant, Martine Degli Agosti. This thorough investigation has led to the precise definition of the components of the crozier, whose nature has until now not been clearly established: the wooden core is of hazel, the metalwork consists of gold, partly gilded silver and gilded copper. It can be shown that the cloisonné covering the upper part of the crook is an *opus inclusiorum*, consisting of cold-crimped gold foil, garnets and blue and green glass chips; only the lower part of the crook is covered with a red and green enameled cloisonné. We also learn much about the precise manufacturing processes involved, the fixation techniques used, and the relative chronology of the different elements (the identification of later additions and repositionings) can be established. Finally, this examination allows us to achieve a better understanding of the quality of the gold work and of the state of preservation of the artefact.

The scientific examination of the crozier would not have been complete without an attempt at absolute dating. In our case, a carbon-14 analysis of a sample from the preserved wooden core was the only option. The sample was analysed at the Research Laboratory of Archaeology and Art History at Oxford University. The result is a calibrated date of 608-776 A.D. with a probability of 95%, or 637-759 A.D. with a probability of 67%, the median value being 665. While this date can of course not be directly applied to the gold

work enclosing the wooden shaft, it does seem to confirm the art-historical interpretation.

A partial contemporaneity of wood and metal work seems to be suggested by the stylistic and technical analysis of the crozier. The art-historical approach used in this study includes an iconographic examination, the analysis of fabrication techniques and, to a lesser degree, the provenance of used materials. As this touches on the best known aspects of such objects it is the most apt to bring the available information on the crozier into precise focus. The parallels that can be drawn to other, dated pieces of early medieval gold work or contemporary objects, found either in church treasuries or during archaeological excavations, has allowed us to narrow somewhat the age-range given by the C-14 analysis to the second half, possibly the last third of the seventh century. The art-historical investigation has also led to the hypothesis that the decoration of the crozier was most probably created in a region corresponding roughly to South-western Germany today. This conclusion is partly based on the (already frequently observed) similarities between the crozier and the reliquary of Teuderic (dated to the middle of the seventh century), kept in the monastic treasury of St. Maurice d'Agaune, Switzerland. It has thus become clear that the crozier was not manufactured in the region surrounding Moutier-Grandval, and the perennially popular hypothesis that it was created by St. Eligius, either directly or in his workshop, seems also highly unlikely.

The enamelled part of the crozier remains a problem apart; the investigation demonstrates that this is a later addition to the gold work, after a part of the original decoration had been lost at an unknown period. The enamelled section was probably originally part of one (or two?) proto-medieval reliquaries, which - on technical and stylistic grounds - were not fabricated before the eighth century.

Many of the conclusions put forward in this work remain untested, and we may hope that future investigations, will one day expand our knowledge of this fascinating object: the crozier of St. Germanus, art treasure and witness of regional history.

Translation : Robert Fellner



Poichè la maggior parte dei capolavori di oreficeria merovingia sono stati distrutti, i pezzi preservati meritano un'attenzione particolare. Molti di questi oggetti sono conservati in Svizzera.

Malgrado i sensibili progressi effettuati recentemente grazie ad un rinnovato interesse per questo periodo, le conoscenze globali su quest'epoca restano limitate.

Come molti oggetti di oreficeria dell'Alto Medio Evo, anche quello di questo studio è di natura religiosa, notevole sia per la qualità della sua esecuzione ed il valore dei materiali utilizzati, che per la sua importanza storica.

Si tratta di un pastorale, apparentemente appartenuto al martire San Germano di Trier (610 ca - 675), primo abate del monastero di Moutier-Grandval, opera realizzata da monaci fedeli allo spirito dell'irlandese Colomban, fondatore di Luxeuil.

L'oggetto si presenta come un bastone da marcia, lungo 119,5cm e con un diametro variante da 2 a 2,4cm, con un'anima composta da un ramo di nocciolo, incurvato nella sua parte superiore. Sull'asta, il legno è ricoperto da una guaina d'argento, intervallata da anelli ornati da rabeschi.

La parte ricurva si compone di placchette d'oro decorate di filigrana rappresentanti dei serpenti stilizzati e da un tortiglione formato da un *cloisonné* di granati e di schegge di vetro raffiguranti delle teste di rapace collegate tra loro da triangoli ricordanti degli insetti con le ali ripiegate. Una parte di questo ornamento, distrutta per delle cause a noi sconosciute, è stata sostituita da una smaltatura *cloisonné* con disegni scaglionati, verdi e rossi in alternanza.

Vi sono almeno due ragioni che giustificano un nuovo studio sul pastorale di San Germano, malgrado una certa staticità nelle ricerche in materia di oreficeria dell'Alto Medio Evo.

In primo luogo, i lavori sostanziali che lo concernono datano di quasi mezzo secolo (Haseloff 1955, Moosbrugger-Leu 1956). Vale quindi la pena di rivedere l'oggetto alla luce delle nuove conoscenze acquisite in

quei differenti campi in cui l'applicazione non si limita all'oreficeria. In effetti, discipline quali la storia, la storia dell'arte e l'archeologia, nonché mezzi recenti di ricerca, fra i quali le tecniche di analisi figurano tra le più importanti, contribuiscono ad una migliore conoscenza dell'oggetto in questione.

In secondo luogo, il valore sia artistico che storico del pastorale incita a volerlo conoscere in maniera più completa.

Inoltre, da una parte il lavoro realizzato è di fattura notevole e d'altra parte la sua importanza oltrepassa largamente le frontiere regionali, essendo il più antico pastorale conosciuto ornato con metalli preziosi.

Malgrado la classificazione cronotipologica del vasto insieme di pastorali abbaziali ed episcopali del Medio Evo sia ancora oggi fonte di disaccordi, essa permette di situare il pastorale di San Germano tra i rarissimi esemplari occidentali preromanici. La sua parte superiore, a semi-cerchio, è tipica di questi ultimi e verrà rapidamente rimpiazzata dalla voluta.

Oltre ad un'analisi formale, il panorama dei pastorali medioevali offre la possibilità di un'interessante riflessione sulla funzione dell'oggetto, come pure della sua simbologia, espressa in maniera particolare dai materiali utilizzati.

Ritracciare il percorso del pastorale dall'inizio della sua storia presunta con San Germano fino al suo arrivo al Museo giurassiano d'arte e di storia di Delémont si avvera solo parzialmente possibile. Se, contrariamente ad altri oggetti, esso non ha alcuna iscrizione, nè è citato in alcun testo dell'Alto Medio Evo, le peripezie della dinastia merovingia e dei dirigenti regionali della fine del VII secolo permettono di meglio rendersi conto del ruolo storico considerevole che ebbe il suo probabile proprietario.

La vita di San Germano è conosciuta tramite diverse fonti che espongono le relazioni familiari del personaggio e tracciano il suo percorso religioso: dal suo incontro con Sant'Arnulf, vescovo di Metz, al suo passaggio al monastero colombano di Luxeuil, dove verrà designato alla testa della nuova Abbazia di



Moutier-Grandval (probabilmente tra il 630 ed il 640). Questi testi non menzionano mai un pastorale in relazione a San Germano. Le fonti che hanno una relazione diretta con il pastorale sono molto più tardive. La sua prima apparizione risale ad un inventario del 1530 andato perso, nel quale figura a fianco di una bibbia, identificata con molte probabilità con quella celebre di Moutier-Grandval, proveniente dallo scriptorium di Tours e attualmente conservata alla British Library di Londra. Lo studio dei documenti si limita dunque a suffragare le ipotesi che si possono ragionevolmente considerare quanto al percorso storico e «mitico» del pastorale dopo la morte di San Germano. Il lavoro sulle fonti permette inoltre di rendersi meglio conto dell'importanza della reliquia nella venerazione del santo nel corso dei secoli.

Un esame approfondito dell'oggetto stesso contribuisce notevolmente a conoscerlo meglio. Delle osservazioni macro- e microscopiche, delle radiografie, come pure un metodo di analisi fisico-chimica avanzata sui metalli (la spettrometria della fluorescenza X), sono stati condotti da François Schweizer, direttore del laboratorio di ricerche del museo d'arte e di storia di Ginevra e da Martine Degli Agosti, sua collaboratrice scientifica. Queste analisi permettono di determinare i materiali che compongono il pastorale e la cui natura era fino ad oggi soltanto presupposta. Si può così affermare con certezza che il legno del bastone è in nocciolo con ornamenti metallici applicati in oro, argento parzialmente dorato e rame dorato. Gli esami confermano inoltre che il *cloisonné* multicolore che orna la parte superiore del pastorale è un'incrostazione di granati e vetri blu e verdi. Non si tratta dunque di una smaltatura contrariamente alla parte inferiore del pastorale, decorata di smalto *cloisonné* verde e rosso. Le osservazioni e le radiografie aprono delle nuove prospettive sulle tecniche di lavorazione ed i procedimenti di fissaggio. Tali osservazioni permettono ugualmente di stabilire una cronologia relativa delle differenti parti dell'ornamentazione del pastorale (aggiunte e rifacimenti). Questa tappa della ricerca ha contribuito ugualmente a stimare la qualità del lavoro e dei materiali, come pure a valutare lo stato di conservazione dell'oggetto in questione.

Tentare di datare un oggetto fa parte della prassi scientifica. In questo caso l'unica possibile sul legno, ben conservato, è stata quella al carbone 14 (C14), eseguita dal laboratorio di ricerca per l'archeologia e la storia dell'arte dell'Università di Oxford. Considerando le date estreme, si può affermare al 95% che il legno è stato tagliato tra il 608 e il 776 (all'67% di possibilità si può essere più precisi affermando che il taglio è avvenuto tra il 637 ed il 759), con una data

media del 665. Malgrado il risultato ottenuto non possa certificare la contemporaneità dell'ornamentazione del pastorale, esso conferma le ipotesi formulate in seguito allo studio artistico.

Esami stilistici e tecnici confermano che l'esecuzione del bastone di legno e della decorazione sono, almeno parzialmente, contemporanei.

Questa maniera di affrontare la problematica, che include lo studio iconografico come pure le caratteristiche delle tecnologie di fabbricazione ed in minor misura la provenienza dei materiali utilizzati, costituisce sicuramente il campo della storia dell'arte meglio documentato e quindi più idoneo a fornirci una conoscenza precisa del pastorale di San Germano. I paralleli effettuati con differenti pezzi di oreficeria dell'Alto Medio Evo, come pure con oggetti di altra natura scoperti durante degli scavi archeologici o conservati nei tesori ecclesiastici, permettono di ridurre ulteriormente il margine cronologico e di situare la fabbricazione dell'ornamentazione nella seconda metà - ultimo terzo del VII secolo. Questi paragoni permettono inoltre di localizzare verosimilmente la creazione dell'oggetto in un'area di produzione che corrisponde approssimativamente al sud-ovest della Germania. Questa conclusione è basata tra l'altro sulla parentela osservata da tempo, ma sempre valida, del pastorale di San Germano con il cofanetto di Teodorico (metà del VII secolo), conservato nel tesoro dell'Abbazia di Saint-Maurice d'Againe. Si può così escludere definitivamente l'ipotesi della realizzazione regionale. Anche la tesi di un legame col seguito di Sant'Eligio, periodicamente rimessa in questione, sembra ugualmente da scartarsi.

Gli smalti del pastorale di San Germano costituiscono una problematica particolare poichè si può dimostrare che non fanno parte della decorazione originale. Integrati all'ornamentazione in occasione di un avvenimento la cui epoca ci è sconosciuta, provengono da uno o due cofanetti-reliquiari protomedioevali scomparsi, la cui esecuzione non è tecnicamente et stilisticamente anteriore all'VIII secolo.

Poichè le conclusioni provvisorie sono ancora relativamente numerose, è lecito sperare che nuove informazioni giungano ad aumentare la conoscenza di questo oggetto affascinante che è il pastorale di San Germano, tesoro artistico e testimone privilegiato della storia giurassiana.

Traduzione : PierNicola Federici



# Bibliographie

## Sources

Annales Mettenses Priores. In : *MGH Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum seperatim editi*, vol. X. Ed. B. von Simson, Hannoverae; Lipsiae.

*Apertio tumuli sancti Germani*. A.55/12. Grandisvallense Monasterium. 16 juillet 1477. AAEB.

Bobolène (moine)

Vita Sancti Germani. In : *Vitae et passiones diversorum sanctorum*. Codex Sangallensis 551. Vers 900. Stiftsbibliothek, Saint-Gall, p. 106-125.

Chrétien de Troyes

1990 *Le Conte de Graal, ou le roman de Perceval*. Ed. du manuscrit 354 de Berne et trad. critique et notes de Charles Méla. Librairie générale française, Paris, 637 p. (Le Livre de poche 4525, Lettres gothiques).

*Le Conte de Floire et Blancheflor*.

1980 *Roman pré-comtois du milieu du XII<sup>e</sup> siècle*. Ed. de Jean-Luc Leclanche. H. Champion, Paris, 148 p. (Les classiques français du Moyen Age 105).

Joannes Bollandus Fond.

Vita sancti Germani. In : *Acta Sanctorum* III. (1<sup>re</sup> édition : Antverpiae, 1658). Ed. Société des Bollandistes, Bruxelles, p. 263-269.

Congrégation de Saint-Maur

1738 Vita sancti Germani. In : *Histoire littéraire de la France* IV. Académie des inscriptions et belles-lettres; Imprimerie nationale, Paris, p. 244-245.

*Copia Sanctis Germani vitae martirys et Designatio reliquiarum*. A.55/12. Grandisvallense Monasterium. 1703. AAEB.

Faber Georgius notarius

Vita Sancti Germani. XVIII<sup>e</sup> s. (?). MJAH.

*The fourth book of the Chronicle of Fredegar*

1960 = *Fredegarii chronicarum liber quartus cum continuationibus*. Trad. de John Michael Wallace-Hadrill. Thomas Nelson and Sons, Edinburgh, 137 p.

Grégoire de Tours

1963- *Decem Libri Historiarum = Histoire des Francs*.  
1965 Vers 592. Trad. de Robert Latouche, 2 vol. Les Belles-Lettres, Paris.

Inventaire du trésor de l'abbaye de Moutier-Grandval du 24 juillet 1596. A.55/12. Grandisvallense Monasterium. AAEB.

*Letterae testimoniales [...]*. Texte en vieil allemand. A.55/12. Grandisvallense Monasterium. 26 mars 1530. AAEB.

Liber Historiae Francorum.

1888 In : *MGHSM*, vol. II.

Mabillon Jean

1669 Vita sancti Germani. In : *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti* III, Saec. II. Parisiis, p. 511-515.

Marie de France

1989 Lai du Chèvrefeuille. In : *Tristan et Iseut. Les poèmes français. La saga norroise*. Ed. et trad. de Daniel Lacroix et Philippe Walter. Librairie générale française, Paris, 665 p. (Le Livre de poche 4521, Lettres gothiques).

*Nibelungenlied = Légendes des Nibelungen*.

1965 Trad. de Robert Rézette. Nouvelles Editions Latines, Paris, 147 p.

Passiones vitaeque sanctorum aevi merovingici.

1910 Vita Germani abbatis Grandisvallensis auctore Boboleno presbytero. In : *MGHSM*, vol. V, p. 25-40.

Philostrate

1991 *Eikones = La galerie de tableaux*, trad. d'Auguste Bougot. Les Belles-Lettres, Paris, 151 p.

Renaut de Beaujeu

1929 *Le Bel Inconnu. Roman d'aventures*. Ed. de G. Perrie Williams. H. Champion, Paris, 213 p. (Les classiques français du Moyen Age 38).

Schlosser Julius

1974 *Schriftquellen zur Geschichte der karolingischen Kunst*. (1<sup>re</sup> édition : C. Graeser, Wien, 1892). Georg Olms Verlag, Hildesheim, 482 p.

Strabo Walahfrid

1902 Vitae Galli vetustissimae fragmentum. In : *MGHSM*, vol. IV, p. 292 et sv.

Théophile (moine)

1980 *Diversarum artium schedula = Essai sur divers arts en trois livres*, texte latin du XII<sup>e</sup> s., trad. de J.-J. Bourassé, commentaire d'André Blanc. Picard, Paris, 206 p.

1986 *The various arts = De diversis artibus*, éd. et trad. de C. R. Dodwell. Clarendon Press, Oxford, 178 p.

1987 *Theophilus Presbyter und die mittelalterliche Goldschmiedekunst*, éd., trad. et commentaire d'Erhard Brepohl. Hermann Böhlau, Wien; Köln; Graz, 311 p.

Trouillat Joseph

1852 *Monuments de l'histoire de l'Ancien Evêché de Bâle* I. Victor Michel, Porrentruy, 711 p.



- 1852 Vita sancti Germani. In : *Monuments de l'histoire de l'Ancien Evêché de Bâle* I. Victor Michel, Porrentruy, p. 48-55.
- Vita Sancti Eligii.  
1902 In : *MGHSM*, vol. IV, p. 634 et sv.
- Vita Sancti Germani*. A.55/12. Grandisvallense Monasterium, XVII<sup>e</sup> s. AAEB.
- Voragine de, Jacques  
1902 *Legenda aurea = La légende dorée*. Avant 1264. Trad. de Jean-Baptiste Marie Roze. 3 vol. Edouard Rouveyre, Paris.
- Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople*  
1965 Ed., introd., notes et glossaire de Paul Aebischer. Droz, Genève, 122 p. (Texte littéraire français 115).
- ## Références
- Aberg Nils  
1922 *Die Franken und Westgoten in der Völkerwanderungszeit*. Vilhelm Ekmans Universitetsfond, Uppsala; Leipzig; Paris.
- Alföldi Andreas  
1948 Die Goldkanne von St-Maurice d'Agaune. *RSAA* 10, p. 1-27.
- Amweg Gustave  
1941 *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne*, vol. II. G. Amweg, Porrentruy, 496 p., 15 pl.
- 1974 *Histoire populaire du Jura bernois*. (1<sup>re</sup> édition : 1942). Editions Jurassiennes, Porrentruy 360 p.
- L'analyse des objets archéologiques*  
1980 *et les procédés statistiques d'interprétation*. DA 42, 97 p.
- Arrhenius Birgit  
1969 Zum symbolischen Sinn des Almandin im frühen Mittelalter. *Frühmittelalterliche Studien* 3, p. 47-59.
- 1977 Zur Chronologie des Granatschmucks. In : Kossack Georg, Reichstein Joachim (réd.) *Archäologische Beiträge zur Chronologie des Völkerwanderungszeit*. Rudolf Habelt Verlag GMBH, Bonn, p. 103-105.
- 1985 *Merovingian garnet jewellery. Emergence and Social Implications*. Kunglig vitterhets historie och antikvitets akademien, Stockholm, 228 p.
- 1986 Einige christliche Paraphrasen aus dem 6. Jahrhundert. In : Roth Helmut (réd.), *Zum Problem der Deutung frühmittelalterlicher Bildinhalte*. Akten des I. Internationalen Kolloquiums in Marburg an der Lahn, 15-19. Februar 1983. Jan Thorbecke, Sigmaringen, p. 129-151.
- Auberson Laurent et Sarott Jachen  
1993 Fouilles archéologiques de Courchapoix (JU). 1<sup>re</sup> partie. Les investigations archéologiques dans l'église St-Imier. *ASJE* 96, p. 149-181.
- Bach Eugène  
1944 L'ambon de Baulmes et les ambons de St-Maurice et de Romainmôtier. In : *Mélanges d'histoire et de littérature offerts à Monsieur Charles Gilliard, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire*. F. Rouge, Lausanne, p. 114-132. (Publications de la Faculté des Lettres, Université de Lausanne 7).
- Bailly-Maître Marie-Christine  
1986 Mines et métallurgie dans les Cévennes au Moyen Age. *Dossiers Histoire et Archéologie. Archéologie et industrie* 107, p. 24-25.
- Barrière-Flavy Charles  
1901 *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle*. Privat, Toulouse; Picard, Paris, 2 tomes + 1 volume de planches.
- Barth Médard  
1947- Zur Geschichte der elsässer Pfarreien. *Archiven für*  
1948 *Elsässer Kirchengeschichte*.
- Barth Ulrich, Staehelin Andreas  
1975 Der Baselstab. *Basler Stadtbuch*, p. 147-178.
- Basilique Saint-Maurice. Histoire de Courtételle*.  
1971 Introd. d'André Rais. Comité des fouilles, Courtételle, 35 p.
- Baum Julius  
1946 Das Warnebertusreliquiar in Beromünster. *RSAA* 8, p. 203-210.
- Beigbeder Olivier  
1989 *Lexique des symboles*. Zodiaque, Saint-Léger-Vauban, 433 p. (Introduction à la nuit des temps 5).
- Berthold Marcel  
1988a *Répertoire des biens culturels de la République et Canton du Jura*. OPH, Porrentruy, 685 p.
- 1988b *Guide cantonal jurassien des arts et monuments*. OPH, Porrentruy, 256 p. (Document interne 67).
- 1989 *Arts et monuments: République et Canton du Jura*. Société d'histoire de l'art en Suisse; Office du patrimoine historique de la République et Canton du Jura, Wabern-Berne, 215 p.
- Bessire Paul-Otto  
1935 *Histoire du Jura bernois et de l'Ancien Evêché de Bâle*. Bessire P.-O., Porrentruy, 444 p.
- 1954 L'abbaye de Moutier-Grandval et les origines de la puissance temporelle et territoriale des évêques de Bâle. *ASJE* 58, p. 47-116.
- Besson Marius  
1979 *Nos origines chrétiennes*. (1<sup>re</sup> édition : Fragnières Frères, Fribourg, 1921). Editions de l'Aire, Lausanne, 139 p. (Histoire helvétique).
- Bezzaz Guy, Dike Catherine  
1988 *La canne objet d'art*. Dike C., Genève; Ed. de L'Amateur, Paris, 398 p.
- Bijoux et parures mérovingiens de la reine Arégonde, belle-fille de Clovis*. DA 32, 92 p.



- Boéchat P.-A.  
1888 Le cimetière burgonde du Cras-Chalet près de Bonfol. *ASJE* 1, 2<sup>e</sup> série, p. 110-128.
- Böhner Kurt  
1958 *Die fränkischen Altertümer des Trierer Landes*, 2 vol. Mann, Berlin. (Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit, série B, 1).
- Boillon C.  
1965 *Bibliotheca sanctorum*. Istituto Giovanni XXIII della Pontificia Università Lateranese, Roma, vol. VI.
- Bonnet Charles, Martin Max  
1982 Le modèle de plomb d'une fibule anglo-saxonne de Saint-Pierre à Genève. *AS* 5, 4, p. 210-224.
- Bonstetten de, Gustave, Quiquerez Auguste, Uhlmann Johann  
1876 *Carte archéologique du canton de Berne. Epoque romaine et anté-romaine*. H. Georg, Bâle; Genève; Lyon, 56 p.
- Bourke Cormac  
1987 Irish croziers of the eighth and ninth centuries. In : Ryan Michael (réd.), *Ireland and insular art, 500-1200 A.D.* Royal Irish Academy, Dublin, p. 166-173.
- Brandt Michael  
1993 Krümme des Abtes Erkanbald. In : Brandt Michael, Eggebrecht Arne, *Bernward von Hildesheim und das Zeitalter der Ottonen*. Catalogue d'exposition, vol. 2. Bernward Verl., Hildesheim ; P. von Zabern, Mainz, p. 494-496.
- Braunstein Philippe  
1986 Mines et métallurgie dans la France ancienne. *Dossiers Histoire et Archéologie. Archéologie et industrie* 107, p. 18-22.
- Brinckmann A.  
1922 Bau- und Kunstdenkmäler des Kreises Stadt Quedlinburg. *Bau- und Kunstdenkmäler der Provinz Sachsen* 33, p. 133 et sv.
- Buckton David  
1982 Enamelling on gold - a historical perspective. *Gold Bulletin* 15, p. 101-109.  
  
1988 Byzantine enamel and the West. *Byzantinische Forschungen* 13, p. 235-259.
- Büttner Heinrich  
1964 Studien zur Geschichte von Moutier-Grandval und St. Ursanne. *RHES* 58, p. 9-34.  
  
1991 *Geschichte des Elsass I. Politische Geschichte des Landes von der Landnahmezeit bis zum Tode Ottos III. und ausgewählte Beiträge zur Geschichte des Elsass im Früh- und Hochmittelalter*. Jan Thorbecke, Sigmaringen, 378 p.
- Byzance, l'art byzantin dans les collections publiques françaises*.  
1992 Catalogue d'exposition. Musée du Louvre, 3 novembre 1992 - 1<sup>er</sup> février 1993. Réunion des musées nationaux, Paris, 528 p.
- Cabrol Fernand, Leclercq Henri  
1914 Article Crosse. In : *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* III/2. Paris, colonnes 3144-3159.
- Cahier Charles  
1874 Crosse de Sieberg. In : *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le Moyen Age - ivoires, miniatures, émaux*. Librairie de Firmin-Didot Frères, Fils et Cie, Paris, p. 26-28.
- Cange du, Charles Du Fresne  
1937- Article Cambutta. In : *Glossarium mediae et infimae latinitatis* I. (1<sup>re</sup> édition : 1678). Librairie des Sciences et des Arts, Paris, p. 515-518.
- Chappatte Marcel  
1955 ... et cette ville s'appellera Saint-Ursanne au bord du Doubs. Editions Générales, Genève, 333 p.
- Châtelet Madeleine  
1993 La céramique du Haut Moyen Age entre les Vosges et la Forêt-Noire (Alsace et Pays de Bade) : deux traditions qui s'opposent. In : Piton Daniel (réd.), *La céramique du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans l'Europe du Nord-Ouest*. Actes du colloque d'Outreau. 10-12 avril 1992. Travaux du Groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord - Pas-de-Calais, p. 237-244. (Nord-Ouest Archéologie, hors série).
- Chèvre André  
1949 A propos des origines du pouvoir temporel des princes-évêques de Bâle. *RHES* 43, p. 161-174.
- Christ Dorothea  
1977 Eucharistiekästchen aus Chur. *Schweizerischer Beobachter* 10, 1 p.
- Christe Jean  
1977 La vieille église de Courrendlin. *Bulletin de l'ADIJ* 48, 6, p. 116-124.
- Christlein Rainer  
1991 *Die Alemannen : Archäologie eines lebendigen Volkes*. (1<sup>re</sup> édition : Stuttgart, 1978). K. Theiss, Stuttgart ; Aalen, 180 p.
- Crawford H.  
1923 A descriptive list of Irish shrines and reliquaries, part II. *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland* 53, p. 151-176.
- Cuenin Gabriel  
1950 Autour du culte de saint Germain martyr, premier abbé de Moutier-Grandval. *RHES* 44, p. 233-246.
- Daucourt Arthur  
1908 La crosse de saint Germain. *ASJE* 15, p. 129-134.  
  
1920 Trois objets d'art religieux du Jura. *ACJ*, p. 33-39.  
  
1980 *Histoire de la ville de Delémont*. (1<sup>re</sup> édition : Porrentruy, 1900). Slatkine, Genève, 738 p.
- Depeyrot Georges  
1993 *Le numéraire carolingien. Corpus des monnaies*. Errance, Dijon; Quetigny, 282 p.
- Decaens Joseph  
1971 Un nouveau cimetière du Haut Moyen Age en Normandie, Hérouvillette (Calvados). *Archéologie médiévale* 1, p. 1-126.



- Drack Walter  
1970 Ein Adeligengrab des 7. Jahrhunderts in Bülach. *HA* 1, 1, p. 18-20.
- Drack Walter (réd.)  
1979 *Das Frühmittelalter*. SSPA, 216 p. (UFAS 6).
- Duft Johannes, Schnyder Rudolf  
1984 *Die Elfenbein-Einbände der Stiftsbibliothek St. Gallen*. Beuron Verlag, Beuron, 170 p. (Kult und Kunst 7).
- Eggenberger Christoph  
1976 Die «imago hominis» im Liber Viventium von Pfäfers. *RSAA* 33, 2, p. 102-110.
- Eggenberger Christoph, Kellenberger Heinz, Ulrich-Bochsler Susi  
1988 *Twann : reformierte Pfarrkirche. Die Ergebnisse der Bauforschung von 1977/1978*. Staatlicher Lehrmittelverlag, Bern, 86 p.
- Elbern Victor Heinrich  
1961 *La placa franca de la caja de las agatas*. Communication au Congrès international pour le XII<sup>e</sup> centenaire de la fondation d'Oviedo.
- 1971 Das Engerer Bursenreliquiar und die Zierkunst des frühen Mittelalters. *Niederdeutsche Beiträge zur Kunstgeschichte* 10, p. 41-102.
- 1974 Das Engerer Bursenreliquiar und die Zierkunst des frühen Mittelalters. *Niederdeutsche Beiträge zur Kunstgeschichte* 13, p. 37-96.
- 1988 *Die Goldschmiedekunst im frühen Mittelalter*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 155 p.
- Eluère Christiane  
1987 *L'or des Celtes*. Office du Livre, Fribourg, 220 p.
- Erlande-Brandenburg Alain (réd.)  
1986 *Musée de Cluny : guide*. Réunion des Musées Nationaux, Paris, 138 p.
- Eschenlohr Ludwig, Serneels Vincent  
1991 *Les bas fourneaux mérovingiens de Boécourt, Les Boulies*. OPH; SJE, Porrentruy, 143 p. (CAJ 3).
- Fellner Robert et al.  
1995 *Le site de Courtételle, Tivola (JU, Suisse), Haut Moyen Age et Age du Fer, rapport de la campagne de fouilles 1994*. OPH-SAR, 166 p. (Archéologie et Transjurane, Document 39). Photocopié.
- Fellner Robert, Schenardi Maruska et al.  
1995 *Le Haut Moyen Age à Develier, La Pran et à Courtételle, Tivola (JU, Suisse), synthèse - premier bilan, rapport de la campagne de fouilles 1994*. OPH-SAR, 26 p. (Archéologie et Transjurane, Document 40). Photocopié.
- Fietier Roland, Locatelli René, Moysse Gérard  
1979 La frontière nord-est de la Franche-Comté durant le haut Moyen Age (aux origines du comté de Montbéliard). In : *Frontières et contacts de civilisation*. Colloque universitaire franco-suisse, Comité français des sciences historiques, Société générale suisse d'histoire, Besançon - Neuchâtel, octobre 1977. La Baconnière, Neuchâtel, p. 97-113.
- Fluck Pierre, Goergler Bruno  
1990 L'industrie de l'azur. In : Schnitzler Bernadette (réd.), *Vivre au Moyen Age. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace*. Les Musées de la Ville de Strasbourg, Strasbourg, p. 295-296.
- Folletête Eugène  
1950 Ragnachaire, moine de Luxeuil, évêque de Bâle. *RHES*, p. 290-292.
- Fontaine Jean (réd.)  
1991 *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*. Ministère de la Culture, Paris, 434 p.
- Fournier Gabriel  
1966 *Les mérovingiens*. PUF, Paris, 128 p. (Que sais-je? 1238).
- 1970 *L'Occident de la fin du V<sup>e</sup> siècle à la fin du IX<sup>e</sup> siècle*. Armand Colin, Paris, 399 p.
- Gaborit-Chopin Danièle  
1990 Note sur l'émail cloisonné de Saint-Denis. *Cahiers archéologiques* 38, p. 95-98.
- 1993 Les objets d'art du Moyen Age. *Archéologia* 296, p. 12-17.
- Gansser-Burckhardt A.  
1940 Die frühzeitliche Handwerkersiedlung am Petersberg in Basel. *RSAA* 2, p. 10-29.
- Gauthier Marie-Madeleine  
1968 *Le trésor de Conques*. Zodiaque, Saint-Léger-Vauban. (Rouergue roman).
- 1972 *Emaux du Moyen Age occidental*. Office du Livre, Fribourg, 443 p.
- Genoud Joseph  
1897 Saint Germain. In : *Les saints de la Suisse française*. Librairie de l'Université (B. Veith), Fribourg, p. 289-313.
- Gerster Alban  
1976 Römische und merowingische Funde in Develier. *HA* 7, 26, p. 30-38.
- Gerster Alban, Rais André  
1983 *Reconstitution d'un travail archéologique = Rekonstruktion einer archäologischen Arbeit. La villa gallo-romaine de Vicques / Delémont / Jura*. Editions du Faubourg, Porrentruy, 340 p.
- Girard Marèse  
1959 Kunst und Kunstgewerbe. In : *Die Schweiz im Frühmittelalter*. SSPA, p. 39-46. (Repertorium der Ur- und Frühgeschichte der Schweiz, Heft 5).
- Gonzalez Valérie  
1994 *Emaux d'al-Andalus et du Maghreb*. Edisud, Aix-en-Provence, 268 p.
- Greiff Susanne, Banerjee Arun  
1994 Zerstörungsfreie Unterscheidung von Granat und Glas in frühmittelalterlichen Granatfibeln - eine Anwendung der Infrarot-Reflexionsspektroskopie. *AKB* 24, 2, p. 197-205.



- Greimas Algirdas Julien  
1987 *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*. Larousse, Paris, 675 p. (Les dictionnaires de la langue française).
- Grew Francis, de Neergaard Margrethe  
1988 *Medieval finds from excavations in London : 2. Shoes and pattens*. Her Majesty's Stationary Office, Museum of London, London.
- Guenebault Louis Jean  
1856- Recherches historiques sur les crosses, à propos  
1857 d'une crosse en ivoire sculptée vers le XII<sup>e</sup> siècle. *Revue archéologique* II, p. 704-709.
- Guillebon de, Claude  
1966 L'orfèvrerie en France avant l'An Mil. *Archéologia* 13, p. 63-68.
- Gutscher Daniel  
1989a La Blanche Eglise de La Neuveville : résultats des fouilles. *Intervalles* 25, p. 59-69.  
  
1989b L'île de Saint-Pierre et son prieuré clunisien. *Intervalles* 25, p. 41-57.
- Guyer Samuel  
1907 *Die christlichen Denkmäler des ersten Jahrtausends in der Schweiz*. Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung Theodor Weicher, Leipzig. (Studien über christliche Denkmäler 4).
- L'habitat rural du Haut Moyen Age*  
1995 Actes des XIV<sup>e</sup> Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris, 4-8 février 1993. Association française d'archéologie mérovingienne, Musée des Antiquités de la Seine-Maritime, Rouen, 237 p.
- Haldimann Marc-André  
1994 Le Haut Moyen Age : une continuité méconnue? In: *Keramik zwischen den Epochen. Funktion, Formenwandel, Technik*. Actes du groupe de travail pour la recherche préhistorique en Suisse, du groupe pour la recherche romaine en Suisse et du groupe suisse pour l'archéologie du Moyen Age, Münchenwiler, 10 et 20 août 1994. Nike (Centre national d'information pour la conservation des biens culturels), Berne, p. 56-63.
- Hanhart Joseph (éd.)  
1979 *La Grande Bible de Moutier-Grandval*. Heuwinkel, Neuallschwil/Bâle, 129 p., 6 pl. de fac-similés.  
  
1985 *Passio Sancti Germani Martyris Grande Vallensis*. Heuwinkel, Neuallschwil/Bâle, 140 p.
- Hartmann Martin  
1981 Die Stiftergräber in der Stadtkirche St. Mauritius von Zofingen. *AS* 4, 4, p. 148-163.
- Haseloff Günther  
1955 Der Abtsstab des heiligen Germanus zu Delsberg (Delémont). *Germania* 33/5, p. 210-235.  
  
1984 Das Warnebertus-Reliquiar im Stiftsschatz von Beromünster. *HA* 15, 57/60, p. 195-218.
- 1990 *Email im frühen Mittelalter. Frühchristliche Kunst von der Spätantike bis zu den Karolingern*. Hitzeroth, Marburg, 244 p. (Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte 1; Sonderband 1).
- 1991 L'émail. In : *Les Celtes*. Catalogue d'exposition, Palazzo Grassi, Venise. Bompiani, Milan, p. 639-642.
- Heers Jacques  
1968 *Précis d'Histoire du Moyen Age*. PUF, Paris, 422 p.
- Heitz August  
1964 Vom Abtsstab zum Baselstab. In : *Grenzen und Grenzzeichen der Kantone Baselstadt und Baselland*, Kantonale Drucksachen- und Materialzentrale, Liestal, p. 79-86. (Quellen und Forschungen zur Geschichte und Landeskunde des Kantons Baselland 5).
- Henry Françoise  
1963 *L'art irlandais I. Zodiaque*, Saint-Léger-Vauban, 308 p. (La nuit des temps 18).
- Höneisen Markus et al.  
1993 *Frühgeschichte der Region Stein am Rhein. Archäologische Forschungen am Ausfluss des Untersees*. SSPA, 440 p. (Schaffhauser Archäologie I, Antiqua 26).
- Holmqvist Wilhelm  
1939 *Kunstprobleme der Merowingerzeit*. Wahlstroem och Widstrand, Stockholm, 327 p. (Kunglig vitterhets historie och antikvitets akademien, handlingar 47).  
  
1955 An Irish Crozier-Head found near Stockholm. *Ant. Journ.*
- Homburger Otto  
1954 Früh- und hochmittelalterliche Stücke im Schatz des Augustinerchorherrenstiftes von Saint-Maurice und in der Kathedrale zu Sitten. In: *Art du Haut Moyen Age dans la région alpine*. Actes du III<sup>e</sup> congrès international pour l'étude du Haut Moyen Age, 9-14 septembre 1951. Urs Graf Verlag, Olten; Lausanne, p. 339-353.
- Horisberger Beat  
1993 Zur Problematik der «römischen» Karrgeleise im schweizerischen Jura. *Archäologie des Kantons Solothurn* 8, p. 7-35.
- Hours Madeleine (éd.)  
1977 L'analyse par microfluorescence X appliquée à l'archéologie. Actes du colloque organisé au Laboratoire des Musées de France, juin 1977. *Pact* 1, 227 p.
- Janson Horst Woldemar  
1987 *Histoire de l'art. Panorama des arts plastiques des origines à nos jours*. Ars Mundi, Paris, 767 p.
- Jaton Philippe, Eggenberger Peter, Kellenberger Heinz  
1989 Saint-Imier, ancienne église Saint-Martin. *Intervalles* 25, p. 71-78.  
  
1992 St-Imier, ancienne église St-Martin. Fouilles de sauvetage 1986/87. In : *Chronique archéologique et textes*, vol. 2A. Ed. scolaires de l'Etat de Berne, Berne, p. 158-160. (Archéologie dans le Canton de Berne 2).



- Jeanbourquin Georges  
1995 *Develier et son église*. Le Pays, Porrentruy, 118 p.
- Jeannin Yves  
1966 Le pagus d'Ajoie à l'époque mérovingienne. *Bulletin et mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard* 65, p. 21-33.
- Jecker J.  
1908 Saint Germain & Saint Randoald. *ACJ*, p. 27-44.
- Joliat Henri  
1947 Epoque des invasions et peuplement du Jura bernois. *ASJE* 51, p. 89-151.
- Jura : treize siècles de civilisation chrétienne*.  
1981 Catalogue d'exposition, Musée jurassien, Delémont, 16 mai - 20 septembre 1981. Musée jurassien, Delémont et SJE, Porrentruy, 146 p.
- Kaelin Thietland  
1950 Pedum eburneum Curiense. Der elfenbeinerne Bischofsstab von Chur. *RSAA* 11, p. 170-176.
- Kidd Dafydd  
1988 Beauty and the beast. Ambiguity in early medieval cloisonné garnet jewellery. *Anzeiger des Germanischen Nationalmuseums*, p. 81-94.
- Killer Peter, Gnädinger Louise (et al.)  
1976 *L'or*. Fonds Mercator, Anvers, 287 p.
- Koby Frédéric-Edouard  
1947 Les vestiges de mégalithes dans le nord du Jura. *ASJE* 51, p. 231-290.
- Laborde de, Léon-Emmanuel-Simon-Joseph  
1853- *Notice des émaux bijoux et objets divers exposés dans*  
1857 *les Galeries du Musée du Louvre*, 2 vol. Charles de Mourgues Frères, Paris.
- Ladner Pascal  
1968 Zur Frühgeschichte Moutier-Grandvals und des Sornegaus. *Jurablätter* 30, p. 89-91.
- Langouet Loïc, Giot Pierre-Roland  
1992 *La datation du passé. La mesure du temps en archéologie*. Groupe des méthodes physiques et chimiques en archéologie, Rennes, 243 p. (Revue d'archéométrie; supplément 1992).
- Lapaire Claude  
1957 Saint-Ursanne : collégiale. *RSAA* 17, p. 54-55.  
1959 Saint-Ursanne : ancienne église paroissiale. *RSAA* 19, p. 116-118.  
1960 *Les constructions religieuses de Saint-Ursanne*. Le Jura, Porrentruy, 1960, 211 p.
- Laporte Jean-Pierre  
1988 *Le trésor des saints de Chelles*. Société archéologique et historique de Chelles, Chelles, 290 p. (Bulletin de la Société archéologique et historique de Chelles 8-9).
- Larousse : grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*,  
1982 article crosse, vol. V. (1<sup>re</sup> édition : Paris, 1866-1879). Slatkine, Genève, p. 587-588.
- Lebecq Stéphanie  
1990 *Les origines franques, V<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle*. Seuil, Paris, 317 p. (Nouvelle histoire de la France médiévale I).  
1993 Synthèse. In : Piton Daniel (réd.), *La céramique du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans l'Europe du Nord-Ouest*. Actes du colloque d'Outreau, 10-12 avril 1992, Travaux du Groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord - Pas-de-Calais, p. 408-413. (Nord-Ouest Archéologie, hors série).
- Le Goff Jacques  
1984 *La civilisation de l'Occident médiéval*. Arthaud, Paris, 510 p. (Les grandes civilisations).
- Linas de, Charles  
1864 *Orfèvrerie mérovingienne. Œuvres de saint Eloi et la verroterie cloisonnée*. Paris.  
1877- *Les origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Recherches sur*  
1887 *les divers genres d'incrustation, la joaillerie et l'art des métaux précieux*, 3 vol. E. Didron, Paris.
- Locatelli René  
1994 Présence monastique dans le Jura médiéval. In : *Colloque transfrontalier. Analyse et maîtrise des valeurs naturelles*, Besançon, septembre 1993. Université de Franche-Comté, Besançon, p. 59-64.
- Lovis Gilbert  
1973 La vieille église de Courrendlin. *ASJE* 76, p. 193-214.
- Manfredi Sophie, Passard Françoise, Urlacher Jean-Pierre  
1992 *Les derniers barbares. Au cœur du massif du Jura, la nécropole mérovingienne de la Grande Oye à Doubs*. Cêtre, Besançon, 143 p.
- Marquet de Vasselot Jean-Joseph  
1898 Le trésor de l'abbaye de Quedlinburg. *Gazette des Beaux-Arts* 2, p. 305-320.
- Marquis André-Jean  
1983 Documents concernant l'abbaye de Moutier-Grandval dans les archives secrètes du Vatican. *ASJE* 86, p. 33-43.
- Marrou Henri-Irénée  
1977 *Décadence romaine ou antiquité tardive? III-IV<sup>e</sup> s.* Seuil, Paris, 179 p. (Points. Histoire H29).
- Martin Arthur  
1856 Le bâton pastoral dans ses formes successives. *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le Moyen Age*, vol. IV, 1<sup>ère</sup> série, p. 161-256.
- Martin Max  
1975 *La Suisse du Haut Moyen Age de la fin de l'époque romaine à Charlemagne*. Editions Tobler, Berne, 119 p.  
1986 Le Haut Moyen Age. In : Osterwalder Christine, Schwarz Peter-Andrew (réd.), *Chronologie : datation archéologique en Suisse*. SSPA, p. 99-118. (Antiqua 15).
- Martin-Kilcher Stéphanie  
1980 *Die Funde aus dem römischen Gutshof von Laufen-Müschhag : ein Beitrag zur Siedlungsgeschichte des nordwestschweizerischen Jura*. Staatlicher Lehrmittelverlag Bern, Bern, 161 p.



- Martin-Kilcher Stéphanie, Quenet Jean-René  
1987 Frühmittelalterliche Keramikherstellung in Montsevelier, La Chèvre. *AS* 10, 2, p. 82-90.
- Membrez Albert  
1938 *Eglises et chapelles du Jura bernois. Précis historique et étude descriptive*. Otto Walter S.A., Olten, 368 p. (Eglises catholiques du diocèse de Bâle 4).
- Menghin Wilfried  
1983 *Gotische und langobardische Funde aus Italien*. Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg, 102 p.
- Menz-Vonder Muehll Marguerite  
1993 Die Elfenbeintafeln des Tuotilo in St. Gallen. *Nos monuments d'art et d'histoire* 3, p. 392-395.
- Meyer Werner  
1977 Glas, Glaser und Glasbläser in der mittelalterlichen Regio Basiliensis. *Regio Basiliensis. Basler Zeitschrift für Geographie zur Ur- und Frühgeschichte* 18, 1, p. 172-173.
- Meyer-Rodrigues Nicole  
1993 Tessons de céramique dite «de Tating» découverts à Saint-Denis. In : Piton Daniel (réd.), *La céramique du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans l'Europe du Nord-Ouest*. Actes du colloque d'Outreau, 10-12 avril 1992, Travaux du Groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord - Pas-de-Calais, p. 267-274 (Nord-Ouest Archéologie, hors série).
- Mitchell G. Frank  
1977 *Foreign influences and the beginnings of christian art, Treasures of early irish art, 1500 B.C. to 1500 A.D.* Catalogue d'exposition, The Metropolitan Museum of Art, New York, p. 54-60.
- Monumenta Annonis  
1975 *Köln und Siegburg. Weltbild und Kunst im hohen Mittelalter*. Catalogue d'exposition, Musée Schnütgen, Cologne, 248 p.
- Moosbrugger-Leu Rudolf  
1956 Der Abtsstab des heiligen Germanus. *Ur-Schweiz* 4, p. 54-60.  
1962 Der Abtsstab des heiligen Germanus. *Basler Volkskalender*, p. 45-49.  
1967 *Die frühmittelalterlichen Gürtelbeschlüge der Schweiz*. Birkhäuser Verlag, Basel, 215 p. (Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 14).  
1971 *Die Schweiz zur Merowingerzeit. Die archäologische Hinterlassenschaft der Romanen, Burgunder und Alamanen*, 2 Bde. Francke Verlag, Bern. (Handbuch der Schweiz zur Römer- und Merowingerzeit A + B).  
1975 Germanus, der vergessene Juraheilige. *Basler Stadtbuch*, p. 215-222.  
s.d. *Der Stab des heiligen Germanus*. Article non publié, 39 p.
- Moyse Gérard  
1984 Le Jura septentrional dans la perspective du monachisme occidental avant l'an mille. *ASJE* 87, p. 9-38.
- Müller Christian Adolf  
1953 *Das Buch vom Berner Jura*. Habegger, Derendingen, 400 p.
- Müller Wolfgang  
1986 Archäologische Zeugnisse frühen Christentums zwischen Taunus und Alpenkamm. *HA* 17, 65/66, p. 2-76.
- Niederhäuser von, H.  
1908- N° 86 : Crosse de Saint Germain conservée à l'église paroissiale de Delémont. N° 87 : Chaussures liturgiques de Saint Germain et de Saint Dizier conservées à l'église paroissiale de Delémont. In : *Berne artistique à travers les âges*, 4<sup>ème</sup> fascicule du 4<sup>ème</sup> volume. K. J. Wyss, Berne.
- Nigra C.  
1905 Article Cambutta. In : *Bausteine zur romanischen Philologie : Festgabe für Adolfo Mussafia*. Niemeyer, Halle, p. 224-226.
- Noll Rudolf  
1963 *Eugippius : das Leben des heiligen Severin*. (1<sup>re</sup> édition : Linz 1947). Akademie Verl., Berlin, 150 p. (Schriften und Quellen der Alten Welt 2).
- Nussbaumer Arnold  
1965 *Der Bericht des Priesters Bobolen über die Juraheiligen German und Randoald*. Verlag der «Nordschweiz», Laufen, 24 p. (Reihe der Birstaler Schriften).
- L'Or des Scythes (arts antiques d'Asie centrale et de Sibérie)*.  
1975 *Trésors des Musées soviétiques*. Catalogue d'exposition, Grand Palais, Paris, 8 octobre - 21 décembre 1975. Réunion des Musées nationaux, Paris, 275 p.
- Othenin-Girard Blaise  
1993 *Le site paléolithique, néolithique, de l'Age du Fer et gallo-romain du Noir-Bois à Alle (JU, Suisse). Fouilles 1992*. OPH, Porrentruy, 164 p. (Archéologie et Transjurane; Document 24). Polycopié.
- Othenin-Girard Blaise, Paupe Patrick, Fellner Robert  
1994 *Sondages complémentaires sur les secteurs 4 et 6 de la N16, fouilles 1993*. OPH, Porrentruy, 76 p. (Archéologie et Transjurane; Document 27). Polycopié.
- Painter K. S.  
1977 L'argent et l'or du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. *Archéologia* 111, p. 36-45.
- Pajot F.  
1904 A quelle localité attribuer l'atelier monétaire de l'Ajoie de l'époque mérovingienne. *Bulletin de la Société belfortaine d'Emulation* 23, p. 106-108.
- Palustre Léon  
1878 La crosse de sainte Julienne à Montreuil-sur-Mer (IX<sup>e</sup> siècle). *Bulletin monumental* 44, p. 166-168.
- Périn Patrick  
1980 *La datation des tombes mérovingiennes, historique - méthodes - applications*. Droz, Genève, 433 p.
- Moser Andres, Ehrensperger Ingrid  
1983 *Arts et monuments : Jura bernois, Bienne et les rives du lac*. Société d'histoire de l'art en Suisse, Berne, 216 p.



- Perret Maurice-Edmond  
1960 Le peuplement du pays d'Erguël. *Regio Basiliensis* 1, 2, p. 153-160.
- Pfaff C., Jörg C.  
1977 *Corpus inscriptionum medii aevi helvetiae = Die frühchristlichen Inschriften der Schweiz I. Die Inschriften des Kantons Wallis bis 1300*. Universitätsverlag, Freiburg, 192 p.
- Pfister-Burkhalter Margarete  
1967 Der Essostab von Beinwil-Mariastein. *Mariastein* 6, p. 117-124.
- Pierrehumbert Philippe  
1984 *Moutier à travers les âges*. (1<sup>re</sup> édition : 1943). Editions du Petit Jurassien S.A., Moutier, 277 p.
- Piton Daniel (réd.)  
1993 *La céramique du V<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans l'Europe du Nord-Ouest*. Actes du colloque d'Outreau, 10-12 avril 1992, Travaux du Groupe de recherches et d'études sur la céramique dans le Nord - Pas-de-Calais, 432 p. (Nord-Ouest Archéologie, hors série).
- Preiswerk-Lösel Eva-Maria  
1991 *Arts précieux, arts appliqués*. Pro Helvetia et Editions Desertina, Disentis, 291 p. (Ars Helvetica 8).
- Quast Dieter  
1994 Merowingerzeitliche Funde aus der Martinskirche in Pfullingen, Kreis Reutlingen. *Fundberichten aus Baden-Württemberg* 19, p. 591-653.
- Quiquerez Auguste  
1844 Notice historique sur quelques monuments de l'ancien Evêché de Bâle, réuni au Canton de Berne. Epoque celtique et romaine. *MAGZ* II, p. 85-100.
- 1846- Tombeaux gallo-romains découverts à Courfaivre  
1847 près de Delémont. *MAGZ* III, p. 41-44.
- 1862 *Monuments de l'Ancien Evêché de Bâle. Le Mont-Terrible, avec notice historique sur les établissements des Romains dans le Jura bernois*. Victor Michel, Porrentruy, 252 p.
- 1863 *Essai sur l'histoire des comtes de Sogren*. Staempfli, Berne, 143 p.
- 1864 *Monuments de l'Ancien Evêché de Bâle. Topographie d'une partie du Jura oriental et en particulier du Jura bernois. Epoque celtique et romaine*. Victor Michel, Porrentruy, 427 p.
- 1865 Monuments celtiques et sépultures antiques de Beurnevésain. *Bulletin de l'Institut national genevois*, p. 1-9.
- 1866 Objets d'antiquité provenant de l'abbaye de Moutiers-Grand-Val. *Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace* 4, II<sup>e</sup> série, p. 2-13.
- 1869 Pierres dites de saint Germain de Grandval. *IAS* 2, 1, p. 2-3.
- 1874 Découverte de sarcophages dans l'église primitive de Moutier-Grandval. *IAS* 7, 1, p. 499-503.
- 1877 Sépultures burgondes au Jura-bernois. *IAS* 10, p. 755.
- 1983 *Monuments de l'Ancien Evêché de Bâle. Eglises*. Heuwinkel, Neuallschwil/Bâle, 171 p. Rédigé entre 1853 et 1876.
- 1991 *Antiquités du Jura*. Heuwinkel, Carouge; Neuallschwil/Bâle, 178 p. Rédigé entre 1822 et 1878.
- Raftery Joseph  
1976 *Christian art in ancient Ireland*. (1<sup>re</sup> édition : Dublin, 1941). Hacker Art Books, New York, 184 p., 130 pl.
- Rais Aline  
1996 *Les peintures murales de la chapelle de Chalières à Moutier*, mémoire de licence. Faculté des lettres, Université de Genève, 64 p. Polycopié.
- Rais André  
1931 Introduction à l'histoire du chapitre de Moutier-Grandval. *ASJE* 36, p. 297-333.
- 1940 *Un chapitre de chanoines dans l'ancienne principauté épiscopale de Bâle : Moutier-Grandval. Histoire générale et politique des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (640 à 1498)*. Ch. Gassmann, Bienne, 184 p.
- 1950 Les vestiges barbares de Bassecourt. *Bulletin de l'ADIJ* 6, p. 101-118.
- 1953 Trésors du Jura. *ASJE* 57, p. 281-299.
- 1955 La Communance, berceau de la ville de Delémont. *ASJE* 59, p. 5-17.
- 1964 *Moutier hier, aujourd'hui, demain*. Robert, Moutier, 228 p.
- Rais Jean-Louis  
1982a Sornegaudia Vico. *Revue suisse de numismatique* 32, 127, p. 167-170.
- 1982b Il y a treize siècles à l'aube de la civilisation Delémont émettait des pièces d'or. *Jura Pluriel* 1, p. 8-11.
- 1987 Moutier, rassembleur de la terre jurassienne. *Jura Pluriel* 11, p. 27-31.
- Reinhardt Hans  
1942 Kaiser Heinrich II. und das Basler Bistum. *Basler Neujahrsblatt* 120, 32 p.
- Reinle Adolf  
1968 *Kunstgeschichte der Schweiz*, vol. 1. Von Huber, Frauenfeld, 554 p.
- Riegl Aloïs  
1964 *Spätrömische Kunstindustrie*, 2 vol. (1<sup>re</sup> édition : Wien, 1901). Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- Rohault de Fleury Charles  
1889 *La messe : études archéologiques sur ses monuments*, vol. VIII. Librairie des Imprimeries Réunies, Paris.
- Römerwege = Voies romaines : deux voies historiques  
1992 *à travers la Suisse*. Office national suisse du tourisme; Benteli, Berne, 126 p.



- Rosenberg Marc  
1918 Erster Zellenschmelz nördlich der Alpen. *Jahrbuch der königlichen preussischen Kunstsammlung* 39, p. 1-50.
- 1921 *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage. Zellenschmelz. I : Entstehung; II : Technik.* J. Baer, Frankfurt am Main, non paginé.
- 1922 *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage. Zellenschmelz. III : Die Frühdenkmäler.* J. Baer, Frankfurt am Main, non paginé.
- Roth Helmut  
1973 *Die Ornamentik der Langobarden in Italien, eine Untersuchung zur Stilentwicklung anhand der Grabfunde.* Rudolf Habelt, Bonn, 306 p. (Antiquitas, Reihe 3, 15).
- 1981 Almandinhandel und -verarbeitung im Bereich des Mittelmeeres. *Allgemeine und vergleichende Archäologie* 2, p. 309-335.
- 1986a *Kunst und Handwerk im frühen Mittelalter. Archäologische Zeugnisse von Childerich I. bis zu Karl dem Grossen.* Konrad Theiss, Stuttgart, 320 p.
- Roth Helmut (réd.)  
1986b *Zum Problem der Deutung frühmittelalterlicher Bildinhalte.* Akten des I. Internationalen Kolloquiums in Marburg an der Lahn, 15-19. Februar 1983. Jan Thorbecke, Sigmaringen, 425 p.
- Rück Peter  
1979 Pouvoir temporel et pouvoir spirituel dans la formation des frontières du Jura pendant le haut Moyen Age (du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle). In : *Frontières et contacts de civilisation.* Colloque universitaire franco-suisse, Besançon - Neuchâtel, octobre 1977. La Baconnière, Neuchâtel, p. 115-127.
- Rupin Ernest  
1977 *L'œuvre de Limoges.* (1<sup>re</sup> édition : 1890). Librairie des arts et métiers, Nogent le Roi, 614 p.
- Salin Bernhard  
1935 *Die altgermanische Tierornamentik. Typologische Studie über germanische Metallgegenstände aus dem IV. bis IX. Jahrhunderts, nebst einer Studie über irische Ornamentik.* (1<sup>ère</sup> édition : 1904). Wahlström & Widstrand, Stockholm, 388 p.
- Salin Edouard  
1949- *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures,*  
1959 *les textes et le laboratoire,* 4 vol. A. & J. Picard et Cie, Paris.
- Sangmeister Edward (réd.)  
1993 *Zeitspuren. Archäologisches aus Baden.* Kehr Verlag KG, Freiburg im Brisgau, 238 p.
- Schazmann Paul  
1945 Vase en sardonix monté sur cloisonnés en or, à l'Abbaye de St-Maurice d'Agaune. *RSAA* 7, p. 1-22.
- Schenardi Maruska et al.  
1994 *Le site du Haut Moyen Age de Develier, La Pran (JU, Suisse), rapport de la campagne de fouilles 1993.* OPH-SAR, 172 p. (Archéologie et Transjurane, Document 30). Polycopié.
- 1995 *Le site du Haut Moyen Age de Develier, La Pran (JU, Suisse), rapport de la campagne de fouilles 1994.* OPH-SAR, 150 p. (Archéologie et Transjurane, Document 38). Polycopié.
- Schieffer Th.  
1977 *Die Urkunden der Burgundischen Rudolfinger.* Theodor, Munich, 496 p. (M.G.H, Regum Burgundiae e stirpe rudolfina diplomata et acta 2A).
- Schifferdecker François  
1982 Nécropole de l'époque mérovingienne à Courfaivre. *HA* 13, 50, p. 61-70.
- 1984 Le Haut Moyen Age. In : Bandelier André et Prongué Bernard (réd.), *Nouvelle histoire du Jura.* Cercle d'études historiques de la SJE, Porrentruy, p. 44-61.
- 1987 La nécropole de Bonfol, 100 ans après sa découverte. *AS* 10, 2, p. 74-81.
- Schlaepfer Hans P., Speich Klaus  
1979 *Eglises et monastères suisses.* Ex Libris, Zurich, 344 p.
- Schmedding Brigitta  
1978 *Mittelalterliche Textilien in Kirchen und Klöstern der Schweiz.* Stämpfli, Bern, 325 p. (Schriften der Abegg-Stiftung Bern 3).
- Schnyder Rudolf  
1979 Kunst und Kunstgewerbe. In : Drack Walter (réd.), *Das Frühmittelalter.* SSPA, p. 165-184. (UFAS 6).
- Schott Clausdieter  
1979 Recht und Gesetzgebung bei den Alamannen, Burgundern und Langobarden. In : Drack Walter (réd.), *Das Frühmittelalter.* SSPA, p. 203-212. (UFAS 6).
- Schröckel Waldtraut  
1972 Die Tier- und Bandornamentik auf Inventarstücke des Gräberfeldes Bülach, Kt. Zürich. *RSAA* 29, 4, p. 219-240.
- Schwarz Peter-Andrew  
1991 *Le Mont Terri.* OPH; SJE, Porrentruy, 40 p. (Guides archéologiques de la Suisse 26).
- 1993 *Die spätlatènezeitliche und spätrömische Höhensiedlung auf dem Mont Terri (Cornol JU). Die Ergebnisse der Grabungskampagne 1987.* Habegger, Derendingen, 127 p. (Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte 13).
- Schweizer François  
1992 Methoden der Analyse von Münzen : Vom Probierstein zur Protonenaktivierung. *AS* 15, 3, p. 157-162.
- Les sciences à la recherche du passé.*  
1990 *Les mystères de l'archéologie.* Catalogue d'exposition. Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, Presses Universitaires de Lyon, Besançon, 287 p.
- Sedillot René  
1972 *Histoire de l'or.* Fayard, Paris, 406 p. (Les grandes études historiques).



- Sennhauser Hans-Rudolf  
1974 L'église primitive et le Haut Moyen-Age en Suisse. *Archéologia* 66, p. 18-33.
- 1987 Saint-Ursanne. Archäologische Untersuchung der Kirche Saint-Pierre. *AS* 10, 2, p. 91-96.
- Sérasset Nicolas  
1834 *Vies des saints qui ont illustré le Jura*. V. Michel et Cie, Porrentruy, 33 p.
- 1840-1841 *L'abeille du Jura ou recherches historiques, archéologiques et topographiques sur l'Ancien Evêché de Bâle*, 2 vol. Imprimerie de Petitpierre, Neuchâtel.
- Service archéologique du Canton de Berne  
1987 Liste des vestiges archéologiques du Jura bernois et de la région de Bienne. In : *Découvertes du passé*, Editions scolaires de l'Etat de Berne.
- 1989 Liste des vestiges archéologiques du Jura bernois et de la région de Bienne. *Intervalles* 25, p. 79-84.
- 1992 Twann, St. Petersinsel : Flächengrabungen und Bauuntersuchungen im ehemaligen Cluniazenser-Priorat 1983-1986. In : *Chronique archéologique et textes*, vol. 2A. Ed. scolaires de l'Etat de Berne, Berne, p. 165-168. (Archéologie dans le Canton de Berne 2).
- Shurmer James (réd.)  
1984 *The golden age of anglo-saxon art, 966-1066*. Catalogue d'exposition. British Museum publications, London, 216 p.
- Snijder Gert A. S.  
1933 Frühmittelalterliche Imitationen antiker Kameen. *Germania* 17, p. 118 et sv.
- Spycher Hanspeter, Zaugg Marc  
1988 *La Suisse médiévale. Des Romains aux Carolingiens : le Haut Moyen Age*. 24 Heures, Lausanne, 160 p. (L'histoire suisse en images 4).
- Stachelin Andreas, Barth Ulrich  
1975 Der Baselstab. *Basler Stadtbuch*, p. 147-178.
- Steuer Heiko  
1982 L'industrie d'art à l'époque mérovingienne. In : *Childéric - Clovis, 1500<sup>e</sup> anniversaire, 482-1982*. Catalogue d'exposition. Casterman, Tournai, p. 181-200.
- Stöckli Werner  
1978 La chapelle Saint-Barthélemy à Courrendlin. *ASJE* 81, p. 137-152.
- Stork Ingo  
1993 Zeugnisse des Christentums in Fürstengräbern von Lauchheim. *Archäologie in Deutschland* 4, p. 28-30.
- Stückelberg Ernst Alfred  
1891 Das älteste pedum der Schweiz. *IAS* 24, p. 430-432.
- 1892 Die Reliquien der heiligen Germanus, Randoaldus und Desiderius. *IAS* 25, p. 8-13.
- 1902 *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, 2 tomes en 1 vol. Société suisse des traditions populaires, Zurich, 324 + 193 p. (Publications de la Société suisse des traditions populaires 1).
- 1903 Der heilige German. In : *Die schweizerischen Heiligen des Mittelalters*. Fritz Amberger & David Bükli, Zurich, p. 54-56.
- Sudan Claude  
1658 *Basilea sacra sive episcopatus et episcoporum Basiliensium origo ac series*. Joannem Henricum Straubhaar, Porrentruy, 430 p.
- Swarzenski Hanns  
1967 *Monuments of romanesque art. The art of church treasures in North-western Europe*. (1<sup>re</sup> édition : 1954). Faber and Faber, London, 102 p.
- Taburet-Delahaye Elisabeth  
1989 *L'orfèvrerie gothique (XIII<sup>e</sup> - début XV<sup>e</sup> siècle) au Musée de Cluny*, catalogue. Réunion des Musées Nationaux, Paris, 294 p.
- Tanner Alexander  
1978 *Die römischen Kastelle. Brücken zwischen Kelten und Alemannen*. Historisch-Archäologischer Verlag, Zürich, 276 p.
- Les technologies du futur font revivre le passé.*  
1990 *DA* 153, 88 p.
- Theurillat Jean-Marie  
1982 *Le trésor de St-Maurice*. Editions de l'Abbaye, Saint-Maurice, 14 p.
- Thurre Daniel  
1992 *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune (1155-1225)*. Monographic, Sierre, 432 p.
- 1993 Le reliquaire d'Altheus, évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice. *HA* 24, 95/96, p. 126-177.
- 1994 L'aiguière de «Charles le Chauve» au trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice. *HA* 25, 100, p. 122-152.
- 1995 Emaux celtes et continentaux du premier millénaire. *Revue de l'Art* 108, p. 32-38.
- Tobler Adolphe, Lommatzsch Erhard  
1936 *Altfranzösisches Wörterbuch*. Weidmannsche Buchhandlung, Berlin.
- Torsy Jakob (éd.)  
1959 Germanus. In : *Lexikon der deutschen Heiligen, Seligen, Ehrwürdigen und Gottseligen*. Verlag J. P. Bachem, Köln, p. 189.
- Le trésor de Saint-Denis.*  
1991 *DA* 158, 92 p.
- Les trésors des églises de France.*  
1965 Catalogue d'exposition. Musée des arts décoratifs, Paris, 1965. Caisse nationale des monuments historiques, Paris, 469 p.
- Trésors d'Irlande.*  
1982 Catalogue d'exposition. Galeries du Grand Palais, Paris, 23 octobre 1982 - 17 janvier 1983. Association Française d'Action Artistique, Paris, 256 p.
- Tschumi Otto  
1929 Beiträge zur Siedlungsgeschichte des Kantons Bern. *JbBHM* 9, p. 37-38.



- 1943 Beiträge zur Siedlungsgeschichte des Aaresgebietes im Frühmittelalter. *JbBHM* 23, p. 83-103.
- 1944 Datierbare Fibeln in der Schweiz von 500-750 n. Chr., nach Gräberfelder geordnet. *JbBHM* 24, p. 88-89.
- Van Ossel Paul  
1992 *Etablissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*. CNRS, Paris, 470 p.
- Vaucherz André  
1975 *La spiritualité du Moyen Age occidental, VIII<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècle*. PUF, Paris, 176 p. (SUP. L'historien 19).
- Vautrey Louis  
1884 *Histoire des évêques de Bâle*, vol. I. Charles & Nicolas Benziger Frères, Einsiedeln, 516 p.
- Vierck Hayo  
1974 Werke des Elegius. In : Kossack Georg et Ulbert Günter (éd.), *Studien zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie. Festschriften für Joachim Werner zum 65. Geburtstag*, vol. II. C. H. Beck, München, p. 309-380. (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 1, II).
- Les Vikings : les Scandinaves et l'Europe 800-1200*.  
1992 Catalogue d'exposition. Grand Palais, Paris, 2 avril - 12 juillet 1992. Réunion des Musées nationaux, Paris, 428 p.
- Villiger Johann Baptist  
1960 Germanus. In : Buchberger Michael (éd.), *Lexikon für Theologie und Kirche*, vol. IV. Herder, Freiburg im Breisgau, p. 756.
- Les voies romaines : guide romain de voyage*  
1992 Office national suisse du tourisme; Benteli, Berne, 102 p.
- Volbach Wolfgang Fritz  
1963- Silber-, Zinn- und Holzgegenstände aus der Kirche  
1964 St. Lorenz bei Paspels. *RSAA* 23, 2, p. 75-82.
- Volbach Wolfgang Fritz, Hubert Jean, Porcher Jean  
1967 *L'Europe des invasions*. Gallimard, Paris, 389 p. (L'Univers des Formes 12).
- 1968 *L'Empire carolingien*. Gallimard, Paris, 378 p. (L'Univers des Formes 13).
- Wackernagel Hans Georg  
1957 Die Stadt Basel in der sakralen Welt des Mittelalters. In : Patronat des Regierungsrates des Kantons Basel-Stadt (éd.), *Basel. Denkschrift zur Erinnerung an die vor 2000 Jahren erfolgte Gründung der colonia Raurica, 44. v. Chr. bis 1957 n. Chr.* Urs Graf-Verlag, Olten; Basel; Lausanne, p. 55-64.
- Walzer Pierre-Olivier  
1979 *Vie des saints du Jura*. P.-O. Walzer, Réclère, 535 p.
- 1990 *Vie des saints du Jura*. L'Age d'Homme, Lausanne, 176 p. (Poche Suisse). Réédition partielle de l'ouvrage de 1979.
- Wartburg von, Walther  
1928 *Französisches etymologisches Wörterbuch*. Fritz Klopp, Bonn.
- Werner Joachim  
1950 *Das alamannische Fürstengrab von Wittislingen*. C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 94 p., (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 2).
- 1953 *Das alamannische Gräberfeld von Bülach*. Birkhäuser Verlag, Basel, 144 p. (Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 9).
- 1954 Zur ornamentgeschichtlichen Einordnung des Reliquiars von Beromünster. In : *Art du Haut Moyen Age dans la région alpine*. Actes du III<sup>e</sup> congrès international pour l'étude du Haut Moyen Age, 9-14 septembre 1951. Urs Graf Verlag, Olten; Lausanne, p. 107-110.
- Wideman Ansgar  
1986 Moutier-Grandval. In : Gilomen-Schenkel Elsanne (éd.), *Die Orden mit Benediktinerregel I : Frühe Klöster, die Benediktiner und Benediktinerinnen in der Schweiz* 1. Trad. française de Jean-Daniel Morerod. Francke Verlag, Berne, p. 283-287. (Helvetia Sacra III).
- Wielandt Friedrich  
1971 *Die Basler Münzprägung von der Merowingerzeit bis zur Verpfändung der bischöflichen Münze an die Stadt im Jahr 1373*. Schweizerische Numismatische Gesellschaft, Bern, 88 p. (Schweizerische Münzkataloge 6).
- Windler Renata  
1994 *Das Gräberfeld von Elgg und die Besiedlung der Nordostschweiz im 5.-7. Jh.* Zürcher Denkmalpflege, Zürich, 356 p. (Archäologische Monographien 13).
- Wood Ian  
1994 *The Merovingian Kingdoms 450-751*. Longman, London, 395 p.
- Zeiss Hans  
1931 Die Herkunft der Fibel von Mölsheim (Rheinhesen). *Germania* 15, p. 182-190.
- 1938 Das Goldblattkreuz von Stabio (TI) und verwandte Denkmäler. In : Pinösch Stephan (éd.), *Festschrift Eugen Tatarinoff zum 70. Geburtstag*. Buchdruckerei Vogt-Schild A.-G., Solothurn, p. 61-69.



Les photographies en couleur sont indiquées en gras.

Fig.	1. Crosse de saint Germain. Vue intégrale.	12	Fig.	32. Lettrine. Sacramentaire de Drogon.	28
Fig.	2. Crosse d'évêque, Coire.	13	Fig.	33. Carte. La Gaule à l'époque de Dagobert I <sup>er</sup> .	30
Fig.	3. Statue du roi Se'nWosret I <sup>er</sup> .	16	Fig.	34. Carte. Les fondations religieuses de la Gaule au Haut Moyen Age.	32
Fig.	4. Dessin. Le dieu Seth. Stèle gravée d'Ahhoteb.	17	Fig.	35. Carte. Les sites du Haut Moyen Age dans le Jura.	34
Fig.	5. Les deux témoins. Page enluminée d'un <i>Beatus</i> (Commentaires de l'Apocalypse).	17	Fig.	36. Plaque-boucle de Bonfol, Cras Chalet.	39
Fig.	6. Tau de la crosse de Kilkenny.	18	Fig.	37. Bague de Bassecourt, Saint-Hubert.	39
Fig.	7. Tau de la crosse de Morard, abbé de Saint-Germain-des-Prés.	18	Fig.	38. Carte. Les possessions de l'Abbaye de Moutier-Grandval aux VIII <sup>e</sup> et IX <sup>e</sup> s.	40
Fig.	8. Crosse d'Adélaïde I <sup>re</sup> , abbesse de Quedlinburg.	18	Fig.	39. Chapiteau de Delémont, La Communance.	43
Fig.	9. Crosse de sainte Austreberthe, abbesse de Montreuil.	19	Fig.	40. Ostensor de la paroisse catholique de Courrendlin.	44
Fig.	10. Crosse de Prosperous.	19	Fig.	41. Calice et patène de saint Germain.	45
Fig.	11. Crosse de Lismore.	19	Fig.	42. Sandales liturgiques de saint Germain.	45
Fig.	12. Crosse de Clonmacnoise.	19	Fig.	43. Bas de saint Germain.	46
Fig.	13. Crosse de Cuduilig et Maelfinenn, dite crosse de Kells.	20	Fig.	44. Manche de tunique et ceinture de saint Germain.	46
Fig.	14. Copie. La vie de saint Clément sur les fresques de l'église Saint-Clément, Rome.	20	Fig.	45. Bas de saint Dizier.	46
Fig.	15. Dessins d'A. Quiquerez. Sceaux et armoiries de Saint-Ursanne et du chapitre de Moutier-Grandval.	20	Fig.	46. Sandale liturgique de saint Dizier.	46
Fig.	16. Crosse de saint Servais.	21	Fig.	47. Pyxide en bois de cerf, Sankt Lorenz de Paspels.	47
Fig.	17. Chapiteau, Notre-Dame du Puy-en-Velay.	21	Fig.	48. Extrait de l' <i>Inventaire</i> [...] de Moustier Grandvaux [...]. Manuscrit.	48
Fig.	18. Saint Colomban. <i>Vies et passions de saints</i> .	21	Fig.	49. Dessin d'A. Quiquerez. La crosse de saint Germain.	49
Fig.	19. Volute de crosse limousine, Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune.	22	Fig.	50. La crosse de saint Germain dans son coffret.	50
Fig.	20. Crosse de saint Anno, archevêque de Cologne.	22	Fig.	51. La vie de saint Gall. Reliure en ivoire de l' <i>Evangelium longum</i> .	53
Fig.	21. Volute de crosse en bronze de provenance inconnue, Bâle.	23	<b>La crosse de saint Germain</b>		
Fig.	22. Volute de la crosse d'Erkanbald, abbé de Fulda.	23			
Fig.	23. Volute de la crosse de Jean de Venningen, évêque de Bâle.	24	Fig.	52. Hampe. Emplacement de la 3 <sup>e</sup> bague.	53
Fig.	24. Crosse du roi Cormac Mac Carthaigh.	24	Fig.	53. Dessin. Crosse de saint Germain. Schéma général et motifs.	54
Fig.	25. Crosse de saint Pierre, Cologne.	25	Fig.	54. Dessin. Crosseron. Schémas vue de face et profil gauche.	55
Fig.	26. Pommeau de la crosse-reliquaire du bâton de saint Pierre, Limburg.	25	Fig.	55. Hampe. Feuille d'argent n° 4 et double fil horizontal.	56
Fig.	27. Triens, Brioude.	26	Fig.	56. Hampe. Anneau n° 1.	56
Fig.	28. Bractéates frappées à l'effigie des évêques de Bâle.	26	Fig.	57. Hampe. Anneau à entrelacs n° 2.	56
Fig.	29. Saint Luc. Evangélaire de Macdurnan.	27	Fig. 58-61.	Sections de la hampe n°s 1 à 4.	57
Fig.	30. Page enluminée. <i>Conférences</i> de Jean Cassien.	27	Fig.	62. Double fil d'argent de la hampe.	57
Fig.	31. Saint Matthieu. Sacramentaire de Gellone.	28	Fig.	63. Base dénudée de la hampe.	57
			Fig.	64. Base de la hampe. Extrémité.	57
			Fig.	65. Base de la hampe. Fragments d'argent.	57
			Fig.	66. Fragments à la base de la hampe (détail).	58



Fig. 67-69. Revêtement de la hampe. Clous et trous de clou.	58	Fig. 109. Fragment de dalle, collégiale de Moutier-Grandval.	78
<b>Fig. 70.</b> Crosseron. Profils gauche et droit.	59	Fig. 110. Plaque centrale d'ambon, Abbatale de Romainmôtier.	79
Fig. 71. Intérieur de la courbure. Revêtement d'argent et bandes de cuivre.	59	Fig. 111. Plaque-boucle en argent de Bernerring.	79
<b>Fig. 72.</b> Intérieur de la courbure. Revêtement d'argent (détail).	59	Fig. 112. Plaque-boucle en bronze de Bâle-Aeschenvorstadt.	79
Fig. 73. Intérieur du crosseron. Bandes de cuivre.	60	Fig. 113. Croix en feuille d'or de Stein am Rhein.	80
<b>Fig. 74.</b> Partie incrustée. Vue d'ensemble du motif.	60	Fig. 114. Croix en feuille d'or de Stabio.	80
Fig. 75. Partie incrustée. Vue d'ensemble.	60	Fig. 115. Relief ornemental scytho-sibérien.	81
Fig. 76. Partie incrustée. Filigranes.	60	Fig. 116. Dessin. Evolution du motif de l'insecte.	82
<b>Fig. 77.</b> Alvéole vide et paillon d'or gaufré.	60	Fig. 117. Dessin. Boucle d'oreille de Grubingen.	83
<b>Fig. 78.</b> Alvéole vide, paillon et clou.	60	<b>Fig. 118.</b> Le «Coffret aux agates» d'Oviedo.	83
<b>Fig. 79.</b> Clou occupant une alvéole vide.	61	Fig. 119. Rouelle de Mühlthal an der Isar.	84
Fig. 80. Extrémité du crosseron. Vue de profil.	61	<b>Fig. 120.</b> Evangélaire de Lindau. Première reliure.	85
<b>Fig. 81.</b> Cloisonné incrusté. Grenats et verre vert (détail).	61	<b>Fig. 121.</b> Bourse-reliquaire de Dionysius (Enger).	85
<b>Fig. 82.</b> Alvéole bleue en forme de goutte.	61	Fig. 122. Bourse-reliquaire d'Altheus. Inscription.	86
<b>Fig. 83.</b> Incrustation de verre bleu (détail).	61	Fig. 123. Coffret-reliquaire de Sankt Lorenz de Paspels.	86
<b>Fig. 84.</b> Partie émaillée. Vue d'ensemble.	62	<b>Fig. 124.</b> Coffret-reliquaire de Teudéric. Face antérieure.	87
<b>Fig. 85.</b> Crosseron. Vue dorsale.	62	<b>Fig. 125.</b> Coffret-reliquaire de Warnebert.	87
<b>Fig. 86.</b> Emaux en chevrons. Vue d'ensemble.	62	Fig. 126. Dessin. Coffret de Teudéric. Face antérieure.	87
<b>Fig. 87.</b> Emaillage et cloisons internes (détail).	62	<b>Fig. 127.</b> Fibule ansée de Szilágy-Somlyó.	93
<b>Fig. 88.</b> Cloisons dentelées des plaquettes émaillées.	62	Fig. 128. Crosse de saint Germain. Partie incrustée. Rang de perles médian.	93
Fig. 89. Cloison dentelée (détail).	63	<b>Fig. 129.</b> Fibule discoïde, dite fibule Castellani.	93
<b>Fig. 90.</b> Anneau de cuivre doré.	63	Fig. 130. Dessin d'A. du Saussay. Calice de Chelles.	94
<b>Fig. 91.</b> Incrustations en mauvais état de conservation.	64	<b>Fig. 131.</b> La «couronne de fer».	94
Fig. 92. Extrémité du crosseron.	64	<b>Fig. 132.</b> Bourse-reliquaire d'Altheus. Face postérieure.	94
Fig. 93. Dessin. Schéma de reconstitution de l'extrémité du crosseron.	64	Fig. 133. Bouteille à parfums d'Herlen.	95
Fig. 94. Radiographies de la hampe et du crosseron	65	<b>Fig. 134.</b> Fibule discoïde de Dorestad.	96
Fig. 95. Détail de la partie émaillée. Etat des cloisons.	66	Fig. 135. Coffret de Teudéric. Inscription.	97
* * * * *		<b>Fig. 136.</b> Fragment de la croix de l'Abbaye de Saint-Denis.	105
<b>Fig. 96.</b> Fibule ansée de Wittislingen.	67	<b>Fig. 137.</b> Vase dit de saint Martin.	105
Fig. 97. Crosse de saint Germain. Radiographie de la base de la hampe.	71	<b>Fig. 138.</b> Calice d'Ardagh (détail).	111
Fig. 98. Fragment de crosse (?) Stavanger.	73	<b>Fig. 139.</b> Reliquaire pentagonal de l'Abbaye de Sainte-Foy de Conques.	114
Fig. 99. Crosseron de provenance inconnue, Edimbourg.	74	<b>Fig. 140.</b> Fermoir d'aumônière, Lavoye.	114
Fig. 100. Crosse de saint Blathmac.	74	<b>Fig. 141.</b> Fibule de Cividale.	115
Fig. 101. Dessins. Motifs laténiens.	75	Fig. 142. Vase de la Guierce.	116
Fig. 102. Livre de Durrow. Page enluminée.	75	Fig. 143. Volute de crosse (?), Helgö.	118
Fig. 103. Paire de fibules ansées, Kleinhüningen.	76	Fig. 144. Crosse de saint Germain. Plaquette émaillée n° 3.	121
<b>Fig. 104.</b> Fibule aquiliforme de Domagnano.	76	Fig. 145. Bouvier. Gravure du tombeau d'Oukhotep.	123
<b>Fig. 105.</b> Fibule en S de Deisslingen.	77	Fig. 146. Statue d'Asclépios.	124
<b>Fig. 106.</b> Fibule discoïde de Bülach.	77	Fig. 147. Volute de la crosse d'un abbé de Clairvaux ou d'un évêque de Langres.	125
Fig. 107. Dessin. Plaque-boucle en fer (C, horizon de Bülach), Bassecourt, Saint-Hubert.	78	Fig. 148. Saint Matthieu l'évangéliste. <i>Liber Viventium</i> .	126
Fig. 108. Dessin. Plaque-boucle en fer (C, horizon de Berne-Soleure), Bassecourt, Saint-Hubert.	78	Fig. 149. Dessin schématique. Crosse de saint Germain. Système de fixation de la partie incrustée.	153



Comme ils présentent un intérêt particulier pour l'étude, les objets (crosses, enluminures, mobilier archéologique, pièces d'orfèvrerie, sculptures, etc.) sont indiqués en gras. Les chiffres en italique se réfèrent aux numéros des illustrations.

- Aar : 98, 101, 109  
Aar, bassin de l' : 77  
**Aaron** : 125  
- **verge d'** : 124, 125  
Abbo : 104  
Acauno : voir Agaune  
Adalbert (évêque) : 38  
Adalric (duc) : 38, 41, 43, 44, 47, 113  
**Adelaïde I<sup>re</sup> (abbesse)**, **crosse d'** : 18, 25, 75; 8  
**Adelhausen (D)**, **autel portatif d'** : 94  
Adriatique : 107  
Aelfred : voir Alfred  
**Agamemnon**, **masque d'** : 98  
Agaune : voir Saint-Maurice d'  
Age des ténèbres : 12, 13  
**Aghaboe (Irl.)**, **reliquaire d'** : 26  
**Ahenny (Irl.)**, **croix d'** : 26  
**Ahhotep (Égypte)**, **stèle d'** : 17; 4  
Aisne (F) : 119  
Aix-la-Chapelle (D) : 103, 107  
Ajoie (JU) : 37, 38, 107  
Alamane : 82  
Alamans, les : 29, 31, 42, 81  
Alémanie : 36  
- duché d' : 29, 37  
Alexandrie : 103, 106  
- cour ptolémaïque d' : 105  
**Alfred**, **joyau dit d'** : 94, 120  
**Alle (JU)** :  
- **Côtes des Voies** : 34, 35; 35  
- **plaque dorsale de ceinture de** : 39  
- Noir Bois : 34, 35; 35  
Allemagne : 25, 36, 37, 78, 82, 83, 84, 86, 88, 89, 97, 98, 99, 107, 109, 110, 111, 112, 120, 131  
Alpes : 101, 120, 131  
Alsace (F) : 36, 41, 42, 88, 98, 101, 110, 112  
- comtes d' : 38  
- duc(s) d' : 38, 41, 42, 43  
- duché d' : 38  
Alsegau : voir Ajoie  
Alsegaudio vico : 107  
**Altheus (évêque)** : 86  
- **bourse-reliquaire d'** : 95; 122, 132  
Ambroise (saint) : 50  
Ampringen : voir Henri d'  
Ancien Testament : 123, 124  
**Andenne (B)**, **reliquaire d'** : 80  
**André (saint)**, **autel portatif de** : voir Trèves  
Angilbert II (archevêque) : 120  
Anglend (N) : 107  
Angles, les : 84  
Angleterre : 120  
Anglo-Saxons, les : 33  
**Annales Mettenses Priores** : 29, 31  
Annegrav (F), monastère d' : 36  
**Anno (saint)**, **crosse de** : 22, 124, 125; 20  
Ansegis (abbé) : 15, 24  
Antioche : 104  
Antiquité : 13, 16, 102, 120, 128, 131  
- tardive : 13, 25, 33, 95, 102, 103, 117  
Antrim (Irl.), comté d' : 75  
Aoste, val d' (I) : 101  
Apennins : 36  
**Apertio tumuli sancti Germani** : 48, 49  
Apocalypse : 17, 42  
Aquilée (I) : 101, 107  
Aquitaine (F) : 31, 120  
Arabes, les : 91  
Archives de l'ancien Evêché de Bâle : voir Porrentruy  
**Ardagh (Irl.)**, **calice d'** : 119; 138  
Ardèche (F) : 102  
Ardennes (F) : 103  
**Arégonde (reine)** : 68, 96, 127  
- **ceinture d'** : 95  
Aridius : 41  
Ariège, l' : 101  
Arius, hérésie d' : 33  
Arles (F) : 107  
- monastère d' : 33  
**Armagh (Irl.)** :  
- abbé d' : 26  
- **livre d'** : 26  
- monastère d' : 107  
Arménie : 103  
Armorique : 101  
Arnulf (évêque) : 42, 43, 110  
**Asclépios** : 124; 146  
- **caducée d'** : 124  
Asie Mineure : 101, 102  
**Asinio (évêque)** : 13  
- **crosse d'** : 13; 2  
Assicus (saint) : 104  
Asuel (JU), chapelle Saint-Martin du Mont Repais (La Caquerelle) : 34, 35; 35  
Athènes, Musée archéologique national : 99  
Attigny (F) : 85  
Augst (BL) :  
- Evêché d' : 33  
- Musée romain : 102  
Augusta Raurica (BL) : 33  
Austrasie : 31, 37, 38  
- maire du palais d' : 42  
**Austreberthe (abbesse)**, **crosse d'** : 18, 19, 25, 75, 76, 96; 9  
Autriche : 86, 88  
**Autun (F)** :  
- évêque d' : 38  
- **sacramentaire d'** : 27  
Auxerre (F) :  
- évêque d' : 22  
- Hilpéric d' : 41  
Avars, les : 80, 89  
Avenches (VD) : 104  
Bade, Pays de (D) : 112  
Bade-Wurtemberg (D) : 36, 83, 88, 98, 103  
Baden (AG) : 45  
Badenweiler (D) : 102  
Badry, Le : voir Moutier  
**Bâle** : 33, 37, 41, 45, 52, 121  
- **Aeschenvorstadt**, **plaque-boucle de ceinture d'** : 79; 112  
- ancien Evêché de : 41  
- Archives de l'ancien Evêché de : voir Porrentruy  
- Bernerring : 78  
- **Bernerring**, **plaque-boucle de ceinture de** : 78; 111  
- cathédrale de : 52  
- **crosse de** : 23, 52; 21  
- demi-cantons de : 51  
- diocèse de : 33, 37, 38, 41  
- Evêché de : 33, 40, 52  
- évêque(s) de : 24, 26, 38, 40, 41, 42, 45, 48, 50, 52, 130  
- **Gotterbarmweg**, **fibules ansées de** : 79  
- **Kleinhüningen**, **fibules ansées de** : 76, 79; 103  
- Musée historique : 78, 79, 82  
- **Niederbasel**, **fibules ansées de** : 79  
Bâle-Campagne, canton de : 37, 103  
Balkans : 102  
**Ballyvourney (Irl.)**, **stèle de** : 26  
Bâlois : 51  
**Banagher (Irl.)**, **pilier de** : 27  
Bangor (GB), monastère de : 36  
Barbares, les : 81, 102, 118  
*Barbarorum, Leges* : 23  
Bas Empire : 12, 30  
Bas Moyen Age : 107  
Basse-Saxe (D) : 102  
**Bassecourt (JU)** : 37, 107  
- **Saint-Hubert** : 34, 35, 37, 79, 108; 35  
- **bague de** : 39; 37  
- **plaques-boucles de ceinture** : 77, 82, 83, 88; 107, 108  
Bavarois, les : 81  
Bavière (D) : 36, 67, 84, 88, 98, 103  
- duché de : 120  
Beatus (moine) : 17, 27  
Beaurepaire (F) : 82  
Bède le Vénérable : 13  
Beinwil-Mariastein (SO) : 45  
*Bel Inconnu, Le* : 127  
Belfort (F) : 47  
Belgique : 68, 82, 105, 107  
Benoît V (pape) : 25  
Beringen (SH) : 78  
Berne-Soleure, horizon de : 77, 78  
Bernois, les : 41  
Beromünster (LU), collégiale de : 11  
Berthold II de Ferrette (évêque) : 26  
Besançon (F) : 38  
- diocèse de : 37, 38, 44  
- évêque de : 22  
Beurnévésin (JU), Douane : 34, 35; 35  
Bible : 123, 124  
Bien, le : 126  
Bilfrith : 104  
Bilichild (reine) : 38  
Birse, la : 43  
- haute vallée de : 37  
Blanche-Eglise : voir Neuveville, La  
**Blathmac (saint)**, **crosse de** : 74; 100  
Bobbio (I) : 110  
- monastère de : 15, 36, 107  
Bobolène (moine) : 36, 41, 42, 43, 44, 47, 50, 109  
**Boécourt (JU)** : 34, 35; 35  
- **trésor monétaire de** : 31  
Bollandistes : 42  
Bon Pasteur : 125  
**Bonfol (JU)**, **Cras Chalet** : 34, 35; 35  
- **plaque-boucle de ceinture de** : 39; 36  
Boniface (duc) : 41, 43  
Boniface (saint) (680-754) : 36, 124  
**Boniface (saint)** (974-1009) : 51  
- **crosse de** : 52  
Bonstetten von, Albrecht : 101  
Bourgogne (F) : 29, 31, 36, 37, 38, 42  
- premier royaume de : 37  
- second royaume de : 39  
Bourquard de Fénis (évêque) : 41



- Bregenz (A), monastère de : 36  
**Brioude (F)** : 26  
 - triens de : 27  
 Britanniques, les îles : 33, 51, 84, 101, 104, 118  
 Bruges (B) : 28  
*Bucoliques, Les* : 125  
**Bülach (ZH)** : 65  
 - église de : 82  
 - fibule de : 76, 82, 88; 106  
 - horizon de : 77, 78, 82  
 Burgondes, les : 29, 31  
 Burgundia : 29  
*Burgundionum, lex* : 104  
 Byzance : 86, 116  
 Byzantins, les : 95, 119  
 Calanda (GR) : 101  
 Candide : voir Eleuthère  
 Canossa (I) : 93  
 Canterbury (GB) : 58, 123, 124  
 Caquerelle, La : voir Asuel  
 Carbunculus : 127  
 Carloman : 39  
**Carndonagh (Irl.), stèle de** : 27  
 Carolingiens, les : 31  
 Carthage : 103  
 Cassien Jean : 27, 33  
 Castellani Alessandro : 93  
**Castellani, fibule(s)** : 94, 99, 119; 129  
 Castrum Rauracense (BL) : 33  
 Caucase : 117  
 Célestin (pape) : 27, 33  
 Celtes, les : 81, 92, 116, 117, 118, 124, 126  
 Centula : voir Saint-Riquier  
 Césaire (saint) : 33  
 Cévennes (F) : 101  
 Ceylan : 103  
 Chadoald : 41  
**Chalandry (F), fibule de** : 119  
*Chanson de Roland* : 15  
 Charente (F) : 116  
**Charlemagne** : 33, 39, 53, 85  
 - aiguière dite de : 76, 96  
 - écran dit de : 91  
**Charles le Chauve** : 23  
 - aiguière dite de : 76  
 - patène dite de : 97, 105  
 Charles Martel : 106, 110  
 Chatalric : voir Adalric  
 Chatic : voir Adalric  
**Chelles (F)** : 105  
 - Abbaye de : 94, 97  
 - calice de : 94, 97, 105, 113; 130  
 Chevenez (JU), église de : 34, 35; 35  
 Chèvre, La : voir Montsevelier  
 Childebert : 102  
**Childéric I<sup>er</sup>** : 68, 82, 95, 127  
 - abeilles de : 82; 116  
 Childéric II : 38  
 Chine : 102  
 Christ : 25, 28, 33, 36, 86, 124, 125, 126, 127  
 Christò : voir Christ  
*Chronique du pseudo-Frédégaire et de ses continuateurs* : 29, 37  
 Chute de l'homme, la : 124  
 Chypre : 102, 117  
 Cimmériens, les : 80  
**Civiale du Frioul (I)** : 115, 120  
 - fibule de : voir Gisulf  
**Clairvaux (F), crosse de l'abbé de** : 124; 147  
 Clare (Irl.), comté de : 74  
**Clément (saint)** : 20; 14  
 - crosse de : 28  
 Clément III (pape) : 25  
**Clonmacnoise (Irl.), crosse de l'abbé de** : 19, 125; 12  
 Clotaire I<sup>er</sup> : 37, 68, 106  
 Clotaire II : 31, 104, 106  
 Clotaire III : 38  
 Clovis I<sup>er</sup> : 28, 33, 68, 106  
 Clovis II : 98  
 Codex Sangallensis : 36  
**Coire (GR)** : 11, 13, 101, 126  
 - cathédrale de : 11, 33, 46, 84  
 - château épiscopal de : 13  
 - crosse de : 13, 24, 125; 2  
 - diocèse de : 33  
 - évêque de : 125  
 - Musée rhétique : 11  
**Cologne (D)** : 22, 23, 28, 31, 103  
 - archevêque de : 125  
 - cathédrale de : 114, 127  
 - concile de : 33  
 - crosse de : 24, 25; 25  
 - Dame de : 68, 89  
 - Römisch-Germanisches Museum : 114  
**Colomban (saint)** : 11, 21, 36, 40, 41, 42, 43; 18  
 - bâton de : 15, 21, 25, 130  
 Columba (saint) : 51, 106  
 Comgall (saint) : 36  
*Commentaires de l'Apocalypse* : 17, 27; 5  
 Communance, La : voir Delémont  
*Compositiones ad tingenda musica* : 102  
 Condemennes, Les : voir Courgenay  
*Conférences, Les* : 27, 30  
**Conques en Rouergue (F)** : 113, 120  
 - reliquaire(s) de : 121; 139  
 Constance (D) : 103  
 - diocèse de : 37  
 - évêque de : 53  
 - lac de : 29, 36, 85, 98, 107, 120  
 Constantin : 33, 42  
 Constantinople : 102  
*Conte de Floire et Blancheflor, Le* : 127  
*Conte du Graal, Le* : 127  
 Corbie (F), Abbaye de : 40, 107  
 Cork (Irl.), comté de : 26  
**Cormac Mac Carthaigh (roi), crosse de** : 24; 24  
 Corneille de Lichtenfels (archidiacre) : 47  
**Cornol (JU)** :  
 - Mont Terri : 34, 35; 35  
 - chapelle Saint-Gilles : 34, 35; 35  
 - trésor monétaire du : 31  
 Cornouailles (GB) : 101  
 Corofin (Irl.), église de : 74  
**Corona ferrea** : voir Monza  
 Côtes des Voies, Les : voir Alle  
 Courfaivre (JU) :  
 - Cras-Chagé : 34, 35; 35  
 - église de : 34, 35; 35  
 - Sabotiers, rue des : 34, 35; 35  
 Courgenay (JU) :  
 - Condemennes, Les : 34, 35; 35  
 - église de : 34, 35; 35  
**Courrendlin (JU)** : 34, 35, 44, 45, 47; 35  
 - chapelle Saint-Barthélemy : 34, 35, 43; 35  
 - ostensor de la paroisse catholique de : 44; 40  
 Court (BE), cluses de : 43  
 Courtemaîche (JU) : 34, 35; 35  
 Courtételle (JU) :  
 - ancienne église de : 43  
 - basilique Saint-Maurice : 34, 35, 44; 35  
 - Tivola : 12, 34, 35, 37, 108; 35  
 Coutances (F), Abbaye de : 40  
 Cras-Chagé : voir Courfaivre  
 Cras Chalet : voir Bonfol  
 Crémines (BE), Les Vaivres : 34, 35; 35  
 Crucifixion, la : 22; 47  
**Cuduilig et Maelfinenn, crosse de** : voir Kells  
 Cuthbert (évêque) : 124  
 Dagobert I<sup>er</sup> : 30, 31, 33, 37, 42, 104, 106, 110  
 Dagobert II : 38, 42, 98  
 Danemark : 82  
 Daniel (dans la fosse aux lions) : 33, 77; 36  
 Danube : 101, 117  
 - bassin du : 91  
 David (roi) : 127  
*De XII gemmis* : 127  
*Decem Libri Historiarum* : 29  
 Degli Agosti Martine : 67, 131  
 Déicole (abbé) : 41  
 Deisis : 47  
**Deisslingen (D), fibule de** : 93; 105  
**Delémont (JU)** : 41, 43, 47, 50, 51  
 - archives de la cure de : 45  
 - Communance, La : 34, 35, 43, 44, 130; 35  
 - cella Saint-Ursanne : 34, 35, 43, 44; 35  
 - chapiteau de : 43; 39  
 - église Saint-Marcel : 45, 49  
 - Musée jurassien d'art et d'histoire : 11, 42, 45, 49, 50, 66, 68, 79, 82  
 - Paroisse catholique de : 11, 33, 45, 68  
 - Salevulp : 34, 35; 35  
 - vallée de : 37, 43  
**Denis (saint), crosse de** : 28  
 Develier (JU) :  
 - église de : 34, 35; 35  
 - Maichières, Les : 34, 35; 35  
 - Pran, La : 12, 34, 35, 37, 39, 108; 35  
 Dieu : 105, 123, 125, 127  
 Dioclétien : 12  
**Dionysius** :  
 - bourse-reliquaire de : voir Enger  
 - monastère de : 85  
*Diversarum artium schedula* : 92  
**Dizier (saint)** : 46, 47, 123  
 - bas dit de : 46; 45  
 - sandale liturgique de : 46; 46  
**Domagnano (Saint-Marin)** : 112  
 - fibule de : 82, 114; 104  
 Donegal (Irl.), comté de : 27  
**Dorestad (NL)** : 120  
 - fibule de : 96, 112, 120; 134  
 Douane : voir Beurnevésin  
 Douanne (BE) :  
 - église de : 34, 35; 35  
 - île Saint-Pierre : 34, 35; 35  
**Drogon, sacramentaire de** : 27, 28; 32  
**Drumhallagh (Irl.), stèle de** : 27  
 Dublin (Irl.) :  
 - National Museum of Ireland : 26, 27  
 - Trinity College Library : 75  
 Dunstan (saint) : 123  
**Durrow (Irl.), Livre de** : 74, 75; 102  
 East Anglia (GB) : 68  
 Ebroin : 38, 42  
 Ecossais, les : 51  
 Ecosse : 50, 51, 101  
 Ecritures, les : 123, 125  
 Egbert (archevêque) : 25, 105  
 Eglise : 25, 26, 28, 33, 86, 125, 127, 129  
 - arménienne : 26  
 - copte : 26  
 - grecque : 17, 24, 26  
 - irlandaise : 24, 26, 36, 43  
 - d'Irlande : 24, 25, 26, 33, 51  
 - latine : 24, 27, 28  
 - maronite : 26  
 - nestorienne : 26  
 - orthodoxe : 26  
 - Pères de l' : 127  
 Egypte : 16, 92  
 Egyptiens, les : 117  
 Eichstätt (D), évêché d' : 51  
*Eikones* : 118  
**Eleuthère et Candide, bourse dite d'** : 95  
 Elie : 17; 5  
 Ello : 97, 98, 104  
 Eloi (saint) : 40, 84, 94, 98, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 131  
 Elsgau : voir Ajoie  
*Elucidarium* : 125  
 Emilie (I) : 93  
 Empire byzantin : 25, 119  
 Empire (romain) : 91, 103, 117, 119  
 Empire romain d'Occident : 13, 80, 86, 119  
 Empire romain d'Orient : 116, 117  
**Enger (D), bourse-reliquaire d'** : 86, 91, 96, 98, 107, 120; 121  
 Enger Nora : 69  
 Enoch : 17; 5  
 Epiphanius (évêque) : 127  
 Epoque byzantine : 117  
 Epoque carolingienne : 113  
 Epoque celtique : 101  
 Epoque hellénistique : 117  
 Epoque mérovingienne : 13, 29, 37, 68, 91, 101, 102, 103, 106, 107, 113, 126, 127  
 Epoque moderne : 120, 121, 127  
 Epoque ottonienne : 120  
 Epoque romaine : 17, 37, 43, 81, 101, 103, 106, 116, 117, 126  
 Epoque romane : 120  
 Erguël (BE) : 38  
**Erkanbald (abbé), crosse d'** : 23, 48; 22  
 Etat(s) : 25, 41  
 Eticho : voir Adalric  
 Etrurie : 92, 116  
 Etrusques, les : 16, 92  
 Euchaïre (saint) : 23  
 Eugène I<sup>er</sup> (pape) : 98  
 Europe : 28, 29, 31, 37, 41, 68, 80, 81, 82, 84, 88, 95, 96, 101, 107, 110, 112, 117, 119, 129  
 - de l'Est : 83, 101, 103  
 Eustase (saint) : 42



- Evangéliste : 126  
*Evangelium longum* : 53, 75; 51  
 Evangile : 36, 125  
 Evêché, ancien : voir Bâle  
 Evêché, Archives de l'ancien : voir Porrentruy  
 Exode : 123, 124  
 Ex-Yougoslavie : 120  
 Face divine, la : 126  
 Féris : voir Bourquard de  
 Ferdomnach : 26  
 Ferrette : voir Berthold II de  
 Fiacc (saint) : 26  
 Fiacre (saint) : 36  
**Fieschi-Morgan, staurothèque** : 94  
 Fillan (saint) : 16, 51  
 Flandres : 117  
 Focillon Henri : 33  
 Fontaine (F), monastère de : 36  
 Fontenais (Villars-sur-Fontenais, JU) : 34, 35; 35  
 Fontenelle (F), Abbaye de : 15, 40  
 Forêt-Noire (D) : 101, 102, 103  
 France : 25, 37, 77, 78, 81, 82, 102, 105, 116, 117, 127  
 - Midi de la : 36  
 Franches-Montagnes (JU) : 37  
 Francie : 39  
 Francs, les : 29, 31, 33, 37, 89, 110  
*Fredegarii chronicarum liber quartus cum continuationibus* : 29  
 Fregiécourt (JU) : 34, 35; 35  
 Fribourg-en-Brisgau (D) : 65  
 - Musée des Augustins : 94  
 Fridoald : 42  
 Fridolin (saint) : 36  
 Frise : 36  
 Fruela II : 83  
 Fulda (D) :  
 - Abbaye de : 23  
 - abbé de : 48  
 - cathédrale de : 52  
 Fulrad (abbé) : 47  
 Fursa (saint) : 36  
 Gall (saint) : 15, 25, 36, 42, 53; 51  
 Gallo-romains, les : 29, 31  
 Gallus : voir Gall  
 Gardons, les : 101  
*Gargantua* : 128  
 Garyduff (Irl.) : 107  
 Gaule : 15, 30, 31, 32, 33, 42, 81, 101, 102, 104, 117, 118, 123; 33, 34  
**Gellone, sacramentaire de** : 27, 28; 31  
 Genève : 107  
 - cathédrale Saint-Pierre : 107  
 - diocèse de : 33  
 - Musée d'art et d'histoire, Laboratoire de recherche : 67, 131  
 - Muséum d'histoire naturelle, Département de Minéralogie : 69  
 Genèse : 124  
 Georgius Faber : 42, 48  
 Germain d'Auxerre (évêque) : 22, 44  
 Germain de Besançon (évêque) : 22, 44  
 Germain de Paris (évêque) : 104  
**Germain de Trèves (saint abbé)** : 11, 39, 41-44, 45, 47, 49, 50, 51, 52, 58, 68, 70, 71, 108, 109, 110, 112, 113, 121, 123, 126, 129, 130; 40  
 - bas dits de : 45; 43  
 - calice dit de : 45; 41  
 - ceinture dite de : 45; 44  
 - manche de tunique dite de : 46; 44  
 - patène dite de : 45; 41  
 - sandales liturgiques de : 45; 42  
 Germain, les : 29, 33, 80, 81, 83, 84, 86, 95, 124, 128  
 Germanie : 39, 81  
 - Evêché de : 42  
 Germanus (sanctus) Grandisvallis : voir Germain (saint)  
 Gérone (E) : 27  
*Gesta Dagoberti I* : 104  
 Gilles, Maître de saint : 106  
 Gilton (GB) : 82  
**Gisulf, fibule de** : 119; 141  
 Gondoin (duc) : 42  
 Gontran (roi) : 36  
 Goths, les : 80, 81, 91, 95, 108, 117  
 Gozbert, abbatale de : 53  
 Graben-Neudorf (D) : 65  
 Grand-Saint-Bernard : 108  
 Grande-Bretagne : 68, 82, 83, 97  
 Grande Vallée, la (BE) : 42, 112  
 Grandfontaine (JU) : 34, 35; 35  
 Grandisvallis : 42  
 Grandval (BE) : 34, 35; 35  
 - église de : 43  
 Granges (SO) : 109  
 Grèce : 92, 102, 116, 117  
 Grecs, les : 16  
 Grégoire de Tours : 29, 92, 102  
 Grégoire le Grand (pape) : 27, 33  
 Grégoire VII (pape) : 41  
 Grisons : 33  
**Gruibingen (D), église Saint-Martin, boucle d'oreille de** : 93, 94; 117  
 Guerne Germain (custode) : 47  
**Guierce La (F), vase de** : 116; 142  
*Gundobada, lex* : 104  
 Habsbourg : voir Rodolphe de  
 Halblutzel Jean-Henri (chanoine) : 47  
 Hartmut (abbé) : 53  
 Harz (D), massif du : 102  
 Haut Moyen Age : 11, 12, 13, 29, 32, 34, 35, 36, 37 40, 42, 43, 88, 93, 95, 97, 99, 101, 102, 103, 104, 117, 118, 120, 121, 127, 129, 131  
 Haute-Alsace (F) : 45, 50  
 Haute-Bourgogne (F) : 39  
 Haute-Italie (I) : 108, 119  
 Haute-Loire (F) : 26  
 Haute-Saône (F) : 36, 40, 109  
 Hautvilliers (F), Abbaye de : 40  
**Helgö (S)** : 107, 118  
 - crosse de : 119; 143  
 Hellènes, les : 81  
 Henri d'Ampringen (prévôt) : 48  
 Henri de Neuchâtel (évêque) : 41  
 Henri II de Thoune (évêque) : 26  
 Henri III (évêque) : 48  
 Henri IV (empereur) : 41  
 Henri IV d'Isny (évêque) : 26  
 Herford (D) : 85  
**Herlen (NL), bouteille à parfums de** : 95; 133  
 Hermès : 124  
 Hérouvillette (F) : 104  
 Hesse (D) : 36  
 Hilaire (saint) : 31  
 Hildesheim (D) : 48, 102  
 Hilpéric : voir Auxerre  
 Hiltibod : 53; 51  
 Himmelspforte (AG) : 45  
*Histoire des Francs* : 29  
*Historia Naturalis* : 127  
 Hongrie : 82, 93, 97, 101, 104, 116, 120, 127  
 Hongrois, les : 41  
 Honorat (saint) : 31  
 Honorius d'Autun : 125  
 Horemberg : 42  
 Horus : 119  
 Hugo (comte) : 41  
 Huns, les : 80, 95  
 Huy (B) : 107  
 Ibérie : 102  
 Ibérique, péninsule : 101  
 Imhotep : 16  
 Imier (saint) : 39, 46, 123  
 Inde : 102, 103  
 Indien, océan : 102  
 Ingofrid (abbé) : 41  
 Innocent III (pape) : 23  
 Investitures, querelle des : 41  
**Iosa (bachall)** : 24, 123  
 Iran : 102  
 Irlandais : 24, 36, 80, 119  
 Irlande : 15, 16, 18, 27, 50, 74, 75, 101, 102, 104, 111, 118, 119, 123  
 Irmingard : 41  
 Isère (F) : 82  
 Iseut : voir Tristan  
 Isidore de Séville : 27, 128  
 Iso : voir Saint-Gall  
 Israël : 126, 127  
 Italie : 45, 81, 82, 86, 89, 95, 96, 101, 116, 119, 120  
 Itta : 42  
 Jacques Cœur : 102  
 Jean (saint), l'Evangéliste : 126  
 Jean de Vienne (évêque) : 41  
**Jean de Venningen (évêque), crosse de** : 24, 48; 23  
 Jérusalem : 46, 128  
**Jésus (bâton de)** : voir Iosa (bachall)  
 Jonas : 118  
 Juda : 127  
 Jugement Dernier, le : 125  
 Juillerat Walther (custrer) : 48  
 Jura : 11, 12, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 44, 46, 50, 51, 107, 108, 109, 110, 129, 130, 131; 35  
 - Canton du : 12  
 - chaîne du : 37  
 - pères du : 33  
 Jura souabe (D) : 107  
 Jurassien(s) : 11, 39  
 Justinien (empereur) : 12, 86, 105  
 Justinien (évêque) : 33  
 Kaiser Joseph : 44  
 Kaiseraugst (AG) : 33, 102  
 - castrum de : 79, 82  
 Karlsruhe (D), Badisches Landesmuseum : 65  
**Kells (Irl.)** :  
 - crosse de : 20; 13  
 - évangélaire de : 75  
 Kent (GB) : 82  
 Kent J. P. C. : 72  
 Kentigern (saint) : 51  
 Kildare (Irl.), comté de : 19, 27  
**Kilkenny (Irl.), crosse de** : 18; 6  
 Killian (saint) : 36  
**Kilrea (Irl.), croix de** : 27  
 Kobolt, les : 102  
 Kouklia : voir Paphos  
**Kourion (Chypre), sceptre de** : 117  
 Kosmas Indikopleutes : 103  
 Kunszentmárton (H) : 104  
 Lachat Eugène (évêque) : 50  
*Lai du Chèvrefeuille* : 128  
 Langnau (BE) : 45  
**Langres (F)** : 38  
 - crosse de l'évêque de : 124; 147  
 Laon (F), Musée archéologique : 119  
 Largentière (F) : 102  
*Larousse* : 125  
 Lascaux (F) : 16  
 Lauchheim (D) : 36  
 Laufon (BL) : 34, 35, 51; 35  
 Lausanne (VD), diocèse de : 33, 37, 38  
 Lausen-Bettenach (BL) : 37, 103  
 Lavoye (F) : 114  
 Léger (évêque) : 38  
 Leinster (Irl.), évêque de : 26  
 Leix (Irl.), comté de : 26  
 Lemnos (Grèce) : 118  
 Léon (évêque) : 104  
 Léon VIII (pape) : 26  
 Lérins (F), monastère de : 31  
 Leudmond (abbé) : 41  
*Liber Historiae Francorum* : 29, 38  
*Liber Viventium* : 126; 148  
 Lichtenfels : voir Corneille de  
**Licina Eudoxia (Augusta), médaillon de** : 116  
 Liebana (E) : 17  
 Liesberg (BL) : 34, 35; 35  
 Liestal (BL) : 103  
**Limburg (D)** : 23, 28  
 - crosse de : 24, 25, 51; 26  
 Limerick (Irl.), comté de : 111  
 Limoges (F) : 22, 104, 107, 116  
 - Saint-Martin : 104  
 Limousin : 101  
**Lindau (D)** :  
 - évangélaire de : 86, 94, 96, 99, 107, 120; 120  
 - monastère de : 85  
 Lindisfarne (GB) : 104  
 Lisht (Egypte) : 16  
**Lismore (Irl.), crosse de** : 19; 11  
 Lisnacrogghera (Irl.) : 75  
*Livre de l'histoire des Francs* : 29  
 Loi, la : 125  
 Lombardie (I) : 86, 103, 108, 111, 120  
 Lombards, les : 80, 81, 86, 89  
 Londres : 45  
 - British Library : 46  
 - British Museum : 116  
 - Research Laboratory : 72  
 - National Gallery : 106  
 - Victoria and Albert Museum : 94  
 Lothaire I<sup>er</sup> : 39, 41, 44



- Lotharingie : 39  
Louis le Germanique : 23, 39  
Luc (saint) : 26, 27, 80; 29  
Lucelle (JU) : 45  
Lucerne : 52  
Lucques (I), Bibliothèque capitulaire : 102  
Lugnez (JU) : 39  
Luitfried : 41  
Lupicin (saint) : 33  
Lussy (FR) : 78, 109  
Luxeuil (F) : 11, 43, 44, 106, 109  
- Abbaye de : 15, 36, 109  
- abbé de : 41  
- communauté de : 41, 42  
Luxovien : 109  
Lyon :  
- évêque de : 38  
- Musée des Beaux-Arts : 82  
Lyonnais : 102  
Maastricht (NL) : 28, 75  
- cathédrale de : 75  
**Macdurnan, évangeliaire de** : 26, 27, 80; 29  
**Maclou (saint), crosse de** : 28  
**Maelfinenn, crosse de Cuduilig et** : voir Kells  
Mahlberg (D) : 65  
Maichières, Les : voir Develier  
Maire (saint) : 104  
Maître de saint Gilles : voir Gilles  
Mal, le : 124, 126  
Mälar (S), lac de : 107  
Manche : 36, 110, 120  
Marc Aurèle : 12  
Marguerite (sainte) : 48  
Maria (sancta) : voir Vierge  
Marie de France : 128  
Mario (monac) : 39  
Marseille : 103  
- monastère de : 31  
**Martial (saint)** : 123  
Martin (saint) : 31, 105  
- vase dit de : 105, 106, 110; 137  
Matthieu (saint), l'Evangéliste : 28; 148  
- Evangile de : 124  
Maurice (saint) : 43, 46, 97, 98  
Mayence (D) : 107  
- diocèse de : 103  
Meath (Irl.), comté de : 20  
Meaux (F) : 36  
Mèdes, les : 16  
Méditerranée : 92, 107  
Méditerranéen, bassin : 81, 117  
Meir (Egypte) : 124  
Melle (F) : 102  
Melon (saint) : 27  
Ménandre : 103  
Mengen (D) : 103  
Mérovée : 31  
Mérovingiens, les : 81  
Mésopotamie : 16, 92, 102, 117  
Metz (F) : 28, 43, 110  
- évêque de : 42  
Meuse (F) : 114  
Meuse, la : 112  
Michel (saint) : 22, 124  
**Milan** : 50, 107  
- Edit de : 33  
- **église Saint-Ambroise** : 94  
- **paliotto de l'** : 96, 120  
Miserez (JU) : 34, 35; 35  
Modoald (évêque) : 42  
**Moïse, bâton de** : 123  
Moloc (saint) : 50  
Mongolie : 102  
Mont Repais : voir Asuel  
Mont Terri : voir Cornol  
Montagne-des-Géants (D) : 102  
Montesquiou-Fézensac de, B. : 105  
Montignez (JU) : 34, 35; 35  
**Montreuil (F)** : 19  
- **crosse de** : 19; 9  
Montsevelier (JU) : 108  
- La Chèvre : 34, 35; 35  
**Monza (I), corona ferrea de** : 120; 131  
**Morard (abbé), crosse de** : 18; 7  
Moreau Wolfgang Sigismond Aloïs : 48  
Moselle, bassin de la : 101  
Moutier (BE) : 34, 35, 44, 45, 50; 35  
- Badry, Le : 34, 35; 35  
- cluses de : 43  
- église catholique de : 50  
- Notre-Dame de la Prévôté : 50  
**Moutier-Grandval (BE)** : 11, 26, 36, 40, 41, 43, 45, 46, 47, 51, 52, 98, 108, 109, 110, 112, 130  
- abbatale Sainte-Marie et Saint-Germain : 34, 35, 49, 71; 35  
- Abbaye de : 11, 34, 35, 38, 39, 43, 45, 106, 109, 121, 129, 130; 35, 38  
- abbé(s) de : 38, 41, 110, 113  
- **Bible de** : 39, 46, 47, 110  
- chapelle Saint-Pierre de Chalières : 34, 35; 35  
- chapitre de : 20, 48, 130; 15  
- collégiale de : 20, 48, 78, 127; 15  
- église Saint-Pierre : 34, 35, 41, 43, 44, 49, 71; 35  
- **fragments de dalles de** : 78; 109  
- **Inventaire [...]** de : 48; 48  
- Prévôté de : 47  
- temple Saint-Germain : 41  
Moyen Age : 17, 66, 74, 102, 117, 127, 128, 130  
Moyen Empire : 123  
Moyen-Orient : 81  
Mühlthal an der Isar (D) : 84  
Munich, Prähistorische Staatssammlung : 96  
Munzach (BL) : 37  
**Muotathal (SZ), coffret de** : 95  
Murbach (F), Abbaye de : 36, 47  
Mycéniens, les : 92  
N16-Transjurane : 12, 130  
Namur (B) : 103  
- Musée diocésain : 80  
Napf (CH) : 101  
Napoléon : 127  
Narbonne (F), évêque de : 27  
Neuchâtel : voir Henri de  
Neustrie : 31, 37, 38  
Neuveville, La (BE) : 34, 35, 38; 35  
- Blanche-Eglise, chapelle Saint-Ursanne de  
Nugérol : 34, 35; 35  
- Rochettes, Les : 34, 35; 35  
New York :  
- American Numismatic Society : 107  
- Metropolitan Museum of Art : 94  
Newton Park (GB) : 94  
Nicolas (saint) : 22  
Nicosie (Chypre), Musée chypriote : 117  
*Niebelungenlied = Légendes des Niebelungen* : 84, 124  
Noël : 44  
Nogent-sur-Marne (F) : 107  
Noir Bois : voir Alle  
Noire, mer : 83, 95, 117, 119  
Nombres : 124, 125  
Nordalbus : 97, 98  
Nordrhein-Westfalen (D) : 85  
Normandie (F) : 15, 104  
Norvège : 73, 107  
Noyon (F) :  
- évêque de : 104  
- Saint-Loup : 104  
Nubie : 101  
Nugérol : voir Neuveville, La  
Numérien : 42, 109  
Nuremberg (D), Germanisches National Museum : 82  
Oberland bernois : 109  
Occident : 41, 76, 80, 86, 101, 116, 117, 119, 120, 121  
Occidentaux, les : 117  
Œngus (saint) : 106  
Offaly (Irl.), comté d' : 27  
Office du patrimoine historique, Section d'archéologie de l' : 12, 130  
**Old Kilcullen, croix de** : 27  
Optomard : 42, 110  
Orient : 106, 119  
Orvin (BE), église Saint-Pierre : 34, 35; 35  
Ostalbkreis (D) : 36  
Ostrogoths, les : 95  
Otton III : 18, 52  
Ouen (saint) : 104  
Oukhotep, tombeau d' : 124; 145  
Outre-Manche : 33  
**Oviedo (E)** :  
- cathédrale d' : 83  
- **coffret aux agates** : 83, 86, 96, 98, 107; 118  
Oxford (GB) :  
- Ashmolean Museum : 94  
- Laboratoire de recherche pour l'archéologie et l'histoire de l'Université d' : 68, 130  
Oyens (saint) : 33  
Pannonie : 89, 120  
Pantale (saint) : 52  
Pantocrator : 125  
Paphos (Chypre), Kouklia : 117  
Paris : 49, 92, 107, 116  
- Bibliothèque Nationale de France : 107  
- Cabinet des médailles : 68, 91, 105, 116  
- concile de : 33  
- Musée du Louvre : 97  
- Notre-Dame : 104  
Parisien, bassin : 110  
Parme (I), Museo Nazionale di Antiquità : 96  
**Pascal I<sup>er</sup> (pape)** : 45  
- **croix de** : 120  
**Paspels (GR), Sankt Lorenz** :  
- **coffret-reliquaire de** : 86; 123  
- **pyxide de** : 46; 47  
Patrick (saint) : 24, 26, 28, 33, 50, 104, 106, 123  
Pavie (I) : 107  
Pays de Galles : 50, 101  
Pays-Bas : 95, 120  
Pépin le Bref : 27  
Pépin I<sup>er</sup> de Landen : 42  
Pépin II : 120  
Péronne (F) : 36  
Perse : 16, 103, 117  
Perses, les : 95  
Persique, golfe : 102  
Péry (BE) : 34, 35; 35  
- chapelle de : 34, 35; 35  
Petrus : voir Pierre (saint)  
Pfäfers (SG) : 126  
Pharaon : 124  
Philostrate : 118  
**Pierre (saint)** : 23, 25, 41, 87, 123  
- **crosse(s) de** : 23, 24, 25, 26, 28, 51; 25, 26  
Pierre le Grand : 81  
Pierre I<sup>er</sup> Reich de Reichenstein (évêque) : 26  
Pierre-Pertuis : 38, 42  
Pippinides, les : 43  
Pirmin (saint) : 36  
Plinie l'Ancien : 103, 127  
Pô, le : 101  
Poitiers (F) : 31  
**Porrentruy (JU)** :  
- Archives de l'ancien Evêché de Bâle : 38, 42, 47, 48  
- église Saint-Germain : 22  
- Musée de l'Hôtel-Dieu : 22  
- **trésor monétaire de** : 31  
Pran, La : voir Develier  
Préhistoire : 16  
*Premières Annales de Metz* : 29  
Prince-Evêque, conseiller du : 48  
Proche-Orient : 86  
**Prosperous (Irl.), crosse de** : 19, 126; 10  
Provence (F), patricius de : 38  
Puy-en-Velay (F), Notre-Dame du : 21; 17  
Pyrénées : 101  
Pythagore : 128  
**Quedlinburg (D)** : 28  
- **crosse de** : 18; 8  
Quentovic (F) : 112  
Rabelais : 128  
Ragnachaire (évêque) : 42  
Rammelsberg (D) : 102  
Rath-Blathmac (Irl.) : 74  
Randoald (saint) : 39, 43, 44, 45, 47  
Ravenne (I) : 80, 107  
- exarchat de : 80, 108  
- Museo nazionale : 113  
Readwald (roi) : 68  
Reconvilier (BE) : 34, 35; 35  
- chapelle Saint-Léonard : 34, 35; 35  
Réforme, la : 41, 44, 47, 48  
Reichenau (A), Abbaye de : 36  
Reims (F) : 18, 28, 31  
**Remi (saint)** : 27  
- **crosse de** : 18, 28, 88  
Remiremont (F), Abbaye de : 40, 42  
Renaissance, la : 41, 107  
Résurrection, la : 124  
Reuss, la : 101  
Révolution, la : 47, 49, 97, 109  
Rhénan, bassin : 67, 96, 110, 111, 116, 120



- Rhénanie : 98, 103, 110, 111  
Rhénanie, Haute : 110  
Rhétie : 81  
Rhin : 29, 31, 33, 81, 98, 110, 112  
- bassin du : 77, 101  
- delta du : 96  
Rhône : 101  
- vallée du : 30, 33, 107  
Rihlindis : 97, 98  
River Bann Toome (Irl.) : 75  
Rochettes, Les : voir Neuveville, La  
Rodolphe de Habsbourg (comte) : 41  
Rodolphe III : 38  
Röserthal (BL) : 37, 103  
Romain (saint) : 33  
**Romainmôtier (VD)** : 110  
- **ambon de l'église de** : 78; 110  
- monastère de : 33  
Romains, les : 16, 81, 102  
Rome : 12, 36, 47, 120  
- église Saint-Clément : 20  
- Santa Prassede : 45  
Rouergue (F) : 113  
Roumanie : 101  
Roundway Down (GB) : 72  
Royal Gold Cup : 116  
Runde Berg (D) : 107, 111  
Russie : 91, 95, 103, 117  
Sabotiers, rue des : voir Courfaivre  
Saint Empire romain germanique : 39  
Saint-Amand (F), Abbaye de : 27  
Saint-Ambroise : voir Milan  
Saint-Barthélemy, chapelle : voir Courrendlin  
**Saint-Denis (F)** : 23, 28, 29, 104, 110, 120, 127  
- abbatale de : 68, 106  
- **Abbaye de** : 97  
- **croix de l'** : 105; 136  
- abbé de : 47  
Saint-Dié (F) : 102, 109  
- monastère de : 42  
Saint-Gall : 39, 42, 45, 53, 74, 85, 103, 104, 106, 107  
- Abbaye de : 103, 107  
- abbé de : 53  
- Bibliothèque abbatale de : 23, 36, 42  
- Iso de : 41  
Saint-Germain-des-Prés (F), abbé de : 18  
Saint-Germain-en-Laye (F), Musée des Antiquités Nationales : 114  
Saint-Gilles, église : voir Cornol  
Saint-Gothard : 101  
Saint-Hubert : voir Bassecourt  
Saint-Imier (BE) :  
- Abbaye de : 34, 35; 35  
- église Saint-Martin : 34, 35; 35  
Saint-Léonard, chapelle : voir Reconvilier  
Saint-Loup : voir Noyon  
Saint-Marc : voir Venise  
Saint-Marin, République de : 76, 82  
Saint-Martin, chapelle : voir Asuel  
Saint-Martin, église : voir Saint-Imier  
Saint-Martin : voir Limoges  
Saint-Maurice, basilique : voir Courtételle  
**Saint-Maurice d'Agaune (VS)** : 98, 105, 107  
- **Abbaye de** : 11, 21, 23, 33, 95, 97, 98, 108  
- **vase dit de saint Martin** : voir Martin  
- abbé de : 94  
- **ambon de l'église abbatale de** : 78  
Saint-Paul, cella : voir Vermes  
Saint-Pierre, église : voir Moutier-Grandval  
Saint-Pierre, église : voir Orvin  
Saint-Pierre, église : voir Saint-Ursanne  
Saint-Pierre, île : voir Douanne  
Saint-Pierre de Chalières, chapelle : voir Moutier-Grandval  
Saint-Riquier (Centula, F), monastère de : 107  
Saint-Stéphane, église : voir Tavannes  
**Saint-Ursanne (JU)** : 20, 34, 35, 108, 110; 15, 35  
- Abbaye de : 34, 35; 35  
- abbé de : 41  
- église Saint-Pierre : 34, 35; 35  
- **évangéliste de** : 39  
Saint-Ursanne de La Communance : voir Delémont  
Saint-Ursanne de Nugerol, chapelle : voir Neuveville, La  
Saint-Wandrille (F), Abbaye de : 15, 40  
**Sainte Croix, relique de la** : 94; 131  
**Sainte-Foy (F)** :  
- **Abbaye de** : 113, 114, 120  
- **reliquaire pentagonal de l'** : voir Conques  
Sainte-Marie et Saint-Germain, abbatale : voir Moutier-Grandval  
Salevulp : voir Delémont  
Salomon (abbé et évêque) : 53  
Salomon (roi) : 127  
Salzach, la : 101  
Salzburg (A) : 98, 102, 120  
San Vincenzo al Volturno (I) : 120  
Sardaigne : 101  
Sarmates, les : 81, 117  
Sarre (D) : 36  
Saussay du, A. : 94  
Saxe (D) : 102  
- duc de : 85  
Saxons, les : 33, 84  
Scandinaves, les : 81  
Schweizer François : 67, 71, 72, 131  
Scythes, les : 80, 81, 95, 116, 117  
Seine, la : 68  
Senbi : 123  
Se'nWosret I<sup>er</sup> (roi) : 16; 3  
**Servais (saint), crosse de** : 21, 28, 75, 88; 16  
Seth (dieu) : 17; 4  
Sévère : 118  
Séverin (saint) : 104  
Shannon (Irl.), estuaire du : 111  
Sibérie : 91  
Sidunis : voir Sion  
**Siegburg (D)** :  
- Abbaye de : 22  
- **crosse de** : 22, 124; 20  
- église Sankt Servatius : 22  
Sigebert II : 42  
Sion (VS) : 107  
- cathédrale de : 11, 33, 86  
- diocèse de : 33  
- évêque de : 94  
Sisinnius : 20; 14  
Soissons (F) : 29  
- abbé de Saint-Médard : 87  
Soleure : 41, 47, 121  
- cathédrale de : 47  
Soleurois, les : 41  
Sollignac (F) : 110  
- Abbaye de : 40, 104  
Sombeval (BE) : 34, 35; 35  
- chapelle de : 34, 35; 35  
Somerset (GB) : 94  
Sorne, la : 37  
- vallée de : 37  
Sornegau (JU) : 37, 38, 43, 107, 108  
Sornegaudia vico : 107  
Souabe (D) : 98  
**Stabio (TI), croix de** : 79, 85, 86; 114  
**Stavanger (N), crosse de** : 74; 98  
**Stein am Rhein (SH), croix de Kirche Burg** : 79, 83, 86; 113  
Strasbourg (F), diocèse de : 37, 40  
Stuttgart (D), Württembergisches Landesmuseum : 79, 83  
Suède : 82, 107, 118  
Suger (abbé) : 23  
Suisse : 11, 12, 29, 31, 33, 36, 37, 77, 78, 81, 86, 98, 101, 107, 120, 129  
Sundgau (F) :  
- comte du : 41  
- duc du : 110  
Sutherland (GB) : 101  
Sutton Hoo (GB) : 68, 102, 110, 127  
**Szilágy-Somlyó (H)** : 127  
- **fibule de** : 93; 127  
Tating, céramique dite de : 112  
Tassach : 106  
Tauern (A), massif des : 101  
Tavannes (BE) : 34, 35; 35  
- église Saint-Stéphane : 34, 35; 35  
- vallée de : 43  
Tegernsee (D) : 103  
Tello : 97, 98, 104, 106, 110  
Tène, La : 74, 75, 118  
Terre sainte : 46, 51  
Terre-Mère : 123  
Teudéric : 97, 98  
**Teudéric, coffret de** : 86, 91, 92, 94, 97-98, 99, 104, 109, 110, 131; 124, 135  
Théophile (moine) : 92, 93, 102, 117  
Thierry III : 38  
Thuringe (D) : 36  
Thuringiens, les : 81  
Tipperary (Irl.), comté de : 26  
Tisza, la : 104  
Tivila : voir Courtételle  
Tolède (E), concile de : 27  
Tongres (B) : 21, 75  
Torbach (abbé) : 26  
Tournai (B) : 68, 82, 107, 127  
- église de : 23  
Tours (F) : 31  
- comte de : 41  
- évêque de : 104  
- scriptorium de Saint-Martin : 46, 110  
Transalpins, les : 80  
*Translatio sanctorum Germani & Randoaldi* : 49  
Transylvanie : 101  
Trecento : 116  
**Trèves (D)** : 11, 31, 42, 103, 105, 107, 110, 112, 129  
- **autel portatif de la cathédrale de** : 96, 105  
- évêque de : 23, 25, 42  
- Musée diocésain : 105  
Tristan et Iseut : 128  
Tuotilo : 53, 74, 104, 106  
Twann : voir Douanne  
Ulster : 107  
**Undervelier (JU), trésor monétaire d'** : 31  
Undiho : 97, 98, 104  
Up Ekerö (S) : 118  
Urach (D) : 107  
Ursanne (saint) : 39, 42, 43  
Utrecht (NL) : 120  
Uzat : 119  
Vaivres, Les : voir Crémises  
Valentien III (empereur) : 116  
Vandalgarius : 24  
Vatican : 120  
**Venise** : 102, 116  
- **croix de la cathédrale Saint-Marc** : 120  
Verdun (F), traité de : 39  
Vermes (JU) :  
- cella Saint-Paul : 34, 35; 35  
- église de : 34, 35; 35  
Vérone (I) : 107  
Verte, île : 33, 50, 75  
Vicques (JU) : 34, 35, 102; 35  
*Vie de saint Eloi* : 104  
*Vie de saint Gall* : 15, 25  
*Vie de saint Germain* : 36, 38, 39, 42, 48, 50, 53, 109, 130; 51  
*Vie de saint Imier* : 39, 128  
Vierge : 41, 49, 86, 87, 128  
- Vie de la : 22  
*Vies et passions de saints* : 21; 18  
Virgile (évêque) : 120  
*Vita sancti Eligii* : 104, 106  
*Vita sancti Germani abbatis Grandisvallisensis* : 41, 42, 43, 47, 109, 113  
*Vita sancti Severini* : 104  
Vorarlberg (A) : 101  
Vosges (F) : 42, 101, 109  
*Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople, Le* : 127  
Wagner Caspar (chanoine) : 47-48  
Wahlen (BL), église de : 34, 35; 35  
Walbert (abbé) : 41, 42, 109  
Wandrille (saint) : 42, 110  
**Warnebert** : 87  
- **coffret de** : 86, 96; 125  
Waterford (Irl.), comté de : 19  
Wicklów, Mont (Irl.) : 101  
Widensolen (F) : 45, 47, 50, 51  
Widukind : 85  
Wigerig : 67, 104  
Willibrord (saint) : 36  
Wiltshire (GB), Museum Devizes : 72  
Winfried (saint) : voir Boniface (680-754)  
**Wittislingen (D)** : 86  
- **fibule(s) de** : 67, 96, 104, 114; 96  
Wolvinus : 120  
Wurtzbourg (D) : 36  
Wyhlen (AG) : 45  
Zurich : 52  
- Bäckerstrasse-Kernstrasse : 78  
- Musée national suisse : 11, 65, 78, 82  
- Wiedikon : 78



## Crédit iconographique

Fig. 1, 2, 28, 36-37, 39-48, 52, 55, 57-61, 63-64, 67-71, 73-75, 80, 84, 88, 92, 123 : Office du patrimoine historique, Section d'archéologie, Porrentruy. Photos. Bernard Migy. Fig. 3, 142 : All rights reserved, The Metropolitan Museum of Art, New York. Fig. 4, 145 : D'après Bezzaz et Dike 1988. Fig. 5 : Biblioteca Nacional, Madrid. Fig. 6, 11-12, 100, 138 : Photos. National Museum of Ireland, Dublin. Fig. 7, 140, 147 : © Photo. R. M. N. (Réunion des Musées Nationaux), Paris. Fig. 8 : Ev. Domgemeinde St. Servatii, Quedlinburg. Fig. 9 : Photo. Jean Leroy, Montreuil. Fig. 10 : Clongowes Wood College, Naas. Fig. 13, 129 : The Trustees of the British Museum, London. Fig. 14 : Collegio San Clemente, Roma. Fig. 15, 49 : Öffentliche Bibliothek der Universität Basel. Fig. 16 : Gemeentearchief, Maastricht. Fig. 17 : Cathédrale Notre-Dame, Le Puy-en-Velay. Fig. 18 : Musée des Beaux-Arts, Douai. Fig. 19, 124, 135, 137 : Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Fig. 20 : Rheinisches Bildarchiv, Köln. Fig. 21, 23, 103, 111-112 : Historisches Museum Basel (103, 111-112 : Photos. M. Babey). Fig. 22 : Dom- und Diözesanmuseum Hildesheim. Fig. 24 : Victoria and Albert Museum, London. Fig. 25 : Photo. Carlo Bertelli, Milano. Fig. 26 : Domschatz, Limburg/Lahn. Fig. 27, 31, 32, 136 : © cliché Bibliothèque Nationale de France, Paris. Fig. 29 : Lambeth Palace Library, London. Fig. 33 : Dessin Jacques Person d'après Volbach W.F. et al. 1967, © Editions Gallimard, Paris. Fig. 35, 38, 53-54, 149 : Office du patrimoine historique, Section d'archéologie, Porrentruy. Dessins Eric Voegeli (34 : d'après Hanhart 1985, Editions Heuwinkel, Carouge/Neuallschwil; 116 : d'après Volbach et al. 1967 et Kidd 1988; 117 : d'après Christlein 1991 et Quast 1994). Fig. 50 : D'après Membrez 1938. Fig. 51, 148 : Stiftsbibliothek Sankt-Gallen. Fig. 56, 62, 65-66, 72, 76-79, 81-83, 85-87, 89-91, 94-95, 97, 128, 144 : Laboratoire du Musée d'art et d'histoire, Genève. Photos. Martine Degli Agosti et François Schweizer. Fig. 93, 126 : Dr Heidel Haseloff-Bönning, Würzburg. Fig. 96, 119 : Prähistorische Staatssammlung, München. Fig. 98 : National Museum, Copenhagen. Fig. 99 : © The Trustees of the National Museums of Scotland 1996, Edinburgh. Fig. 101 : Dessins Barry Raftery, Dublin. Fig. 102 : The Boar of Trinity College Dublin. Fig. 104 : Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg. Fig. 105 : Württembergisches Landesmuseum, Stuttgart. Fig. 106, 114 : Musée national suisse, Zurich (CO - 0522. et NEG - 10968.P). Fig. 107-108 : Dessins Vincent Friedli, Delémont. Fig. 109 : Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. Fig. 110 : Eglise abbatiale, Romainmôtier. Fig. 113 : Foto : Kantonsarchäologie Schaffhausen (R. Wessendorf), Schaffhausen. Fig. 115 : Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg. Fig. 118 : D'après Gauthier 1972. Fig. 120 : The Pierpont Morgan Library, New York. Fig. 121 : Kunstgewerbemuseum (Staatliche Museen zu Berlin Preussischer Kulturbesitz), Berlin. Fig. 125 : Stiftsarchiv Beromünster. Fig. 127 : Magyar Nemzeti Múzeum, Budapest. Fig. 130 : D'après Vierck 1974. Fig. 131 : Museo del Duomo di Monza e Biblioteca capitolare, Monza. Fig. 133-134 : Rijksmuseum van Oudheden, Leiden. Fig. 139 : Abbaye de Sainte-Foy, Conques en Rouergue. Fig. 141 : Elio Ciol, Casarsa della Delizia. Fig. 143 : Antikvarisk-topografika arkivet, Stockholm. Fig. 146 : Musée, Epidavros.

## Adresses des auteurs

Sarah Stékoffer

Musée jurassien d'art et d'histoire, Rue du 23-Juin 52, CH - 2800 Delémont 2

ou

Office du patrimoine historique, Section d'archéologie, case postale 64, CH - 2900 Porrentruy 2

François Schweizer et Martine Degli Agosti

Laboratoire du Musée d'art et d'histoire de Genève, Rue du Clos 9-11, CH - 1207 Genève

*Achévé d'imprimer le*

*31 août 1996*

*sous les presses de l'imprimerie du Pays à Porrentruy*



